

$5.00

COLLECTION NOUVELLE DE MÉMOIRES MILITAIRES

J. B. ANTOINE

MÉMOIRES DU GÉNÉRAL

BARON ROCH GODART

1792 - 1815



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26



MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL BARON ROCH GODART

(1792-1815)

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY


Photog. J. Vitrou.

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL

BARON ROCH GODART

(1792-1815)

PUBLIÉS

PAR

J.-B. ANTOINE

INSPECTEUR D'ACADÉMIE HONORAIRE

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

[illegible]

NOTICE

SUR L'OUVRAGE DU GÉNÉRAL GODART

Il n'est guère de soldat de la Révolution et de Napoléon dont les souvenirs, autant que ceux du général Godart, nous transportent sur des points opposés et extrêmes de l'Europe : de Gand et Cologne aux Alpes, à Venise, à Corfou ; de Brindes à la Bretagne ; de la Charente à Cattaro ; de Vienne aux Asturies ; de Torres-Vedras à Vilna.

On voit que l'intérêt doit naître des choses mêmes. Aussi n'est-il sollicité ni par la recherche du langage ni par l'attrait des anecdotes piquantes. Mais la simplicité même, avec sa précision et sa netteté, y donne la vie aux narrations.

Elles sont nombreuses, et, sans les énumérer ici, remarquons d'abord que nulle part peut-être on ne trouve, autant que dans la première partie de ces mémoires, d'exemples de la situation des chefs militaires pendant la Révolution, en butte à la fois à l'ennemi extérieur et aux contre-coups de la politique intérieure

qui apportait dans les armées des éléments désorganisateurs avec les passions et le vocabulaire révolutionnaires (violente révolte à Ath, incident du tutoiement, révolte en Souabe, etc.). En même temps sont racontées les difficultés de toute nature avec des officiers indignes ou envieux.

Les épisodes militaires, les opérations secondaires qui y sont retracées sont un complément curieux et parfois nécessaire des grands faits de l'histoire, par exemple de la campagne de Moreau en 1796. Il y a là des détails précieux sur des mouvements trop laissés dans l'ombre, ceux qui s'accomplissaient à l'extrême droite, vers les Alpes.

L'intérêt est plus purement dramatique dans l'histoire des bandits de Corfou pris au piège, et même dans l'occupation improvisée de Brindes ; oserait-on dire aussi dans l'emploi des pompes à Carcassonne ?

La relation de ces troubles de Carcassonne est un document intéressant sur l'état intérieur de la France à l'époque du Concordat.

Celle de la bataille de Caldiero importe autant à notre histoire militaire, et de même les détails sur les affaires de Dalmatie, et sur la marche de la Zermagna à Vienne ; c'est un constant et utile contrôle des mémoires de Marmont, d'autant plus qu'à partir de 1805, tout devient plus précis et plus complet, dates et noms de localités, dans les souvenirs du général Godart.

Il a des motifs personnels de mettre longuement sous nos yeux les circonstances du déblocus de Raguse : hardiesse qui conçoit, entrain qui exécute, rudes passages franchis, épreuves de la chaleur et de la soif. Mais il nous montre aussi avec détail une armée au milieu de populations barbares dont les mœurs et la férocité à la guerre sont un peu contagieuses, et où des chefs trouvent parfois leur profit plutôt que celui de la cause qu'ils représentent. A ce titre, autant que pour son originalité, l'histoire du pauvre Hadji-bey est instructive.

Rien peut-être n'est plus saisissant en sa simplicité que la page où nous voyons, le soir de la bataille de Gospich, l'armée française, avec ses blessés, resserrée sur une étroite position, la nuit, dans un pays ennemi et presque impraticable. Cela rappelle le tableau tracé par Xénophon, de la situation des Dix mille aux bords du Tigre, après l'assassinat de leurs chefs.

Le colonel Godart, plus que personne, eût été surpris du rapprochement qui lui aurait paru trop honorable. Mais si ce rapprochement peut être fait, c'est précisément parce qu'il n'y a chez lui que naturel dans le récit et sincérité dans l'émotion. Cette émotion contenue relève le langage quand, soit d'une manière touchante, soit avec fierté, il parle de ses parents pauvres et ignorants comme lui, mais respectables ; quand l'indignation l'anime contre les horreurs dont

il est témoin en Espagne, et surtout contre les administrateurs déloyaux dans ce pays et à Dresde.

Mais, à son honneur, la principale source d'émotion pour lui, ce sont les sentiments d'humanité. Cela est visible dans toute la seconde moitié de ses mémoires. Les années, les souffrances du corps qui vont s'aggravant, la lassitude morale de ces guerres incessantes et de plus en plus cruelles, fauchant malades et adolescents, entretiennent cette disposition. Quand il parle des malheurs de la guerre de la Péninsule, iniquité et erreur fatale, de la violation des principes d'humanité et de justice ; aux spectacles que présentent ces pays désolés par nous et par leurs guerillas, cet écrivain inexpérimenté rencontre un véritable art d'exposition.

Dès lors c'est ce sentiment qui amène, à côté de renseignements importants, par exemple sur notre expédition du Portugal en 1810, sur la campagne de Russie, sur celle de 1813, les développements et les tableaux. Après l'exposé des souffrances subies par nos soldats, par les Espagnols, par ces paisibles Portugais poussés à bout, il s'arrête aux occasions où l'humanité trouve quelque satisfaction : l'existence assurée à deux cents Portugais, l'impression produite par la restitution de contributions perçues dans un canton de l'Estremadure. Ailleurs, c'est la compatissante sympathie qui trace, lors de la retraite de Russie, la peinture de cette foule, entrant à Vilna,

affaiblie et courbée sous le mal, plutôt que violente ; et celui de la détresse aussi navrante à Dresde dans les rues et les hôpitaux. Là il retrouve les prévaricateurs, et l'indignation plus vive encore. C'est comme son dernier cri.

Cependant les mémoires, finis en Hongrie au mois de mai 1814, eurent une suite séparée par un intervalle de temps, mais bien plus par l'empreinte qu'avait laissée dans l'esprit du général la fluctuation d'événements et d'intérêts qui remplit les années 1814 et 1815. Il s'y montre toujours soldat peu habile à s'engager dans les questions de parti, et à s'en dégager, et maltraité à la fin au nom de la Légitimité comme il l'avait été au commencement au nom de la Révolution.

La forme matérielle de ces mémoires donne lieu à quelques observations.

Il s'est trouvé, dans la première partie, quelques inexactitudes de détail qui n'étonnent pas beaucoup d'un narrateur relégué en Hongrie et servi presque uniquement par ses souvenirs. C'étaient surtout des inexactitudes de dates, mais qui se rectifient d'elles-mêmes ou par des pièces authentiques. Certaines du reste ne sont qu'apparentes : au lieu de la date et du nom de lieu marqués ailleurs pour un mouvement général et l'établissement du quartier général, Godart

donne la date du mouvement et le lieu de séjour de son corps en particulier.

Le style, dans sa simplicité familière et ses constructions quelquefois hasardées, a été respecté. Il en eût été de même de l'orthographe si c'était l'orthographe de l'auteur ; mais, quelques progrès que le général eût faits sous ce rapport depuis 1793, elle était certainement plus défectueuse que celle du manuscrit.

Non seulement il n'est pas de son écriture, mais il semble manifeste que ce n'est pas une copie, et que l'œuvre a été dictée par le général malade ou affaibli, après les épreuves de 1812 et 1813. Les erreurs de l'oreille paraissent reconnaissables quand le secrétaire a mal entendu ou n'a pas entendu, ou n'a pas su comment écrire. On rencontre un blanc à la place de tel nom de grande notoriété, et que le général n'a jamais pu oublier, à la place de Dunkerque. On trouve dénaturés des noms dont l'orthographe, la forme écrite lui étaient forcément familière, et d'abord Tréboutte, son odieux chef de bataillon, qui est toujours écrit Triboutte ; Ath est Hate ; O'Moran est Moreau ; Grimaldi est Glemaldy ; Macdonald est Magdonald ; l'Agueda, Coïmbre qu'il a regardés tant de fois sur la carte, sont Lagueda et Coïembre (selon la prononciation, du reste), etc. Des mots effacés sont le commencement d'une phrase qui s'emmanchait mal, biffés pour prendre une autre tour-

nure ; c'est là un autre indice que ce n'est pas une copie.

Ces corrections n'ont pas de rapport avec quelques autres fort rares de l'écriture tremblée du général, surtout pour introduire deux ou trois noms propres.

Parmi les publications et les pièces qui confirment les récits du général Godart, on doit remarquer les mémoires du général de Hagendorp, publiés, eux aussi, longtemps après la mort de leur auteur, et qui, pour une époque assez pauvre en documents, celle de notre séjour à Vilna, présentent une similitude singulière de renseignements et de sentiments.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LE GÉNÉRAL GODART

Je crois entendre encore le son lourd des pas du général, traînants et appesantis par les suites de plus d'une blessure et de la retraite de Russie. A cette approche, tous, non seulement nous autres jeunes enfants et les serviteurs, mais fils, fille, gendre, comme jadis les soldats au passage du sévère officier, se recueillaient dans une sorte d'appréhension presque silencieuse. Il n'y avait d'exception que pour sa toute jeune et unique petite-fille. Plus souvent même que sa mère, astreinte pourtant à des soins presque quotidiens pour les infirmités du vieillard, l'enfant était admise par privilège à éclairer de sa naïve liberté la chambre et le dîner souvent solitaire de l'aïeul.

Sa physionomie rigide était rassérénée parfois, s'animant de cordialité à la réception d'un hôte attendu, éclairée d'un sourire bon à la joie d'enfants réunis dans son jardin. Mais elle portait plus souvent l'empreinte de souvenirs et de regrets, ou de soucis

présents, et peut-être aussi du contre-coup de cette contrainte visible autour de lui. Sa voix forte et rude faisait dire aussi qu'il avait bien été nommé Roch.

Mais il y avait des causes plus anciennes à la sévérité de cette écorce. Né dans une condition humble et laborieuse, formé ensuite à la discipline du simple soldat, il avait dû, au retour dans la maison de son père, joindre énergie et habitudes régulières, autant que laborieuses, pour garantir dans sa famille l'existence et la sécurité.

Aussi, quand la patrie en danger l'eut rappelé sous les drapeaux, il se trouva d'une trempe vigoureuse, avec un degré singulier d'aversion et de mépris contre toute insubordination et tout désordre.

De là une vigilance intraitable pour la discipline au milieu de troupes nouvelles réunissant, comme tout élan dans les masses, l'élite morale et la lie d'une nation en effervescence. Ainsi, aujourd'hui l'estime pour l'ancien soldat le fait élire tout de suite à un grade élevé ; demain éclate un soulèvement que déjoue sa présence d'esprit, ou que brise son attitude ferme ou même la vigueur de son bras.

Bien qu'on ne veuille ici que suppléer les omissions de ses mémoires en ce qui le touche personnellement, voyons ses soldats, qui, peu de temps après Jemmapes, dans une révolte dont les péripéties durent onze jours, prétendent disposer toujours souverainement des grades, frappent leur chef, traînent des

officiers à la lanterne, Et cependant, dit-il avec complaisance, ce bataillon fut bientôt, pour tout ce qui est du métier de soldat, égal à un vieux bataillon. Les mentions dont il fut honoré aux sièges de Dunkerque et de Maëstricht confirment amplement cet éloge.

Cette question des volontaires, de leur rôle, de leur importance, a donné lieu aux conclusions les plus opposées, et excessives de part et d'autre. Ces volontaires qui n'auraient pu, à eux seuls, sauver la France, mais sans lesquels l'ancienne armée ne l'aurait pas pu non plus, réunissaient avec une force subversive un élément vital. Ils donnaient l'indiscipline des masses nouvelles venues, mais aussi la solidité éprouvée du grand nombre d'entre eux qui étaient d'anciens militaires reprenant les armes. De l'union des uns et des autres devaient surgir l'ardeur, l'énergie, la constante résolution et la soudaine éclosion du génie militaire, qui en firent si vite des armées incomparables. Du reste, quand s'opéra l'amalgame de 1793 à 1795, le vieux bataillon uni à des bataillons de nouvelle levée fut quelquefois lui-même un bataillon de volontaires de l'année précédente devenus égaux aux vieux soldats.

Il faut observer aussi que les inconvénients et les torts imputables toujours aux volontaires étaient multipliés et aggravés à un degré extraordinaire par la situation générale et la fermentation qu'entretenaient l'élection des officiers, les clubs militaires, les excitations à dénoncer leurs supérieurs (voir les félici-

tations adressées pour ce motif par le ministre de la guerre à la 38e demi-brigade).

Godart ne mentionne pas ses entretiens avec le duc de Chartres, lieutenant général. Il n'y songeait apparemment plus, lors de la rédaction de ses mémoires, Napoléon régnant encore. Il fallut le rôle politique, à la fin de la Restauration, du prince devenu duc d'Orléans, et son avènement à la royauté en 1830, pour leur donner de l'intérêt. Le duc de Chartres faisait campagne sur la Meuse quand Godart entra en Belgique, en novembre. Ils ne peuvent donc guère s'être vus qu'au commencement de janvier 1793, pendant le séjour de Godart à Mons.

Notre chef de bataillon avait à acquérir bien des connaissances. Il semble, entre autres choses, que c'est son apprentissage d'équitation qu'il paya en 1793, de chutes répétées de cheval, dans des marches ou des charges à l'ennemi. Des neuf blessures relatées dans sa carrière militaire (dont plus de la moitié en 1793) cinq au moins atteignirent sa jambe gauche.

Le degré d'instruction qu'il possédait d'ailleurs n'est que trop caractérisé par l'étrange pièce qui suit[1], et que l'amitié apparemment lui dicta à l'hôpital de Maubeuge où il était confiné pendant d'opiniâtres combats. N'oublions pas qu'il s'agit d'une époque où il fallut qu'un arrêté fût pris, exigeant qu'on sût lire et écrire, ne fût-

[1] V. Appendice, n° 1.

ce qu'en allemand, pour être officier; une époque où un commandant de corps d'armée écrivait comme on le voit aux pièces justificatives (AE). Néanmoins la fièvre et quelque cause d'extrême précipitation expliquent seules ce degré d'incorrection et même d'incohérence.

Le commandant Godart devint chef de brigade dans des circonstances autres, mais presque aussi difficiles qu'en 1792 et 1793. Les armées ne recevaient régulièrement ni solde ni approvisionnement. A cela se joignaient les rigueurs des saisons et celles de la fortune de nos armes.

Ces dures épreuves ne faisaient que mettre en relief sa sévérité en tout ce qui tenait au métier. Mais, dans un grade plus élevé, c'est de la part des officiers qu'elle suscite le plus de protestations contre ce chef qui veut qu'on travaille comme il fait lui-même.

Aussi, quand l'effervescence des premiers temps fut suivie d'un certain classement, aux premiers fauteurs de désordre s'autorisant encore des mots de *liberté*, *égalité*, *volontaires*, *sans-culottes*, s'ajoutent les officiers froissés d'obéir à ce *brutal* instructeur, qui n'était *qu'un mauvais caporal*, *sans éducation*, *inepte*, *propre à rien*. Ils le dénoncent ; ils conspirent aussi par l'inaction en présence de la sédition des soldats.

Sa vigilance, s'exerçant de même contre les actes d'improbité, depuis le maraudeur chargé de son butin

jusqu'au comptable qui, détournait 75.000 livres, n'empêchait pas, dans des moments d'arriéré de solde, de manque de distributions, qu'on lui imputât à lui-même les actes et les profits illégitimes qu'il poursuivait.

Les imputations de cette nature ne subsistèrent jamais un moment, si ce n'est lors de son incarcération au mois de juillet 1794. Mais sa rigueur, bien qu'objet d'éloges, allait assez loin, pour être un jour (c'est lui qui nous l'apprend) alléguée avec succès, et valoir, même devant une commission militaire, l'impunité à des soldats révoltés.

Godart, dans la campagne de Moreau en 1796, eut une part considérable dans des événements militaires dont lui-même néglige de relever l'importance.

En effet, dans le déploiement excessif de l'armée française, sur l'ordre de coopérer avec l'armée d'Italie, le corps de droite (ou de Férino) fut un peu isolé ; la division de droite de ce corps (Delaborde puis Tharreau) fut encore plus indépendante du reste du corps ; et dans celle-ci la brigade Paillard, comprenant ordinairement la 79e demi-brigade, était encore plus excentrique. Il y eut un moment où Moreau lui-même déclara que de cette division Tharreau dépendait le salut de l'armée ; et, quand Godart dut mener sa demi-brigade à l'écrasement, ce fut pour couvrir et assurer la retraite générale.

Lorsque Godart passa en Italie, et parut à Brück devant le général Bonaparte, celui-ci prit peut-

être dès lors note de cet officier signalé, entre les hommes de la sérieuse armée du Rhin, pour son rigide esprit de discipline.

Passé de là à Corfou, sur la limite du monde oriental si peu connu alors, il ne rencontra pas de faits d'armes singuliers comme neuf ans plus tard ; mais y trouva pour lui et sa demi-brigade des titres à une popularité et une gratitude qui n'ont nulle part été plus vives et plus durables pour le nom français.

Après une maladie, un congé, des aventures singulières en Italie, surtout à Brindes où, isolé à l'extrémité d'une grande région insurgée, il montre ce qu'il peut faire comme chef de corps, il se retrouve en France, et y retrouve le conquérant de l'Italie et de l'Égypte, l'homme des soldats, qui, dans toute sa jeune gloire, l'avait remarqué en avril 1797. Il l'a vu remplacé par des chefs éphémères dont les noms rappellent des malheurs et des humiliations pour les armées, et il n'en a servi aucun. Etranger aux événements du dedans, il ne s'occupe, comme il dit, d'*aucune affaire d'Etat*, mais ne voit que son général en chef.

Il semble que le même sentiment avait pu le rendre sourd, mais avec déférence, en 1793, à des insinuations du duc de Chartres sur les difficultés et les dangers de sa situation, dans un entretien qui peut-être se rattachait aux desseins de Dumouriez.

Ses soldats, revenant de Corfou, sont encore plus

étrangers à tout ce qui préoccupe en France ; et c'est en obéissant, comme à une consigne ordinaire, qu'ils pénètrent, tambours battant, dans la salle des Cinq-Cents, croyant sauver du poignard leur général, et entraînant la garde du Corps législatif.

Une tradition de famille rappelait, sans doute en exagérant, que Napoléon tutoyait Godart. S'il y eut quelque chose de pareil, la veille ou le lendemain du 18 brumaire, ce fut assurément passager.

Au reste celui-ci, dans sa simplicité, loin de faire valoir cette particularité que son bataillon a peut-être décidé la fortune de Bonaparte, ne songea pas même à faire mettre son nom sur les listes, bien vite publiées au *Moniteur*, de ceux qui *ont concouru ou se sont offerts pour concourir* au coup d'Etat.

Godart aurait donné, d'après les mémoires du général Marbot, plus personnellement encore, une autre preuve de son obéissance au devoir du soldat, dans une autre conjoncture aussi grave en réalité, quoique peu connue, et dont l'issue aurait peut-être dépendu uniquement de lui.

C'était dans la Bretagne récemment pacifiée. Le gouvernement nouveau avait à appréhender d'autres mobiles que ceux qui animaient Vendéens et Chouans. L'indignation et le ressentiment contre le fauteur et l'héritier du 18 brumaire se laissaient deviner dans les armées, et faisaient quelquefois explosion, comme dans la 110e demi-brigade à la fête du 26 messidor an IX

(14 juillet 1801). Il y avait des déplacements, des disgrâces, des dénonciations.

Le général en chef de l'armée de l'Ouest, Bernadotte, était le plus suspect. Jacobin tenace, opposant au 18 brumaire, appelé à en partager cependant les profits comme allié de la famille Bonaparte, il quittait son commandement pour participer à des conciliabules de mécontents à Paris, et, renvoyé dans l'Ouest, fomentait, d'une main prudemment cachée, les mécontentements et même les complots.

Le plus ardent à réaliser ceux-ci était Simon, général de brigade, son chef d'état-major, et surtout Pinoteau, ancien chef de la 82e demi-brigade, devenu adjudant général et commandant de la subdivision de Saint-Malo.

Le rôle capital attribué au général Godart nous oblige de nous arrêter à ces faits d'où, jusqu'à nos jours, la lumière avait été complaisamment écartée.

L'arrêté du 20 floréal (9 mai), provoquant le vote de la prolongation des pouvoirs du premier consul, surexcita les esprits passionnés. Dans cette situation difficile, le préfet d'Ille-et-Vilaine était Mounier, l'illustre Constituant, émigré en octobre 1789 et rentré récemment en France.

Mais, installé seulement le 30 floréal (19 mai), il était étranger à son département, et c'est le préfet de police Fouché qui désigna deux objets à sa vigilance : des mouvements à appréhender dans l'armée, et des

libelles et proclamations dont il fallait arrêter la propagation.

Une révolte eût été formidable dans cette armée de l'Ouest, bien que le général Ernouf, dans son inspection générale, y trouvât, non 60.000 hommes, évaluation libérale de M. Thiers et d'autres, mais 44.459 dont 21,032 manquants.

Le *Moniteur* du 13 prairial (1er juin 1802) parla de ces *libelles imprimés tendant à avilir le gouvernement et à provoquer la révolte dans les armées*, en les rapprochant habilement des appels à la résistance au Concordat émanant des évêques émigrés.

C'est ici que se place le récit dramatique du général Marbot : la conjuration allait éclater dans une revue à Rennes; elle avait pour elle les officiers supérieurs, sauf le chef de brigade Godart qui n'était pas même informé; mais nature fruste et simple, il suivrait les autres. On pourrait penser aussi qu'il avait été plus prudent de ne rien dire à l'homme dont les soldats avaient dispersé les Représentants au 19 brumaire. On pourrait dire encore qu'il n'avait pas été aussi négligé. Car Bernadotte avait pour lui des procédés pleins de cordialité. Plus tard, il a été raconté souvent dans la famille qu'ils avaient été camarades de lit : ce serait à l'époque des combats autour de Maubeuge et de Charleroi, dans les hasards de la vie en campagne ou du séjour dans les hôpitaux. Enfin, Bernadotte fut parrain d'un de ses enfants.

Quoi qu'il en soit, vient la scène de la revue, les avis de Paris au dernier moment, l'arrestation des deux chefs principaux; la gendarmerie et la 79e demi-brigade contenant le reste des troupes.

Nous savons que, en effet, il se produisit une manifestation *anarchique* dans la 82e, la demi-brigade de Pinoteau, et qu'elle fut suivie des arrestations; qu'on ne s'en tint pas à cela; qu'il y eut des déplacements de chefs et de corps, et des symptômes d'agitation dans la population de certaines villes, comme dans l'armée, à surveiller.

Un aide de camp de Bernadotte, frère du général Marbot, fut arrêté à la barrière de Paris, et on saisit, dans sa voiture et dans le fourgon qui l'accompagnait, un grand nombre de proclamations destinées à être lancées quand on apprendrait que le mouvement aurait éclaté dans l'ouest. Bernadotte qui, très opportunément, se trouvait loin de là, à Paris depuis le mois de décembre 1801, ne paraît pas avoir eu à démentir sa signature, car un exemplaire de ces proclamations[1] ne porte pas de signature pas plus que de nom d'imprimeur.

On devait s'attendre à trouver dans les mémoires du général Godart des renseignements circonstanciés sur un événement si important. Or il le passe absolument sous silence. Il nous apprend seulement qu'il était à Rennes, à peu près depuis le mois d'avril

[1] *V.* Appendice, n° 2.

jusqu'à la fin de juillet. Son ordre de départ pour Carcassonne est de la même date que la dernière lettre du ministre de l'Intérieur à Mounier sur cette affaire, où il le félicite des mesures prises contre le complot formé *pour corrompre l'esprit des troupes* (30 prairial, 18 juillet).

Le rôle du chef de brigade Godart ni l'événement n'ont été aussi considérables qu'on a pu le croire. Il nous le prouve lui-même quand, sollicitant avancement et distinctions (6 octobre 1806), il invoque les services éclatants qu'il a rendus. Il rappelle d'abord le 18 brumaire, puis la bataille de Caldiero et Raguse, mais ne fait nulle mention de complot, de révolte, ni de service rendu à Rennes. Enfin, il compte toujours sur l'appui du prince de Ponte-Corvo.

Si ce mécompte de notre curiosité ne lui est pas imputable, il en est un autre qui ne tient qu'à lui. Des détails de la vie privée sont une source assurée d'intérêt dans des mémoires : il y a renoncé. Cependant, au début, il les promettait, en nous initiant à l'intérieur de sa famille. Il aurait pu, en abondant dans ce sens, retracer ses souvenirs d'enfant de chœur, de la fameuse Chandelle d'Arras dont il parlait quelquefois. De là venait peut-être aussi sa plaisanterie favorite à table, en remettant une bouteille vide à un domestique : « Portez-la aux capucins, les bénédictins n'en veulent plus. »

Mais, à partir de 1794, après quelques détails qu'un

sentiment de délicatesse lui a fait effacer, son parti est pris de ne plus parler que de la carrière du soldat; encore omet-il ce qui lui est strictement personnel.

Il ne parle même pas de son mariage. Le 8 floréal an VIII (27 avril 1800), il épousa, *dans le temple décadaire de Saint-Servan*, Zoé-Hélène-Jeanne, fille d'Alexandre Duclos-Guyot, née le 5 juillet 1778.

Ce chef de brigade, fils de tonnelier, parvenu par ses services militaires, avait pu être accueilli avec le sentiment d'une sorte de fraternité dans une des principales familles malouines, de cette bourgeoisie confinant à l'ancienne noblesse, et fière de celle que lui acquéraient la richesse et plus encore les souvenirs séculaires d'indépendance entre ses murailles, de hardiesse et d'héroïsme sur toutes les mers. L'aïeul de la jeune personne, Nicolas-Pierre Guyot, sieur du Clos, embarqué à onze ans, capitaine marchand pendant la paix et corsaire pendant la guerre, avait fait six prises en une campagne (1744), début de services signalés dans la marine militaire sur les deux Océans. Revenant du Pérou, il découvrit, le 9 juin 1756, l'île Saint-Pierre aujourd'hui Géorgie, à l'est de la Terre des États. Lieutenant de frégate en 1757, il remporta des succès marquants aux Indes. Enfin il partagea avec Bougainville la tentative de coloniser les îles Malouines (1763-1765), puis l'honneur, en qualité de son second, du voyage exécuté autour du monde de 1766 à 1769. Capitaine de vaisseau, cheva-

lier de Saint-Louis, il avait été, en 1789, élu colonel de la garde nationale de Saint-Servan.

Un de ses fils, Jean-Auguste, témoin au mariage de sa nièce, était capitaine de frégate depuis le 19 fructidor an V (5 septembre 1797), et fut lui-même père d'un capitaine de vaisseau. Par sa mère Hélène Dubois, Mme Godart appartenait à une autre famille de ces marins, guerriers sur les mers, commerçants dans leurs magasins, et châtelains dans quelqu'une des résidences dispersées dans le Clos-Poulet et sur les riants rivages de la Rance.

Des quatre enfants nés de ce mariage, l'aîné naquit le 11 pluviôse an X (30 janvier 1802) à Saint-Servan, où se trouvait à ce moment son père, et deux, les seuls qui survécurent à leur père, un fils et une fille, naquirent à Carcassonne, dans le carré de Montbel, section de la Fraternité : le fils, le 28 frimaire an XI (19 décembre 1802); la fille, le 6 nivôse an XII (27 décembre 1803), quand la demi-brigade de leur père était tout entière réunie au camp de Bayonne depuis plus d'un mois.

L'oubli de ce qui lui est personnel va jusqu'à l'omission des distinctions militaires qui lui ont été décernées. Une carabine d'honneur avait récompensé sa conduite devant Dunkerque. Plus tard, quand il parle de six armes d'honneur qu'il distribua dans son régiment, il ne dit pas qu'à la même époque il fut fait (21 frimaire an XII, 11 décembre 1803) chevalier

de la Légion d'honneur; ni que le 23 prairial (14 juin 1804), il fut promu au titre d'officier de l'ordre.

Il ne dit pas davantage que, appelé à Paris pour le couronnement de Napoléon, en brumaire an XIII, il fut admis, le 19 brumaire (10 novembre) à prêter entre les mains de l'Empereur serment comme membre de la Légion d'honneur, et qu'il profita du retard du couronnement pour solliciter un congé de dix jours afin d'aller visiter sa famille à Arras.

La Constitution remaniée en 1802 l'avait fait inscrire comme électeur (à vie) du département du Pas-de-Calais. Son nom resta sur les listes de ce département jusqu'à la fin de l'Empire.

Depuis 1798, il n'a qu'un mot pour sa famille d'Arras : en parlant de ce qu'il a perdu à la sortie de Wilna, il dit simplement qu'un neveu qu'il avait avec lui disparut aussi dans la catastrophe.

Ce n'est cependant pas qu'il fût indifférent, ou rougît d'une humble origine : car quand il raconte qu'il fut l'objet de dénigrement, ce qu'il a le plus à cœur de relever, c'est ce qui avait trait à ses parents pauvres, mais d'honnêteté irréprochable. Il y avait une de ses sœurs en particulier, dont, jusqu'à ses derniers jours, il ne parlait qu'avec émotion.

Quand il fut rappelé sur les champs de bataille, en 1805, bien que blâmé pour son trop d'entraînement dans la journée de Caldiero, il n'en fut pas moins ensuite à l'avant-garde tout le temps de la campagne.

Malgré la complaisance qu'il met au récit du déblocus de Raguse et de la part qu'il y eut, c'est par d'autres qu'on connaît sa réponse au capitaine Darru qui, le 5 juillet, lui disait : « Je crois que tout à l'heure il va faire chaud. — Tant mieux, car j'ai la fièvre qui me travaille en froid. » En même temps il commande la charge et se porte en avant.

Aussi quand, malgré le silence de Molitor et de Marmont, il fut appelé dans les rangs de la noblesse de l'empire, c'est le souvenir de Raguse que durent rappeler ses armoiries : le vaisseau y représente l'escadre russe bloquant la ville du côté de la mer ; le palmier est peut-être moins l'emblème banal de la gloire que celui de ces régions (Albanie, Corfou), comme particularité de leur végétation, singulière pour des Français.

Sa vie est bientôt partagée entre la maladie et l'accomplissement résolu, comme à Gospich, de devoirs dont il souhaite être récompensé par le demi-repos d'un service dans l'intérieur de la France. Mais ce chef, rude à ses subordonnés, n'est pas non plus toujours commode pour ses supérieurs. On le voit pour les officiers généraux de la Rochelle, pour Molitor, pour Clauzel, pour Marmont même, quand celui-ci fut témoin de son observation à son général de brigade, et peut-être aussi d'observations trop franches sur la situation à Gospich.

Marmont eût été bien plus mécontent encore s'il

avait pu prévoir que les mémoires de Godart le convaincraient d'avoir plus d'une fois exagéré ses avantages et atténué notablement les insuccès et les phases critiques de ses entreprises.

En attendant, Marmont, à ce moment le favori de l'Empereur, et dont toutes les propositions étaient sanctionnées, vit le souverain, allant par delà, chercher Godart volontairement oublié, blâmer vivement une pareille omission, et la corriger avec éclat, en le faisant général de brigade et baron. Y aurait-il là une mortification qui contribua à rendre Marmont appréciateur plus sévère désormais de l'orgueil de Napoléon qu'il nous montre, à partir précisément de cette date, absolu, sourd, enivré de sa grandeur?

L'intervalle du mois d'août 1809 au commencement de 1810 est le point culminant de la vie de Godart : il semble qu'il n'avait plus qu'à prévoir la suite de ces satisfactions.

Il songe à d'autres en effet : sur l'amour du métier empiètent la préoccupation de l'avenir, le souci de la famille. Dans le métier même, il y a moins l'impulsion de l'ardeur que l'acceptation du devoir. Mais s'il connaît la froide expérience, ce n'est pas celle du savoir-faire.

On peut citer comme exemple un fait peu considérable en lui-même. Quand il quitta le 79e, il adressa une demande de congé pour un homme de ce régiment, âgé de trente-neuf ans, de faible constitution,

écrivit-il, et incapable de faire un bon soldat. Mais il ajouta naïvement qu'il l'avait, depuis seize ans, pris à son service, et l'emmenait avec lui (12 décembre 1809). La réponse fut prompte : Le ministre s'étonnait qu'il employât un soldat comme domestique ; il l'avait emmené illégalement loin de ses drapeaux. Une telle conduite était contraire à toute discipline. Il allait renvoyer sur-le-champ ce militaire, à ses frais, au dépôt à Chambéry.

Après cela, c'est l'entrée en Espagne, en Portugal. Godart est sous le brillant général Clauzel ; il est à plus d'un poste d'honneur, à l'avant-garde depuis Busaco. Néanmoins les mécomptes ont commencé. Il est séparé de son vieux 79e formé, complété, et plus d'une fois renouvelé entre ses mains, depuis le bataillon du Pas-de-Calais ; loué à Dunkerque, à Maëstricht ; puis surtout à Corfou, à Caldiero, en Dalmatie, pour sa vaillance et sa discipline. Lui-même sent qu'avec ce régiment était le meilleur de sa vie et de son honneur. Quand, sous un gouvernement nouveau, en 1814, il exposera ses services, ce ne sera pas comme général qu'il se fera valoir ; ce sera comme colonel, créateur et compagnon inséparable, pendant quinze ans, de ce régiment hors ligne.

Mais il n'est plus question des volontaires aux élans tumultueux, des solides soldats de l'armée du Rhin. Le VIIIe corps au contraire, dont il fait partie, passe pour composé des moins bonnes troupes qu'il y ait.

Bien d'autres choses le choquent, l'attristent, le révoltent. Il voit des administrateurs qui sont à ses yeux des voleurs et des homicides ; des généraux jaloux, insubordonnés, sacrifiant l'intérêt commun à leur orgueil et à leur égoïsme; des soldats devenus brigands; et, pour lui, les résistances et les fureurs des indigènes sont justifiées.

Mais rappelons-le : avant que la lassitude morale aidât à sa sévérité contre la conduite tenue en Espagne, sa rectitude de jugement comme de caractère avait suffi pour lui rendre antipathiques aussi tous les excès, et la violence révolutionnaire, et les tendances au retour d'un passé qui semblait se ranimer lors du Concordat.

Dans ces dispositions, des infirmités, un tempérament altéré depuis Corfou et surtout depuis la Dalmatie, lui faisaient demander le repos et la rentrée en France, quand arriva Marmont. Celui-ci, retrouvant en Espagne un général et baron, promu à ces titres en quelque sorte à sa confusion, l'accepta sans hésiter parmi ceux qu'il était bon de renvoyer en France.

La carrière du général Godart semblait terminée, quand il eut pour la quatrième fois conduit une retraite ou un convoi à travers des pays soulevés.

Mais le service actif le ressaisit. Il y revient, sans grand élan, mais ponctuellement.

Ce sera en dépit de sa santé comme à Wilna; en

dépit de ses déboires, comme après le mot si dur de Napoléon, à Bayreuth. Même, en face de l'ennemi, au moment où c'est lui qui va engager la terrible lutte de l'automne de 1813, on retrouve l'ancien *caporal instructeur* au milieu de soldats qui sont presque des enfants; et puis le spectateur compatissant et indigné de leur misère, à Dresde.

Après sa captivité et son retour en France, il avait été, malgré bien des démarches, réduit à la demi-solde, quand la proclamation du 9 mars 1815, au nom du Roi, appela à Paris les officiers supérieurs sans emploi. Il y arrive; Napoléon vient d'y entrer. Il s'y présente comme accouru spontanément, redemande et reçoit son ancien commandement du Tarn. Ses mémoires taisent cette spontanéité. Quelle était sa vraie disposition à un moment où d'anciens républicains comme Gouvion Saint-Cyr, comme Monnier, se prononçaient contre Napoléon ?

Bientôt, au milieu des populations mal disposées, y compris ses amis d'Albi depuis quatre ans, il fut troublé et irrésolu.

Le terme de cette position fausse arriva vite; mais ce fut pour que Godart se vît ballotté sous les insultes et les menaces de la terreur blanche, malgré son adhésion à la seconde restauration; non seulement lui, mais sa femme et ses enfants séparés de lui.

Enfin, la vie sauve, il vint échouer à Saint-Servan auprès de la famille de sa femme.

Quelques années auparavant il avait un moment pensé à y acquérir une maison. Cette fois ce fut la Ville-Pépin, habitation modeste, quoique façon de gentilhommière, du commencement du XVIIe siècle, et tirant son nom d'une famille importante dans l'histoire politique et maritime de Saint-Malo. Là mourut sa femme, le 11 avril 1822.

Il faisait de temps en temps des voyages à Paris, retrouvant des amis, en particulier l'amiral Hamelin. Mais après la réunion auprès de lui de sa fille, son gendre, sa petite-fille (1827), il devint tout à fait sédentaire.

Une bibliothèque modeste, où quelques ouvrages attestaient le désir de s'instruire (*l'Histoire des empereurs romains*, par Crevier; les œuvres de Rousseau, les *Mémoires* de Feuquières etc.), était remplie surtout de publications de l'opposition tant impérialiste que libérale : les *Victoires et Conquêtes*, les *Messéniennes*, la *Minerve*, les *Discours* du général Foy; des pièces de théâtre applaudies pour des allusions politiques : tragédies de *Léonidas*, *Régulus*, *Sylla;* comédies montrant le Soldat laboureur, le Colonel retraité, paternel propriétaire de campagne..., et puis la *Villéliade* et autres productions de combat.

Il y avait aussi des choses plus personnelles telles que des ouvrages d'instruction militaire du temps de Louis XVI, ses carnets d'effectif; surtout des cartes géographiques dont les dates répondaient assez à

l'ordre de ses campagnes. Ainsi, à celles de Belgique répondait un atlas des Pays-Bas datant d'Isabelle-Claire-Eugénie, aux cartes illustrées de navires, d'énormes poissons, de filets tirés à bord des bateaux pêcheurs. Pour ses campagnes d'Allemagne, c'était une immense carte d'Allemagne, du même siècle, sur laquelle on se perdait, quand on avait déployé à terre ses seize grandes feuilles dont une entière couverte par le titre illustré; pour son séjour en Dalmatie, une belle carte de la Turquie publiée pour la guerre de 1788; et de même une vaste Russie imprimée très peu de temps avant la campagne de 1812; etc...

Son habitation, confondue aujourd'hui dans des quartiers nouveaux, était presque rurale alors, avec sa longue avenue ou *rabine* de peupliers, ses jardins et une ferme contiguë. Lui aussi devenait soldat laboureur, s'occupait de ses treilles, de ses plantes sous châssis, cultivait le tabac, et enfin donnait une réalité au titre de membre de l'Académie de l'industrie agricole, manufacturière et commerciale, présidée par le duc de Montmorency, dont il reçut le diplôme le 10 novembre 1833.

Mais avant cette date il avait tenté un moment de retrouver une vie plus active. La Révolution de 1830 avait éclaté. Il se rappela les paroles échangées en 1792 avec le nouveau roi, et courut à Paris offrir ses services. La prévision de troubles légitimistes

dans l'ouest pouvait leur donner quelque valeur [1].

On ne l'accueillit pas. Mais son vieux sang s'était réchauffé ! Au bruit de guerre, les souvenirs des bords du Rhin lui revenaient, et ce que réclamaient de ce côté l'honneur et la sécurité de la France. C'est Landau surtout qui lui tenait au cœur, Landau dont il fallait exiger la restitution !

Il revoyait le drapeau tricolore déployé dans des fêtes nouvelles ; il rappelait plus librement un passé commun avec d'autres contemporains de ces grandes choses ; à Saint-Servan et Saint-Malo c'étaient surtout des officiers de mer, et particulièrement l'amiral Epron.

Dans un voyage à Rennes, à la suite d'une réunion pareille, un matin, son valet de chambre entendit son maître l'appeler. Il accourut et le vit assis, mais aussitôt renversé sur son oreiller : le vieux soldat était mort [2].

Le dernier souvenir qui me reste après cela, c'est une réunion de la famille, un soir d'été, dans cette chambre maintenant inhabitée, où se trouvaient admis même les enfants gardant l'impression du respect craintif que sa pensée leur avait toujours inspirée ; les décorations, les insignes de la franc-maçonnerie (si répandue alors, surtout dans les armées), quelques autres bijoux entrevus et scintillant aux dernières lueurs du jour dans la grande pièce assombrie.

[1] *V.* Appendice, n° 3.
V. Appendice, n° 4.

APPENDICE

(1794, 4 juin.)

1

ARMÉE DU NORD { LIBERTÉ FRATERNITÉ ÉGALITÉ OU LA MORT

Le chef du sixième bon du pas de Calais aux membres composants le comité de salut public.

Vous n'avez sûrement pas eu de connaissance que dans l'affaire du 6 prairial; dans le moment où l'ennemies nous attaquaient à la hauteur de Grandrange[1] où la cavalerie a chargé plusieurs de nos bataillons; il faut que je vous fasse connaître un trait de bravoure d'un citoyen de la réquisition cavalier au sixième régiment. Dans la retraite que fit ce régiment, le port etendart du troisième escadron ayant eus la tête emportée d'un boulet par suitte laissa tomber l'étendart Le citoyen Delambre pénétrer de l'amour sublime de la patrie et encor plus d'avoir la dou-

[1] Grandreng.

leur qu'un signe de la liberté tombe entre les mains des sclaves, sotte en bas de son cheval reprent cet étendart, malgré que l'ennemies chargeaient au galop, que la retraite de ce corps se faisait au trop conté ; vous voudrer bien citoyens faire connoître cet acte d'héroississime par toutes les voix vous employer pour propager l'esprit public et l'amour de la patrie qui doit caractériser les défenseurs de la patrie.

Salut Fraternité

Le chef du 6e *bataillon du Pas de Calais*

GODART

Maubeuge le 16 *prairial l'an deuxième de la république une indivisible.*

2

APPEL

AUX ARMÉES FRANÇAISES

PAR LEURS CAMARADES

SOLDATS DE LA PATRIE,

Est-elle enfin comblée la mesure d'ignominie que l'on déverse sur vous depuis plus de deux ans? Etes-vous assez abreuvés de dégoûts et d'amertume? Jusques à quand souffrirez-vous qu'un TYRAN vous asservisse; et laisserez-vous river entièrement les fers dont vous êtes enchaînés? Qu'est devenue votre gloire; à quoi ont servi vos triomphes?..... Etait-ce pour rentrer sous le joug de la ROYAUTÉ que pendant dix ans de la guerre la plus sanglante vous avez prodigué vos veilles et vos travaux, que vous avez vu périr à vos côtés plus d'un million de vos camarades?.....

Soldats! vous n'avez plus de Patrie, la République n'existe plus, et votre gloire est ternie; votre nom est sans éclat et sans honneur. Un Tyran s'est emparé du pouvoir ; et ce tyran, quel est-il?..... Bonaparte......!

Lâche déserteur de vos drapeaux, infâme assassin de vos Chefs et de vos Compagnons; tous les crimes lui sont familiers pour satisfaire ses vues ambiticuses. Consultez vos frères d'Égypte : ils vous diront à quels maux horribles il les a exposés en les abandonnant; ils vous diront que sa main meurtrière a dirigé le poignard qui leur a enlevé le chef le plus vertueux et le plus digne de les commander; ils vous diront enfin que ce Tyran Farouche, craignant que ses crimes ne soient dévoilés, a fait circuler le poison jusques dans les veines de ceux d'entre eux que le fer de l'ennemi avait mis hors de combat. Mille atrocités semblables se présentent à notre mémoire; mais notre plume répugne à les tracer.

Quel était votre but en combattant pour la République? d'anéantir toute Caste noble ou religieuse, d'établir l'Égalité la plus parfaite..... Votre but était rempli; mais votre ouvrage ne subsiste plus. Les émigrés sont rentrés de toutes parts; des prêtres hypocrites sont salariés par le Tyran. Les uns et les autres composent son conseil; les uns et les autres occupent les emplois, les dignités. C'est en vain que vous avez vaincu partout ces enfants dénaturés, armés contre leur patrie; leurs crimes sont des titres de recommandation; leurs services sous les drapeaux de nos ennemis leur procureront les récompenses que l'on refuse aux vôtres. Déjà beaucoup d'entre eux ont osé venir se mêler dans vos rangs, beaucoup occupent les premières places parmi vous; et vous êtes assez lâches pour le souffrir!.....

Attendrez-vous que ceux qui ont partagé vos fatigues et

votre gloire, qui vous ont constamment conduits dans le chemin de l'honneur et de la victoire, soient décimés, chassés, exilés, déportés et plongés dans la misère pour ouvrir les yeux?..... Il sera trop tard alors, vos coups seront détournés par les protégés, les Amis du Tyran; et vous ne ferez que des efforts infructueux.....

Attendrez-vous que des Prêtres fanatiques, portant la superstition, le désordre et l'épouvante dans le sein de vos familles, aïent aliéné contre vous l'esprit de vos parents, vous aïent dépouillé de leur héritage, aïent dévoué aux poignards les Acquéreurs des Domaines Nationaux, gage précieux de vos triomphes et de votre gloire?..... Alors vous serez sans amis, sans ressources, et vos coups porteront à faux.

Soldats, vous n'avez pas un moment à perdre si vous voulez conserver votre liberté, votre existence et votre honneur.

Et vous, Officiers Généraux, qui vous êtes couverts de lauriers, qu'est devenue votre énergie? Que sont devenus ces élans sublimes de patriotisme qui vous ont fait braver tant de dangers?..... Etes-vous aussi tombés dans l'apathie, ou êtes-vous devenus les Amis du Tyran? Non, nous n'osons le croire..... Pourquoi donc souffrez-vous que votre ouvrage soit détruit, que vos enfans soient proscrits et que vos ennemis triomphent?..... Le repos, les richesses, les rivalités ont-elles anéanti votre courage? Grands Dieux! Serait-il possible que ceux qui ont fait de si grandes choses pour conquérir leur liberté, fussent devenus assez lâches pour croupir dans l'esclavage!..... Est-il besoin, pour ranimer vos forces et votre énergie, de vous retracer les maux auxquels votre faiblesse vous expose?..... Déjà plusieurs d'entre vous ont été proscrits, exilés pour avoir osé élever la voix. Eh bien! le même sort vous

menace tôt ou tard. Si l'on vous ménage encore, c'est qu'on vous craint; mais vos dangers sont les mêmes, vous êtes tous proscrits. Si vous tardez plus longtemps, la honte et l'infamie seront votre partage, vos noms ne rappelleront plus ces époques glorieuses de vos triomphes, on ne les prodiguera plus qu'aux LACHES et aux ESCLAVES.

3

Sire,

En 1792, j'ai eu l'honneur de connaître Votre Majesté, lorsque vous étiez général de brigade. Vous voulûtes bien me confier vos craintes sur les mauvaises intentions que le Comité de Salut public se proposait à votre égard. J'en ai compris toute l'étendue. Vos regrets étaient de quitter votre patrie à laquelle vous étiez tout dévoué. Vos craintes se sont réalisées peu de temps après. Je n'ai pu vous suivre que de mémoire et de cœur. Je vous vois aujourd'hui élevé au poste qui vous était dû par votre rang et votre naissance. Je m'applaudis, ainsi que tous les bons Français, de vous posséder pour notre Roi citoyen. Nous sommes assurés que la France reprendra le rang qu'elle n'aurait jamais dû perdre. Vous pouvez compter sur notre dévouement sans borne. Nous verserons notre sang pour soutenir la cause que vous avez embrassée.

Je suis un des premiers généraux qui ont été mis à la retraite. Mes couleurs ne convenaient pas au gouvernement déchu. A votre avènement au trône, je me suis empressé de me rendre à Paris pour offrir mes services. J'ai adressé ma réclamation à M. le Ministre de la guerre. Je lui demande le commandement d'une place de première ligne, ou d'être honoré du titre de général de division.

avec la retraite affectée à ce grade, et qu'on me désigne pour organiser et instruire la garde nationale du département d'Ille-et-Vilaine. Je remplirai mes devoirs avec zèle et fidélité.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Sire,

De Votre Majesté

le très humble et très fidèle sujet,

le m[al] de camp

GODART

Paris, 5 *septembre* 1830.

4

Rennes, *le* 11 *mai* 1834.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que M. le baron Godart, maréchal de camp en retraite, venu de S[t] Servan à Rennes pour y passer quelques jours, est décédé à l'Hôtel de France, le 8 de ce mois.

Les obsèques ont eu lieu le 9, à six heures du soir. Les honneurs funèbres ont été rendus à cet officier général.

Je suis avec respect,

Monsieur le Ministre,

Votre très humble et très obéissant serviteur

P[r] le g[al] comm[dt] la 13[e] div[on] mil[aire]

le M[al] de camp C[dt] par intérim

. . . . . .

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL BARON ROCH GODART

(1792-1815)

CHAPITRE PREMIER

PAYS-BAS

(MARS 1761-AVRIL 1793)

Godart soldat sous Louis XVI, puis soutien de sa famille. — Engagé volontaire et chef de bataillon en second au 6e bataillon du Pas-de-Calais. — Indiscipline, artifice et étrange appareil pour la punir, à Tournai. — Conspiration et révolte au nom de l'égalité à Ath. — Danger que court Godart. — Progrès de la discipline. — Garnison à Gand. — Gand évacué. — Godart dirige le matériel sur Lille, et est à l'arrière-garde. — Alertes.

Je me fis soldat, le 1er mars 1779[1], dans le régiment d'Orléans infanterie[2], à Béthune. Je devins caporal instructeur, le 1er mai 1782, à Lille en Flandre, et, peu de temps après, ne voulant point faire mon état de l'état militaire, je rendis mes galons, et je renonçai dès lors à toute espèce d'avancement. La raison de ce changement provenait de ce que mon père et ma mère, se trouvant en quelque sorte réduits à la misère par l'inconduite et la débauche de l'aîné de mes frères, je me sen-

[1] Ses états de service portent : *Entré au service le* 13 *mars*.

[2] Régiment formé en 1642. Il devint, en 1791, le 44e régiment qui servit dans les armées du Nord et de Sambre-et-Meuse. A la formation des demi-brigades par amalgame, son 1er bataillon fut le noyau de la 65e.

tais le seul capable de rétablir leurs affaires. Je leur devais cette reconnaissance pour toutes les peines qu'ils s'étaient données depuis mon enfance, et pour les soins qu'ils avaient pris de m'élever jusqu'à l'âge où ils avaient lieu d'espérer d'en être récompensés par mon travail. La brutalité de mon frère à mon égard m'avait forcé, à dix-sept ans, d'abandonner la maison paternelle, et de me faire soldat.

Pendant sept ans et huit mois que je servis à cette époque, je me rappelle avoir été dans les endroits ci-après, savoir : deux mois à Béthune (Artois) ; deux mois à Bayeux (Normandie)[1] ; trois mois à Dinan (Bretagne) ; treize mois à Brest. (J'embarquai à Brest, le 26 novembre, sur le vaisseau *l'Actionnaire*, de 64 canons[2]. Le 15 janvier suivant, en faisant l'exercice du canon à poudre, je fus blessé à la jambe gauche, et je subis pour cette blessure un traitement de six mois à l'hôpital) ; un an à Poitiers (Poitou)[3] ; deux ans à Lille en Flandre ; un an à Dunkerque ; à peu près deux ans et demi à Douai, où j'achetai, le 5 octobre 1786, mon congé, ayant encore environ six mois à faire pour terminer mes huit années[4]. Je me rendis en conséquence auprès de mon père et de

[1] On dirigeait des troupes sur le Havre et Saint-Malo pour la formation d'une armée de 30,000 hommes menaçant l'Angleterre d'un débarquement, et partagée en quatre divisions. Le régiment d'Orléans devait faire partie de la troisième. Il dut ensuite passer aux Antilles.

[2] Une flotte franco-espagnole était réunie à Brest, sous le comte d'Orvilliers. *L'Actionnaire* faisait partie de l'escadre bleue (huitième division). Il fut un des treize vaisseaux équipés au mois de novembre, et destinés aux îles. Les états de service de Godart disent : *embarqué le 25 décembre*.

[3] Le projet de débarquement en Angleterre étant abandonné, l'*armée de Bretagne* fut licenciée en octobre, et le régiment d'Orléans renvoyé à l'intérieur.

[4] Les états de service disent : *congédié le 15 mars*. C'est la date de l'expiration officielle.

ma mère, et de suite je pris connaissance de leurs affaires, résolu, avec leur agrément, de me mettre à la tête de leur commerce, et de faire tout ce qui dépendrait de moi pour améliorer leur situation et adoucir leur existence. Je voulais enfin les mettre dans un état à ne plus avoir besoin de mon frère aîné, ni de moi-même dans le cas où je viendrais par la suite à m'établir. Mes bons vieux parents furent si contents de mes promesses et si convaincus de mes sentiments, qu'ils en versèrent des larmes de joie. Mes autres frères et sœurs applaudirent également à mes intentions. Un an était bientôt écoulé que j'avais fait de grands progrès dans mon état et dans le commerce de mon père. J'étais parvenu à gagner l'estime générale des honnêtes habitants d'Arras, lieu de ma naissance, en avril 1761 [1]. Je me conduisais politiquement avec l'aîné de mes frères, dont la vie continuellement déréglée contrastait singulièrement avec celle que je menais. L'eau-de-vie lui sortait par les yeux ; on eût dit qu'il en avait bu assez pour faire tourner la roue d'un moulin. J'avais souvent eu à combattre la brutalité de ce frère ; il me fallut encore mesurer ses forces et nous boxer ; mais, quoique plus jeune de quatorze années, je lui donnai une telle correction qu'il ne lui prit plus envie de revenir à la charge. J'étais alors très vigoureux, sachant tirer des armes, et taillé de manière à ne point le redouter en rien. Tout fut ensuite pour le mieux du monde. Je ne m'occupai plus que de mon état, et je continuai à augmenter le gain et l'abondance dans la maison.

Le moment vint enfin où l'on forma des bataillons de volontaires. Voyant qu'il n'avait rien à gagner avec moi

[1] Sa nomination de baron donne le 30 avril, mais son acte de baptême donne le 29 mars. (*V.* note A des pièces justificatives).

que des coups, mon aîné prit son parti en brave en s'enrôlant dans le 1er bataillon du Pas-de-Calais, et y devint caporal par égard pour son âge. Ainsi finit son histoire. Me trouvant seul, les affaires de mon père n'en allèrent que mieux.

En septembre 1792, la patrie ayant été déclarée en danger[1], je me décidai, comme tout bon Français, à prendre les armes, et je m'enrôlai dans le 6e bataillon du Pas-de-Calais, en qualité de volontaire. Dans les premiers jours du mois d'octobre, je fus nommé capitaine au scrutin.

Vers le 12, j'acceptai le grade de chef de bataillon en second[2]. J'étais entièrement rassuré sur le sort de mes bons parents auxquels je laissais de quoi soutenir leur vieillesse, mon avancement rapide et la solde que j'en retirais me mettant à même de n'avoir besoin de rien emporter de la maison. Mon départ fut un coup terrible pour eux ; mais ils ne purent se défendre d'en approuver la raison. L'état militaire me convenait et m'offrait en même temps la certitude d'une existence honorable.

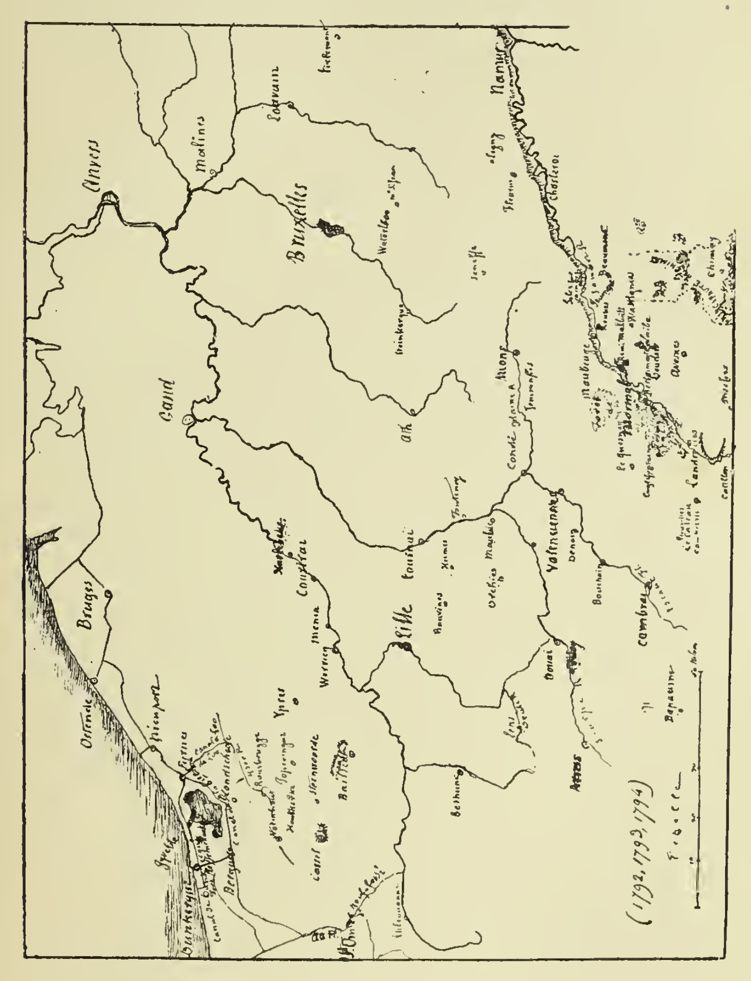
Le bataillon se trouvant organisé, armé et équipé dans les derniers jours de novembre, je reçus l'ordre de me rendre à Tournai le 2 décembre. Nous fûmes coucher à

[1] Le décret est du 22 juillet; mais c'est à la fin d'août que les mesures d'exécution et les manifestations propres à exalter les esprits se multiplièrent avec le danger. Lors de la formation des gardes nationales, en 1789, Godard avait été nommé caporal instructeur, comme ancien soldat.

[2] C'est du 31 octobre qu'est datée la formation officielle du bataillon, ainsi que la nomination de Godart comme lieutenant-colonel. On donnait ce titre aux chefs de bataillon.

C'est dans la matinée du 25 octobre qu'on procéda à l'organisation définitive du bataillon par la nomination des officiers de l'état-major, et que les citoyens Blanpain et Godart furent élus lieutenants-colonels (chef de bataillon en premier et chef de bataillon en second); mais leur choix donna lieu à quelques tiraillements, et retarda la déclaration officielle de l'organisation.

Douai[1]; le 3, à Orchies, où le bataillon coucha dans des



couvents. Cette même journée plusieurs militaires du bataillon se portèrent à quelques excès à Orchies, et

[1] Ordre du ministre de la guerre, en date du 25 novembre, au

insultèrent même les autorités locales. Je parvins, avec l'aide de plusieurs officiers, à faire rentrer dans l'ordre les mutins, et à apaiser les habitants qui me promirent de tout oublier. Cependant ces magistrats ne tinrent point parole, et deux d'entre eux allèrent porter leurs plaintes au général gouverneur de Tournai. Le lendemain, le bataillon se mit en marche pour Tournai, et, à moitié route, je reçus l'ordre positif du général gouverneur O'Moran, de faire halte et de lui livrer tous les individus qui avaient participé aux désordres de la veille. Je sus en même temps qu'en cas de refus de livrer les coupables, 4,000 hommes et quatre pièces de canon étaient disposés hors de la ville pour nous bien recevoir. D'après cela il n'y avait plus à balancer. Il fallut sérieusement s'occuper à découvrir les coupables, et la manière avec laquelle je m'y pris me réussit assez bien. Je feignis d'être content de ce qui s'était passé la veille, en témoignant mes regrets de ne pas m'être trouvé comme les autres dans l'affaire pour en faire voir de dures aux paysans (telle était mon expression.) J'engageai à cet effet, de concert avec mon quartier-maître[1] et mon adjudant-major, quelques ivrognes connus à qui je donnai de l'eau-de-vie à boire, en traitant de farces et de bagatelles tout ce qui s'était passé le jour d'avant,

commandant d'Arras de faire partir le 6e bataillon du Pas-de-Calais et dix autres à la destination de Douai, etc.

L'ordre particulier pour le 6e bataillon est antérieur; car, le 17 novembre, le lieutenant-colonel Godart remet, en conséquence de cet ordre, à l'assemblée administrative du département, une pétition du conseil d'administration du bataillon qui demande des bas, des souliers, etc.

L'assemblée vote, à cet effet, un mandat de 10,000 livres.

[1] Le bataillon de volontaires étant une unité de corps, avait une importance particulière sous tous les rapports, avec son quartier-maître et sa compagnie de canonniers.

et, avec quelques verres d'eau-de-vie de plus, je leur fis entendre que je désirais connaître les auteurs de la rixe pour leur en payer le lendemain matin autant. Un d'entre eux me répondit aussitôt que, si je voulais aussi lui payer le coup de croc[1], il me ferait connaître ceux qui avaient commencé les farces; et, d'après ma promesse, il me nomma cinq des principaux auteurs dont il se dit un des premiers, et dont j'inscrivis les noms. Bientôt je donnai ordre de faire rassembler tout ce qui se trouvait dans le village, et nous fûmes prendre position dehors, en attendant le restant du bataillon qui n'était point encore arrivé. La réunion étant opérée, je fis former les faisceaux et défendre de quitter les rangs. Je fis connaître aux capitaines seulement la liste des individus que j'avais découverts, au nombre desquels se trouvait un lieutenant. Je mis en marche le bataillon, et, à notre arrivée à peu de distance de Tournai, je trouvai la colonne en bataille sur deux lignes, et les canons en batterie. Quatre hussards vinrent nous reconnaître, le pistolet en joue, nous criant de ne point avancer. J'arrêtai sur-le-champ le bataillon devant lequel passa le général de division avec son état-major. Appelé par lui, je lui fis remettre les coupables qui furent conduits au centre de toutes les troupes, en présence desquelles ils eurent les cheveux et les sourcils rasés, et furent dégradés, et ensuite conduits par la gendarmerie dans les prisons. Le général fit former le bataillon en colonne, et nous harangua d'une manière imposante, en nous rappelant à nos devoirs, surtout les officiers. Il me complimenta particulièrement sur la fermeté que j'avais déployée, ce qui ne contribua pas peu à me

[1] Synonyme chez les mariniers du *coup d'étrier* chez les cavaliers.

faire redoubler de zèle et de surveillance pour rétablir entièrement l'ordre. De nouvelles recherches me firent encore découvrir quatre individus complices des cinq premiers, parmi lesquels était un sergent-major. Ils subirent le même sort. Un semblable exemple devait servir à ce bataillon d'une bonne leçon ; mais on verra plus bas tout le contraire. Nous quittâmes Tournai pour nous rendre à Ath, petite ville à une journée de marche [1].

Jusqu'au 1er décembre le bataillon avait reçu quinze sous par jour de solde que le département payait à ses frais. Du moment où il passa à la solde du gouvernement, il fut réduit à celle qu'on payait à l'armée. Cette diminution donna lieu à des murmures de toutes parts. Malgré tous les ordres notifiant que les volontaires n'avaient rien à réclamer, puisqu'ils étaient payés comme les autres troupes de l'armée; malgré toutes les représentations et les menaces, on eut beaucoup de peine à leur faire entendre raison [2]. Les plus entêtés désertèrent. Je continuai néanmoins l'instruction à Ath, et, vingt jours après mon arrivée dans cette ville, une insurrection dirigée contre moi personnellement eut lieu parmi les soldats : 1° parce que je faisais faire l'exercice tous les jours; 2° parce que je leur faisais tort, disaient-ils, de l'eau-de-vie qu'ils devaient recevoir tous les matins ; 3° parce que le surplus de la solde, qu'ils prétendaient que je recevais, entrait, selon eux, dans ma poche et

[1] Ath avait été occupé, le 8 novembre, par le maréchal de camp Berneron. Avant ce déplacement Godart avait dû faire un voyage à Arras. *V.* B, aux notes.

[2] De même, le 8 décembre, la légion des Volontaires américains et du Midi, à Amiens, au moment d'un ordre de départ, protesta et envoya une députation au Ministre pour savoir s'ils étaient *troupe de ligne ou volontaires.* D'autres volontaires, à Calais, se firent attribuer une augmentation de solde, le 14 février 1793.

dans celle du quartier-maître ; 4° parce qu'enfin ils étaient volontaires et devaient être traités comme tels, disant que les officiers devaient les regarder comme leurs bienfaiteurs, puisqu'ils les avaient nommés officiers au scrutin lors de la formation [1], et qu'il ne dépendait que d'eux d'en nommer d'autres. En effet, avant que l'insurrection éclatât, ils avaient choisi parmi eux huit commissaires qui devaient s'occuper de nommer et de remplacer les officiers qui ne leur convenaient pas (bien entendu que j'étais le premier de ce nombre). Déjà leur choix était fait des plus mauvais sujets. Comme instructeur, ils m'avaient nommé caporal. Enfin l'on découvrit leurs projets. Je fis arrêter, à l'appel du soir, les huit commissaires, et les fit conduire à la prison de la ville. Le lendemain matin, vers les neuf heures, leurs partisans se transportèrent à la prison pour les délivrer. M'étant trouvé dans les environs, un d'eux se mit à crier : « Le voilà ! » J'allais au-devant d'eux pour les exhorter à rentrer dans l'ordre, lorsque tout à coup plus de cinquante tombèrent sur moi, les uns criant : « A la lanterne ! » les autres : « Tue, tue ! C'est un despote qui soutient l'ancien régime, et fait mépris de la liberté et de l'égalité ! » Tandis qu'une foule d'individus me frappaient et me déchiraient la figure, je fus très heureusement délivré par quelques-uns de mes braves officiers qui me conduisirent chez moi. Malgré que j'étais tout ensanglanté, je voulais m'armer de mon sabre et de mes pistolets, et, avec l'aide des officiers qui se trouvaient en ce moment avec moi, retourner, le sabre et le pistolet aux mains, pour les forcer de se dissoudre. Les observations des officiers me ramenèrent à des moyens plus prudents.

[1] *V.* C, aux notes.

Ils me représentèrent que ma vie était en danger ; qu'ils étaient certains que les révoltés en voulaient à mes jours, et ils me conseillèrent d'aller trouver le lieutenant-général O'Moran, à Tournai, auquel j'avais déjà fait part de ce qui se tramait dans le bataillon, et de lui demander une justice éclatante de l'insulte faite à ma personne et à mon caractère. Je me décidai à suivre leurs avis, et, accompagné de deux de ces officiers, nous prîmes la route de Tournai où nous arrivâmes le soir. J'appris que le général ne se trouvait plus dans cette ville, et qu'il était parti la veille pour Lille. Après quelques rafraîchissements, je résolus de partir pour Mons où se trouvait un général de division[1]. Il était neuf heures du soir, et nous montâmes à cheval, prenant la route de Mons, où nous arrivâmes le lendemain matin à huit heures. Le chirurgien m'ayant pansé, je me rendis sur les dix heures chez le général qui, me voyant dans cet état, et ayant pris connaissance de toutes les pièces et rapports constatant la rébellion, ainsi que d'une somme à peu près de vingt mille francs que j'avais tirée et emportée de la caisse dans la crainte qu'ils ne fussent pillés, ordonna à un officier et trente dragons de se rendre sur-le-champ à Ath pour y prendre les huit commissaires qu'on supposait encore détenus. Mais on doit bien se figurer qu'ils furent mis en liberté le jour même qu'on m'avait si bien traité.

L'officier arrivé à Ath fit part de sa commission au chef qui me remplaçait. Mais, soit faiblesse ou crainte, ce dernier se borna à faire venir chez lui les huit individus, dont le détachement de dragons se saisit aussitôt. L'officier commandant, connaissant combien il importait d'en

[1] Ferrand-Becays.

imposer à ces mutins et d'accélérer son départ, leur dit, en présence de ses dragons, qu'il passerait son sabre au travers du corps du premier des huit qui quitterait son rang. Il les disposa, sans perdre de temps, au milieu de son escorte, et sortit de la ville en doublant le pas. La mission de cet officier était d'autant plus délicate que, s'il eût mis la moindre lenteur à l'exécuter, elle n'aurait eu aucun effet, et la sûreté de son détachement eût été infailliblement compromise. En effet, à peine ils étaient sortis que le bruit, qui s'était répandu à la caserne, que leurs camarades avaient été arrêtés et étaient conduits à Mons, fit courir une foule de leurs partisans, les uns armés, les autres sans armes, sur cette route, pour les délivrer. N'ayant pu les joindre, ils rentrèrent en ville comme des furieux, criant : « A la trahison ! » et : « Vengeance ! » Les officiers qui s'étaient rendus au quartier, et qui s'étaient réunis aux sous-officiers et soldats qui ne prenaient aucune part à l'insurrection, cherchèrent en vain à ramener ces mutins au bon ordre. Des cris se firent entendre : « A la lanterne ! » Deux des officiers qui m'étaient étroitement attachés furent saisis, et déjà on les attachait à des lanternes, lorsqu'on parvint à les sauver. Dans ces entrefaites, ce qu'il y avait de soldats du bataillon non révoltés prit les armes et se rangea du côté des officiers qui réussirent à apaiser les troubles. On nota les plus coupables, et deux officiers arrivèrent, à cinq heures du matin, le lendemain, pour me faire le rapport de tout ce qui s'était passé. J'en donnai connaissance au général auquel je crus devoir demander le licenciement du bataillon ; mais il m'observa que, le fond en étant bon, il convenait plutôt de ne point le licencier, et qu'il suffisait d'un exemple sévère envers les coupables. J'étais absent de mon bataillon depuis six

jours; je pris en conséquence congé de lui. Je n'eus qu'à me louer des choses flatteuses qu'il me dit en partant. Il m'exhorta à continuer de faire maintenir l'ordre, et me fit donner un détachement de cinquante dragons, avec la disposition de dix gendarmes, pour me seconder en cas de besoin.

Je rentrai à Ath à midi précis, et sur-le-champ je fis prendre les armes au bataillon qui fut conduit sur la place. Je fis monter à cheval les dragons et gendarmes, que je plaçai en bataille derrière le bataillon. Je me rendis moi-même à cheval devant le front où, après avoir fait former le cercle, j'ordonnai la lecture des ordres du général, et prononçai un petit discours analogue à la circonstance. Immédiatement après, je fis rompre le cercle, mis pied à terre et disposai la compagnie de gauche devant le centre et à trente pas, faisant face au bataillon. Je fis l'appel moi-même des individus qui avaient été désignés pendant mon absence comme auteurs de la seconde insurrection ; je les fis sortir des rangs, ensuite désarmer et conduire en prison. La troupe défila et puis rentra dans ses quartiers.

Tous les habitants d'Ath, qui m'avaient cru tué par les révoltés, ayant été témoins de cette expédition, manifestèrent leur joie de me voir triompher après de tels événements, et me plaignaient de bonne foi d'avoir été aussi maltraité par mes propres soldats.

Seize individus, auteurs de la révolte, parmi lesquels était un lieutenant, furent arrêtés, et le lendemain je les fis conduire, sous l'escorte du détachement de dragons, au général gouverneur de Mons, en le priant de les faire traduire, avec les huit premiers, à une cour martiale pour y être jugés.

Bientôt je repris le cours de mes exercices, et je par-

vins à faire manœuvrer mon bataillon, et à le discipliner comme un ancien bataillon de troupes de ligne [1].

Le 20 janvier, je reçus l'ordre de me rendre à Gand, pour y tenir garnison à la citadelle. Ce changement me convenait parfaitement pour faire venir mon bataillon au degré d'instruction et de discipline où il est parvenu.

A la retraite de Dumouriez, je fus chargé de faire évacuer les magasins de cette place qui servait d'entrepôt à l'armée [2]. Environ cinq cents voitures chargées d'effets furent conduites à Lille ; vingt-six grands bateaux chargés de farine, riz et autres objets, furent aussi expédiés, et vingt-deux arrivèrent à bon port ; les quatre autres qui ne pouvaient pas suivre la marche des vingt-deux, étant continuellement harcelés par l'ennemi qui voulait s'en emparer, furent brûlés par ordre de l'officier qui se jeta sur la rive opposée avec les dix hommes d'escorte, et rejoignit le convoi. A l'exception de ces quatre bateaux qui ne purent être sauvés, tout le reste arriva à la destination, et je n'eus que des éloges à faire aux différents détachements qui les avaient escortés.

Pendant cette évacuation, j'eus lieu d'être surpris de voir arriver mes vingt-cinq individus que j'avais envoyés dans les prisons de Mons. L'officier me remit une lettre

[1] Dumouriez s'était félicité aussi d'avoir fait, de sept bataillons de fédérés insurbordonnés et violents, d'excellents soldats. De même d'autres fédérés, contre qui le général Chazot avait été impuissant à Sédan, furent transformés à la voix de Beurnonville marchant au secours de Lille (octobre 1792).

Plus tard, Houchard, Jourdan, Duhesme, etc., en dénonçant l'indiscipline des volontaires, proclament leur brillante valeur au feu (août 1793, et suiv.).

Pour le bataillon de Godart, son assertion est confirmée par le rapport qui le cite, avec des gendarmes de Paris et le 5e régiment de chasseurs à cheval, comme les meilleures des troupes qui défendaient Dunkerque.

[2] *V.* D. aux notes.

du général et une lettre du commissaire du gouvernement qui constataient le repentir de ces malheureux. Le général en chef Dumouriez et le représentant du peuple leur avaient accordé leur pardon. Je fis quelques difficultés à les recevoir; mais, sur la promesse que l'officier me fit, au nom de sa clique, que je n'aurais désormais rien à leur reprocher, je me laissai fléchir, et je me promis d'oublier leur faute, à condition qu'ils s'engageraient par serment à devenir en tout l'exemple du bataillon. Je fis donc rassembler le bataillon, et, après le serment prêté, je les fis entrer dans les rangs. Je fis ensuite jeter à l'eau toutes les poudres et les boulets qu'on n'avait pu faire transporter, et, vers les cinq heures du soir, nous évacuâmes Gand pour nous rendre à Bruges où nous arrivâmes le lendemain à huit heures du matin.

Dans la marche de nuit, nous eûmes une petite alerte à peu de distance d'un village que nous venions de traverser. Je faisais l'arrière-garde de la colonne avec mon bataillon, une compagnie de canonniers et deux pièces de canon, lorsqu'on entendit plusieurs coups de fusil et des cris : *A moi!* Sur-le-champ je piquai des deux, et me dirigeai seul vers quelqu'un que j'apercevais dans un champ de pommes de terre ; tout à coup mon cheval fit la culbute, et je roulai dessous; mon pistolet, partant au même moment, perça la coiffe de mon chapeau, et me blessa au-dessus de l'oreille. Au bout de plusieurs minutes que je revins à moi, je me relevai, et, trouvant mon cheval debout à côté, je le remontai et rejoignis la colonne. Je sus alors que c'étaient des pillards qui, en passant dans le village, avaient obligé les paysans à les chasser.

A notre arrivée à Bruges, nous fûmes assez surpris de trouver aux quatre coins de la ville quatre pièces de

canon en batterie chargées à mitraille. Le peuple ne paraissait point du tout disposé à nous souffrir longtemps dans cette ville [1]; ce qui nous détermina à l'évacuer vers les dix heures du soir, et à nous diriger sur Nieuport où nous arrivâmes le lendemain matin. Nous nous y reposâmes quelques heures, et nous partîmes ensuite pour Furnes où nous arrivâmes le soir.

Nous étions tellement fatigués qu'on nous logea chez le bourgeois, et que, quelques mesures qu'on eût prises pour se garder pendant la nuit, si l'ennemi eût paru, il nous aurait indubitablement tous surpris dans le sommeil.

L'approche de l'ennemi nous contraignit ensuite d'évacuer cette place, et d'aller prendre des cantonnements aux environs de Dunkerque (France), et quelques jours après nous nous rendîmes à Gywelde [2] où l'on forma un camp.

V. E, aux notes.

[2] Village entre Dunkerque et Furnes, passage entre la mer et la Grande Moere, région plus basse que le pays environnant, et, à cette époque, en grande partie marécageuse.

Dumouriez venait de passer à l'ennemi (3 avril).

CHAPITRE II

ARMÉE DU NORD. ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE

(AVRIL 1793-AVRIL 1795)

Godart au camp de Gywelde, chef de bataillon en premier. — Désordre administratif : moyen énergique d'y mettre un terme. — Intrigues et démission forcée du capitaine Lechous du Bourg. — Méfaits et condamnation du capitaine Fauchison. — L'oratorien Baudouin devenu capitaine. — Escarmouches et accidents de cheval. — Combat du 22 août : Gywelde perdu. — Les troupes sous les murs de Dunkerque. — Dunkerque dégagé et Gywelde recouvré (8 septembre).

Marche sur Maubeuge. — Bataille de Wattignies (15-16 octobre) où Godart commande une demi-brigade. — Godart sur la Sambre. — Vains efforts pour sauver Landrecies. — L'égalité absolue : rude correction à ce propos. — Maladie de Godart. — Poursuite des insurgés dans la principauté de Chimay : extorsions imputées à Godart. — Il est incarcéré à Avesnes, puis à Maubeuge, jusqu'après le 9 thermidor. — Armée de Sambre-et-Meuse. — Siège de Maëstricht. — Au bord du Rhin.

On se rappellera que je fus nommé chef de bataillon en second. Jusqu'à présent je n'ai point parlé du chef de bataillon en pied, parce que, avancé en âge, d'un caractère faible, et n'ayant, pour ainsi dire, aucuns moyens militaires, quoique honnête homme au reste, sa présence était absolument nulle à la tête du bataillon. J'avais toujours été le seul chef qui eût eu à lutter contre l'insubordination, et qui était parvenu enfin à ramener la discipline et à instruire nos soldats. Quant à l'administration, je ne m'en étais jamais mêlé ; aussi la trouvai-je dans le plus grand désordre lorsque le chef de

bataillon en pied, prenant sa retraite, me laissa le commandement[1]. Aucun registre de comptabilité, aucun registre de matricule, aucun registre d'ordre ni de correspondance n'avaient été commencés. Le quartier-maître, fripon fieffé, se contentait d'avoir quelques feuilles volantes au moyen desquelles il trompait le conseil d'administration. Il se bornait à dire : *Reçu tant, reste en caisse tant ; donc dépensé tant.* Telles étaient les raisons dont il payait les membres qui devaient surveiller sa gestion. Avec un pareil administrateur et un conseil d'administration aussi confiant, il n'était pas surprenant que les comptes du bataillon fussent beaucoup embrouillés[2]. Ce fut à cette époque que le général de division, commandant à Dunkerque, ainsi que les représentants du peuple Carnot et Duquesnoy, vinrent à l'improviste pour les vérifier. Quelle fut leur surprise, quand, au lieu de leur exhiber des registres établis, le quartier-maître ne leur présenta que des morceaux de papier chiffrés ! Le général proposait déjà de nous faire arrêter l'un et l'autre, et de nous faire conduire dans les prisons de Dunkerque. Ma justification n'était point difficile à leur prouver, puisque je ne commandais le bataillon que depuis peu de jours, et que je pouvais attester que le quartier-maître seul avait continuellement trompé la confiance de mon prédécesseur, et avait

[1] La nomination officielle de Godart est du 1er août, bien postérieure à la démission de son prédécesseur, *août* semble être pour *avril*.

[2] « Les quartiers-maîtres font tous des fortunes brillantes en un clin d'œil, les commissaires des guerres sont ignorantissimes... les volontaires ne veulent s'assujettir à aucune discipline, et toutes les prisons de la République ne suffiraient pas pour contenir tous les voleurs et les traitres. » (*Lettre de Carnot à la Convention*, 29 avril.) L'affaire du quartier-maître du 6e bataillon du Pas-de-Calais, qui semble s'être passée de la fin d'avril au commencement de juin, fut peut-être pour quelque chose dans les impressions de Carnot.

fait jusqu'alors tout ce qu'il avait voulu. Je m'engageai par exemple à l'avenir à surveiller moi-même, comme je le devais, mon quartier-maître, et à répondre personnellement de l'administration. Le général et les représentants furent pleinement convaincus de ma bonne foi, agréèrent mes assurances, et m'offrirent leur protection au besoin.

Flatté d'avoir pu regagner la confiance de ces messieurs après l'opinion défavorable qu'ils avaient conçue sur mon compte, je redoublai de zèle pour continuer de la mériter, et tâcher de m'instruire dans cette partie de l'administration, que je ne connaissais que très imparfaitement. Je fis sur-le-champ acheter tous les registres qui étaient nécessaires, et j'obtins de mon quartier-maître la promesse qu'il inscrirait désormais exactement toutes les recettes et dépenses, et ferait un journal. J'eus le chagrin, au bout de quinze jours, de voir que rien n'avançait, et, persuadé qu'une plus grande indulgence de ma part envers lui ne servirait qu'à lui faire commettre de nouvelles fautes et à me compromettre moi-même aux yeux du général et des représentants, je pris le parti de le faire charger de force sur mon fourgon, avec les registres et tous les papiers qui lui étaient utiles pour travailler, et de le faire conduire, par une escorte de vingt-cinq hommes et un officier, dans les prisons de Dunkerque, où il devait rester jusqu'à ce que son travail fût entièrement terminé. Je rendis compte de cette mesure de rigueur au général et aux représentants qui m'approuvèrent. J'eus lieu de m'en applaudir moi-même, car, au bout de dix-huit jours, tous les comptes furent arrêtés et vérifiés. Quelques jours après, sur la demande du Comité de Salut public, je fis partir cet officier pour Paris où il devait faire partie d'une

société d'aéronautes[1]. Voilà comme j'en ai été débarrassé.

Je le fis promptement remplacer par un sujet digne, sous tous les rapports, d'occuper cet emploi. Quoique adjudant-major, il voulut bien se charger de cette besogne pénible, et en trois mois la comptabilité et les registres de matricule furent au courant.

La discipline et l'instruction faisaient tous les jours de nouveaux progrès, et je commençais à respirer et à jouir de mes succès, lorsque j'appris que je n'étais point encore au bout de mes peines.

Un de mes capitaines, nommé Le Chous du Bourg, d'Avesnes-le-Comte près d'Arras, tramait sourdement le projet de me supplanter dans le commandement du bataillon. Je sus qu'il faisait force intrigues à cet égard. Ne sachant comment lui en témoigner mon ressentiment, je crus devoir l'inviter à dîner chez moi avec le quartier-maître, mon principal ami, qui avait aussi connaissance du fait. Là, avant que de nous mettre à table, je lui reprochai avec dureté la conduite peu délicate qu'il tenait envers moi ; je lui présentai aussitôt le choix de deux épées, en lui disant que sur l'heure il devait gagner ce qu'il prétendait avoir par l'intrigue. Il ne put résister à tant d'arguments, et finit par m'avouer ses torts, et par me donner un écrit dans lequel il déclarait qu'il ne penserait jamais à aucune espèce d'intrigue pour obtenir ma place. Nous dînâmes ensuite ; il ne fut pas très à son aise pendant le dîner ; mais il fallait bien en avaler les morceaux. Ce malheureux en eut par la suite une maladie très grave, et me sollicita de demander pour lui sa démission ; ce que j'obtins sans difficulté.

[1] C'est seulement l'année suivante que, par décrets du 13 germinal (2 avril) et du 14 floréal (3 mai), fut créée la compagnie d'aérostiers.

Disposé par caractère à obliger mes compatriotes, j'avais admis dans mon bataillon deux malheureux qui avaient été obligés de fuir d'Arras.

L'un, nommé Fauchison, était accusé d'avoir dissipé et de s'être approprié l'argent de la caisse de la garde nationale, affaire qui l'eût indubitablement fait condamner aux galères[1]. Ayant une compagnie de canonniers à former alors, je parvins à l'y faire nommer lieutenant et ensuite capitaine.

L'autre était un prêtre oratorien, M. Baudouin, professeur à Arras, qui, étant soupçonné d'avoir répandu un écrit politique, fut obligé de se sauver et de chercher sa sûreté dans un bataillon. Je parvins également à le faire nommer sous-lieutenant de la même compagnie, et ensuite lieutenant par la promotion de Fauchison au grade de capitaine.

Ce Fauchison, à qui j'avais fait tant de bien, montra l'ingratitude la plus marquée à mon égard. Il se permit d'écrire au général contre moi, d'une manière aussi injuste qu'atroce; il me dépeignit dans sa lettre, que le général eut la bonté de me renvoyer, comme un homme sans mœurs et sans éducation, et comme le plus inepte de tous les hommes ; comme n'ayant jamais été qu'un mauvais caporal dans l'ancien régime, et indigne par conséquent d'occuper le grade honorable dont j'étais revêtu. Mon quartier-maître et le lieutenant Baudouin, auxquels je communiquai cette lettre, furent comme moi indignés du procédé infâme de Fauchison, et, si

[1] Fauchison (Pierre-Louis) avait été nommé adjudant du 1er bataillon de la garde nationale d'Arras. Les griefs formulés contre lui le décidèrent à adresser une pétition au Directoire du district d'Arras. Le Directoire répondit : « L'administration intérieure de la garde nationale ne peut concerner les corps administratifs. » (Délibération du 23 octobre 1792.) C'est alors que Godart lui fut utile.

j'avais voulu les écouter l'un et l'autre, ils m'en auraient vengé sur-le-champ par l'épée. Je préférai que ce malheureux fût convaincu de plusieurs vols dont on le soupçonnait au bataillon, et que justice en fût rendue.

Je profitai donc de l'absence du capitaine Fauchison, à qui j'avais permis d'aller à Dunkerque, pour faire ouvrir et visiter son porte-manteau en présence de trois officiers. On y trouva en effet plusieurs objets volés. Au retour de Fauchison, je fis inviter les personnes à qui appartenaient ces effets à se rendre près de moi ; après quoi nous nous transportâmes à la tente de Fauchison à qui j'intimai l'ordre d'ouvrir son porte-manteau. A son refus je le fis ouvrir en sa présence, et l'on trouva une pièce de galon d'or appartenant à un marchand de Dunkerque, deux paires de bas de soie appartenant au lieutenant Beaudoin, un service d'argent marqué appartenant à un traiteur de Dunkerque, et différents autres effets, qui tous furent reconnus et emportés par les personnes à qui ils avaient été volés, et qui se trouvaient présentes.

J'avais aussi la certitude que ce mauvais sujet faisait compter dans sa compagnie deux hommes en plus. C'en était trop pour ne pas le faire conduire dans les prisons, à Dunkerque, pour y être jugé par un conseil de guerre. Les juges, ne pouvant prononcer sur les vols, ma plainte seule concernant les deux hommes, dont il empochait les vivres et les deniers suffit pour le faire condamner à cinq ans de galères, peine qu'il avait méritée avant que de servir sous mes ordres. Telle fut la manière dont je me défis de ce garnement, qui dut bien s'apercevoir alors que celui qui, d'après sa lettre, *n'était propre à rien*, savait pourtant lui faire sentir le

poids de son autorité. Je le fis remplacer par le lieutenant Baudouin qui devint un des meilleurs capitaines de l'armée, et je n'eus toujours qu'à me féliciter de l'avoir accueilli dans mon bataillon.

Pendant l'espace de temps que nous restâmes campés, je fis deux découvertes. A la première, je me foulai le pied gauche en mettant pied à terre pour prendre un prisonnier. Dans la deuxième, ayant sous mes ordres un détachement d'infanterie et de cavalerie, et présumant rencontrer l'ennemi, j'avais placé mon infanterie en peloton derrière ma cavalerie, dans l'intention que, l'ennemi s'approchant, l'on feindrait de se retirer, et ma cavalerie se romprait à un signal convenu, de manière à faciliter le jeu de mon infanterie qui serait alors flanquée par la cavalerie. Ce que j'avais prévu réussit on ne peut mieux : la cavalerie ennemie, que notre feinte retraite avait enhardie à s'approcher, fut mise en déroute. Je chargeai à la tête de la mienne, et, mon cheval faisant la culbute, je tombai par-dessus sa tête à plus de dix pas en avant. Je me rompis le genou, et la rotule fut dérangée. Je fus pour cet accident pendant six semaines dans mon lit. Néanmoins la moitié de leur cavalerie tomba en notre pouvoir.

Dans le mois d'août, l'ennemi, au nombre de 30,000 Anglais et d'un fort corps d'Autrichiens et Hollandais, se présenta en face de Furnes, et fit une attaque régulière sur notre camp, qui n'était tout au plus fort que de 5,000 hommes. L'action ne commença que vers le soir, et fut soutenue vigoureusement par nos compagnies de grenadiers et un régiment de chasseurs à cheval. Vers les neuf heures du soir, nous allâmes prendre position, à une lieue à peu près en arrière du camp, derrière un fort armé de quatre mauvais canons de fer,

et, à trois heures du matin, une partie de nos troupes alla prendre position en avant de Rosendal, dans les jardins et promenades, afin de couvrir la place. J'étais resté pour soutenir l'arrière-garde, et, vers les onze heures du matin, nous fûmes attaqués vigoureusement. Nous battîmes en retraite jusqu'à la ville. Mon cheval fut tué sous moi ; sa chute me fit une entorse au pied gauche, qui ne m'empêcha cependant point de continuer mon service.

L'ennemi vint camper dans les dunes et environs. Il poussait de forts détachements dans les environs de Bergues et de Cassel, dans le dessein de nous couper la route de Lille. Celle de Saint-Omer était toujours libre. Dans les différentes sorties que nous fîmes, nous eûmes plus ou moins de succès. Je reçus un coup de sabre au genou gauche dans une de ces sorties [1].

Le général en chef Houchard fit lever le siège de Dunkerque. L'ennemi se retira si précipitamment qu'il abandonna toute son artillerie de siège, ses poudres, boulets et bombes, train de siège et équipages : il se dirigea sur Furnes. Nous reprîmes alors la position du camp de Gywelde.

L'armée fit un mouvement sur Valenciennes et Maubeuge. Cette dernière place était étroitement bloquée. Je reçus à cette époque ordre de m'y rendre avec mon bataillon à marches forcées, pour faire partie de l'armée qui devait la débloquer. L'armée fut trois jours à se réunir. On forma chaque demi-brigade en trois bataillons [2]. Je commandai celle dont mon bataillon faisait partie.

[1] *V.* F. aux notes.

[2] La formation des demi-brigades par l'amalgame de deux batail-

L'armée commença son mouvement le..... Le premier jour, nous fîmes des sottises; le deuxième, nous prîmes position pour observer l'ennemi ; le troisième, notre aile droite culbuta l'aile gauche des Autrichiens; le restant de leur armée repassant la Sambre, nous les poursuivîmes au delà. Ce même jour on communiqua avec Maubeuge où il se trouvait une garnison de 22.000 hommes qui n'ont rien fait pendant le déblocus[1]. L'ennemi se maintint pendant l'hiver dans la forêt de Mormal, et poussa ses avant-postes sur la rivière[2].

De son côté, notre armée prit des quartiers d'hiver. J'occupai le village d'Eclaibe entre Avesnes et Maubeuge[3].

Ainsi finit l'année 1793.

Pendant notre quartier d'hiver, l'ennemi fit ses préparatifs pour le siège de Landrecies. Au commencement d'avril, il investit cette place, et ouvrit la tranchée du côté de la forêt de Mormal. Quelques divisions françaises se présentèrent pour secourir cette place ; je fus chargé moi-même de garder un pont de la Sambre que l'ennemi menaçait de passer. J'étais en même temps chargé de menacer l'ennemi de passer la Sambre, tandis que d'autres troupes devaient attaquer Landrecies ; mais rien ne réussit en notre faveur[4]. La place fut bombardée et prise en peu de jours (le 11 floréal, 30 avril).

lons de volontaires avec un vieux bataillon, décidée au mois de février, était cependant peu avancée. Il y eut longtemps encore des bataillons isolés, mal organisés, même en grande partie armés de piques, surtout dans ces foules arrivant par suite de la levée en masse décrétée le 23 août, et réunies au camp de Guise.

[1] *V.* G, aux notes.

[2] *V.* H, aux notes.

[3] *V.* I. aux notes.

[4] *V.* J. aux notes.

Ce fut à cette époque que la Convention nationale rendit le décret aussi impolitique que ridicule qui ordonnait l'*égalité* dans toutes les classes des Français, et conséquemment l'usage du *tu*, de manière que le soldat devait tutoyer son officier, son colonel et même son général. Persuadé, dès le principe, qu'une semblable mesure, non seulement anéantirait entièrement la discipline, mais encore ôterait toute espèce d'autorité aux chefs, je résolus, de concert avec mes officiers, de ne point souffrir l'exécution de ce décret; et, pour ne point le faire connaître aux soldats, je le mis au feu. Le maire d'Eclaibe, l'ayant reçu par le courrier suivant, s'empressa de le publier, de sorte que ma précaution devint en quelque sorte inutile.

Deux de mes soldats, assez mauvais sujets, profitant de la licence publique, vinrent quelques jours après chez moi, et me tinrent, en propres termes, les expressions suivantes : « — *Godart, — nous te prérenons que nous manquons à l'appel ce soir.* » Indigné d'entendre pour la première fois un pareil langage, la patience m'échappa : je fermai promptement la porte à double tour; je pris une canne, et leurs dis de demander pardon à l'instant de l'insulte qu'ils venaient de me faire. Voyant qu'ils ne faisaient que rire aux éclats, j'en terrassai un à coups redoublés; je pris le second, et je le terrassai sur le premier, le poing sur la gorge, en les menaçant que j'allais les assommer s'ils ne me demandaient pardon. Ces lâches me demandèrent grâce, se mirent à genoux en me demandant excuse, et promettant que jamais pareille chose ne leur arriverait. Je les renvoyai en leur ordonnant d'aller expressément raconter à leurs camarades ce qui venait de se passer, sans quoi je les aurais mis en prison pour quinze jours.

Cette leçon fit planche pour tous les autres. Dans une inspection que je passai le lendemain, je ne manquai point de parler de la correction aux deux mêmes individus, en présence de leurs camarades qui en rirent beaucoup. La fermeté que je mis à cet égard détermina tous les officiers à se prêter avec plaisir à mon système, de manière que qui que ce soit ne se tutoya jamais dans mon bataillon [1].

L'armée rentra en campagne en mai 1794. Alors je quittai mon cantonnement pour me rendre à Maubeuge (j'avais alors un bataillon fort de 1,200 hommes présents sous les armes [2]). Le lendemain je fus bivouaquer sur la route de l'abbaye de Kerchin. Je tombai malade, et ne pus me rendre à l'hôpital de Maubeuge que sur une voiture. Dans mon malheur je fus heureux qu'un chef de bataillon du 74e régiment [3] arrivât presque en même temps que moi dans cet hôpital, parce qu'au moins je l'eus pour mon camarade de lit, au lieu que, sans lui, on m'eût donné un soldat à coucher avec moi : système de l'égalité.

J'y restai quarante jours ; après quoi j'obtins, non pas sans peine, de loger chez le bourgeois : on avait voulu me placer aux convalescents parmi les soldats [4]. Dans ces entrefaites, mon bataillon eut l'ordre de revenir de

[1] *V.* K, aux notes.

[2] Les différents corps avaient été complétés par une nouvelle réquisition en ventôse et germinal (mars et avril). Le 6e bataillon du Pas-de-Calais avait son dépôt à Hesdin.

[3] Le travail de la formation par amalgame des *demi-brigades* se poursuivait alors ; les termes de *régiment* et de *colonel* n'étaient usités officiellement que pour la cavalerie ; mais, dans l'usage ordinaire, on les employait souvent aussi pour l'infanterie. Godart lui-même en donne l'exemple.

[4] Le représentant Vidalin, à Reims, défendit, le 15 floréal (4 mai), aux militaires de se faire traiter autre part que dans les hôpitaux militaires, sous peine d'être ramenés à leurs corps par la gendarmerie.

l'armée[1], pour se rendre dans la principauté de Chimay, ainsi que d'autres troupes, à l'effet d'y poursuivre une forte bande de brigands qui désolait le pays[2]. Dans une quinzaine de jours nous dissipâmes ce rassemblement. A l'exception de quinze à vingt des principaux chefs qui s'y trouvaient encore, le reste s'était enfui ou était détruit. Je restai seul avec mon bataillon à Chimay pour les poursuivre ; j'organisai plusieurs colonnes mobiles qui parcoururent la principauté, et je réussis à prendre douze de ces malheureux, qui furent jugés et fusillés à Avesnes[3].

Je n'étais pas pour rester longtemps sans éprouver encore quelque désagrément. Il semblait que le sort se plaisait toujours à me susciter de nouveaux ennemis.

Quatre ordonnances à cheval, faisant partie de la compagnie des guides attachés à l'escorte du général en chef, avaient été mis à ma disposition pour me servir de guides et m'accompagner dans les courses que j'aurais à faire dans la principauté de Chimay. Je m'en servais quelquefois pour aller prendre des renseignements sur la marche des brigands. — Bientôt je sus que ces militaires, loin de remplir la mission dont je les chargeais, commettaient au contraire les mille et une horreurs envers les malheureux habitants qui déjà avaient été pillés par nos colonnes, et qu'ils les faisaient contribuer en mon nom. Je reçus à cet égard les plaintes les plus fortes. Après m'être convaincu de la véracité de ces rapports, je fis arrêter aussitôt ces quatre individus, et les fis conduire dans les prisons d'Avesnes pour y être

[1] *V.* L, aux notes.
[2] *V.* M, aux notes.

jugés par la cour martiale qui y était établie. Dans l'interrogatoire qu'ils subirent, ils osèrent affirmer que tout ce qu'ils avaient fait était par mes ordres, et exhibèrent en effet un ordre, soi-disant de moi, qu'ils avaient fabriqué, au pied duquel ils avaient contrefait ma signature et apposé mon cachet qu'ils étaient parvenus à me subtiliser. Ils persuadèrent enfin le commissaire du gouvernement que ce n'était que d'après mes ordres qu'ils en avaient agi ainsi. Il n'en fallut pas davantage pour me faire arrêter moi-même, et conduire par deux gendarmes dans les prisons d'Avesnes [1].

Je comparus devant le commissaire du tribunal auquel je reprochai mon arrestation arbitraire; mais il me répondit qu'il avait en main les preuves de ma culpabilité, et me montra l'ordre en question dont étaient porteurs les quatre guides. J'eus beau nier, représenter les preuves du contraire, et alléguer toutes sortes de raisons qui démontraient la fausseté et la lâcheté de mes dénonciateurs; je ne pus rien obtenir du commissaire du gouvernement qui persista à me laisser en prison. On était alors à l'époque du régime décemviral [2] où l'on incarcérait pour oui ou pour non de braves gens de toutes les classes, sur la simple dénonciation de quelque scélérat [3].

[1] Depuis l'éntrée de Godart dans la principauté de Chimay jusqu'à son incarcération, Jourdan amenant l'armée de la Moselle l'avait réunie à celle des Ardennes et à l'aile droite de celle du Nord; un sixième passage de la Sambre nous avait rendus maîtres de Charleroi (30 prairial, 18 juin), et la victoire de Fleurus (8 messidor, 26 juin), avait été suivie du décret de la Convention constituant l'armée de Sambre-et-Meuse sous le commandement de Jourdan (11 messidor, 29 juin). Pichegru et Jourdan s'étaient réunis à Bruxelles (22 messidor, 10 juillet).

[2] C'est ainsi qu'on désigne souvent l'omnipotence du Comité du Salut public en l'absence d'une constitution.

[3] *V.* N. aux notes.

Cependant, impatient de connaître l'issue d'une affaire qui, dans la circonstance, pouvait m'être funeste, et résolu, en tout cas, de ne point souffrir une mort ignominieuse, j'adressai mes plaintes aux représentants du peuple qui se trouvaient au siège de Valenciennes [1]. Un officier de mon bataillon, instruit, auquel j'avais sauvé la vie peu de temps auparavant, s'offrit de porter lui-même mes plaintes, et de faire valoir mon innocence auprès des représentants. J'acceptai ses offres, et je lui remis ce que j'avais d'argent, avec ma montre, pour lui donner les moyens d'existence.

Dans l'incertitude d'être délivré de cette accusation tyrannique, j'avais caché sur moi un couteau pour me couper la gorge. L'heureux jour du 9 thermidor arriva, et je respirai enfin, et, quelque temps après, j'eus le bonheur de recevoir, avec ma mise en liberté, une lettre on ne peut plus flatteuse de la part des représentants, par lequel ils me témoignaient le plus vif regret de n'avoir point connu plus tôt mon affaire, pour être à même d'abréger ma captivité [2].

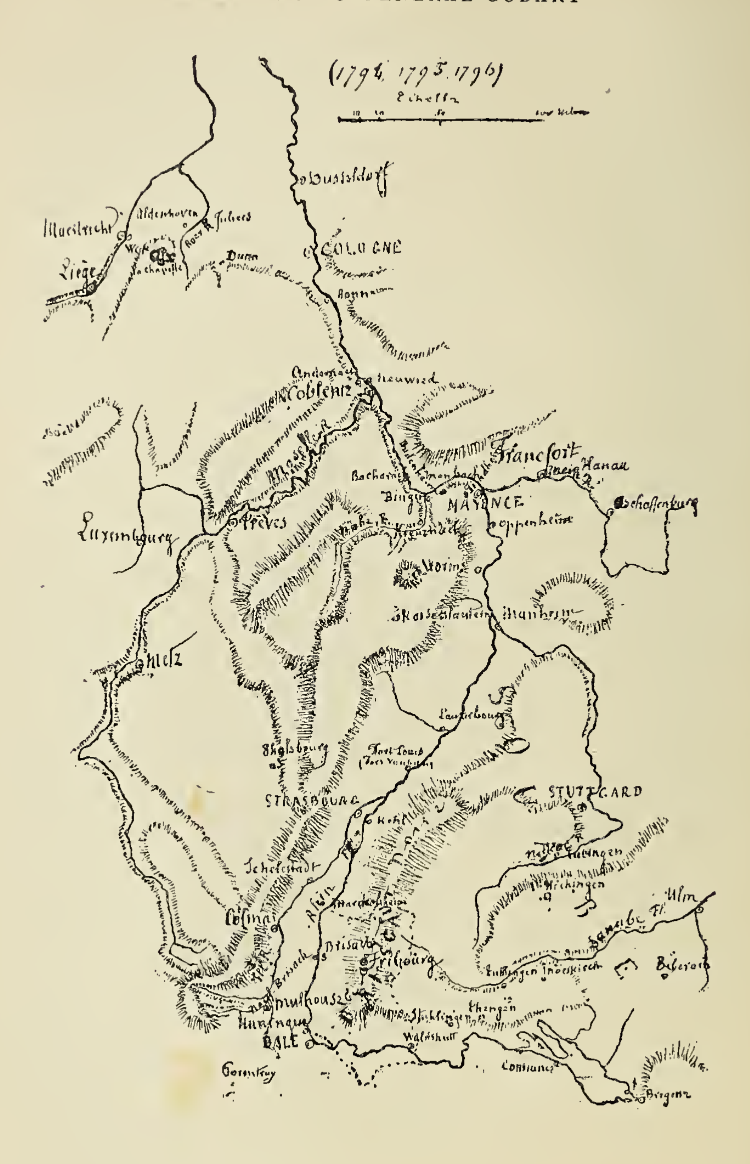
Je partis de là pour Namur où se trouvait mon bataillon [3]. Je reçus l'ordre ensuite de me rendre au blocus

[1] C'étaient Duquesnoy et Lacoste qui accompagnaient le général Schérer dirigeant le siège de Valenciennes (29 thermidor-10 fructidor an II, 16-27 août 1794).

[2] Il y a quelque chose de pareil dans la lettre de Gillet au Comité du salut public (24 thermidor, 11 août), où il conclut à la réintégration du général Tharreau, en rejetant le plus possible sa révocation sur Guyton de Morveaux et Saint-Just, de même que, à la nouvelle du 9 thermidor, il avait répudié toute solidarité avec celui-ci.

[3] Namur s'était rendu le 30 messidor (18 juillet). Jourdan, dans la distribution des troupes du 20 thermidor (7 août), appela le 6e bataillon du Pas-de-Calais et le 2e du Nord à former la garnison de cette ville. Alors reparut Godart. Sur les 1,738 hommes de cette garnison, son bataillon en offrait 548 présents, quoique l'effectif fût de 1,124.

Toutefois, l'insurrection des Ardennes persistait, soldée et pourvue de canons. Jourdan y envoya des troupes à la fin de 1794.


(1794. 1795. 1796)
Echelle
Dusseldorf
Maestricht
Aldenhoven
Juliers
Liège
Aix la Chapelle
Duren
COLOGNE
Bonn
Andernach
Neuwied
Coblentz
Francfort
Hanau
Bacharach
Bingue
MAYENCE
Oppenheim
Luxembourg
Trèves
Worms
Kaiserslautern
Manheim
Metz
Lauterbourg
Fort-Louis
STRASBOURG
STUTTGARD
Kehl
Schelestadt
Colmar
Ulm
Brisach
Fribourg
Mulhouse
Huningue
BALE
Waldshut
Constance
Bregenz

de Maëstricht sous les ordres du général Bernadotte. La tranchée fut ouverte, et la place se rendit après un bombardement de quatre jours. Je reçus des félicitations pour la bonne conduite de tout mon bataillon dans le siège [1].

Après la prise de Maëstricht, je reçus l'ordre de me rendre sur le Rhin où nous baraquâmes pendant quelque temps [2]. Nous allâmes ensuite cantonner dans les villages entre Bonn et Cologne, et successivement dans les environs de Coblentz, à Andernach, vis-à-vis de la jolie petite ville de Neuwied.

Au commencement de l'an III, je me rendis avec mon bataillon à Bingen, petite ville sur le Rhin [3], pour protéger les derrières de l'armée qui bloquait Mayence [4].

[1] *V.* O, aux notes.

[2] Le 21 et le 22 brumaire (11 et 12 novembre), la majeure partie de l'armée du siège de Maëstricht entra à Cologne, où le reste de l'armée de Sambre-et-Meuse et l'armée de la Moselle avaient fait leur jonction, le 2 brumaire (23 octobre). La seconde colonne comprenait la brigade du général Hardy, formée du 6e bataillon du Pas-de-Calais et de cinq autres. Elle fit partie de la division de Marceau, 6e de l'armée de Sambre-et-Meuse, dont le quartier général était à Coblentz, et qui comprenait Cologne.

[3] Les armées entrèrent en quartier d'hiver en frimaire (décembre), tout en assiégeant Luxembourg, Mayence et Manheim. La division de Marceau, ramenée de la droite, devint la 7e division, La 6e fut celle du général Poncet, étendue d'Andernach à Mayence, et comprenant encore le 6e bataillon du Pas-de-Calais.

Celui-ci, après avoir logé à Miselheim, Saint-Sébastien, etc., s'établit à Bingen en nivôse (décembre). C'était le dernier poste de l'armée de Sambre-et-Meuse. La division Poncet revint au nord, changeant de position avec la division Marceau. Mais le bataillon de Godart ne bougea pas.

[4] Les trois armées de Sambre-et-Meuse, de la Moselle et du Rhin coopéraient au siège. Les travaux commencèrent le 18 brumaire 8 novembre).

CHAPITRE III

ARMÉE DU RHIN

AVRIL 1795-JANVIER 1797

Godart chef de la 198e demi-brigade *bis*, puis demi-brigade du Pas-de-Calais. — Siège de Mayence : dénuement des troupes. — Godart passe de l'armée de Sambre-et-Meuse à l'armée du Rhin, en Alsace. — Godart dénoncé par ses officiers pour sa rigueur, et au nom de la liberté. — Sa demi-brigade devient la 79e. — Inspection du général Schauembourg. — Campagne de Moreau : Godart dans l'aile droite (corps de Ferino), la division Delaborde, les brigades de Paillard et de Tharreau. — Maraudeurs : révolte au nom de la liberté. — Danger que court Godart, complicité des officiers. — Incertitude de juridiction. — Combat et prise de Bregenz. — Prise d'Immerstadt : Godart commande ce poste. — Engagements : victoire d'Immerstadt. — Immerstadt évacué : réunion avec Tharreau. — Godart écrasé à Isny pour couvrir la retraite. — Il ramène le grand parc de l'armée à Huningue. — Il est en butte aux balles de ses soldats et à la jalousie de Tréboutte.

Le 1er floréal, les bataillons ayant été organisés en demi brigades, je fus nommé chef d'une, sous la dénomination de 198e demi-brigade *bis*. Elle était composée des 6e et 8e bataillons du Pas-de-Calais, et du bataillon de Paris, dit les Amis de la patrie [1]. Cette organisation terminée, je me rendis entre Bingen et Mayence, où je me baraquai au milieu de sapins, à l'effet de protéger l'arrivée des convois à notre armée sous Mayence [2].

[1] *V* P, aux notes.

[2] La division Poncet, composée de deux bataillons et deux régiments de cavalerie, se mit en marche le 14 germinal (3 avril 1795),


Echelle
STRASBOURG
Kehl
Offenbourg
Brisach
Fribourg
Colmar
Mulhouse
Huningue
Bale
Rheinfelden
Waldshut
SUISSE

Chaque soldat ne recevait qu'un très petit morceau de pain par jour; encore ne recevait-il très souvent rien, puisqu'on était réduit à manger les chevaux ou à aller couper les épis de blé pour les faire bouillir et les manger[1].

Je tardai peu de temps sans changer de numéro, et la 198e demi-brigade *bis* que je commandais prit la dénomination de demi-brigade du Pas-de-Calais, première de la formation de l'armée de Sambre-et-Meuse.

En thermidor je reçus l'ordre de me rendre à Strasbourg pour y recevoir de nouveaux ordres. Je fus détaché dans les îles de Friesenheim, et Markolsheim afin de surveiller les mouvements des Autrichiens.

Quelque temps après, la place d'Huningue fut menacée d'être attaquée. Je me remis en marche pour aller prendre position entre cette place et celle de Neuf-Brisach.

Lorsque les lignes sous Mayence furent forcées par l'ennemi[2], je me rendis au fort Vauban et dans les environs, à l'effet de soutenir notre armée qui battait en retraite[3].

Dans cet intervalle mon corps d'officiers se révolta contre moi. Trois seulement me restèrent attachés. C'étaient le quartier-maître, l'adjudant-major et le capi-

pour baraquer entre Bingen et Kreuznach. Dans la nuit du 11 au 12 floréal (30 avril à 1er mai), elle s'empara du plateau de Monbach. Le général de division Renaud occupa ce plateau, ayant sa gauche appuyée au Rhin et tenant la gauche de l'investissement de Mayence. Godart était derrière lui.

[1] *V.* Q, aux notes.

[2] *V.* R, aux notes.

[3] Du 17 frimaire (7 décembre), est daté l'ordre donné à la 198e demi-brigade et à une autre de quitter le Haut-Rhin pour se rendre d'abord à Lauterbourg. C'est apparemment alors que la demi-brigade se compléta du bataillon resté devant Mayence, et qu'elle eut un dépôt à Phalsbourg.

taine d'habillement. Les officiers me dénoncèrent parce que je les employais pendant cinq jours aux exercices et manœuvres, et le sixième à l'exercice des sous-officiers; parce que je faisais prendre les armes deux heures avant le jour,et que je ne les faisais rentrer qu'au grand jour, après les découvertes rentrées ; parce que j'exigeais une trop grande sévérité dans le service, et que je voulais que chacun d'eux fût pénétré de ce qu'il avait à faire, soit en campagne soit dans les places; parce qu'enfin je les traitais comme sous l'ancien régime ; que j'étais un vrai despote et trop brutal envers eux.

Parmi ces dénonciateurs, il existait des officiers de tout grade, aussi crapuleux que pouvait l'être la plus vile canaille, ne voulant rien apprendre, et n'ayant chaque jour à la bouche que les mots insignifiants de liberté, d'égalité et de sans-culottisme, prêchant eux-mêmes aux soldats la désobéissance et les excitant à la rébellion. Un chef de bataillon principalement, nommé Tréboutte, employait tous les moyens pour me déprécier dans l'opinion, disant que je lui àvais ravi le grade de colonel, et que je n'étais point fait pour en porter les épaulettes.

Cette dénonciation eut le même effet que les précédentes. Le général à qui elle avait été adressée ne resta pas longtemps sans être convaincu de la droiture de mes intentions et de la méchanceté de mes calomniateurs. Il m'écrivit de lui désigner les plus coupables et les auteurs de la dénonciation. Je lui en citai neuf, et fis un rapport particulier contre le chef de bataillon Tréboutte. Bientôt je reçus l'ordre de les faire tous conduire dans les prisons de Schelestadt où ils restèrent dix-sept jours, au bout duquel temps je voulus bien leur accorder la liberté.

Au commencement de l'an IV, ma demi-brigade, connue sous la dénomination de demi-brigade du Pas-de Calais, prit le numéro 79e demi-brigade de ligne, et fut complétée par trois bataillons, le 1er du 40e régiment ci-devant Soissonnais, le 3e bataillon du Gard, et le 3e de Saône-et-Loire [1].

Le général de division Schauembourg, inspecteur général, chargé de l'organisation de mon régiment, fit à cet effet réunir devant la caserne Finkmat [2] tous les bataillons qu'il organisa, et fit manœuvrer ceux de mon ancienne demi-brigade. Je reçus les plus grands éloges de ce général en présence des troupes rassemblées. Il me complimenta sur la bonne tenue, la discipline et l'instruction de ces troupes, en m'assurant qu'il allait en rendre un compte très satisfaisant au gouvernement. Il ne dissimula pas qu'il connaissait toutes les peines que j'avais eues personnellement pour ramener la subordination parmi mes officiers, et me recommanda d'agir à l'avenir comme je l'avais déjà fait [3].

Après une garnison de six semaines dans la place de Strasbourg, je pus reprendre mes anciennes positions, et nous fûmes répartis sur les bords du Rhin jusqu'à

[1] *V.* S, aux notes.

[2] *Pré aux pinsons*. C'est encore, avec bien des aecroissements, le principal quartier militaire de Strasbourg.

[3] Il y avait à réformer partout. Les habitudes de maraudes, de violences, de désertions étaient bien répandues. Dans la 79e demi-brigade seulement, du 14 ventôse au 9 floréal (9 mars-27 avril) sept soldats venaient d'être eondamnés pour méfaits dans la eommune d'Ureheim, et quarante-quatre pour désertion, par le eonseil de guerre de Marekolsheim. Huit fusiliers avaient déserté dans une marehe de nuit du 3e bataillon, venant de Schelestadt (4 prairial, 23 mai). Il est vrai que eette désertion n'était souvent motivée que par le désir de revoir les proehes, de reprendre auprès d'eux un peu de forces en *mangeant*, et était suivie du retour spontané à l'armée.

Huningue [1]. L'armée se réunit ensuite, au commencement de prairial, aux environs de Strasbourg. Dans une nuit, on passa le Rhin au-dessus de Kehl, et on chassa et prit tous les postes ennemis qui se présentèrent. Un pont de bateaux fut bientôt établi, et le gros de l'armée fila avec toute l'artillerie. Nous traversâmes sans peine la forêt Noire, et prîmes la ville de Fribourg [2].

Le Souabe, comme on sait, est un pays riche et fertile. Nos soldats y reçurent la ration complète en vivres et en boisson. Cependant, non contents d'être bornés à cette ration, les mauvais sujets se répandirent dans les campagnes et pillèrent les malheureux habitants. Les chefs de corps demandèrent de concert au général en chef Moreau la punition sévère d'un semblable désordre; et, dans huit jours, deux furent jugés et fusillés, un troisième fut condamné à vingt ans de fers. Ces exemples rétablirent l'ordre dans notre division [3].

Un jour, les émigrés et les Autrichiens menaçaient d'attaquer mon avant-garde composée de ma 3e compagnie de grenadiers [4]. La générale battue, chacun se rendit à son poste. En ce moment je rencontrai plusieurs de mes soldats chargés d'effets qu'ils venaient de marauder. Tous, excepté un, abandonnèrent leur butin aussitôt qu'ils m'aperçurent. M'approchant de celui qui ne s'était point échappé, je lui ordonnai de quitter sa charge. Sur ses refus réitérés, je tire mon sabre et lui applique

[1] A Marckholsheim et surtout à Friesenheim. Les deux bataillons furent ensuite envoyés à Rheinau, où ils travaillèrent à la réparation des digues du fleuve.

[2] *V.* T, aux notes.

[3] *V.* U, aux notes.

[4] Au commencement de thermidor, la division de droite se trouvait en face de l'ennemi (Autrichiens et émigrés) posté à Neustadt. On était en pleine Forêt Noire.

quelques coups du plat sur les épaules. En voulant m'éviter il se heurta le bras contre la pointe de mon sabre, et se causa une légère blessure. Il n'en fallut pas davantage pour que ce soldat allât se plaindre à ses camarades, et conçût l'espérance de se venger.

Je me rendis aussitôt à mon avant-garde que je trouvai sous les armes, et, après m'être assuré que l'ennemi avait fait un mouvement rétrograde, je fis rentrer mes grenadiers, et je revins au camp pour faire également rentrer mes bataillons. Quelle fut ma surprise d'entendre des cris d'insubordination dans la compagnie dont faisait partie le soldat que j'avais voulu frapper du plat de mon sabre! Les plus mutins criaient que j'avais sabré un volontaire, et que j'avais manqué à la liberté et à la nation. J'eus beau leur répondre que, si j'étais coupable envers ce soldat, ce n'était point à eux, mais bien aux tribunaux à m'en punir; que, dans tous les cas, ils devaient dissiper leur rassemblement : ils ne firent aucune attention à mes paroles, et bientôt quelques-uns s'approchèrent dans l'intention de se saisir de moi. Déjà un d'entre eux m'avait saisi par une jambe, et tâchait de me faire tomber de cheval, lorsque, pour me débarrasser, je piquai de mes éperons, et me fis faire place. Je les sommai, au nom de la loi, de se retirer, et, vu qu'ils me désobéissaient, j'en désignai trois des plus entêtés comme auteurs de la révolte.

Je devais, entre autres, beaucoup de reproches aux officiers qui, dans cette circonstance, avaient manqué de fermeté, ou avaient toléré par méchanceté l'insurrection de leurs soldats, et je les rendis personnellement responsables de toutes les suites qui pourraient en résulter.

Je fis sur-le-champ un rapport de cette affaire au général de division Delaborde auquel je demandai la

punition exemplaire des trois militaires désignés. En effet les gendarmes de la division eurent ordre de les arrêter, le lendemain matin, en présence de mes trois bataillons sous les armes. Le général nomma aussitôt une commission pour les juger. Le capitaine rapporteur, dans ses conclusions, opina pour la peine de mort. Un semblable exemple ne pouvait qu'être indispensable dans cette circonstance pour effrayer les mauvais sujets que l'impunité avait jusqu'alors enhardis à l'insubordination : et les membres de la commission auraient sans doute voté pour la même peine, lorsqu'un soldat de la compagnie des trois accusés, fils d'un notaire de Mâcon, et mauvais sujet comme eux, qui s'était chargé de leur défense, persuada le tribunal que cette affaire n'était point de leur compétence, mais bien de celle d'un conseil de discipline. Il entra dans des détails affreux contre moi, et finalement détermina la commission à ordonner la mise en liberté de ses camarades [1].

Il n'en fallut pas davantage pour les faire triompher. Déjà ils se croyaient certains de l'impunité, lorsque, le même jour, à l'appel du soir, ils ne furent pas peu surpris de voir arrêter de nouveau les trois soldats en question, ainsi que leur intime défenseur Bertrand. Je venais d'en obtenir l'autorisation. Tous les quatre furent conduits dans les prisons de Constance, où ils sont restés, même après notre retraite.

Nous ne tardâmes pas à faire un mouvement, et, tandis que le reste de l'armée entrait à Stuttgard, Tubingen, Hechingen, Riedlingen, nous gagnâmes Mengen, Ravensbourg, Wangen et Lindau, poussant toujours l'ennemi devant nous [2]. Il s'arrêta pour dé-

[1] V. V, aux notes.

[2] V. X, aux notes.

fendre la place de Brégenz qui renfermait de grands magasins.

Vers les trois heures de l'après-midi, nous attaquâmes les positions. Je devais attaquer avec mon régiment la droite de l'ennemi. L'action s'engagea vivement de notre côté. Je parvins à les chasser de position en position. Brégenz fut bientôt à découvert, et en moins d'une heure nous nous en rendîmes maîtres. L'ennemi, battu sur tous les points, se retira à Immerstadt, ville frontière du Tyrol.

Le lendemain, nous allâmes prendre position à Isny, où nous restâmes quelques jours [1]. On se disposa ensuite à attaquer Immerstadt. Je reçus, le 3 fructidor (19 août), l'ordre de me diriger pendant la nuit sur cette ville. A une heure du matin, je fis faire halte à ma troupe, et à la pointe du jour nous attaquâmes l'ennemi qui fut repoussé et jeté dans la ville. Nous fûmes obligés de suspendre notre attaque, attendu qu'une colonne qui devait se rendre à notre hauteur ne paraissait point encore, et nous dûmes nous tenir sur la défensive pour l'attendre. L'ennemi, qui s'aperçut de notre manœuvre, voulut en profiter pour nous charger; mais nous tinmes bon pendant deux heures, après lesquelles la colonne que nous attendions ayant été enfin aperçue, nous reprîmes l'offensive et entrâmes au pas de charge dans Immerstadt; et l'ennemi fut repoussé à plus d'une lieue. Il continua sa retraite jusqu'aux gorges du Tyrol.

Le lendemain (4 fructidor, 20 août), le général Tharreau partit pour Kempten avec un de mes bataillons, mes trois compagnies de grenadiers et 300 hussards [2].

[1] *V.* Y, aux notes.

[2] Ils appartenaient au 8e régiment qui s'était distingué dans l'armée du Nord, puis était passé à celle de Rhin-et-Moselle. Il servit à l'inté-


Constance
Lindau
Biberach

Je restai de ma personne à Immerstadt avec le restant de la brigade et quatre pièces d'artillerie.

Tous les matins nos découvertes se portaient à une lieue en avant, et, pendant près d'un mois, il n'y avait que des affaires d'avant-postes.

L'ennemi, s'apercevant que toutes nos attaques n'étaient que pour gagner du temps, et supposant avec raison que les renforts qui devaient nous arriver, ne l'étaient pas encore, vint nous attaquer à son tour. Les actions n'en devinrent que plus vives de part et d'autre [1]. Une fois (26 fructidor, 11 septembre), à neuf heures du soir, je me mis en marche avec mes trois bataillons pour attaquer l'ennemi le lendemain matin; le général en fit autant de son côté. Sur les deux heures après minuit, cinquante Autrichiens environ tombèrent dans un de mes bataillons, et furent égorgés impitoyablement. Aussitôt que l'on put découvrir le pays, je me portai en avant vers un grand village que l'ennemi occupait en grande partie. Mon avant-garde rencontra celle de l'ennemi sur la place, et les coups de fusils s'engagèrent. Je détachai aussitôt 150 hommes d'infanterie et trente hussards pour soutenir l'avant-garde. Le choc devint terrible. Je me portai moi-même dans ce moment avec 200 hommes d'infanterie et cinquante hussards sur le champ de bataille. Ma présence encouragea mes soldats; bientôt les Autrichiens plièrent, et alors je les fis charger à la baïonnette.

Maître du village, j'ordonnai qu'on ne le dépassât point. Je fis occuper les dernières maisons, et ranger en

rieur en l'an IX, puis fut appelé à la Grande Armée l'an XIV, en Hollande en 1810, en Allemagne en 1811, et fit les campagnes de 1813 et 1814.

[1] Par exemple, le 14 fructidor (30 août).

bataille les troupes que j'avais conduites. Je fis reconnaître les positions de l'ennemi qui s'était retiré dans des gorges presque inattaquables. Je rentrai dans le village où je fis reposer et rafraîchir ma troupe qui était harassée des fatigues de la journée. Vers le soir, nous nous remîmes en marche pour nous rendre dans nos positions.

L'ennemi, à ma connaissance, eut dans cette affaire 150 tués et 200 blessés. Le nombre de mes tués et blessés fut de beaucoup inférieur; cependant j'eus à regretter un de mes capitaines qui fut tué, et un colonel en second de hussards, blessé grièvement [1].

A la fin de fructidor, je fus vigoureusement attaqué par des forces supérieures aux miennes. Tous mes postes furent repoussés. Je défendis Immerstadt le plus qu'il me fut possible. L'ennemi s'en était emparé; je le repris au pas de charge; mais je fus forcé de l'abandonner pour la seconde fois, après quatre heures de combat. Je me retirai de position en position à la faveur des bois.

J'ai dit plus haut que le général de brigade Tharreau m'avait quitté pour se rendre à Kempten avec un de mes bataillons, mes grenadiers et 300 hussards. Dans la situation où je me trouvais, forcé de battre en retraite et incertain de recevoir promptement quelques renforts, j'expédiai à tout hasard des ordonnances à ce général à Kempten; mais il ne s'y trouvait plus. Je sus après que ce général s'était engagé à poursuivre devant lui l'ennemi qui feignait de se retirer, et que, pendant ce temps, un corps d'Autrichiens s'était emparé de son quartier-général et de ses bagages, et que, si on était parvenu

[1] C'est le combat de Nesselwang, 27 fructidor (12 septembre.) *V.* Z aux notes.

à sauver quelque chose, ce n'avait été qu'avec beaucoup de peine.

Ne recevant donc point de secours, et ignorant où pouvait être le général que je supposais pris avec sa colonne, je me décidai à me mettre en mouvement au commencement de la nuit. Je pris à cet effet des paysans qui me conduisirent à l'embranchement des deux routes d'Immerstadt et de Kempten à Isny. Il était minuit. Là je pris position, en attendant que je pusse enfin avoir quelque indice de la marche du général. Une heure après, mes avant-postes me prévinrent que l'on entendait des bruits pas très éloignés d'eux. Je ne tardai point à me convaincre que ce bruit provenait de la marche de la colonne du général que nous vîmes arriver avec la plus grand joie. On devinera sans peine que, dans une entrevue pareille, nous n'eûmes rien de plus pressé que de nous raconter réciproquement les dangers que nous avions courus. A la pointe du jour tout le monde se rendit à Isny [1].

Le lendemain nous évacuâmes les positions d'Isny, et nous retirâmes sur Wangen trois lieues en arrière.

Quelques jours après, le général me donna ordre de partir à neuf heures du soir pour me porter sur Isny avec 1100 hommes d'infanterie, 200 hussards, une demi-compagnie d'artillerie légère et quatre pièces de campagne.

A minuit, mon avant-garde de cavalerie fit rencontre de celle des Autrichiens qui se replia aussitôt. Je continuai ma marche jusqu'à la sortie du bois où je pris position. Nous aperçûmes au moins deux cents feux de l'ennemi en deçà d'Isny, et peut-être autant de l'autre

[1] *V.* AA, aux notes.

côté de la ville. Ne doutant point que ses forces ne fussent de beaucoup supérieures au miennes, et n'ayant reçu du général aucun ordre par écrit sur ce que je devais faire, je crus devoir consulter les officiers supérieurs de mon régiment à cet égard, et nous résolûmes qu'il était bon, avant que de rien entreprendre, d'envoyer prévenir le général des forces apparentes de l'ennemi, et de ne point lui dissimuler la crainte que j'avais de l'attaquer avec aussi peu de temps. Sa réponse fut d'attaquer l'ennemi, quelque fort qu'il fût, de le repousser et de m'emparer d'Isny.

Avec un ordre aussi tranchant, il n'y avait point à balancer. Je fis sur-le-champ mes dispositions d'attaque, et je donnai des ordres en conséquence.

Tous les avant-postes autrichiens furent vivement repoussés. Trois fois de suite mon avant-garde fut à son tour repoussée des endroits qu'elle venait d'enlever. L'ennemi, s'apercevant que je n'avais que de faibles bataillons pour la soutenir, fit marcher deux escadrons de cavalerie légère pour pénétrer mon centre. Mes quatre pièces chargées à mitraille étaient heureusement placées pour les bien recevoir. A deux cents pas des pièces, ces deux escadrons furent culbutés par la mitraille et entièrement en désordre. Pendant cette manœuvre deux bataillons autrichiens me tournaient par ma gauche. Aussitôt que je fus prévenu, je m'y portai avec une soixantaine d'hommes d'infanterie, et je parvins à arrêter leur marche. En ce moment mon centre fut forcé à la retraite. Je voulus m'y rendre pour le soutenir; mais je me trouvais déjà coupé. J'ordonnai alors à l'infanterie de gagner le bois comme elle pourrait; je pris moi-même le galop pour regagner mon centre; je fis former des patrouilles en échelons, j'ordonnai à un ba-

taillon de se porter de droite et de gauche de la route et dans les bois, pour protéger notre retraite.

Dans ces entrefaites le général Tharreau arriva, et me donna l'ordre de tenir dans le bois le plus que je pourrais, tandis qu'il irait à deux lieues plus loin en arrière prendre position à un pont de bois.

Mon infanterie n'avait pu atteindre encore le bois, de manière que deux régiments de cavalerie autrichienne ayant chargé sur elle, réussirent malheureusement à sabrer ou prendre plusieurs pelotons. J'eus beaucoup de peine à leur échapper; un détachement de cavalerie me poursuivait de si près que j'entendais l'officier qui me criait : « Rendez-vous, colonel; je réponds de votre personne. »

Je me retirai avec les débris de mon régiment, tout chagrin de la malheureuse issue d'une affaire que je n'avais que trop prévue. Je perdis 600 hommes en tués et prisonniers. Il restait de mon régiment à peu près autant.

Le même soir, Brégenz et Lindau furent évacués par le 38e régiment qui se retira à Tettnang. J'allai prendre position à Ravensburg [1].

Trois jours après, je reçus l'ordre de me rendre à Biberach [2] pour y prendre et y escorter jusqu'à Huningue le grand parc d'artillerie, tous les équipages de l'armée, ainsi que toutes les ambulances et administrations[3]. Avec un convoi aussi étendu à conduire pendant plusieurs jours, cette mission me paraissait d'autant plus difficile que j'aurais à combattre sur toute ma route des partis

[1] V. AB, aux notes.

[2] Un autre convoi de bagages et équipages, couvert par Desaix, qui commandait le centre, fut dirigé sur Neufbrisach.

[3] V. AC, aux notes.

de cavalerie ennemie pour m'ouvrir le passage. Je n'avais pas à beaucoup près assez de troupes de ce qui restait de mon régiment pour escorter ce convoi, et l'on m'autorisa à prendre environ 600 hommes d'infanterie, les meilleurs que je pus trouver dans les petits dépôts qui se trouvaient réunis aux environs de Biberach. J'en formai un bataillon. L'on m'accorda également environ 300 hommes de cavalerie tant bien que mal équipés; ainsi qu'un détachement de 45 hommes de grosse cavalerie, assez bien monté et commandé par un brave officier. Comme ce détachement était ce que j'avais de meilleur, j'en fis ma réserve. J'avais mis tous les débris de dépôts pour flanquer le convoi. Tous les hommes blessés légèrement devaient être armés sur des voitures pour en défendre l'approche des cavaliers ennemis. Des officiers supérieurs étaient placés de manière à veiller à l'exécution de tous les détails.

Le troisième jour [1], ma caravane ainsi organisée, je me mis en marche. Je devais, le premier jour, traverser un bois pour me rendre à Riedlingen. Je trouvai la route coupée dans ce bois par des abattis. J'arrêtai le convoi qui tenait à peu près une lieue, et je le fis parquer en attendant que la route fût débarrassée, et que je me fusse assuré si l'ennemi n'était pas plus loin embusqué. Bientôt des coups de fusil se firent entendre, et je sus d'un prisonnier que mes tirailleurs venaient de faire, qu'il y avait à peu près 150 hommes de cavalerie et quelques paysans armés sur notre route.

Ayant fait fouiller le bois, je me remis en marche, et

[1] Le 14 vendémiaire (4 octobre). Les premiers mouvements de la retraite commencèrent le 6 vendémiaire à trois heures du matin. Mais pour l'effectuer avec sécurité, il fallait une victoire. Ce fut celle de Biberach le 11 vendémiaire (2 octobre).

je fus obligé, en approchant de Riedlingen, de recommencer l'attaque, de débusquer l'ennemi de la ville et de le chasser à une lieue au delà sur la route de Stuttgard. Je pris position pour la nuit. Je savais qu'un régiment d'infanterie et deux escadrons de cavalerie marchaient sur cette dernière ville pour couvrir mes mouvements, et n'être point attaqué sur mon flanc droit ; ma gauche était couverte par les montagnes de la Suisse. Je craignais donc peu d'être inquiété sur mes flancs. Le lendemain matin (15 vendémiaire), je me dirigeai sur Mengen où j'arrivai en effet sans la moindre inquiétude. Le jour suivant (16 vendémiaire), je me rendis à Mœskirch. Je ne fus pas tout à fait aussi tranquille, parce que j'avais à craindre les routes de Hechingen et Tuttlingen. Cependant aucun événement ne survint pendant la nuit. A la pointe du jour, je partis pour Stockach, et le lendemain pour Lauffenburg où je restai avec les meilleures troupes. Là, je fis filer le convoi sur Huningue, de sorte que, à l'exception d'une vingtaine de voitures de munitions qui furent brûlées, faute de chevaux pour les traîner [1], il arriva très heureusement à sa destination. Je me rendis ensuite à Huningue [2].

A l'époque où j'avais passé le Rhin avec l'armée, mon régiment était fort de 2350 hommes présents. Il me manquait depuis environ 700 tués où blessés, 700 prisonniers et 300 malades [3].

[1] Eblé écrit à Moreau, le 2 brumaire (23 octobre), qu'on a perdu vingt-sept caissons, dont une partie a été brûlée par ordre du général Paillard.

[2] *V.* AD, aux notes.

[3] Le général de génie Dedon, qui fit cette campagne et en publia une relation, donne l'effectif de 2,315 hommes : les pertes sont évaluées à 64 officiers et 600 sous-officiers et soldats. Au nombre des prisonniers, furent le chef de bataillon Petit, et le capitaine Boyer. Celui-ci blessé,

Pendant cette dernière campagne je fus assez heureux de n'avoir reçu que de légères contusions. J'eus, avec cela, mes vêtements percés, mon fourreau de sabre fracassé d'un coup de balle, mon cheval touché deux ou trois fois sous moi. Dans toutes les affaires que j'eus avec l'ennemi, je puis me flatter de l'avoir presque toujours battu malgré qu'il était toujours infiniment plus fort que moi : j'avais à la vérité d'excellents soldats.

Si j'avais couru des dangers en combattant les Autrichiens, ma vie n'avait pas moins été exposée au milieu de mes soldats. Cinq coups de fusil, tirés par de mauvais sujets de mon régiment, avaient été dirigés contre moi dans la retraite d'Isny[1]. J'en fus prévenu par deux braves militaires alsaciens qui me servaient d'interprètes. Le chef de bataillon Tréboutte, dont j'ai eu occasion de parler plus haut, était pour beaucoup dans toutes les insurrections qui se tramaient contre moi ; aussi j'attendais le moment favorable pour le tancer d'importance. C'est ce qui ne tarda point, car il fit tant de sottises que je me vis forcé de l'envoyer dans les prisons de Strasbourg pour dix jours [2].

Mon régiment perdit dans cette campagne quatre voitures d'habillement et d'équipement, ainsi que tous les porte-manteaux des officiers, dont je ne pus obtenir la moindre indemnité.

totalement dépouillé, emmené en Hongrie, revint au bout de trente mois à Schelestadt, l'ancien dépôt de la 79e. Jourdan écrivit de Limoges à Moreau pour appuyer ses réclamations.

[1] V. AE, aux notes.

[2] V. AF, aux notes.

CHAPITRE IV

ITALIE ET CORFOU

(JANVIER 1797-JANVIER 1798)

Du Rhin à Milan. — La 79e reconstituée à Besançon. — Son insoumission domptée par Godart, à Milan. — A Leoben et à Brück. — Revue devant Bonaparte qui remarque Godart. — Godart dénoncé au général Sérurier par ses officiers pour sa sévérité, ses exactions et son humble origine. — A Venise. — A Corfou sous le général Gentili. — Bande de brigands attirée et dissoute par Godart. — Popularité de Godart et de la 79e demi-brigade. — Concussionnaires dénoncés et convaincus par Godart. — Le général Chabot succède à Gentili.

Après la reddition de Kehl [1], je reçus l'ordre de me rendre en Italie [2]. A mon passage à Besançon, la 89e demi-brigade *bis* et le 7e bataillon de la Charente furent incorporés dans mon régiment [3]. De là je continuai ma route en passant par Bourg, Chambéry, Lans-le-Bourg, le Mont-Cenis, Novaleze, Suse, Turin, Verceil et Milan où je reçus des effets [4].

[1] Le 20 nivôse (9 janvier). Parmi les défenseurs de Kehl, il y eut des hommes de la 79e, comme le caporal Calmain déjà blessé à Huningue, et qui reçut à Kehl une seconde blessure.

Là furent bien des généraux sous les ordres de qui s'est trouvé Godard à différentes époques : Gouvion Saint-Cyr partageant avec Desaix la direction de la défense ; Tharreau, Montrichard, Decaen, généraux de brigade ; Molitor, Gudin, Ramel, adjudants-généraux.

[2] *V.* AG, aux notes.

[3] *V.* AH, aux notes.

[4] *V.* AI, aux notes

Le jour que je devais partir de Milan pour me rendre à Bassano, mes soldats, qui s'étaient attendus à recevoir



leur solde, ne l'ayant pas touchée, refusèrent d'abord de marcher et même d'obéir à mon commandement. J'employai les voies de la douceur et les promesses; mais je ne pouvais rien obtenir. Je m'adressai aux grenadiers qui ne me firent aucune réponse. Alors, voyant cette obstination générale, je mis pied à terre, je plaçai les officiers et sous-officiers à côté du premier rang de grenadiers; je me plaçai moi-même au troisième rang avec mes adjudants, et je menaçai que le premier

qui n'obéirait point à mon commandement, j'allais lui passer mon épée à travers le corps [1]. Je commandai à l'instant : « Par le flanc droit! » Ce fut exécuté. « Pas accéléré, marche! » Les tambours battent, et voilà mes grenadiers en mouvement. Je fus ensuite à la première compagnie de fusiliers. J'ordonnai au capitaine de faire ses commandements et d'enlever sa compagnie, ce qui fut fait, et ainsi de suite les autres compagnies du premier bataillon. Le deuxième bataillon suivit le premier, et toute la route se fit sans murmure et dans le meilleur ordre possible; ce qui prouve que la fermeté dans des circonstances semblables commande souvent aux événements.

Je restai à peu près quinze jours à Bassano [2], d'où je partis pour me rendre à marches forcées à Léoben, avec deux de mes bataillons [3], le troisième ayant été détaché, sous le commandement du chef de bataillon Tréboutte, dans le Comtat d'Avignon, pour y rétablir la

[1] Ce fait est attribué à Bernadotte par la plupart de ses biographes et par le fameux Sarasin. Avec Bernadotte, c'est de tout le gros de son corps d'armée, ayant en tête la 30e demi-brigade, qu'il s'agit. Du reste la 79e n'était pas encore à Milan quand Bernadotte en partit.

Cela prouve que le procédé fut employé plus d'une fois. Nous verrons Godart y recourir une seconde fois en Bretagne.

Les réclamations de solde furent fréquentes alors. Je ne parlerai pas de la 89e et de la 106e refusant de marcher à la défense de la tête du pont d'Huningue, parce qu'on ne leur donnait pas de souliers (nivôse, décembre 1796-janvier 1797). Mais, au départ pour l'Italie, deux mois de solde étaient dus; et, dans la marche, le 23e se mutina à Chambéry.

[2] L'arrivée à Vérone fut le 22, le départ pour Bassano le 26. Le 23, l'allemand Merck attaché à la 79e arriva avec son détachement à Milan.

La 79e fut attachée à la division de Baraguay-d'Hilliers, mais avec défense à celui-ci de la déplacer à moins de nécessité absolue : elle devait surveiller les gorges de la Brenta (dépêche de Berthier à Joubert, du 23 ventôse). Aussi, quand Baraguay-d'Hilliers marcha pour coopérer avec Joubert dans le Tyrol, elle ne bougea pas.

[3] V. AJ, aux notes.

tranquillité troublée par des compagnies organisées sous la dénomination de Compagnies de Jésus [1].

Je ne fis qu'une halte de trois heures à Léoben pour y prendre des vivres, et je me rendis à Brück où je restai



huit jours. Pendant ce temps la paix fut signée entre l'Autriche et la France [2].

L'armée dut partir pour revenir en Italie. Deux jours avant de nous mettre en route, le général en chef Bonaparte fit manœuvrer la division du général Sérurier, dont je faisais partie, en présence des plénipotentiaires autrichiens. Entre autres manœuvres, le

[1] Altération ordinaire du nom de la *Compagnie de Jéhu*, ou de vengeurs des excès révolutionnaires par d'autres excès. Les troubles des départements des Basses-Alpes, de Vaucluse, de Rhône-et-Loire occupaient beaucoup Kellermann, général de l'armée des Alpes. Il aurait voulu, au passage de la 79e, la retenir et l'envoyer à Lyon. Le 1er bataillon avait été envoyé à Avignon pour assurer l'ordre pendant les élections.

Pendant sa marche sur Léoben, Godart adressa, de Conegliano (15 germinal, 4 avril), à Berthier la demande que son premier bataillon et la compagnie auxiliaire rejoignissent le corps.

[2] *V.* AK, aux notes.

général en chef ordonna la formation en colonne, par divisions, sur un des bataillons du centre en masse, la droite en tête. Les mouvements furent exécutés avec confusion, notamment à la réserve dont je faisais partie. J'observai à mon général de brigade Charton qu'il était facile de rectifier l'erreur; il ne m'écouta point. Le général chef de l'état-major général Berthier vint lui ordonner de rectifier son mouvement. Il suffisait de commander par le flanc droit et par file à gauche, à toute la colonne, et de prendre notre direction sur la gauche de la division; ce que le général ne voulut point faire, de sorte que nous présentions notre front sur le flanc de la division au lieu d'y arriver par le flanc; aussi, en arrivant sur le terrain, ce fut un désordre à ne plus s'y reconnaître. Le général de brigade qui avait commandé cette fausse manœuvre, ne sachant plus comment s'y prendre, me chargea de la rectifier, ce dont je m'occupais lorsque plus de quinze officiers d'état-major venant à nos trousses nous transmettre ordre sur ordre, chacun à leur manière, m'arrêtèrent dans mon opération.

Le général en chef Bonaparte réunit auprès de lui tous les généraux et colonels pour leur témoigner son mécontentement. Il me demanda les causes qui avaient donné lieu aux fautes commises dans la manœuvre par plusieurs colonels, et notamment par mon général de brigade. Ne voulant pas compromettre ces messieurs, je crus ne pouvoir mieux répondre qu'en attribuant la faute à quelque officier d'état-major qui avait mal rapporté les ordres [1].

[1] Bonaparte témoigna son mécontentement dans un ordre du jour, où en exprimant de la satisfaction aux soldats, il constatait l'insuffisance des officiers supérieurs.


(1797, 1805, 1809)
Znaïm
Wilfersdorf
Wolkersdorf
Kronenburg
Wagram
Essling
Ebersdorf
Danube
VIENNE
Leoben
Judenburg
Veitsberg
Grätz
Klagenfurt
Bleyburg
Marburg
Windischgratz
Windisch Feistritz
Cilli
Drave R
Echelle
50
Laybach
Save R
Carlstadt
Lippa

Le lendemain de cette grande manœuvre, je partis avec mon régiment pour Gratz, et me dirigeai par Laybach sur Venise.

Dans ce voyage, je fus encore dénoncé, avec mes trois chefs de bataillon [1], par trente de mes officiers. Vingt autres protestèrent contre cette dénonciation. Voici le fait :

A mon arrivée à Gratz, j'avais reçu l'ordre positif de bivouaquer hors de la ville, et de n'y laisser aller qui que ce soit de mon régiment. M'étant aperçu que plusieurs officiers, malgré cette défense, s'étaient absentés, j'en fis faire l'appel par l'adjudant-major, et je me convainquis que cinq d'entre eux étaient allés en ville.

Cet appel, que j'avais cru devoir faire, et auquel je ne voulais pourtant point donner grande suite, occasionna beaucoup de murmures parmi les officiers, et donna lieu à me dénoncer :

1° Comme prenant une mesure trop rigoureuse envers des officiers (L'appel n'était que de circonstance, et puis je savais trop bien à qui j'avais affaire pour ne pas agir ainsi) ;

2° Comme m'étant approprié vingt chevaux que j'avais requis dans le comté de Klagenfurt pour transporter mes bagages (Depuis vingt jours j'avais fait rendre ces vingt chevaux à l'état-major de la division, et j'en avais retiré un reçu) ;

Le général Charton fut mis à la suite de la division pour *cause d'ininstruction.*

La 6e demi-brigade surtout laissait à désirer pour la tenue, l'application et la conduite d'un certain nombre de ses officiers.

Quant à la 79e, elle manquait d'une grande partie de ses officiers, comme Godart l'avait fait observer dans sa lettre à Berthier, quelques jours auparavant.

[1] Le bataillon détaché sur Avignon n'avait pourtant pas rejoint. Mais le quartier-maître avait rang de chef de bataillon.

3° Que, dans un certain gîte, je n'avais point payé ma dépense (Je me trouvais logé dans ce gîte avec les officiers de l'état-major, dans une seule maison où nous soupâmes. Le lendemain matin, avant le départ, un adjudant-major me dit que ses bottes lui avaient été volées par des personnes qui y étaient attachées. Je crus ne pouvoir faire autrement que d'en retenir la valeur sur le compte de notre dépense) ;

4° Que je n'étais enfin que d'une naissance très médiocre, fils d'un mauvais bourgeois, manquant absolument de littérature et incapable d'occuper le poste honorable de chef de brigade. (Il est vrai que mon père n'était point riche ni noble ; mais il a toujours fait honneur à sa maison, et était connu pour honnête homme dans tout le pays. Quant à moi, si je n'avais point reçu toute l'éducation qui convenait à mon état, je n'en étais pas moins parvenu, à force de travail, de zèle et de fermeté, à former un brave régiment et à lui en donner la réputation).

Un de mes chefs de bataillon était dénoncé pour avoir soi-disant vendu la cloche d'une chapelle, dans la vallée de Bassano ;

Les deux autres pour quelques autres vilénies à peu près semblables.

Cette dénonciation avait été dirigée par trois officiers que j'avais, pour leurs propos, été forcé de mettre aux arrêts de rigueur, à notre départ de Gratz, et avait été remise à M. le général de division Sérurier, qui me fit appeler pour m'en donner connaissance.

Il ne fut pas difficile de réfuter complètement les calomnies que renfermait cet écrit, et de prouver qu'il n'avait été dicté que par un esprit de pure vengeance. Je demandai en conséquence au général Sérurier que

ces trois officiers fussent traduits à un conseil de guerre:

1° Pour avoir dénoncé leurs chefs pour des délits qui n'existaient point; 2° comme étant chefs de rassemblement.

Ma plainte fut accueillie et remise, dès le même jour, à un capitaine-rapporteur. L'instruction de leur procédure était sur le point d'être terminée, lorsque je reçus l'ordre d'aller à Venise.

Le général de division me fit remettre les trois officiers détenus, ainsi que les pièces à leur charge. Je les fis escorter le long de la route par une garde de dix hommes, marchant à deux cents pas derrière mon régiment.

Arrivé à Venise[1], je reçus l'ordre du général Baraguay-d'Hilliers, gouverneur, de renvoyer ces trois accusés à Udine, où se trouvait l'état-major de la division dont j'avais fait partie, afin d'y être jugés.

Je restai une vingtaine de jours dans Venise. Ensuite l'on m'ordonna de m'embarquer avec mon régiment[2] pour me rendre à Corfou. Nous fûmes seize jours en mer, et nous débarquâmes, le 10 messidor an V[3], à Corfou. Les troupes qui composaient l'expédition étaient commandées par le général de division Gentili, et devaient s'emparer des îles du Levant, appartenant jadis aux Vénitiens.

[1] *V.* AL, aux notes.

[2] Le 25 prairial (13 juin). C'était encore comme alliés de Venise qu'on allait à Corfou. L'expédition dut se composer de 1,500 Français et 600 Italiens.

Les Français étaient presque tous de la 79e, dont l'effectif total était de 2,683 hommes. Venait ensuite la 3e demi-brigade (ou légion) de la République cisalpine; enfin des détachements d'artillerie et de sapeurs.

[3] Le 28 juin. Après une traversée ralentie par les mauvais temps, on arriva le matin dans le canal de Corfou, et on débarqua à quatre heures du soir. On occupa la citadelle et les établissements de la marine, et on organisa une municipalité. La division militaire du Levant fut une des neuf divisions de l'armée d'Italie.

Le général gouverneur me désigna, dès notre arrivée, commandant de la place de Corfou et de toute l'île, qui renfermait à peu près douze cadres de régiments vénitiens, ayant plutôt l'air de vétérans que de soldats, ainsi que quatre à cinq cents Esclavons, ressemblant à des barbares[1].

Je devais ménager toutes ces troupes pour éviter toute espèce de rixe. Il me fallut aussi chercher à gagner la confiance des différentes autorités vénitiennes, tant civiles que militaires. Je fis en conséquence maintenir la plus grande discipline parmi nos troupes. Je m'abouchai avec les personnes le plus en crédit du pays pour obtenir des renseignements qu'il m'importait de connaître sur l'île.

J'appris qu'une bande de déserteurs vénitiens, de forçats et de condamnés aux travaux publics, existait dans l'intérieur de l'île, les uns travaillant chez les habitants, les autres les désolant par des brigandages. Soit négligence des chefs, soit faiblesse, on n'était pas encore parvenu à en arrêter aucun, bien que cette bande existât depuis plusieurs années.

Je conçus sur-le-champ le projet de purger seul l'île de Corfou de ces brigands, et la manière dont je m'y pris me réussit parfaitement.

Comme je voulais être seul pour exécuter mon projet,

[1] Leur effectif officiel était de 3,828 hommes dont 1,000 Esclavons, les seuls à montrer des qualités militaires. Les troupes italiennes furent tenues à l'écart, et les Esclavons renvoyés en Dalmatie.

Godart réclama les 117 soldats et les 27 officiers de ses trois bataillons, qui étaient restés dans le dépôt de la 79e établi à Mestre, quartier-général de Baraguay-d'Hilliers. Celui-ci lui envoya 61 soldats et 18 officiers (le reste appartenait au 1er bataillon), et la compagnie de canonniers attachée à la demi-brigade (thermidor, août).

Peu de temps après, Bonaparte réclama directement au Directoire (2 messidor, 16 août) le 1er bataillon de la 79e, toujours à Avignon.

je ne voulais pas, bien entendu, employer la force des armes pour détruire cette bande. J'eus donc recours à la ruse, et je me donnai bien de garde de confier mon secret à qui que ce fût, même à mes plus grands amis.

Je commençai par faire courir le bruit dans l'île que les Français y étaient venus pour propager la liberté et l'égalité, ainsi qu'un pardon général à tous les déserteurs et condamnés qui n'avaient commis que des fautes légères; que des congés seraient délivrés à ceux qui voudraient retourner dans leur pays, et que ceux qui désireraient reprendre du service y seraient autorisés. Je fis répandre, à cet effet, dans les différents endroits de l'île, une proclamation en trois langues, par un sous-officier vénitien, déserteur français, qui me servit fidèlement.

Quelques jours après le départ de mon sous-officier, deux individus de la bande en question s'étant présentés chez moi, je les accueillis on ne peut mieux ; je les fis bien boire et manger. Je convins avec eux que, puisqu'ils étaient envoyés par leurs compagnons, je les attendrais tous chez moi, tel jour et à telle heure, pour leur accorder leur pardon ; ce qu'ils me promirent. Je leur demandai en même temps l'état nominatif de tous, afin que je pusse préparer à l'avance des congés à ceux qui en désireraient. Ces deux envoyés furent très joyeux et me quittèrent en me nommant déjà leur libérateur. Je leur remis un papier signé de moi avec mon cachet, lequel les autorisait à voyager dans toute l'île.

On se doute bien, après l'entrevue que j'eus avec ces deux particuliers et l'accueil que je leur fis, que je dus paraître suspect aux yeux de beaucoup de personnes du pays. Il n'en fallut pas davantage pour faire croire que je voulais faire une révolution dans l'île, et y jouer le

premier rôle, en me mettant à la tête de la populace et des mauvais sujets. Toutes les apparences étaient contre moi ; aussi je pressai mes dispositions pour tâcher de réussir promptement dans mon entreprise. Je me bornais à répondre à toutes les questions qu'on me faisait, que l'on entendrait parler de moi dans quelques jours.

Enfin, arrive ce jour que j'attendais avec tant d'impatience. A dix heures du matin, toute la bande devait se trouver chez moi, et personne ne paraissait encore. Je craignais toujours qu'on eût deviné mon secret, lorsqu'un instant après, j'eus le plaisir de voir entrer dans ma chambre quarante-cinq individus, le sous-officier et les deux députés à la tête.

Il est bon de dire que j'avais trouvé le moyen, sans que personne le sût, de faire placer, dès le matin, dans mon logement, une compagnie de grenadiers, qui devaient entrer par trois portes, à mon signal, dans le salon où je recevrais tous mes mauvais sujets [1].

Aussitôt qu'ils furent entrés, je les fis ranger par classe : les déserteurs ensemble, les forçats, idem, et les condamnés aux travaux publics. J'entrai ensuite dans mon cabinet ; je donnai le signal, et, sur-le-champ, tous mes grenadiers entrèrent par les trois portes, se saisirent de la totalité de la bande et les conduisirent, savoir : les forçats, aux galères ; les condamnés aux travaux publics, où se trouvait leur établissement, et les déserteurs, au général vénitien Grimaldi.

Ce fut alors que la surprise devint générale. Les offi-

[1] C'est par une habileté semblable que, dès ses débuts de commandant, il avait amené quelques mauvais soldats à se trahir eux-mêmes. Ce sont des moyens dont l'emploi étonnerait moins de la part d'un chef de police, ou même d'un juge d'instruction, que de la part d'un soldat. Mais les limites de ce qui se concilie avec la délicatesse sont, en toute stratégie, malaisées à déterminer.

ciers qui se trouvaient dans ma chambre me regardaient sans savoir que dire ni penser d'un événement aussi inattendu. Cette nouvelle s'étant aussitôt répandue dans Corfou, c'était à qui viendrait me féliciter d'avoir conçu et réussi à exécuter le projet aussi simple que hardi de purger en peu de temps leur pays, sans la moindre effusion de sang. M. le général gouverneur, toutes les administrations en corps et les principaux habitants me complimentèrent[1]. J'étais enfin regardé comme le héros de l'île; chacun voulait savoir mon nom et demandait à me voir.

Le plaisir que j'éprouvai d'avoir rendu ce service aux tranquilles habitants de Corfou fut ma seule récompense, et me dédommagea amplement de l'opinion défavorable et des craintes que les apparences de ma conduite leur avaient d'abord inspirées.

Je fis donner un congé au sous-officier qui m'avait été fidèle, et je le renvoyai à Toulon, satisfait.

Après cette bonne expédition, une autre affaire attira toute mon attention.

Le gouvernement français fit l'envoi à Corfou d'une somme de 200,000 francs, pour servir à payer trois mois de solde aux troupes, et à l'approvisionnement de la place. Il était arrivé, en même temps, un payeur, un inspecteur des vivres et un garde-magasin[2].

[1] Ces marques de gratitude sont à ajouter au témoignage rendu à la bonne tenue, à la modération, à la conduite conciliante des Français à Corfou, par des écrivains de toute nation, et en particulier par l'Italien Botta, peu indulgent pour la France. Il déclare que Corfou jouit alors d'une sécurité qu'elle n'avait jamais connue; et la 79e est spécialement l'objet de ces éloges. Nulle part les Français ne répondirent mieux aux espérances que mettaient en eux les peuples depuis 1792, et qui, sur la côte voisine, inspiraient Rhigas et réveillaient la Grèce.

L'annexion des Sept Iles à la France par le traité de Campo-Formio fut proclamée par Gentili, le 11 brumaire (1er novembre).

Au lieu de trois mois de solde qui étaient annoncés par l'ordre de l'armée, on n'en paya qu'un aux officiers et aux soldats. J'en fis ma plainte à M. le général Gentili qui me répondit qu'on attendait de nouveaux fonds, et m'engagea à prendre patience.

Je ne tardai pas à être instruit par plusieurs officiers de la garnison qu'il paraissait constant qu'une somme de 75,000 francs avait été partagée entre trois ou quatre individus; le chef de bataillon Darbois, faisant fonction de chef de l'état-major de la division, l'inspecteur, le payeur et le garde-magasin; qu'il était d'autant plus facile de s'en apercevoir que ces messieurs faisaient depuis quelque temps des dépenses un peu trop fortes. J'en référai aussitôt à M. le général Gentili, brave vieillard et infirme[1], qui fut assez faible pour croire son chef d'état-major incapable d'avoir pris part à une pareille friponnerie.

Le lendemain de mon rapport, le général s'embarqua pour aller visiter les îles de Céphalonie[2], Zante, Preveza, etc., etc., dépendantes de son gouvernement, à l'effet d'y installer les nouvelles autorités. Pendant son absence, qui dura quinze jours, j'eus le temps de prendre tous les renseignements qui m'étaient nécessaires pour me convaincre de la réalité de ce vol. J'accueillis les réclamations des officiers de la garnison avec d'autant plus d'intérêt qu'il s'agissait de venir à leur secours dans un moment où ils avaient le plus grand besoin de leur solde, et de démasquer les principaux

[1] Il était affaibli par les infirmités plus que par l'âge, ayant cinquante et un ans, et demandait un successeur.

[2] C'est par Céphalonie qu'il commença, et c'est de là qu'il adressa à Bonaparte son premier rapport sur cette tournée, qu'il annonçait devoir durer quarante jours (daté du 23 thermidor, 10 août).

coupables des dilapidations qui venaient de se commettre.

L'inspecteur aux vivres et le payeur, craignant avec raison les suites de mes recherches, s'évadèrent en profitant d'un trabacolo qui se rendait à Otrante. Je fis subir un interrogatoire au garde-magasin qui avait eu une petite part au gâteau. Ses réponses confirmèrent nos soupçons. J'adressai en conséquence mes plaintes au Gouvernement, avec les pièces qui prouvaient la culpabilité des administrateurs et du chef d'état-major, et, au retour de M. le général Gentili, je fus, avec mon corps d'officiers, lui faire le rapport circonstancié des preuves que j'avais recueillies sur l'existence du vol, et lui demander l'arrestation de son chef d'état-major.

Ce dernier, furieux de se voir ainsi découvert, sans pouvoir récriminer ses torts, voulut se servir de l'intérêt du général pour nous faire regarder comme un rassemblement contraire aux lois ; mais ses prétentions n'étaient plus de saison, et, au moyen que j'offris au général un de mes chefs de bataillon pour le remplacer près de lui dans les fonctions de chef d'état-major, j'obtins que, dès le lendemain, il serait renvoyé et embarqué sur un bâtiment marchand, qui devait faire voile pour Naples.

J'offris également de braves officiers très intelligents pour remplacer l'inspecteur et le payeur, qui étaient évadés, de manière que ces différents services n'en allèrent que plus rondement.

Après le départ des trois principaux coupables, je reçus du Gouvernement l'ordre de les faire arrêter et conduire jusqu'à Paris [1].

[1] Les dépêches sur le dénuement des troupes et de la marine aux Iles du Levant sont nombreuses en frimaire, nivôse, ventôse (novembre-

M. le général de division Chabot arriva ensuite[1] pour prendre le commandement en remplacement de M. le général Gentili.

février), et Villemanzy, ordonnateur en chef de l'armée d'Italie, dans un rapport à Brune, général en chef (4 floréal, 23 avril) sur la situation de la garnison de Corfou, fait observer qu'il n'a été rendu aucun compte de gestion à Corfou, et qu'on doit des sommes considérables aux entrepreneurs.

[1] Il arriva à Corfou, le 1er nivôse an VI (21 décembre 1797) avec la 6e demi-brigade et le 1er bataillon de la 79e. Les deux bataillons qui s'y trouvaient comptaient 1,910 hommes, le 10 nivôse, et la demi-brigade entière 2,435 hommes.

La 6e et la 79e formèrent de nouveau une brigade sous le général Collaud de Salcette.

CHAPITRE V

ANCONE, BRINDES

(JANVIER 1798-NOVEMBRE 1799)

Godart gravement malade rentre en France. — Retour d'Arras en Italie. — Vaine tentative pour passer, avec le général Belair, d'Ancône à Corfou : la mer occupée par les Russes, Turcs et Autrichiens. — Godart guerroie contre les insurgés de la Marche d'Ancône. — Second départ avec le général Clément sur le *Généreux* commandé par Le Joysle. — Corfou a capitulé. — A Brindes : Le Joysle tué, Clément blessé. — Godart occupe Brindes. — Départ du *Généreux*. — Défense de Brindes, mais ordre de l'évacuer. — Marche forcée jusqu'à Avellino. — Godart retrouve à Lyon sa 79e demi-brigade débarquée en vertu de la capitulation de Corfou à Ancône, Livourne, Saint-Tropez. — Godart au milieu des partis politiques. — Part considérable de la 79e à la journée du 19 brumaire. — Epuration dans cette demi-brigade. — Elle est recomplétée.

Ce fut vers cette époque que, accablé des veilles et des fatigues que je m'étais données depuis mon arrivée à Corfou, je tombai dangereusement malade et ne pus m'y rétablir[1]. Quatre rechutes successives faisaient craindre pour mes jours. Les médecins de la division décidèrent que je ne pourrais me rétablir qu'en respirant l'air natal.

Le général Chabot[2] m'y engagea fortement, et, d'après

[1] Une épidémie s'était déclarée et sévissait surtout sur la légion cisalpine. Elle fut embarquée ainsi que le reste des anciennes troupes vénitiennes, en pluviôse.

Carbon, chef de brigade, succéda à Godart comme commandant de place. Quelque temps après ce fut le chef de bataillon de la 79e, Dufour.

[2] Aussitôt après son arrivée, Gentili lui remit les pouvoirs, vu son épuisement. En effet, s'étant embarqué pour la Corse, il mourut dans la traversée.

ses recommandations, je m'embarquai dans le courant de nivôse an VI, avec le consul de France, pour me rendre à Ancône (Italie)[1]. De là, je me dirigeai, par Milan et Turin, sur Paris où je fus forcé de rester un mois pour pouvoir reprendre des forces et me mettre à même de soutenir la voiture jusqu'à Arras, où résidait ma famille.

Le ministre de la guerre m'accorda une convalescence de trois mois que j'allai passer à Arras. Je n'étais point encore guéri que je demandai à rejoindre mon régiment qui se trouvait toujours à Corfou. A mon passage à Paris, je remis au ministère de la guerre un mémoire de défense de la place et de l'île de Corfou, et, sur l'avis qu'il me donna que Corfou était menacé par les escadres russe et turque, je partis aussitôt pour l'Italie, et me dirigeai sur Ancône.

J'attendis dans cette ville qu'il se trouvât une occasion favorable pour m'embarquer, et je profitai du retour d'une chaloupe canonnière qui était arrivée apporter des dépêches de Corfou pour m'y rendre. Sur cette canonnière étaient également embarqués le général de division Bélair, en qualité de gouverneur des îles du Levant[2], le général de brigade Clément, en qualité de commandant de la place de Corfou, et leur état-major, avec une vingtaine d'hommes armés de mon régiment que j'avais choisis dans un petit dépôt à Ancône. Nous fîmes voile, dans le courant de frimaire an VII, pour Zara, d'où nous longeâmes la Dalmatie jusqu'à Raguse où nous nous reposâmes cinq jours pour faire des vivres. Nous par-

[1] Cette ville s'était constituée en république sous la protection de nos armes, en décembre 1796.

[2] Le Directoire avait décidé de retirer le commandement de la division du Levant à Chabot pour des raisons administratives, et chargé Brune, général de l'armée d'Italie, de lui nommer un successeur. (Lettre du Ministre de la guerre du 2 messidor, 20 juin.)

tîmes ensuite pour Castelnuovo où nous mouillâmes une huitaine de jours, pour y attendre des renseignements sur la situation de Corfou et le plus ou moins de danger qu'il y avait à naviguer dans le golfe qui se trou-



vait alors couvert de bâtiments ennemis, autrichiens et russes. Le général de division crut devoir faire rétrograder le bâtiment sur Zara et Ancône, en longeant les îles de la Dalmatie pour mieux cacher notre marche à l'ennemi [1].

Débarqué à Ancône, je ne voulus point rester dans l'inaction. Je demandai à être employé à toute espèce de service. Déjà plusieurs cantons se révoltaient contre l'armée française. Je reçus en conséquence l'ordre du général de division Bélair, commandant la marche d'Ancône, de prendre le commandement de

[1] *V.* AM, aux notes.

quatre compagnies de canonniers et de différentes troupes qui se trouvaient depuis Loreto jusqu'à Filotrano. Je réunis ces dernières à Fermo et j'en organisai quelques compagnies. Je parcourus avec le pays de Macerata, Montalto, Ripatransone et Ascoli, grande ville que menaçaient les insurgés, et qu'ils parvinrent à prendre peu de jours après.

Deux bataillons du 55ᵉ régiment m'ayant été donnés de renfort, je résolus de surprendre la place en faisant marcher sur deux points. Je chargeai à cet effet le commandant de ces deux bataillons[1] d'attaquer de front, tandis que j'irais prendre position de l'autre côté, de manière à couper la grande route aux insurgés. Cette manœuvre réussit : la porte de la ville fut enfoncée à coups de canon; les insurgés qui étaient dedans se sauvèrent et furent mis dans une déroute complète, le 12 pluviôse (1ᵉʳ février). Je les dispersai dans les montagnes des Apennins.

Depuis environ six semaines, je faisais cette malheureuse guerre, nuit et jour sur pied, lorsque je parvins à attirer quelques chefs pour faire un arrangement. Deux furent trouver le général à Ancône, présentèrent leur soumission et obtinrent le pardon des insurgés.

Tout le pays devint tranquille[2].

Ayant appris que le vaisseau de guerre *le Généreux*[3],

[1] C'était Deschelles, commandant du 3ᵉ bataillon, qui se distingua encore ensuite dans les Abruzzes.

La 55ᵉ demi-brigade avait été formée, le 1ᵉʳ ventôse an IV (19 février 1796), de deux anciens bataillons et de quatre bataillons de volontaires. Elle fit partie de l'armée de Sambre-et-Meuse puis de celle d'Italie (ans V, VI, VII). Elle passa ensuite en Batavie et sur le Rhin (VIII, IX), à l'intérieur, au camp de Boulogne, à la Grande Armée, en Espagne (1808); fut partagée entre l'Espagne et la Grande Armée (1812-1814). Le gros du régiment fut fait prisonnier à Dunkerque en 1814.

[2] *V.* AN, aux notes.

[3] *V.* AO, aux notes.

de 74 canons, venait d'arriver de Corfou à Ancône, et qu'il devait retourner sous peu pour cette île, je voulus profiter de cette occasion pour me rendre à mon régiment. Je m'embarquai sur le vaisseau avec le général de brigade Clément, un bataillon du 8e d'infanterie légère [1] et une compagnie de canonniers italienne, forte de 120 hommes [2]. Nous mîmes à la voile, le 12 germinal (1er avril) an VII, avec six grands trabacs [3] chargés de vivres pour la place de Corfou. Nous naviguâmes pendant quelques jours fort tranquilles, lorsqu'il plut au capitaine de vaisseau Le Joysle et au général Clément d'entrer dans la baie de Brindisi, et de s'emparer de la ville et du fort [4]. A peine parûmes-nous (20 germinal, 9 avril) à la vue du fort qu'il arbora le pavillon napolitain, et l'assura d'un coup de canon à boulet qui perça nos voiles [5]. Bientôt nous arrivâmes à portée, et nos batteries commençaient à faire feu, lorsque le devant du vaisseau entra dans le sable et ne put plus manœuvrer. La canonnade n'en continuait pas moins de part et d'autre ; mais le canon du fort faisait un grand dommage au vaisseau [6]. Je proposai alors d'opérer un débarquement contre ce fort. Mon avis fut adopté. Sur-le-champ on embarqua la compagnie de canonniers sur la cha-

[1] *V.* AO, aux notes.

[2] Bellaire dit : *Compagnie romaine de* 100 *hommes.* Un désaccord plus sérieux, c'est qu'il mentionna 50 hommes de la 79e. Il y a là un oubli étrange de la part de leur colonel.

[3] Bellaire mentionne *neuf transports marchands.* Trois étaient peut-être des bâtiments de commerce, profitant de la protection du vaisseau. Des neuf, huit disparaissaient dès le lendemain.

[4] *V.* AP, aux notes.

[5] *V.* AQ, aux notes.

[6] Le Joysle d'abord n'avait pas riposté, voulant entrer dans la baie pour prendre le fort à revers. Mais la position du vaisseau se trouva fort désavantageuse, n'étant qu'à demi-portée de fusil (environ 100 mètres) du fort, et dominé. La canonnade dura deux heures.

loupe de bord que l'on dirigea vers le fort pour en inquiéter l'ennemi, et s'emparer de la porte s'il était possible.

Pendant ce temps, je fis pointer une pièce de 18 sur une du fort qui nous incommodait beaucoup. Le capitaine de vaisseau venait d'avoir les deux jambes coupées et d'expirer entre mes bras; le général Clément venait d'être également blessé à la cuisse d'un éclat de bois[1]. Le premier coup de notre pièce tua le pointeur ennemi, et détermina les Napolitains à hisser le pavillon parlementaire. On accorda la vie à toutes les troupes qui etaient dans le fort, et la compagnie de canonniers en prit possession[2]; je fis embarquer sur des chaloupes environ 400 hommes[3], et me dirigeai à leur tête vers la ville qui était à une demi-lieue. Je pris aussitôt connaissance des endroits propres à être gardés. J'y fis placer des postes, et je m'occupai de trouver les moyens nécessaires pour remettre promptement le vaisseau à flot. Quinze grandes barques et deux bricks furent expédiés à cet effet pour le décharger. Le général Clément fut porté chez l'évêque.

[1] C'est l'avant-dernier boulet parti du fort qui fit ces deux victimes. Il y eut seize autres morts. Le jeune Scheffer, chef de bataillon, aide de camp du général Chabot, fut blessé aussi. Le Joysle frappé à mort, avait dit : « Ce n'est rien. »

[2] C'est le premier détachement, formé, dit Bellaire, des canonniers *de la 8e demi-brigade* et des hommes du 79e, et commandé par Pâris qui se saisit du fort et de sa garnison prête à fuir. Le commandant était, selon Bellaire, un Corse se disant fils naturel du roi. C'était donc Boccaciampe (*V.* AQ.) Ce fort renfermait une autre catégorie de prisonniers : magistrats, lettrés, membres de la bourgeoisie, sur qui les insurgés se jetaient comme sur des partisans de la Révolution.

[3] Bellaire dit 600 appartenant à la 8e demi-brigade ; mais il n'y avait sur le vaisseau que 1,000 hommes en tout, en comptant 400 marins. Les 600, c'est l'effectif des deux débarquements. Bellaire oublie en tout cela les canonniers italiens, ou plutôt, dans le premier détachement il faut lire les canonniers italiens (et non de la 8e demi-brigade), d'accord avec Godart.

Dès ce moment j'eus le commandement supérieur de l'expédition. Comme l'ennemi n'était pas éloigné à plus de dix lieues, je pris tous les moyens de défense en cas d'attaque. Je fis réparer toutes les brèches praticables du rempart. Je fus obligé de faire un emprunt forcé de 4,800 francs pour servir aux frais des différents services qu'exigeait notre situation.

Le deuxième jour (10 avril, 21 germinal), à cinq heures de l'après-midi, l'ennemi m'attaqua si vivement que je crus tout perdu. Mes postes extérieurs avaient été repoussés jusqu'à la porte, et je n'eus que le temps de placer mes troupes de manière à pouvoir nous défendre. J'engageai le général Clément à se rendre de suite à Ancône, ce qu'il fit. J'avais heureusement affaire à un ennemi peu entreprenant, sans quoi il eût pu nous enlever dans la place, attendu que, pour nous retirer, nous devions faire le tour du port. La nuit étant survenue, j'en profitai pour faire monter quatre pièces de canon sur de mauvais affûts que l'on avait trouvés dans les rues; pour établir également un pont sur le port avec les barques et vaisseaux qui s'y trouvaient, de manière à pouvoir communiquer plus facilement et plus promptement avec le fort et avec le *Généreux*, ou m'assurer une retraite en cas que j'y fusse forcé.

A quatre heures du matin, le 22 germinal, je pus faire tirer douze coups de canon sur les avant-postes ennemis. Je fis en même temps une sortie à la tête d'environ 350 hommes du 8e léger, et parvins à chasser entièrement l'ennemi qui ne s'attendait nullement à une attaque aussi brusque et aussi matinale de ma part. Après l'avoir poursuivi plusieurs milles d'Italie, je rentrai à Brindisi où je commençai à respirer.

Je fis travailler à mettre le fort en état de défense,

craignant à tout instant d'être attaqué par l'escadre russe qui venait de s'emparer de Corfou. Je fis établir des fourneaux à rougir les boulets. Le vaisseau fut remis à flot après cinquante et une heures de travaux [1], et mis en état de tenir la mer. J'ordonnai alors au lieutenant de vaisseau [2] de partir pour Ancône où il arriva sans le moindre accident.

Le départ de ce vaisseau causa beaucoup d'inquiétude parmi les officiers du 8e que j'avais avec moi. Ils se croyaient perdus. Je ne pouvais que leur répondre que notre situation n'était pas aussi critique qu'ils se l'imaginaient bien ; qu'en cas d'attaque nous nous battrions et repousserions l'ennemi comme nous l'avions déjà fait; qu'en cas de retraite forcée, nous nous renfermerions dans le fort où j'avais fait débarquer pour six mois de biscuit. Dans cette résolution, j'expédiais tous les jours deux barques pour aller au loin à la découverte ; je payais des espions qui me rapportaient ce qui se passait dans nos environs, et je ne manquai pas de faire connaître tout à la fois notre singulière situation au général en chef Macdonald à Naples [3].

Bientôt je reçus l'ordre de ce général d'abandonner cette position et de détruire tous les travaux que j'y avais faits. Je fis donc jeter à la mer 375 tonneaux de poudre, 1,000 boulets et obus, une partie des canons, une caisse de médicaments qui coûtait 25,000 francs. Je fis distribuer pour six jours de biscuit à mes troupes, et partis un matin, sans tambour et sans trompette, pour Monopoli où j'arrivai le soir. Je fis une halte de trois heures pour rafraîchir ma troupe, et me remis en marche pour Bari

[1] Par conséquent le 24 germinal (23 avril) au soir.

[2] C'était Touffet qui d'Ancône se rendit à Toulon (prairial).

[3] *V.* AR, aux notes.

où j'arrivai le lendemain matin à huit heures. Je ne fis encore que rafraîchir, et au bout de trois heures je continuai de marcher jusqu'au soir pour arriver à Barlette. En trente-quatre heures, nous avions fait soixante-quatre milles d'Italie[1]. Le même jour, à minuit, nous repartîmes pour Cerignola, et ne discontinuâmes pas de marcher jusqu'à Avellino où la troupe que j'avais avec moi se réunit à la division qui s'y trouvait[2].

Je me rendis de ma personne à Naples près du général en chef qui me félicita d'autant plus de la réussite de mon expédition, et surtout de ma retraite, que le pays par où j'étais passé était rempli d'insurgés, et que la célérité que j'avais mise pour le traverser ne leur avait point donné le temps de se réunir pour arrêter ma marche. Je restai pendant quelques jours attaché à son état-major, et, ayant appris que la garnison de Corfou se rendait en France par capitulation, je demandai l'ordre de la rejoindre, ce qui me fut accordé.

Je partis pour Rome où je restai six jours faute d'escorte, les routes étant interceptées par les brigands. De là je me dirigeai ensuite sur Florence où je restai une quinzaine de jours pour y attendre différents détachements de mon régiment qui devaient y arriver d'Ancône. Je me dirigeai ensuite sur Gênes, où je trouvai encore trois autres compagnies de mon régiment qui y étaient débarquées, et dont on avait profité pour les employer contre les Barbets qui désolaient ce pays[3].

J'obtins de partir de Gênes avec ce que j'avais de mon régiment, et de me rendre à Nice où ma route fut conti-

[1] Quatre-vingt-quinze kilomètres. La marche totale jusqu'à Avellino, toujours harcelée, fut d'environ 150 milles ou près de 223 kilomètres.

[2] *V.* AS, aux notes.

[3] *V.* AT, aux notes.

nuée jusqu'à Lyon. Je fus assez heureux pour trouver mon régiment entièrement réuni. Peu de jours après, je reçus l'ordre du ministre de la guerre de me rendre avec mon régiment à Paris [1].

Dans la route de Lyon à Paris, mon régiment fut partout parfaitement accueilli. La réputation qu'il s'était acquise à Corfou, dans les différentes affaires qu'il avait eues contre les Russes, les Turcs et les Albanais, attirait sur notre passage une affluence de monde qui nous regardait avec curiosité et intérêt. Les soldats, qui avaient été obligés de déposer leurs armes à Corfou, et qui se trouvaient vêtus d'habits de toutes couleurs, ressemblaient plutôt à des matelots qu'à des soldats. J'avais lieu de me plaindre du Directoire à cet égard; je me plaignis, en effet, et, dans vingt-quatre heures, mon régiment fut complètement armé, habillé et équipé [2].

Vers cette époque, le général en chef Bonaparte venant d'Égypte, débarqua à Fréjus (le 17 vendémiaire, 9 octobre), et arriva à Paris le 24 vendémiaire. Nous lui fûmes présentés. Il me félicita particulièrement sur la valeur de mon régiment et sa bonne discipline [3]. La révolution du 18 brumaire se préparait. Le représentant du peuple Aréna ainsi que ses partisans voulaient renverser les projets de notre général en chef. Il me firent faire beaucoup de propositions pécuniaires et d'avancement que je dédaignai. Ne voulant me mêler d'aucune affaire d'État, je ne connaissais que les ordres de mes généraux, et je n'avais au surplus aucune raison de trahir le général en

[1] V. AU, aux notes.

[2] V. AV, aux notes.

[3] Il put lui rappeler les manœuvres de Brück, la brillante défense de Corfou par la 79e, les marins de l'expédition d'Egypte que Godart avait commandés à Brindes.

chef[1] Bonaparte, pour qui j'avais la plus grande confiance.

Le 18 au matin, mon régiment prit les armes et se rendit aux Tuileries avec d'autres troupes[2]; il y resta jusqu'au 20. Je reçus l'ordre, ce jour-là, d'envoyer un bataillon à Saint-Cloud, où devait se réunir le Conseil des Cinq-Cents. Il arriva le lendemain à Saint-Cloud, au moment où le général en chef Bonaparte se trouvait au milieu du Conseil, et où Aréna voulait le poignarder. Les tambours de ce bataillon, battant la charge, déterminèrent les grenadiers de la Convention[3] à entrer dans la salle, et à sauver le général[4].

Je demandai la destitution de cinq de mes officiers, qui, au lieu de s'être trouvés à leur poste, s'en étaient absentés et n'avaient reparu à leur compagnie que vingt-quatre heures après, dans un désordre et un état d'ivresse à faire peur. J'obtins du premier Consul qu'ils seraient renvoyés tous les cinq du régiment[5].

Je reçus à la fin de brumaire un bataillon d'Eure-et-Loir, fort de 700 hommes, en incorporation[6].

[1] Cette expression répétée de général en chef, cette protestation de ne rien connaître aux affaires d'Etat, trahissent l'embarras intérieur, le trouble du soldat, ignorant si l'on veut, mais ayant besoin et tâchant de se justifier à ses propres yeux.

[2] Le jardin fut fermé, et, vers onze heures du matin, Bonaparte passa les troupes en revue, et y lut le décret des Anciens transférant les deux Conseils à Saint-Cloud. De là il alla prêter serment devant les Anciens comme commandant militaire.

Les conciliabules des divers partis remplirent l'après-midi et une partie de la nuit du 18.

[3] On appelait quelquefois ainsi la garde du Corps législatif, formée en majeure partie des anciens grenadiers de la Convention.

[4] *V.* AW, aux notes.

[5] L'*Etat militaire*, volume de l'an VIII, laisse en blanc deux places de chef de bataillon pour la 79e demi-brigade, et ne nomme que Tréboutte.

[6] C'était le 1er bataillon d'Eure-et-Loir, formé le 4 fructidor an VII (21 août 1799), par suite de la loi sur la conscription. Il était parti, fort de 779 hommes, de Chartres pour Courbevoie, le 18 vendémiaire (10 octobre). Son incorporation à la 79e demi-brigade est datée du 21 frimaire.

CHAPITRE VI

BRETAGNE, CARCASSONNE, LA ROCHELLE

NOVEMBRE 1799-MAI 1805

De Paris en Bretagne. — Pacification. — Encore Tréboutte. — Contingents fournis par la 79e pour les Antilles; un de ses bataillons part pour Saint-Domingue, sous Tréboutte. — Insoumission domptée par Godart à Hennebon. — Rennes, Saint-Malo, Saint-Servan, Pontivy, le Morbihan (Quiberon, etc.), parcourus par la 79e. — Erreur du général inspecteur Mathieu Dumas. — A Carcassonne. — Sédition contre l'évêque nommé en vertu du Concordat et contre le clergé insermenté. — Emploi des pompes contre l'attroupement. — Godart, incriminé par le maire et surtout par le préfet, en sort à son avantage, ainsi que d'une nouvelle imputation de malversation venant de Tréboutte. — A Bayonne, à La Rochelle. — Tracasseries avec le commandant de place de la Rochelle et le général commandant le département.

Le 11 nivôse [1], je reçus l'ordre du premier Consul de me rendre dans les départements de l'Ouest pour achever d'y détruire ou disperser les insurgés qui désolaient ces contrées [2]. Nous parvînmes à pacifier le pays au bout de deux mois [3], et j'occupai avec mon régiment les principales villes de Bretagne [2].

Quelque temps après, le chef de bataillon Tréboutte, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler plusieurs fois, se conduisit encore si mal à cette époque, en tenant les propos les plus indécents contre tous ses chefs, en ne

[1] 1er janvier 1800. L'ordre du départ est du 8 (29 décembre).

[2] V. AX, aux notes.

cherchant qu'à exciter ses soldats à l'insurrection, que je fus forcé de sévir avec rigueur contre lui. Je fis part de sa conduite au ministre de la guerre et à l'inspecteur général, et je reçus aussitôt de ce dernier l'ordre de le suspendre de ses fonctions, et de le faire remplacer provisoirement par le plus ancien capitaine de son bataillon, jusqu'à ce que le gouvernement en eût décidé autrement.

Dans ce temps, on préparait à Brest l'expédition de Saint-Domingue. Comme je devais y fournir un bataillon [1], je profitai de cette circonstance pour faire réintégrer le chef de bataillon Tréboutte dans ses fonctions, et le faire partir pour Brest. Il n'y eut pas sortes de manœuvres qu'il n'inventât pour soulever alors les soldats de son bataillon contre moi, notamment à Hennebon, où ce bataillon fut passé en revue par le général de brigade Roulland [1], qui me seconda parfaitement, et en présence duquel je répondis et fis droit à toutes les réclamations qui me furent faites.

Ce bataillon, habillé et soldé de tout ce qui lui revenait, partit enfin d'Hennebon [1] non sans quelque difficulté, car je fus obligé de destituer deux sergents ce même jour-là, et de les faire conduire, ainsi que plusieurs autres mauvais sujets, par la gendarmerie jusqu'à destination. Plusieurs individus du bataillon s'étaient, m'a-t-on dit, présentés dans ma chambre le matin, soi-disant pour me faire leurs adieux. Je me suis toujours félicité que le hasard m'ait assez favorisé pour ne m'y être point trouvé, car j'ai toujours soupçonné que ces malheureux en voulaient à mes jours.

Après le départ de ce bataillon, mon régiment fut

V. AY, aux notes.


(1800-1802)
BREST
Chateaulin
Carhaix
Quemené
Pontivi
Loudéac
Rennes
Fougères
Dol
Dinan
Rochefort
Redon
Questembert
Auray
Vannes
Grandchamp
Hennebon
Quiberon
Nantes
Echelle
VILAINE
ILLE

réduit à 600 hommes [1]. J'en avais fourni depuis quelque temps 1,450 aux îles de Saint-Domingue et de la Guadeloupe, ainsi que trois chefs de bataillon. Je reçus, peu de temps après, en incorporation, 480 hommes du 40e régiment [2] et 180 soldats de mon régiment qui venaient de Constantinople, ayant été faits prisonniers dans les îles du Levant, lors de la perte de Corfou [3], de sorte que mon régiment devint fort de 1,200 à 1,300 hommes [4] qui furent enfin réunis à Rennes.

Des ordres ayant été donnés pour former une armée de grenadiers et de carabiniers à Tours, je dus compléter mes deux compagnies de grenadiers à 120 hommes chacune, pour les diriger sur cette ville [5].

Le jour du départ, au moment du rappel, il n'y eut que les sous-officiers et caporaux qui se rendirent au rendez-vous. Aucun grenadier n'étant sorti de la chambre, les officiers y montèrent pour connaître les raisons qui les déterminaient à ne point descendre ; personne ne répondait. Je me transportai moi-même à la caserne ; je fis rappeler de nouveau. Personne ne vint. Je montai dans les chambres ; je questionnai les grenadiers : même silence. Alors voyant que cette obstination était un refus formel d'obéir, je fis venir dans une

[1] Bernadotte écrivit même que, après le départ des quatre bataillons, les 31e, 71e, 79e et 82e demi-brigades étaient réduites à peu près à 250 hommes chacune.

[2] Cette demi-brigade, formée à Lyon, combattit aux Alpes et en Italie depuis l'an IV, et se trouva à Arcole et à Marengo. Rappelée dans l'intérieur de la France, elle devint le 40e régiment, et fut partagée entre la grande armée et l'Espagne, de 1808 à 1814.

[3] Le général Collaud de la Salcette et les autres prisonniers, venant de Constantinople, arrivèrent à Ancône au mois d'avril 1801.

[4] *V.* AZ, aux notes.

[5] Il s'agit des grenadiers des deux bataillons rentrés à Rennes avec Godart, qui arrivèrent à Tours le 21 frimaire (12 décembre). Les grenadiers du bataillon encore resté à Vannes y étaient arrivés le 13.

chambre les trois plus anciens grenadiers de chaque compagnie, et je les sommai de me déclarer les motifs de cette désobéissance. Ils me répondirent que les grenadiers voulaient être payés auparavant des six semaines de solde qui leur étaient dues [1].

N'ayant point moi-même touché d'argent pour leur solde, et n'ayant aucuns fonds en caisse, je leur démontrai l'impossibilité où je me trouvais de leur accorder, pour l'instant, ce qu'ils réclamaient [2], et, pour en finir, j'ordonnai à ces six grenadiers, dont les sacs et fusils avaient été apportés, de les prendre et de suivre leurs officiers, sous peine d'être considérés seuls comme auteurs de la rébellion et traduits à un conseil de guerre.

Ces six grenadiers ne purent tenir à la menace sévère que je leur fis. Ils prirent leurs armes, et vinrent se réunir aux sous-officiers et caporaux. Je les fis partir aussitôt, tambour battant et la musique les accompagnant, comme si les compagnies y avaient été effectivement. Les autres grenadiers, croyant que l'on ne faisait plus d'attention à eux, furent tellement déconcertés qu'en un instant tous s'empressèrent de courir pour rejoindre leurs compagnies, et y prirent leurs rangs. Étant hors de la ville, je fis faire halte et ordonnai l'appel. Il n'y manquait personne. Je leur témoignai mon mécontentement de ce qui venait de se passer, avec d'autant plus de raison que j'étais loin d'y avoir donné lieu. Aucun murmure ne s'éleva, et tout le monde se mit en route.

A cette époque, mon régiment était presque toujours en marche, tantôt sur Pontivy et les côtes de Lorient et

[1] En effet, un rapport d'inspection des compagnies de grenadiers de la 79e demi-brigade, partant pour Tours, constata que l'armement était en bon état, qu'un tiers de l'habillement était à remplacer, et que la solde était arriérée d'un mois.

[2] *V.* AAA, aux notes.

de Quiberon, et tantôt sur les côtes de Saint-Malo et Saint-Servan. J'étais dans ces derniers endroits lorsque l'inspecteur général Dumas y arriva, au commencement de germinal an X, et passa la revue de ce que j'avais pu réunir de mon régiment à Saint-Malo. Je ne reçus que des éloges de sa part sur l'instruction, la discipline et l'administration; aussi dus-je être surpris de recevoir, un mois après, du ministre de la guerre, une lettre dans laquelle il me témoignait son mécontentement sur la mauvaise tenue et le peu d'instruction de mon régiment. Ce contraste, entre les compliments que m'avait fait l'inspecteur général et les reproches que je recevais du ministre de la guerre, me frappa au point que je crus devoir transmettre à ce dernier copie de l'instruction que m'avait laissée l'inspecteur, ainsi que de sa lettre de félicitation. Le ministre me fit aussitôt réponse de regarder sa précédente comme non avenue, attendu qu'on s'était trompé de numéro de régiment [1].

Le 11 thermidor, je reçus l'ordre de partir avec mon régiment pour Carcassonne, en passant par Nantes et Toulouse [2]. Je tins garnison à Carcassonne jusqu'au mois de fructidor an XI.

Pendant ce temps, mes soldats furent employés aux travaux du canal du Languedoc. Je devins, par le départ du général de brigade Gilly, commandant du département de l'Aude. Nous étions à l'époque où le clergé de France se réorganisait. L'évêque désigné pour le département devait être installé à Carcassonne. M. le général de division Gudin, commandant à Toulouse, m'envoya l'ordre de rendre à cet évêque les honneurs militaires

[1] C'est ici que nous devrions avoir le récit de la conspiration avortée de Rennes.

[2] *V.* AAB, aux notes.

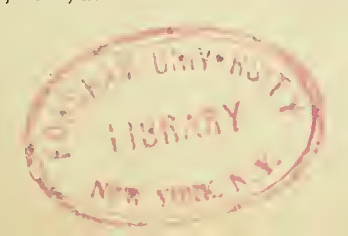
dus à son caractère. Les habitants avaient su que cet évêque était le ci-devant grand-vicaire de Bordeaux avant la Révolution, et qu'il avait commandé en qualité de capitaine dans la Vendée[1]. Il n'en fallait pas davantage pour indisposer les esprits contre lui. J'avais ordonné à un détachement, commandé par un officier, de l'attendre hors de la ville, et de l'escorter jusqu'à son hôtel; mais l'évêque l'ayant refusé, dans l'intention de se rendre seul en ville, il en résulta que la populace, animée surtout par un individu qui se disait avoir servi dans la Vendée sous les ordres de l'évêque, l'accabla d'injures dans les rues, lança des pierres contre sa voiture, et le poursuivit jusque près de son hôtel[2].

Cette indisposition des esprits contre l'évêque ne l'empêcha point cependant d'organiser son service en faisant remplacer les prêtres assermentés par d'autres qui n'avaient point prêté serment.

Dès que cette organisation fut connue, les esprits n'en devinrent que plus mutins et disposés à empêcher l'installation des nouveaux prêtres, qui devait avoir lieu le dimanche suivant. Le peuple se plaignait hautement que l'on chassait les prêtres en qui il avait confiance, pour les remplacer par ceux qui avaient fait tant de mal à la France. L'insurrection commença dès le samedi soir, et fut occasionnée par l'imprudence des prêtres agréés par l'évêque, lesquels retinrent les églises pour le lendemain, et firent travailler à remplacer les pierres

[1] *V.* AAC, aux notes.

[2] 7 brumaire (29 octobre). Godart cependant dit, dans son rapport du 10 brumaire, que l'entrée de l'évêque fit peu de sensation. Ces manifestations se rapportent apparemment au lendemain. Le rapport ne mentionne pas non plus cet homme de toutes les émeutes, qui parait et parle, connaissant les antécédents, etc., excitant et groupant la foule. *V.* ce rapport, AAD, aux notes.



qui servaient à recevoir le calice sur l'autel. Le peuple courut en foule dans les églises, en chassa et maltraita tous ceux qui s'y trouvaient. J'y envoyai sur-le-champ plusieurs piquets de troupes qui parvinrent à dissiper les rassemblements et à sauver les ouvriers de la fureur des révoltés. Je fis redoubler les postes et les patrouilles.

Le lendemain dimanche, tout parut assez tranquille. A neuf heures du matin, les nouveaux prêtres se rendirent dans leurs églises pour y dire leurs messes. Bientôt l'émeute recommença. L'attroupement se grossit à la porte de l'église. Le préfet[1] me fit une réquisition d'une trentaine d'hommes et un officier, pour être à la disposition du maire[2]. De mon côté, je fis mettre sous les armes 300 hommes d'infanterie et 150 chasseurs à cheval prêts à marcher. A peine le maire parut-il avec le détachement, que la populace lui défendit d'entrer dans l'église avec son escorte, et le maire eut la faiblesse d'obéir. Pendant ce temps, les nouveaux prêtres officiaient et n'étaient nullement à l'abri des insultes, puisque des pierres leur étaient lancées, et qu'un des plus forcenés eut la témérité d'aller en trouver un à l'autel, et l'obligea, le verre à la main, de choquer avec son calice, et lui versa même de son vin. Tant d'horreurs se commettaient sans que le préfet montât à cheval pour donner plus promptement ses ordres. J'étais moi-même malade et obligé de garder la chambre. Ainsi le maire, le commissaire de police et le détachement de trente hommes étaient exposés à la porte de l'église aux insultes et à la risée de la canaille.

[1] C'était Barante (Brugière de), père de l'historien.

[2] C'était Thorou aîné, ancien lieutenant-colonel, nommé maire en floréal an VIII.

A midi, le préfet fit publier une proclamation pour rappeler le peuple à ses devoirs, ce qui n'eut aucun effet. Alors je commençai à perdre patience. J'ordonnai que les 300 hommes d'infanterie et les 150 de cavalerie se transportassent sur la place d'armes, et y restassent en bataille pour en imposer aux mutins. Je m'habillai et me transportai avec quelques officiers et huit de mes grenadiers au lieu du rassemblement, et je demandai au maire, qui ne pouvait plus se faire entendre, pourquoi, après les voies de douceur, il n'avait pas fait agir la force pour exécuter ses ordres. Sur sa réponse qu'il n'avait point l'ordre du préfet d'en agir ainsi, je l'engageai à faire venir de suite les pompes à incendie remplies d'eau, et à les faire jouer sur la foule, ne voyant pas de moyen plus sûr pour la dissiper. Mon avis ayant été accueilli, les pompes arrivèrent, escortées par vingt-cinq chasseurs à cheval, et commencèrent leur jeu. Dans un instant les trois quarts de la populace se sauvèrent, la cavalerie fit sauver le reste, et nous restâmes enfin maîtres du champ de bataille. Ainsi, par un moyen très simple, disparut ce fameux rassemblement que le préfet, ni le maire, ni le commissaire de police n'avaient pu dissoudre toute la matinée. Dès ce moment la tranquillité fut rétablie [1].

[1] Cet emploi des pompes dans une circonstance analogue rendit populaire, trente ans après, le souvenir du comte de Lobau. Celui-ci en dut-il l'idée à quelque entretien avec le général Godart, par exemple dans les tristes loisirs de Dresde en 1813 ?

V. AAE, aux notes, sur la terminaison de cette agitation.

Les passions religieuses causèrent encore quelque émotion à Carcassonne (27 frimaire, 18 décembre), à Perpignan, qui était alors du même diocèse (nivôse, fin de décembre). L'évêque se rendit dans cette dernière ville, et y montra des dispositions modérées et conciliantes dans lesquelles il persista désormais. Il refusa même l'archevêché de Narbonne et celui d'Auch, pour rester à Carcassonne, où il mourut le 19 septembre 1824.

Le préfet, piqué sans doute de l'espèce de supériorité que j'avais acquise, quoique éloigné pourtant d'en prétendre le moindre mérite, me fit quelques tracasseries auxquelles je ne devais point m'attendre. Il se plaignit que l'officier commandant le détachement n'avait pas fait son devoir, en ne pénétrant point dans l'église pour empêcher d'iusulter les prêtres à l'autel. Il voulait enfin que cet officier fût jugé par les tribunaux. Ma réponse était bien simple : pourquoi le maire, à la disposition duquel était ce détachement, et qui se trouvait à la tête, s'en laissa-t-il imposer à l'entrée de l'église par la multitude, et n'osa-t-il pas eutrer lui-même? Le détachement était pour le protéger; l'officier devait en tout déférer à ses ordres; et de fait il remplit sa mission comme il le devait. S'il y avait des coupables à punir, ce ne pouvaient être que le maire et le commissaire de police. Je m'opposai conséquemment à ce que l'officier fût puni.

Le lendemain, un homme respectable de la ville, M. Fabre, président du tribunal criminel, vint me dire en confidence que le préfet cherchait à me faire une mauvaise affaire auprès du gouvernement. Surpris d'un pareil procédé de la part du préfet, procédé que je méritais d'autant moins que j'avais toujours tâché à agir de concert avec lui, et que d'ailleurs je n'avais pris que des mesures sages, qui avaient réussi à rétablir la tranquillité, je me déterminai alors à faire de mon côté un rapport très détaillé dans lequel je n'omis point les fautes graves qu'avait commises le préfet en cette journée, aiusi que la faiblesse des autres autorités locales. Je fus obligé par la même raison d'écrire toutes les mesures, que j'avais prises moi seul, pour empêcher l'insurrection. Mon rapport était si vrai et si concluant,

que peu de temps après le préfet reçut sa destitution [1].

Je ne devais pas rester longtemps sans avoir encore quelque chicane à surmonter. Celle dont je veux parler ici ne mérite guère qu'on la rapporte. Cependant j'en veux faire mention pour prouver combien les hommes méchants et ineptes sont toujours dangereux. Le chef de bataillon Tréboutte, qui était parti pour Brest afin d'embarquer [2], était parvenu à engager les membres qui composaient son conseil d'administration à se joindre à lui pour me dénoncer au gouvernement, comme ayant fait du tort aux soldats de ce bataillon, et en avoir diverti les fonds. Deux commissaires du gouvernement et un sous-inspecteur aux revues arrivèrent inopinément à Carcassonne pour vérifier mes comptes, et s'assurer de ce que j'avais donné au 2e bataillon embarqué [3]. Ils se convainquirent bientôt de la fausseté de la dénonciation,

[1] Il fut remplacé par Trouvé, qui arriva à Carcassonne le 10 nivôse (30 décembre 1802). Son fils, l'historien, dans ses *Souvenirs*, dit que le passage de Carcassonne à Genève fut un avancement; mais il reconnaît que, là où ces scènes se produisirent, le gouvernement les imputa à la maladresse des préfets. En effet, l'excès de zèle du clergé installé, et les sympathies réveillées pour les prêtres qui n'avaient pas quitté la France ni résisté au gouvernement, se manifestèrent dans bien des endroits.

[2] Lors du débarquement au Cap Français, le 6 pluviôse an X (26 janvier 1802), son bataillon enleva le premier canon à l'ennemi. Il fit partie de la division Rochambeau.

Un arrêté du 12 floréal an X (2 mai 1802), distribuant les troupes coloniales en cinq demi-brigades d'infanterie de bataille et deux d'infanterie légère, désigna le 2e bataillon de la 79e pour compléter la demi-brigade d'infanterie de bataille dite 7e, et un détachement, encore de la 79e, pour la demi-brigade dite 6e.

Lors de la capitulation du môle Saint-Nicolas, le 16 frimaire (8 décembre 1803), Tréboutte fut du nombre des prisonniers. Il rentra en France le 12 juillet 1812, reçut une retraite et se retira à Voiron (1812), où il mourut en 1840.

[3] *V.* AY, aux notes.

La 79e demi-brigade était ramenée à trois bataillons : 1er et 3e à Carcassonne, 2e à Narbonne; deux compagnies dans l'Ariège.

et du ressentiment qui y avait donné lieu. Ces commissaires rendirent un compte très satisfaisant de mon administration.

Sur la fin de fructidor an XI, je me transportai avec mon régiment à Bayonne[1], et, en vendémiaire an XII, je reçus en incorporation la 77e demi-brigade.

Deux mois après, je reçus l'ordre de me rendre à Bordeaux, où je complétai mes deux premiers bataillons à 1,800 hommes présents qui allèrent occuper les cantonnements de la Rochelle et de Rochefort. Le 3e bataillon tint garnison à Bordeaux, et le 4e était resté à Bayonne[2].

En nivôse, je réunis à la Rochelle mes deux bataillons. Ayant reçu à cette époque quatre sabres et deux fusils d'honneur[3] pour six militaires du régiment qui s'étaient précédemment distingués, j'engageai le général de brigade commandant le département[4] à vouloir bien assister à la distribution de ces armes, pour y donner plus d'éclat. Soit contrariété ou autrement, ce général refusa de s'y trouver, sous prétexte que le temps n'était point assuré, et me fit dire qu'il n'était point nécessaire que mon régiment fût conduit sur la place d'armes, et que je devais faire la cérémonie devant le quartier.

Je fus très mécontent d'une semblable réponse. Je n'en fis pas moins la distribution sans lui avec toute la solennité que je pus y apporter ; mais dès ce moment nous ne fûmes plus bien ensemble.

Commandant par intérim une brigade de corps d'ar-

[1] *V.* AAF, aux notes.

[2] *V.* AAG, aux notes.

[3] Un arrêté du 4 nivôse an VIII (26 décembre 1799) avait institué les armes d'honneur. Les six armes dont il s'agit avaient été conférées en même temps que la croix d'honneur au colonel (19 frimaire, 12 décembre 1803).

[4] Le général Fuziers.

mée faisant partie du cantonnement de Saintes, je me trouvai sous les ordres immédiats des généraux qui appartenaient à ce corps d'armée, et non des généraux appartenant à la division territoriale. Je ne devais fournir que les gardes de la place, et je n'avais point d'ordres à recevoir ni du général commandant le département, ni du commandant d'armes [1]. C'est ce qui fit que je fus continuellement aux prises avec ces deux messieurs tant que le corps d'armée exista. Je fus mis une fois aux arrêts par le général commandant le département, et, deux heures après, le général de brigade, qui venait d'arriver pour prendre le commandement de la brigade, ordonna la levée de mes arrêts. C'était une zizanie et une rivalité de pouvoirs à n'en point finir.

Le général de brigade sous les ordres duquel j'étais ayant reçu l'ordre de se rendre à la tête d'une expédition pour Saint-Domingue [2], je demandai de suite à partir pour l'armée, et quinze jours après, en germinal an XIII, je me mis en marche avec mes deux bataillons pour l'Italie. C'est ce qui ne plut pas trop à MM. le général et commandant d'armes à la Rochelle [3]. Pour moi je leur fis mes adieux de bon cœur. En passant à Lyon, nous y restâmes huit jours, et ensuite nous nous dirigeâmes sur Turin et Casal, où nous cantonnâmes trois mois [3].

[1] *V.* AAH, aux notes.

[2] On parlait plutôt de la Guadeloupe. L'embarquement se fit en nivôse (janvier 1805). En réalité, il s'agissait de coopérer avec la flottille de Boulogne.

[3] *V.* AAI, aux notes.

CHAPITRE VII

ITALIE ET DALMATIE

MARS 1805 - JUILLET 1806

Campagne d'Italie sous Masséna. — Le 79e régiment dans la division Molitor et la brigade Valori. — Passage de l'Adige. — Rôle considérable de Godart et du 79e, par la destruction d'une colonne autrichienne, dans la bataille de Caldiero : malveillance de Molitor. — Les Autrichiens suivis pas à pas par le 79e à l'avant-garde : engagements à Vicence, à la Brenta, etc. — Corps autrichien sous Rohan défait et pris à Mestre. — Marche jusqu'à Laybach. — Paix.

Entrée en Dalmatie. — Les négociations au sujet de Cattaro amènent Lauriston à se trouver bloqué dans Raguse par les Monténégrins et les Russes. — Expédition de Molitor avec le 79e pour débloquer Raguse; marche pénible et hardie de Stagno à Raguse. — Les Monténégrins. — Ils sont dissipés; retranchements russes enlevés. — Godart, conseiller et guide de l'expédition, oublié dans les rapports officiels.

Dans ces entrefaites, la guerre ayant été déclarée entre l'Autriche et la France, je reçus l'ordre de me rendre avec mon régiment sur l'Adige où se rassemblait l'armée.

Le 7 brumaire an XIV, l'armée passa l'Adige. La division dont je faisais partie le passa à Vérone. Les compagnies de voltigeurs des quatre régiments formant notre division poussèrent l'arrière-garde ennemie jusqu'à la fameuse position de Caldiero, où l'armée autrichienne était réunie. Dans cette journée j'eus un de mes plus braves capitaines, Duquesne, blessé dangereusement, ainsi que quelques officiers et voltigeurs.

Le lendemain 8, le maréchal Masséna qui nous commandait fit placer trois divisions en ordre de bataille, en attendant les rapports de nos deux autres divisions qui manœuvraient sur nos flancs et sur ceux de l'ennemi. Le prince Charles[1] nous fit aussitôt attaquer de front ; nos divisions du centre furent repoussées. Celle



dont je faisais partie, tenant la gauche, reçut l'ordre de se porter en avant. Je commençai mon mouvement avec mes quatorze compagnies de fusiliers faisant face au flanc droit d'une colonne ennemie de 4 à 5,000 hommes qui marchaient sur la grande route pour soutenir leurs tirailleurs, lorsque, arrivé à cent cinquante pas de cette colonne, je fis faire une décharge de mousqueterie, et fis

[1] V. AAJ, aux notes.

ensuite foncer dessus à la baïonnette et au pas de charge. Jamais déroute ne fut plus complète. Je fis près de 1,200 prisonniers, dont une quarantaine d'officiers.

On apercevait un régiment de hussards ennemi qui venait au secours de cette colonne, cachant sa marche à la faveur d'un village où nous avions heureusement six de nos compagnies postées. A peine ce régiment fut-il arrivé à demi-portée de balle du village, que ces compagnies firent une décharge qui le fit promptement rétrograder, et nous sauva d'un assez mauvais pas, puisque cette cavalerie manœuvrait de manière à nous couper par nos derrières.

La retraite de cette colonne dont j'avais réussi à prendre tant de prisonniers, celle du régiment de hussards qui venait à son secours, changèrent entièrement la face des choses. Nos divisions, qui déjà étaient elles-mêmes en retraite, revinrent à la charge, et nous repoussâmes l'ennemi jusque dans ses retranchements de Caldiero où nous le maintînmes, et nous restâmes maîtres du champ de bataille. Je perdis dans cette journée 127 sous-officiers et soldats, tués ou blessés, plusieurs officiers blessés grièvement, et presque tous généralement ou furent touchés légèrement ou eurent leurs habits criblés de balles. Pour ma part j'eus mon chapeau percé d'un biscaïen, et trois balles percèrent mes habits, très heureux d'en être quitte à si bon marché[1].

Après les succès de cette bataille, auxquels j'ose me flatter que mon régiment eut la plus grande part, je dus être indigné d'apprendre le lendemain que, dans le rapport que mon général de division avait fait au maréchal, il annonçait que la division était montée la veille à

[1] *V.* AAK, aux notes.

l'assaut pour prendre les redoutes ennemies à la baïonnette, citait tel et tel régiments pour s'être distingués, et ne faisait mention du 79e que pour dire qu'il ne s'y était point trouvé, et qu'il avait manœuvré ailleurs avec son général de brigade : c'était le général Valori. Que pouvait-on reprocher à mon régiment pour qu'il méritât de n'être point mentionné honorablement comme les autres dans le rapport du général de division ? Parce que, prétendait-on, il avait fait une fausse manœuvre. En cela il n'avait fait qu'obéir aux ordres de son général de brigade. Au reste, on pourrait mettre en doute lequel des deux généraux fit la plus fausse manœuvre, ou du général de division qui se fit battre avec le restant de la division sur le flanc gauche de l'armée, et ne réussit qu'à faire échiner son monde ; ou du général de brigade qui, avec mon régiment seul, parvint à couper à propos et à mettre en déroute une forte colonne qui poursuivait nos divisions en retraite, et peut-être sauva l'armée par sa prétendue fausse manœuvre ? Il y aurait beaucoup de choses à dire qu'on ne peut pas toujours se permettre. Je me plaignis fortement, ainsi que le général de brigade, au maréchal, qui fut obligé de convenir de la vérité, et de la réussite de notre manœuvre ; mais le rapport qui était déjà fait au gouvernement n'en resta pas moins le même[1].

Le 11 brumaire, l'armée autrichienne ayant battu en retraite, nous suivîmes de très près son arrière-garde. L'ennemi, qui avait de forts magasins dans Vicence, s'y tint vingt-quatre heures pour avoir le temps de les évacuer. Le maréchal y fit jeter des obus qui brûlèrent plusieurs maisons sans aucun résultat. Nous traversâmes

[1] *V.* AAL, aux notes.

cette ville où je laissai quatre compagnies de mon régiment. Vers midi, notre avant-garde atteignit l'arrière-garde ennemie à un village distant de trois lieues de Vicence, et l'en chassa au pas de charge. Elle y fit 500 prisonniers ; le restant fut poursuivi pendant deux lieues jusqu'à la rivière de la Brenta, où il la passa et brûla le pont.

Nous arrivâmes vers le soir en face de cette rivière derrière laquelle l'ennemi était rangé en bataille, et avait sept ou huit pièces de canon en batterie contre nous. Le restant de la journée se passa en se canonnant de part et d'autre, et dans la nuit les Autrichiens battirent en retraite. A minuit, mes voltigeurs aux avant-postes s'en étant aperçus, je m'y rendis moi-même pour m'en assurer, et en effet, n'entendant plus aucun bruit, ni coups de fusil, j'empêchai que le restant du pont ne brulât. On travailla sur-le-champ à la réparation de ce pont, et, à la pointe du jour, notre cavalerie passa les gués, chaque cavalier ayant un voltigeur en trousse. A onze heures du matin, l'armée passa la Brenta et se dirigea sur Conegliano et Sacile, où elle prit position. Le lendemain matin nous nous portâmes sur Codroipo, Palmanova, et ensuite sur Gradisca qui fut emporté d'assaut, et où l'on fit environ 3,000 prisonniers.

L'armée arrivait à Gorizia, première ville des états d'Autriche, et y prit des cantonnements [1]. L'avant-garde seulement suivit l'ennemi jusqu'à Laybach.

A peine étions-nous arrivés à Gorizia que le maréchal apprit qu'une colonne de 10,000 Autrichiens qui s'était égarée dans les montagnes du Tyrol, et qui ne pouvait plus trouver aucun débouché, puisque nous tenions

[1] V. AAM, aux notes.

toutes les grandes routes, était rétrogradée, et se dirigeait sur Venise. Aussitôt il partit avec la division de grenadiers et deux divisions de grosse cavalerie, ainsi qu'une compagnie d'artillerie légère, pour la poursuivre. D'un autre côté, 4,000 hommes venant du royaume de Naples s'étaient portés sur Mestre pour couvrir Venise, de manière que la colonne autrichienne, rejointe et attaquée par le maréchal, déposa les armes et se rendit prisonnière de guerre [1].

Après cette expédition, l'armée quitta ses cantonnements de Gorizia, et se dirigea sur Laybach et Trieste [2]. Nous restâmes quelques jours à Laybach, et nous nous portâmes ensuite sur Gratz. Nous étions parvenus à moitié route de cette ville, lorsque nous apprîmes que la paix avait été conclue entre les deux nations [3]. Nous rétrogradâmes donc sur Laybach, et de là sur Udine où nous restâmes huit jours.

D'après le traité de paix, la Dalmatie ayant été cédée à la France, la division dont je faisais partie reçut l'ordre de se mettre en marche pour en prendre posses-

[1] Le corps autrichien dont parle Godart, sous les ordres de Rohan-Guémené, duc de Montbazon, émigré, avait échappé dans le Tyrol au général Loison, et avait forcé, le 27 brumaire, le passage par le col de Lavis, pour joindre le comte de Bellegarde, général autrichien commandant à Venise.

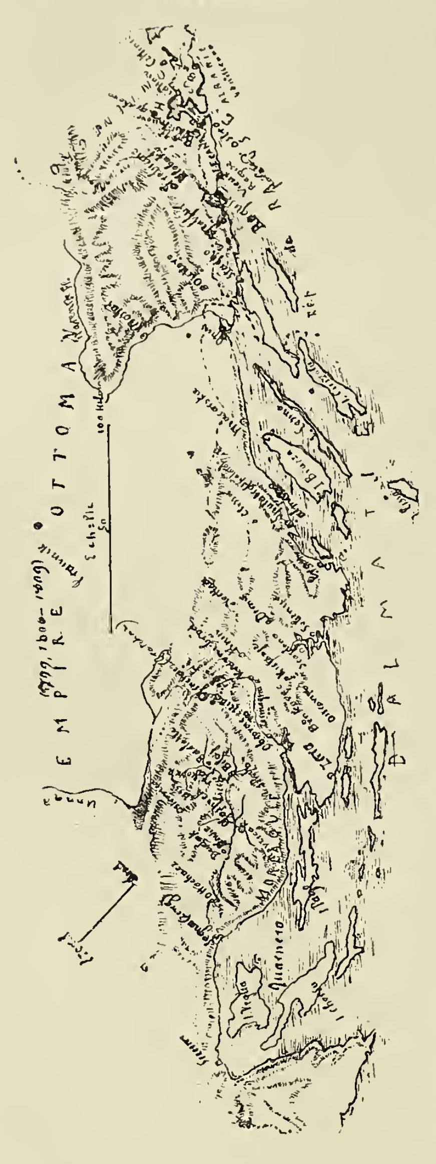
Gouvion Saint-Cyr, chef du corps venu de Naples, était allé de Padoue conférer avec Masséna à Gradisca, le 25 brumaire, et reçut le commandement de la droite des Français pour forcer à l'inaction Bellegarde. C'est ici le sens du mot *couvrir*.

Rohan, arrivé à Castelfranco avec 8,200 hommes, le 2 frimaire (23 novembre), attaqua Gouvion Saint-Cyr, eut 600 tués, 600 blessés, et fut pris avec le reste, c'est-à-dire 5 ou 6,000 hommes.

Masséna n'assistait pas à ce combat.

[2] Les opérations s'étendirent jusqu'à Fiume.

[3] Ce n'était pas encore la paix, mais seulement l'ouverture des négociations.



sion. Nous traversâmes la Croatie[1], et arrivâmes à Knin, première forteresse et ville de la Dalmatie. Je fis les fonctions de général de brigade, et fus chargé du commandement de l'arrondissement de Sebenico où je restai trois mois[2]. Je fis réparer et mettre en état de défense le fort Saint-Nicolo. J'allai ensuite prendre le commandement de Zara, où je restai encore trois mois.

Dans cet intervalle, le général de division Lauriston était arrivé à Zara, et en partit avec les 5e et 23e régi-

[1] *V.* AAN, aux notes.

[2] Il eut là tout son régiment que le 23e remplaça à Knin. Mais bientôt le 2e bataillon fut envoyé à Zara, un détachement au fort San-Nicolo, et deux compagnies à San-Pietro de' Nembi, à l'entrée du Quarnero.

ments de ligne [1] pour se rendre à Raguse, et prendre possession des Bouches de Cattaro. Arrivé à Raguse, le 27 mai, il fut forcé de s'y arrêter, attendu que les Russes venaient de s'emparer des Bouches de Cattaro (le 7 mars). Bientôt le général Lauriston fut réduit à se garder lui-même dans la position de Raguse que les Monténégrins, soutenus par les Russes, vinrent menacer et assiéger [2].

Que faire dans une semblable crise? Le général Lauriston, renfermé avec deux seuls régiments dans une ville assiégée par mer et par terre, ne pouvait espérer de secours que des troupes en arrière. Mon régiment était parti de Zara, et se trouvait dans la forteresse de Clissa; c'était le seul corps qui fût le plus à proximité de porter secours, quoique pourtant très éloigné de Raguse [3].

Le général de division gouverneur de la Dalmatie, connaissant combien il était pressant d'aller débloquer Raguse, et ne pouvant guère compter que sur le 79e qui se trouvait le plus en avant, et se reposant plus encore sur la bonté et la valeur des soldats qui le composaient pour entreprendre une expédition telle que le déblocus de Raguse, me fit l'honneur de me consulter à cet égard. Je ne balançai point à l'engager à ne

[1] La 5e demi-brigade, formée le 1er ventôse an IV (20 février 1796), des 146e et 193e, et du 1er bataillon de la 11e légère, servit en Italie, de l'an IV à l'an VIII, et se distingua à Castiglione, etc. Le 5e régiment reparut en Italie, et venait de se signaler à Caldiero.

La 23e demi-brigade, formée le 23 pluviôse an IV (12 février 1796), fit partie de l'armée de Sambre-et-Meuse, puis des armées d'Allemagne (an VI-an XII), servit sur l'escadre de Toulon, puis passa en Italie l'an XIV (1805).

[2] V. AAP, AAO, aux notes.

[3] V. AAP, aux notes.

point attendre davantage, et je lui répondis de mon régiment.

Nous nous embarquâmes en conséquence à Spalatro, sur la fin de juin, pour nous diriger vers Stagno. Nous naviguâmes assez heureusement la première journée. Le lendemain, une forte tempête nous força de relâcher à Macarska[1]. Plusieurs bâtiments manquèrent de périr ou furent obligés de rétrograder. Enfin, deux jours après, nous parvînmes à Stagno, petite ville des États de Raguse.

Outre mon régiment, qui était composé de 1,420 hommes[2], il y avait encore 300 hommes[3] du 81e régiment avec leur colonel[4]; 25 hommes du 23e de ligne[5] avec le colonel[6] de ce régiment qui voulait le rejoindre à Raguse; et 78 hommes des chasseurs d'Orient[7], ainsi que 300 Dalmates du canton de la Narenta[8]; en tout 2,123 hommes[9].

D'après les rapports, nous avions à combattre à peu près 3,000 Monténégrins, près de 3,000 Russes, avec leur escadre composée de huit à dix vaisseaux de ligne, et 300 révoltés du Canali[10]. Les Monténégrins et Cana-

[1] V. AAQ, aux notes.

[2] Le rapport de Montfalcon, adjudant-commandant, chef d'état-major de Molitor, dit 1,432.

[3] Montfalcon dit 283.

[4] Le colonel Bonté.

[5] Montfalcon dit 121 canonniers, mais Molitor n'en parle pas.

[6] Le colonel Mimal.

[7] Ou bataillon grec, formé en Egypte de Grecs et de Coptes. Il était de 147 hommes, quand, après la paix de Tilsitt, on l'envoya à Corfou.

[8] Molitor dit 300 pandours ou Morlaques, sous le colonel Crisogono; M. l'abbé Pisani 600 gardes nationaux dalmates sous le colonel Monkowich. Une autre relation dit 20 Morlaques : c'est peut-être le chiffre de ceux qui restèrent le 6 juillet, après la débandade de ce corps

[9] Jomini dit 3,500. M. Thiers 4,000! Molitor dit 1,670, mais, même en ne comptant pas les indigènes, son chef d'état-major en trouve 1836.

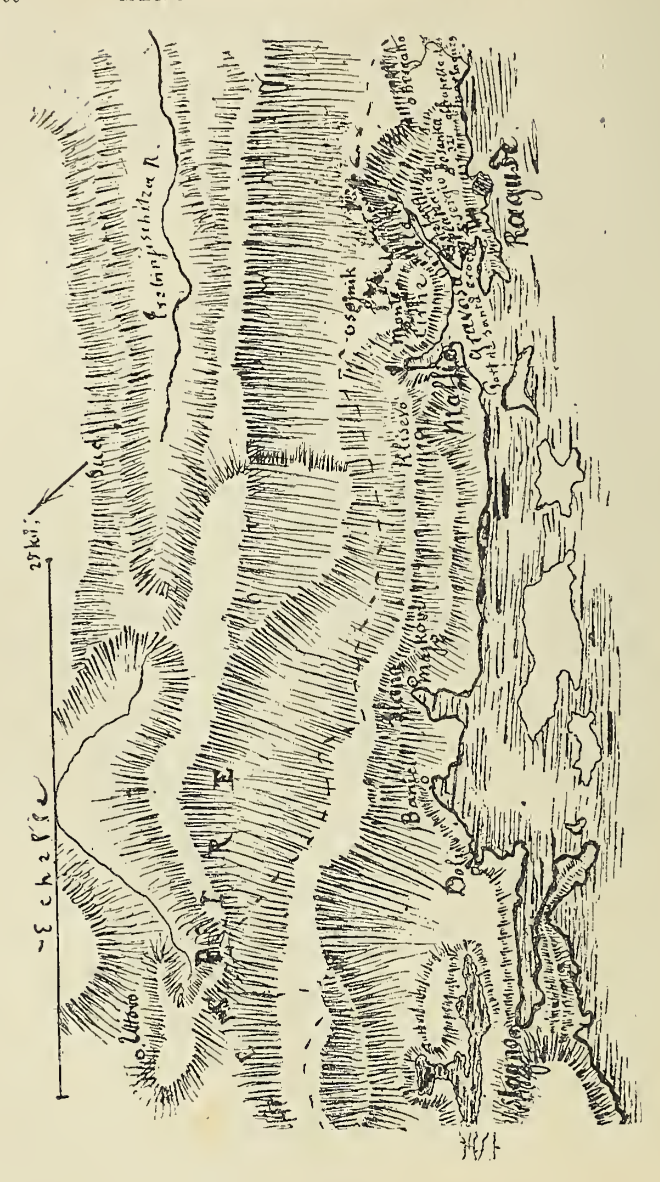
[10] Le Canali est le pays littoral, du vieux Raguse à Castelnuovo. — Au lieu de 6,000 ennemis, Molitor dit plus de 10,000.

lais, notamment les premiers, sont des peuples qui font uniquement leur métier de la guerre, et habitent les montagnes du Monténégro qui dominent les Bouches du Cattaro. Toujours ils sont en guerre avec les Turcs leurs voisins, dont ils ont toujours fait peu de cas. Habillés comme des barbares, et armés de fusils, pistolets et couteaux, ils sont d'autant plus dangereux qu'ils gravissent et descendent les rochers avec une vitesse incroyable, tirent très juste, et, à la manière turque, coupent impitoyablement les têtes de leurs ennemis blessés ou prisonniers.

Ces peuples, soutenus par les Russes, ayant assiégé Raguse, il n'en fallut pas davantage pour répandre la consternation dans tout le pays. Les habitants des campagnes se sauvaient par bandes et se cachaient dans les rochers, tant était grande la frayeur que leur inspiraient les Monténégrins.

Dans une pareille circonstance, il importait de monter l'esprit de nos soldats, assez aguerris à la vérité, mais qui étaient peu faits pour la plupart à la manière de faire la guerre avec des barbares semblables. Je ne leur dissimulai donc point à quelle espèce d'hommes ils auraient affaire, et le danger qu'il y aurait de faire le moindre pas rétrograde dans l'expédition que nous allions entreprendre. Tous me promirent de ne pas reculer, et tinrent parole.

Pendant les huit jours que nous restâmes à Stagno, pour nous organiser et prendre des renseignements, le général de division usa d'un stratagème qui réussit parfaitement, et fit peut-être plus que tout le reste pour nous faciliter le déblocus. Il paya généreusement un paysan qu'il chargea d'une lettre pour le général Lauriston, à Raguse, lettre dans laquelle il le prévenait


Raguse
Stagno

qu'il marchait avec 12,000 à 13,000 hommes pour le débloquer, et que son avant-garde était composée du 79e et quelques autres détachements. Ce paysan, comme on s'y attendait bien, fut arrêté et fouillé, et la lettre dont il était porteur fut remise à l'amiral russe, qui, ayant été dupe de nos forces supposées, conçut dès le moment de l'inquiétude et la croyance à l'impossibilité de nous résister.

La colonne, après ces dispositions faites, se mit en marche le 4 juillet après midi[1]; elle était formée dans l'ordre suivant :

L'avant-garde, composée de mes deux compagnies de voltigeurs et des 25 hommes du 23e de ligne, était commandée par le colonel Mimal; le corps d'armée, qui se composait de mon régiment seul était commandé par le général de brigade Delzons et par moi; l'arrière-garde, composée des compagnies du 81e, était commandée par le colonel Bonté. Les chasseurs d'Orient et les 300 Dalmates commandés par leurs chefs, flanquaient la colonne et servaient d'éclaireurs du côté du canal[2].

Tous les soldats, pour être plus lestes à grimper les montagnes, avaient laissé leurs gros effets à Stagno, et n'étaient chargés que d'une paire de souliers et de munitions de guerre et de bouche.

Nous marchâmes tout l'après-midi et pendant la nuit, dans des sentiers extrêmement raboteux, ne faisant que de très courtes haltes pour reposer, et voulant profiter de l'obscurité[3] pour masquer notre marche qui, de jour,

[1] A quatre heures du soir.

[2] Molitor ajoute à l'avant-garde une compagnie de voltigeurs du 81e, et les chasseurs d'Orient. A l'arrière-garde, il ne met des voltigeurs du 81e qu'une compagnie, et ajoute quatre compagnies du 79e. Mais il parle du 5 juillet, et Godart du 4.

[3] On passa par Doli, Banici, Slano, l'endroit le plus en vue des

aurait été aperçue, dans certains endroits, par les bâti ments russes.

Le 5, nous continuâmes de voyager jusqu'à quatre heures du soir, nous dirigeant sur le village de Malfi qui était encavé dans des montagnes. La descente très difficile qu'il nous fallait faire pour arriver nous fit apercevoir d'une centaine de Monténégrins qui formaient, sur l'autre revers de montagne, les premiers avant-postes de l'ennemi [1]. Aussitôt descendus et formés en colonne, quelques coups de fusil s'étant fait entendre contre nos éclaireurs, je pris une de mes compagnies de grenadiers, je fis battre la charge à deux tambours, et tout ce qu'il y avait de Monténégrins se sauva ; un seul fut traversé d'un coup de baïonnette [2]. Cette rencontre de l'ennemi, à laquelle nous ne nous attendions point aussi promptement, nous empêcha d'arrêter pour reposer. Il nous fallut aller prendre position sur trois pointes de rochers [3] où nous bivouaquâmes sans faire aucuns feux. De là, je reconnus les environs de Raguse que j'avais parcourus quelques années auparavant, et j'aperçus le canal d'Ombla. Je donnai au général de division l'idée de la situation de Raguse qui se trouvait de l'autre côté du canal, caché par les montagnes. Si l'ennemi n'eût pas gardé ce canal, large d'environ deux à trois cents

bâtiments russes, Majkovi, où on se reposa quatre heures. Il y avait à craindre sur la gauche et en arrière, à cause des mauvaises dispositions du pacha de Trébigne.

[1] Ce-jour là on passa par Riscizza, Curatnitza, Cuaneva, Klisevo, Gombach, par les rochers les plus escarpés et par une chaleur extrême.

[2] Montfalcon parle de plusieurs Monténégrins tués ou jetés à l'eau. C'est le combat de Malfi.

[3] C'est à Cirne, sur les hauteurs du Val Cralsi, très près de Malfi, à une lieue de Gravosa à vol d'oiseau. A ce moment Hadji-bey renseigna Molitor sur les forces ennemies.



Ossojnik
Golubov Kamen
Monts
Cirné
Ombla
S. Stefano
Gravosa
Port ou Riv. de Santa Croce
Plateau de S. Sergio
Bosanka
Bergatto
Ragusé
Chapelle des morlaques
Dubré

pas, et si l'on eût été sûr de trouver en arrivant à la rive des bâtiments de transport pour le traverser, il aurait été beaucoup plus court de prendre cette voie, qui, tout en nous faisant éviter des chemins longs et affreux, ainsi que plusieurs montagnes où l'ennemi s'était retranché, nous aurait conduits directement sur la hauteur de Bosanka [1], dernière position dominante de Raguse, et d'où les Monténégrins et les Russes bombardaient cette ville avec la plus grande facilité.

Mais il ne fallait point penser à prendre cette route. Toutes les probabilités s'y opposaient, et j'en détournai le général qui s'en était ouvert à moi, et s'en rapporta à mon avis.

En conséquence, le 6, à la pointe du jour, toute la colonne réunie se mit en marche longeant le canal [2]. A onze heures du matin, nous arrivâmes à la source, et nous fîmes une halte de demi-heure pour nous rallier ; deux canonnières russes qui, comme je l'avais supposé, se trouvaient dans le canal, nous ayant aperçus, le remontèrent et, tout en signalant notre apparition, tirèrent à boulet sur la colonne [3]. Les Dalmates, qui étaient sans doute peu habitués à un pareil bruit, et sur les apparences desquels on comptait beaucoup pour la fin de la journée, s'effrayèrent du boulet, et décampèrent

[1] Sur le plateau de San-Sergio.

[2] On suivait, sur les crêtes que contournent le val et le canal de l'Ombla, le chemin de Bergatto. Une relation porte qu'on fit d'abord passer et repasser deux compagnies le long de l'Ombla au pied du rempart de rochers, bien en évidence, pour tromper l'ennemi sur la direction de notre marche.

[3] Une relation fait croire qu'elles tirèrent dès la veille. Mais, la veille, Godart n'avait que supposé que leur présence. Ces canonnières n'étaient pas les seules. Molitor parle de l'Ombla couverte de canonnières, qui coopéraient avec l'armée russe et les bâtiments de la pleine mer à l'investissement de la place.

sans qu'on pût parvenir à les rassurer. Il en resta seulement une vingtaine et les chefs qui nous furent fidèles. Cet abandon, loin d'attiédir le courage de nos soldats, ne prêta qu'à les faire rire et à leur faire dire qu'ils se passeraient bien de pareils camarades pour leur aider à vaincre les Monténégrins.

Vers le midi, l'avant-garde se mit en mouvement avec le général de division. Nous approchions des premières positions de l'ennemi [1]; et il nous fallait traverser une portion du territoire turc [2] pour y arriver. Les Monténégrins occupaient la hauteur de trois montagnes très escarpées que le général de division fit attaquer sur-le-champ de front [3]. Pendant ce temps je fus chargé de les tourner avec mon premier bataillon afin de pouvoir les prendre en flanc. Cette manœuvre les mit en pleine déroute, et nos voltigeurs suivaient au pas de course les Monténégrins qui se retirèrent en grand nombre sur le haut d'une montagne, à deux portées de fusil [4], de l'autre côté de la route que nous devions tenir.

Mon premier bataillon, commandé par le général de brigade Delzons, dut suivre le mouvement de l'avant-garde qui se portait pour attaquer le petit fort où les Russes étaient retranchés [5]. Je reçus l'ordre de rester de ma personne avec mon deuxième bataillon sur la hauteur de Bergatto, pour attendre l'arrivée de l'arrière-

[1] Il avait sa gauche protégée par les canonnières de la rivière Santa-Croce ; sa droite appuyée aux hauteurs à pic et couverte par le fort Zbarine ou Zarina, dépendant du pachalik de Trébigne.

[2] On y avait déjà passé à Osojnik, non loin du fort Zbarine, toujours par des rochers extrêmement escarpés.

[3] Vers deux heures après midi. L'avant-garde se composait alors des voltigeurs du 79e et du 81e, et des chasseurs d'Orient (Montfalcon).

[4] A l'est de l'avant-garde française en marche.

[5] Molitor était en tête.

garde dont la nécessité de marcher homme par homme allongeait et retardait la marche, et pour contenir en même temps le fort rassemblement de Monténégrins qui se tenait là en observation, sur la montagne opposée à Bergatto.

Aussitôt l'arrivée de l'arrière-garde à ma position, je me mis en marche avec mon bataillon pour rejoindre le premier. Le fort venait d'être pris d'assaut, et les Russes, abandonnés par les Monténégrins, se mirent en pleine retraite sur Bosanka[1] leur dernier retranchement, où on ne leur donna pas le temps de s'arrêter[2], tant nos premiers succès, en déconcertant l'ennemi, avaient ajouté à l'ardeur des soldats! Il n'eut pas la possibilité de rien emporter. Canons[3], bagages et munitions, tout fut abandonné par les Russes qui se retirèrent sur Gravosa où ils s'embarquèrent.

La ville était au pied de la hauteur que nous occupions, et beaucoup doutaient encore que ce pût être Raguse. On n'y découvrait âme qui vive, et on doutait que la garnison pût y être, et ne pas avoir entendu les coups de fusil tirés sur la montagne. Je proposai au général de division un moyen bien simple pour nous faire apercevoir, et nous assurer en même temps si les Français étaient toujours dans Raguse. C'était de faire réunir tous mes tambours sur le point le plus découvert, de leur faire battre des marches françaises, et de

[1] Exaltés par le souvenir des cruautés exercées lors du combat du 17 juin, et par le cri de : Vive l'Empereur ! nos soldats s'élancèrent, sans tirer, sur la position de Malini ou le Ier corps russe les arrêta un instant. Mais, abandonnés par les Monténégrins et craignant d'être coupés, ils évacuèrent Bergatto, et se mirent en bonne position derrière Bosanka.

[2] On les chargea à la baïonnette.

[3] Quatre canons, trois mortiers.

mettre nos chapeaux en l'air sur le pommeau de nos épées. Ce signal fut promptement aperçu de la garnison



Dessin d'un militaire du 79[e] régiment de ligne, en garnison à Raguse, sous le colonel Godart (1806-1809).

et des Ragusains[1]. Sur-le-champ, la joie succède à l'ef-

[1] Il était environ sept heures du soir. Vers cinq heures et demie, un Turc était entré à Raguse annonçant que les Russes étaient attaqués vers Bergatto. Ensuite Lauriston avait vu des Russes monter en hâte vers San-Giovanno. Il rassembla les troupes disponibles pour sortir par la porte des Filles sur Santa-Croce. Mais les Russes disparurent des hauteurs de San-Sergio.

On sort de ce côté : au bout d'un quart de lieue on voit des troupes sur les hauteurs, du côté de la chapelle des Morlaques. (C'est là que

froi; les portes sont ouvertes, et la foule se porte au-devant de nous, et fait porter sur la montagne tous les rafraîchissements dont ils se doutaient que nous avions le plus pressant besoin. L'heureuse nuit que nous passâmes après cela! Quoique couchés sur les rochers, le besoin de reposer après tant de fatigues, et l'idée flatteuse d'avoir réussi ne pouvaient que nous causer un sommeil agréable.

Ainsi finit ce fameux déblocus qui ne fut rien par le fait, puisque nous ne perdîmes que très peu d'hommes dans la journée du 6. Mais on ne peut pas se dissimuler que la réputation de la quantité et de l'espèce d'ennemis que nous avions à combattre, les fatigues et les privations qu'il nous fallut endurer pendant trois jours de marche dans des rochers et des sentiers inconnus, le courage dont il fallait s'armer pour vouloir réussir dans une expédition aussi douteuse, étaient capables de paralyser les efforts des plus intrépides. Quelques soldats moururent de soif, d'autres furent obligés de boire de leur urine pour se désaltérer [2].

Mon régiment, qui avait eu la plus grande part à la gloire de cette heureuse journée, ne fut cependant pas le mieux récompensé. Cinq décorations seulement lui furent accordées [3]. J'eus la douleur que, dans le rapport

se place l'expédient suggéré par Godart.) Le jour baissait: 200 hommes envoyés pour les reconnaître rencontrent à mi-côte six chasseurs d'Orient qui les instruisent du combat. (Journal de Lauriston.)

[1] Des troupes de la ville courent vers la porte des Filles, sortent pour atteindre les Russes : mais on ne peut en prendre que vingt-trois (Journal de Lauriston).

[2] Molitor dit qu'il y eut cinq blessés et un mort. Montfalcon ayant pu être mieux renseigné (son rapport est du 13) dit que deux hommes moururent de soif.

[3] *V.* AAR, aux notes.

qu'on avait fait au gouvernement, on n'avait nullement fait mention de moi. Mes officiers sentirent l'injustice du procédé dont on usait à mon égard; je rongeai mon frein, et je n'en fus pas moins disposé à continuer de servir avec tout le zèle qui m'a toujours animé.

CHAPITRE VIII

DALMATIE

(JUILLET 1806-MARS 1809)

Arrivée de Marmont. — Deux entreprises malheureuses contre les Bouches de Cattaro. — Godart malade. — Rôle brillant du 79e au combat de Castelnuovo : incendies. — Le vieux Raguse évacué. — Turcs de Trébigne alliés des Français : les têtes coupées.

Paix de Tilsitt : les îles de Dalmatie et les Bouches de Cattaro à la France. Construction de routes.

Le Turc Hadji-bey, seigneur d'Outtovo, soutenu par les Français contre ses frères, paye cher cette alliance et trois expéditions où marche surtout le 79e régiment. — Protestation des trois colonels contre cet emploi de leurs régiments. — Hadji-bey étranglé par ses frères.

Le 12 juillet, le général de division prit ses dispositions pour retourner en Dalmatie. Je le suivis avec environ la moitié de mon régiment, jusqu'à Macarska, où je restai vingt jours[1]. Le général se rendit à Zara, son quartier général.

Pendant le temps que je restai à Macarska, le général duc de Raguse[2], arriva en qualité de commandant en chef la Dalmatie, et me donna l'ordre, à son passage, de

[1] Le 2e et le 3e bataillon du 79e restèrent à Raguse avec 804 hommes d'effectif, sur 2,600 hommes de garnison. Molitor s'en retourna avec le 1er et les grenadiers.

Vers ce temps-là (juillet) arrivèrent au 3e bataillon les débris du détachement envoyé en Espagne en 1805. Ils étaient à Cadix 200 soldats et cinq officiers, quand un ordre leur fut adressé (décembre) de rejoindre le dépôt du 79e à Mantoue.

[2] Ce titre est une anticipation. Marmont arriva le 4 juillet à Zara, et le 1er août à Raguse.

rejoindre le restant de mon régiment que j'avais laissé à Raguse. Il projeta aussitôt de s'emparer du fort de Castelnuovo et des Bouches de Cattaro, dont les Russes et les Monténégrins s'étaient rendus maîtres. Plusieurs régiments de la garde royale italienne étaient arrivés en Dalmatie. Il les fit venir et réunir aux autres régiments dans le Canali, pays entre Raguse et Castelnuovo. Le général en chef fit établir des batteries à Molonta et jusqu'à la pointe d'Ostro, pour inquiéter l'escadre russe; mais ces dispositions préliminaires n'eurent pas d'abord toute la réussite qu'on en espérait. Toutes les troupes furent obligées, quelque temps après, d'abandonner tous leurs travaux et leurs batteries, et de se retirer du Canali sur le vieux Raguse [1].

Les pertes qu'on fit dans cette retraite furent immenses. Quantité de bâtiments chargés d'habillements ou de provisions de bouche furent enfoncés ou brûlés. Plus de cent mille rations de biscuits furent jetées à la mer [2]. Le jour de notre retraite, je tombai malade par suite des grandes fatigues que j'avais essuyées depuis notre entrée à Raguse. Je me fis évacuer sur cette ville, où je restai six semaines au lit [3].

Les troupes campées au Vieux-Raguse étant reposées, le général en chef résolut de se porter de nouveau dans le Canali et de faire attaquer de vive force Castelnuovo [4]. Le 1er octobre, à la pointe du jour, l'armée

[1] *V.* AAS, aux notes.

[2] Marmont atténue fort ces pertes.

[3] A peu près du 27 septembre au 7 novembre. *V.* AAT, aux notes.

[4] Le 29 septembre, 6 ou 7,000 Russes, flanqués de 4 ou 5,000 Monténégrins, et de 2,000 Grecs sujets turcs, descendirent de Castelnuovo pour couper les Français par le col de Bilibrick.

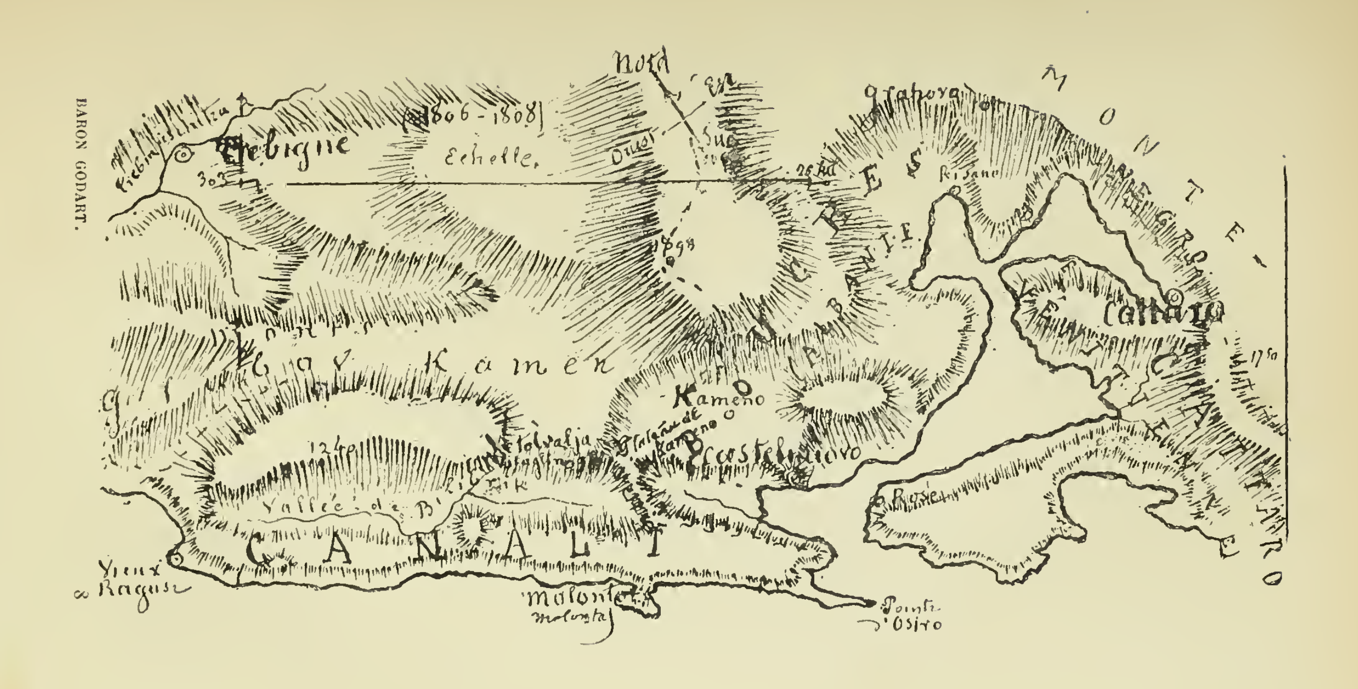
De son côté Marmont part, la nuit, avec Lauriston et 5,900 baïonnettes pour remonter la vallée du Canali, sur trois colonnes. Celle du

n'était tout au plus qu'à une lieue de ce fort, et prenait sa direction vers ce point. Mon régiment faisait tête de colonne, et marchait dans des sentiers où l'on ne pouvait passer que l'un après l'autre. Le pays, coupé par des monticules, empêchait de découvrir à une certaine distance. Tout à coup[1] le commandant de mon premier bataillon, homme très expérimenté à la guerre, s'aperçut très heureusement que des divisions russes s'approchaient pour s'emparer d'une hauteur dite la position de la Chapelle. Sur-le-champ, il presse la marche de son bataillon, et sa compagnie de grenadiers arrive à temps à la Chapelle, et fait le coup de fusil en attendant les autres compagnies qui se rangent successivement. Le feu devient de plus en plus vif; mon deuxième bataillon arrive également, tourne la position dans le bas du mamelon, et s'engage de si près avec l'ennemi qu'on ne se battit plus qu'à la baïonnette avec un acharnement incroyable. Les officiers et les soldats se tenaient au collet avec les Russes. L'ennemi, bien supérieur en

centre, formée du bataillon d'élite et du 79e, est commandée par le général Launay. On combattra hors de la portée de l'escadre russe. Le bataillon d'élite attaque, le gros du 79e est tenu en réserve.

Le 30, l'ennemi recule. Lauriston tourne le plateau de Kameno; Launay, avec le bataillon d'élite, suit le contour du plateau au-dessous des crêtes; le 79e et le 23e avancent par la vallée même de Bilibrik; puis le 79e attaque de front, et joint Launay. Les Russes disparaissent; les campagnards tiennent quelques instants, ont 60 morts, puis gagnent les crêtes. La nuit mit fin à ce combat de Bilibrik.

[1] Le 79e, avec le 18e, le 23e et les Italiens, marchait dans la vallée pendant que Lauriston poursuivait à gauche sur les hauteurs où est Castelnuovo, et était suivi de Launay avec le bataillon d'élite et le 11e régiment. Les voltigeurs du bataillon d'élite sont repoussés; mais les grenadiers de ce bataillon et le 79e en colonne débusquent paysans et Russes, qui fuient. On atteint un endroit où le vallon très resserré s'ouvre tout à coup et fait voir en plaine 4,000 Russes, se dirigeant vers la position de la Chapelle. Marmont s'attribue le mérite d'avoir lancé le 79e. Du reste, il loue fort *les admirables tirailleurs* de ce régiment.



BARON GODART. 8

nombre, allait finir par écharper ou prendre mes deux bataillons qui s'étaient lancés avec trop d'ardeur, lorsque le colonel Mimal, du 23e de ligne, accourut à leur secours, et nous nous emparâmes d'un second mamelon[1], et chassâmes de position en position l'ennemi qui n'eut que le temps de s'embarquer[2] pour se sauver dans ses vaisseaux.

On prit position sur les hauteurs de Castelnuovo[3], et le 2 octobre, au matin, le général en chef fit mettre le feu à tous les magasins russes qui se trouvaient aux environs, en présence des vaisseaux qui faisaient un feu épouvantable contre nous.

Plusieurs maisons qui appartenaient à des Bocchais révoltés furent également brûlées, et nos soldats animés allaient porter le fer et la flamme jusque sous les canons du fort, et à la vue des Monténégrins dont les cris de rage étaient épouvantables. Plusieurs jeunes soldats, notamment de la garde royale italienne, furent victimes de leur ardeur et du peu de précaution qu'ils mirent à combattre les Monténégrins. Une vingtaine d'entre eux eurent la tête tranchée. Quelques-uns furent pris par les Monténégrins, et inhumainement brûlés vifs dans les maisons auxquelles ces jeunes soldats venaient de mettre le feu[4] !

[1] Les hauteurs de Vitaglina, que le 79e gravit par sa gauche se ralliant à Lauriston avant que celui-ci ait tourné Castelnuovo. Le 23e, conduit par son colonel Mimal et le général Delzons, continue de charger l'ennemi, et le 79e devient réserve.

[2] Protégés par le feu de l'escadre et celui du fort.

[3] Le 79e logea à Vitaglina.

[4] Une attaque soudaine de 1,000 ou 1,200 campagnards et de quelques Russes avait fait reculer les quatre compagnies formant nos postes de gauche. La garde italienne et un bataillon du 79e, commandés par le général Launay, les repoussèrent : on cita surtout la charge faite par les Italiens.

L'ennemi perdit dans ces journées : Russes, 350 (ou 250) morts,

Après cette expédition, le général en chef rentra, le 3 octobre, avec les troupes au Vieux-Raguse[1]. Le 79e et le 23e furent les deux régiments qui perdirent le plus de monde. Le général me fit ses plus grands compliments sur la valeur de celui que je commandais, et me témoigna son regret de ce que je n'avais pu me trouver à sa tête. Je devais en éprouver plus que personne; mais que faire?

Le camp du Vieux-Raguse ne tarda pas à être dissous, et plusieurs régiments quittèrent les États de Raguse pour retourner en Dalmatie. Le 79e, qui continua de rester au camp[2], fut aussi obligé, quelque temps après, de l'évacuer[3], attendu que quatre vaisseaux de ligne vinrent mouiller à demi-portée de canon.

On supposa que les Russes pouvaient tenter un débarquement, et on s'empressa de fortifier les hauteurs de Raguse; on construisit à la hâte deux forts en pierres sèches[4], et les troupes campèrent[5]. Bientôt, on sut que l'approche de ces vaisseaux n'était qu'une menace feinte pour attirer l'attention sur Raguse, et couvrir

600 à 700 (ou 500) blessés, 211 prisonniers; indigènes 400 morts (dont 200 dans cette dernière attaque) et 800 blessés.

Nous eûmes 25 morts (chiffre évidemment au-dessous de la réalité) et 130 blessés.

[1] V. AAU, aux notes.

[2] Il y resta une brigade.

[3] Les deux bataillons du 79e, dans Raguse, avaient leur effectif porté à 1,836 hommes (20 novembre). C'était toujours le régiment de la Dalmatie dont l'effectif était le plus fort. L'effectif de l'armée était de 21,500.

[4] On croirait, en lisant Marmont, à un ensemble de fortifications solidement exécutées. Une des plus importantes fut le fort Impérial sur le mont San Sergio, là où les Russes étaient postés pour le siège de Raguse.

[5] Le 1er bataillon fut posté à Bosanka.

ainsi la marche d'autres vaisseaux qui allèrent s'emparer de l'île de Curzola[1].

Je reçus à cette époque l'ordre de faire partir pour mon dépôt, à Venise[2], mes magasins et les cadres de mon 4e bataillon qui m'avait rejoint en Dalmatie.

Les Turcs du pachalik de Trébigne, qui alors étaient en guerre avec les Monténégrins et les Russes, réclamèrent le secours des Français, comme alliés[1], et comme étant voisins de Raguse. Plusieurs bataillons, dont un de mon régiment, furent camper près de Trébigne, où étaient rassemblés 2 à 3,000 Turcs. L'ennemi cherchait à s'emparer d'une forteresse turque qui se trouvait aux environs. Des dispositions d'attaque sont faites. Les Turcs et les Français attaquèrent si vigoureusement les assiégeants qu'ils furent obligés de se retirer. Une centaine de Russes furent faits prisonniers par les Turcs, qui étaient en train de leur couper la tête, lorsque le général de brigade Launay et nos officiers, par un mouvement de générosité et d'humanité, offrirent leurs bourses, et conjurèrent le chef de ces barbares de suspendre et d'épargner ces malheureux, ce qu'ils obtinrent du pacha[2].

La paix faite à Tilsitt entre la Russie et la France[4] mit

[1] L'amiral Siniavine y débarqua le 10 décembre. Le chef de bataillon Orfango, avec 4 ou 500 hommes, repoussa un assaut le 11, et se rendit le 12. Brazza et même Stagno furent occupés un instant. Les forces navales russes montèrent à onze vaisseaux et onze frégates : mais la majeure partie passa bientôt dans la mer Egée.

Le dépôt y avait été transféré de Padoue. Les cadres des 4e bataillons des autres régiments étaient déjà partis. Ceux du 3e et du 4e bataillons du 79e furent ramenés à Padoue en décembre 1806, puis rejoignirent le dépôt à Venise (mars 1807). Le 3e bataillon fut envoyé peu après à Bassano ; le 4e à Murano. Tous deux rentrèrent à Venise en novembre 1807.

[3] *V.* AAV, aux notes.

[4] Connue de Marmont, le 21 juillet. Les hostilités étaient suspendues depuis le 20 juin.

fin à la guerre que nous avions journellement avec les troupes de cette puissance. Elles évacuèrent les Bouches de Cattaro et Castelnuovo, et nous en prîmes possession[1]. Nous occupâmes également les îles de Curzola, Lessina, Calematta, etc. Des travaux y furent faits pour les mettre en état de défense. L'état de tranquillité où nous étions permit au général en chef de faire des grandes routes, non seulement dans les États de Raguse, mais encore dans toute la Dalmatie. Jamais entreprise ne fut plus utile ni plus digne de son auteur. Nos soldats et les paysans y travaillèrent avec tant d'ardeur sur tous les points qu'en peu de temps l'œil surpris se plaisait ensuite à contempler des grandes routes là où il n'y avait auparavant que de mauvais sentiers et des rochers[2].

Il y avait à trois ou quatre lieues de Raguse un fort qu'on appelait le fort Outtovo, où s'était retiré Hadji-bey, chef turc qui, lors du déblocus de Raguse, avait rendu quelques services aux Français. Cet Hadji-bey était en guerre avec ses trois frères pour cause de succession, et se tenait dans ce fort avec plusieurs Turcs de son parti. Il réclama la protection du général en chef qui la lui accorda.

Une première expédition eut lieu à Outtovo, et n'eut aucun résultat[3].

Dans une deuxième[4] où je me trouvai avec mon régi-

[1] *V.* AAW, aux notes.

[2] On n'eut guère qu'à appliquer le tracé arrêté par l'ingénieur Zavoréo, dix ans auparavant. La première route faite par les Français fut celle de Dernis à Ostrowizza. Ces travaux furent achevés à la fin de 1807.

[3] *V.* AAX, aux notes.

[4] Hadji était réduit à quarante hommes. Il demanda aux Français de le ravitailler et de faciliter l'arrivée chez lui de 160 recrues albanaises. Le général Clauzel commanda au général Daviau d'y conduire un

ment, nous conduisions à Hadji-bey une bande de Turcs pour le renforcer, ainsi que des provisions de guerre et de bouche, bien entendu pour de l'argent comptant. Ses frères, qui n'étaient nullement contents de ce que nous nous étions permis la première fois de voyager en Turquie sans la permission du Grand Seigneur, avaient résolu, en cas de récidive de notre part, de s'y opposer par la voie des armes. Ils avaient réuni à cet effet leurs partisans dans des positions inaccessibles en avant d'Outtovo, ayant eu connaissance de notre marche et des causes qui nous faisaient entreprendre un second voyage.

A peine fûmes-nous arrivés à la vue de leurs positions[1], qu'un envoyé des frères d'Hadji-bey vint nous demander si c'était comme amis ou comme ennemis que nous nous présentions sur leur territoire, et si nous y étions autorisés. Notre réponse fut que nous voulions les réconcilier avec leur frère Hadji-bey; mais ils ne furent point dupes de ces belles paroles, et voyant de leurs propres yeux les secours en hommes et en munitions que nous voulions à tout prix faire parvenir à Outtovo, ils donnèrent le signal, et tout à coup une grêle de coups de fusil nous fut lancée des montagnes qui nous environnaient. Nous eûmes le bonheur que peu d'entre nous furent touchés à la première décharge, car ils pouvaient nous faire beaucoup de mal. Sur-le-champ mes compagnies de fusiliers, qui déjà avaient été instruits de ce qu'ils devaient faire en cas d'attaque, se portent au pied des deux montagnes, et répondent vivement par d'autres coups de fusil. Je fais grimper les Turcs que nous avions

bataillon du 79e (800 hommes) avec deux canons de campagne et des recrues turques. Daviau partit de Slano le 19 septembre, avec Godart.

[3] Au débouché de la plaine de Popovo, les Français virent Omer-bey, frère d'Hadji, avec 800 Turcs sur les hauteurs qui formaient fer à cheval. Un rapport dit que c'est Omer lui-même qui vint parlementer.

avec nous, et je me mets à la tête de mes voltigeurs et d'une compagnie de grenadiers pour les tourner[1]. Le bruit des coups de fusil dans ces montagnes était épouvantable. Dans très peu de temps nos manœuvres les déconcertèrent et les mirent en fuite[2]. Nous nous ralliâmes et nous parvînmes enfin, avec notre convoi, au fort d'Outtovo, où Hadji-bey nous reçut à bras ouverts.

Ainsi finit cette expédition que nous avions entreprise en qualité d'amis et de conciliateurs de cette famille en guerre. Près de cinquante partisans des frères furent tués ou blessés. Nous eûmes de notre côté un soldat tué et quelques officiers et soldats blessés.

Hadji-bey avait dans son fort un coffre rempli de bons sequins : il paya au poids de l'or tout ce qu'on lui avait conduit, et ensuite nous revînmes bivouaquer à moitié chemin de Raguse, et le lendemain nous rentrâmes.

Deux mois après, une troisième expédition fut commandée pour aller encore au fort d'Outtovo[3] soi-disant pour y porter des vivres et des munitions ; mais le fait était qu'Hadji-bey n'en avait point besoin, et que ce n'était qu'un pur prétexte de le rançonner. 3,000 hommes du 79e régiment, du 23e et du 60e[4] commandés par le général de division se dirigèrent sur Outtovo et débusquèrent le corps turc qui bloquait ce fort. Nous fûmes

[1] Par la droite. Les deux canons étaient à gauche.

[2] On força ensuite un mur en pierres sèches formant le centre du fer à cheval que présentaient les collines.

C'est le combat de Popovo. Omer-bey y fut tué avec une vingtaine de Turcs. De notre côté, il y eut un mort et quinze blessés (20 septembre).

[3] Au bout de peu jours, les recrues d'Hadji-bey se laissèrent persuader de l'abandonner. Celui-ci, avec cinquante hommes, se trouva bloqué par 400. Il implora encore le secours du général Clauzel.

[4] La 60e demi-brigade, formée le 1er germinal an IV (20 mars 1796), fit partie de l'armée du Nord ; puis de celles de Sambre-et-Meuse, l'an V ; du Rhin, de Batavie, l'an VI et VII, et d'Italie depuis l'an VIII.

près de huit jours absents, pendant lequel temps nous fûmes presque toujours accablés par les pluies.

Déjà nous nous étions aperçus que ces expéditions, loin d'être utiles au gouvernement, ne pouvaient au contraire servir qu'à lui faire des ennemis, et n'avaient d'autre objet que de favoriser l'intérêt de nos généraux; que nous n'en retirions jamais la moindre récompense, et que nos soldats ruinaient leur chaussure et leurs effets, objets bien précieux, surtout dans un pays où nous pouvions difficilement les remplacer à cause de l'éloignement de nos dépôts. Nous résolûmes donc, les trois colonels des régiments présents, de faire nos représentations à cet égard au général de division, sur le terrain même. Nous lui démontrâmes avec fermeté qu'il nous était impossible de seconder les projets qu'il avait d'aller plus loin, pour régler de nouveaux intérêts de famille qui ne nous regardaient nullement, ni le gouvernement français ; que c'était exposer non seulement la vie de beaucoup de braves, mais encore ruiner gratuitement les officiers, ainsi que l'habillement et le petit équipement des soldats. Le général de division, nous voyant dans ces dispositions, se décida à temporiser avec les Turcs, et proposa un accommodement qui fut adopté par les frères ennemis.

Le malheureux Hadji-bey en fut quitte en payant avec de gros intérêts la poudre, les boulets, les gargousses, le biscuit, la farine, les moyens de transport, etc., etc. Il nous conduisit hors de son fort en nous souhaitant un bon voyage, et nous témoignant le désir de ne plus nous revoir à pareil prix [1].

Malgré qu'Hadji-bey n'eût point lieu d'être content de

[1] En décembre 1808. Il restait avec cinquante hommes.

la manière dont on le rançonnait, je sus cependant, après notre retour à Raguse, qu'il envoya au général de division deux très beaux chevaux de race, dont un pour moi ; chevaux qu'il avait promis de nous faire conduire à Raguse, lors de la deuxième expédition que nous fîmes à Outtovo. Je fus très reconnaissant de la bonne intention d'Hadji-bey ; mais, quelques représentations que je fisse pour avoir le cadeau qui m'était destiné, je ne pus rien obtenir, et les deux beaux chevaux turcs sont restés dans l'écurie du général.

Après toutes les dépenses qu'Hadji-bey avait faites pour payer les secours des Français, et les présents qu'il ne cessa d'envoyer, il finit par en être la victime [1] : il fut étranglé par ses frères, à l'époque de notre départ de la Dalmatie, qui eut lieu en mars 1809. Cet évènement ne surprit personne.

[1] Marmont lui avait obtenu le rang de pacha à deux queues.

CHAPITRE IX

DE LA DALMATIE A ZNAÏM

MARS-SEPTEMBRE 1809

Nouvelle guerre contre l'Autriche. — Concentration du corps d'armée. — Attente et situation critique jusqu'aux succès de l'armée d'Italie. — Marche pour la joindre. — Deux combats heureux. — Bataille de Gospich; rôle du 79e, vainqueur à une aile et se rabattant sur le centre ennemi. — Godart remplace son général de brigade blessé. — Détresse et anxiété. — Froideur de Marmont pour Godart. — Marche pénible jusqu'à Fiume. — Chasteler, général autrichien, échappe aux deux armées françaises. — Vaillance de la division Broussier à Gratz. — Jonction dans cette ville. — Arrivée à Vienne.

Bataille de Wagram. — Le soir, alerte jusque dans le quartier impérial. — Poursuite vers Znaïm, et bataille. — Armistice. — Godart malade. — Cantonnements de Krems visités par Napoléon. — Il félicite Godart qui est fait général de brigade et baron. — Nouvelle maladie.

La guerre venait d'être déclarée une seconde fois entre la France et la maison d'Autriche. Les troupes en Dalmatie et dans les États de Raguse reçurent en conséquence l'ordre de se retirer en grande partie de ce pays, et de se diriger sur la grande armée en Allemagne.

A la fin de mars 1809, le corps d'armée était déjà réuni entre Zara et Knin, sur les frontières de la Croatie autrichienne, et y resta cantonné encore un mois [1].

Dans les derniers jours d'avril, l'armée fit un mouvement et attaqua l'ennemi, le 30, sans obtenir aucun

[1] *V.* AAY, aux notes.

succès [1]. La nuit suivante pour venir au 1er de mai, un orage des plus affreux commença. Depuis onze heures du soir jusqu'au lendemain à une heure de l'après-midi, la grêle et la pluie tombèrent par torrents; le tonnerre ne cessa pas de gronder : enfin il semblait que les éléments étaient déchaînés contre nous. Cet événement, le combat de la veille où nous avions perdu plus de 300 hommes, et plus encore la nouvelle qu'on reçut en ce moment [2] que l'armée française en Italie avait été forcée de battre en retraite jusque derrière la Brenta, déterminèrent le général en chef à nous faire retirer à une grande journée de marche en arrière, et à prendre des cantonnements aux environs de Scardona, Benkovac et Ostrovizza [3], en attendant qu'on apprît des nouvelles plus rassurantes de l'armée d'Italie.

Nous restâmes environ quinze jours dans cette situation, et ce fut le 11 mai que le général en chef reçut les bulletins qui lui apprenaient la victoire remportée à Ratisbonne [4], la marche de l'Empereur Napoléon sur Vienne, et annonçaient que l'armée d'Italie, par suite des succès de la grande armée, avait enfin pris l'offensive [5]. Il fit aussitôt toutes les dispositions nécessaires pour forcer le passage de la Croatie.

[1] Marmont, voyant que Stoïschovitch voulait le tourner par Knin, envoya, pour couvrir sa gauche, Soyez vers Bender, sur la basse Zermagua. Trop d'élan amena des pertes sensibles, Soyez fut blessé. C'est le combat d'Obrevacz.

Marmont parle d'un second combat plus heureux livré par le 8e et le 11e régiment, le 1er mai, et place l'orage dans la nuit du 1er au 2 mai. L'ennemi se maintint sur la Zermagna et le mont Kitta.

[2] Le soir du 1er mai. L'armée d'Italie, battue à Sacile, le 16 avril, avait reculé derrière la Brenta, puis derrière l'Adige.

[3] Et de Kistanjé, Dernis, et Zara même.

[4] Les combats d'Eckmühl et de Ratisbonne sont du 22 et du 23 avril.

[5] Le 1er mai, sous la direction de Macdonald.

Dès le 13, notre corps d'armée se porta vers la frontière[1]. Le 16[2], on attaqua l'ennemi, qui, après trois heures de combat, fut chassé de ses positions[3]. Dans une charge de cavalerie qui fut faite, le général en chef autrichien et 300 des siens furent pris[4].

Le 17, le corps d'armée continua de marcher sans rencontrer l'ennemi que vers le soir où il déboucha des montagnes qui conduisent de Zara à Gospich. Le combat s'engagea vivement de part et d'autre[5], et dura depuis six heures jusqu'à neuf heures du soir[6]. Le 23e régiment, qui eut la grande part dans cette affaire, eut beaucoup de blessés; le colonel Mimal de ce régiment y reçut sept ou huit coups de baïonnette, et dut son salut à quelques-uns de ses sapeurs qui le sauvèrent de la fureur des Croates.

Le 18 et le 19, nous gardâmes la même position où l'on s'était battu la veille, pour attendre notre artillerie

[1] Il était de 11,500 hommes. La division Montrichard gardait la Zermagna en face du pont de Krawnibrod. La division Clauzel, à droite, s'appuyait sur Knin.

[2] Stoïschovitch, inquiet des progrès de Macdonald derrière lui, s'ébranla aussi, et il y eut des escarmouches, le 15.

[3] Clauzel prit l'offensive. Alors l'ennemi évacua Krawnibrod, et Montrichard passa la rivière.

[4] Stoïschovitch, marchant en avant, fut arrêté par notre charge de cavalerie, et, revenant vers le fort du combat, se heurta à la charge du 11e régiment, et fut pris.

Un rapport dit 500 prisonniers, Marmont dit 800, et compte 2,200 ennemis tués ou blessés. Il y fut blessé. Ce sont les combats du Kitta. M. Thiers ne mentionne pas la capture du général autrichien.

[5] Le colonel Rebrovitch, devenu chef du corps d'armée autrichien, s'était retiré à Gratchaz. Marmont, avec Clauzel, renouvela le mouvement de la veille; gagnant les hauteurs, il tourna une redoute, position principale, que les ennemis évacuèrent, et Montrichard poursuivit. Mais il ne reculèrent que de trois kilomètres.

[6] On a dit aussi, de quatre heures à onze, à la clarté de la lune.

et l'administration de l'armée qui étaient restées en arrière[1].

Le 20, nous nous dirigeâmes par Gratchaz, sur Gospich où nous savions que l'ennemi se rassemblait en



force pour nous livrer bataille[2]. Nous bivouaquâmes le soir à une lieue et demie de Gospich.

Le 21, l'ennemi couvrait en effet cette ville, et nous marchâmes pour le rencontrer. Un fort orage, qui dura pendant deux heures, suspendit l'attaque qui commença à neuf heures du matin. Une forte colonne autrichienne cherchait à s'emparer de trois mamelons en avant de Gospich; mais notre avant-garde parvint après beaucoup d'efforts à s'en rendre maîtresse. Le combat devint de plus en plus opiniâtre; l'ennemi revint bientôt à la charge pour reprendre ces trois mamelons; je fus assez heureux pour arriver à temps avec mon 1er bataillon pour

[1] Gratchaz fut occupé, et il y eut un repos de deux jours. Rebrovitch se reformait et grossissait ses forces à Gospich.

[2] On passa par Médak. Là on entrait dans une région de montagnes et de gorges fort périlleuse.

le contenir d'abord, et ensuite le culbuter lorsque mon 2e bataillon fut arrivé et déployé. Près de 300 hommes furent jetés dans la rivière; 500 autres furent pris; et deux pièces de canon enlevées par le 18e léger [1]. Cette bonne capture, je puis le dire, fut le résultat de la charge que mon régiment fit on ne peut plus à propos.

Depuis, plusieurs charges furent faites encore par l'ennemi; mais toutes furent sans succès. On continua de batailler toute la journée, et le feu de notre droite ne cessa qu'à dix heures du soir.

Le corps d'armée perdit ce jour-là environ 1,000 hommes dont environ 800 blessés [2]. Mon régiment en avait 120 pour sa part. Les deux seuls généraux de brigade que nous eussions furent blessés assez dangereusement.

Notre position, après cette bataille, était d'autant plus critique que nous étions absolument réduits à nos propres forces, et sur un très petit espace de terrain, puisque personne ne pouvait s'écarter à cent pas de nos positions; l'ennemi nous entourant, il en résultait que nos équipages, nos ambulances et nos malheureux blessés occupaient un petit carré où ils n'étaient pas même à l'abri du boulet ni de la balle.

Ce fut dans la nuit qui suivit cette journée que le général en chef, au milieu des inquiétudes qu'inspirait notre situation, consulta les autres généraux sur l'incertitude où il était d'avancer ou de rétrograder sur Zara. L'alternative était affreuse; il n'était plus temps de

[1] La 18e demi-brigade d'infanterie légère, formée l'an IV (1796), avait servi en Italie, puis dans l'Ouest (an VI), sur le Rhin (an VI), en Italie (ans VII-IX), sur le Rhin (an XII), de nouveau en Italie et en Dalmatie, depuis l'an XIV.

[2] *V.* AAZ, aux notes.

reculer : c'eût été manquer le but des grandes opérations de l'Empereur, et compromettre la sûreté de tous nos équipages et de notre artillerie comme le salut de nos malheureux blessés et des troupes en général. Les généraux opinèrent pour qu'on poursuivît la marche sur Fiume.

Il fut donc décidé qu'on abandonnerait tous nos amputés qui seraient transportés comme on pourrait à un hôpital à Gospich, si nous réussissions le lendemain à en chasser l'ennemi; que les autres blessés aux jambes seraient portés sur des brancards par nos prisonniers, et que les autres blessés suivraient la colonne. On s'occupa de réparer un pont que l'ennemi avait dégradé, et, à une heure après minuit, cinq de nos régiments, ainsi que l'artillerie, purent passer sur ce pont [1] pour arriver et déboucher dans la plaine de Gospich à la pointe du jour.

Ce mouvement s'opérait, tandis que le 79e et le 18e léger continuaient d'occuper toutes les positions que nous avions eues pendant le jour, et de fixer, par beaucoup de feux, l'attention de l'ennemi qui ne s'aperçut de rien.

Le 22 au matin, les cinq régiments débouchèrent dans la plaine de Gospich, et déterminèrent promptement l'ennemi à retirer de ce côté les forces qui étaient devant nos deux régiments; ce qui nous facilita le moyen d'aller rejoindre par la même route les autres corps qui étaient dans la plaine, et qui se battaient depuis le matin.

L'ennemi se retira vers le soir sur Ottochacz [2]; et, le

[1] C'est la division Montrichard, moins le 79e, qui, conduite par Marmont, effectua ce difficile passage de la Jacova, auprès de Barletta.

[2] La jonction des sept régiments faite, on se jeta sur Gospich où on fit 1,000 prisonniers, et où on trouva des subsistances.

lendemain 23, nous fûmes prendre position en avant de Gospich. On laissa dans cette ville tous nos amputés et autres blessés grièvement[1].

Je ne puis m'empêcher de dire ici que, cette même journée, le général en chef me fit un affront très sensible pour un militaire d'honneur, en me retirant le commandement de la brigade, qui m'avait été donné par le général de division en l'absence du général qui était blessé. N'ayant rien fait alors qui pût m'attirer le moindre reproche à ce sujet, je ne pus attribuer cette vexation de sa part qu'à ce que je m'étais permis, avant le commencement de l'affaire de Gospich, de faire une petite représentation à mon général de brigade, sur la manœuvre que je supposais devoir être faite pour nous emparer des mamelons; chose qui déplut au général en chef, qui était présent. J'eus lieu de m'en apercevoir depuis ce moment.

Le 24 mai, nous laissâmes Ottochacz sur notre droite, et nous rejoignîmes la grande route, poursuivant toujours l'ennemi. Vers le soir nous l'atteignîmes et ne pûmes le débusquer de sa position[2].

L'ennemi s'étant retiré pendant la nuit, nous commençâmes notre mouvement à la pointe du jour[3]. A dix heures du matin, notre division fit une halte de trois heures, et laissa passer l'autre division qui ne tarda pas à atteindre l'arrière-garde ennemie et à être aux prises. Nous la rejoignîmes vers les quatre heures de l'après-midi. A l'approche de notre division, les Autrichiens, voyant que nous manœuvrions pour les tourner,

[1] Au nombre de 150.

[2] C'est l'affaire d'Ians. On sortait de la région de montagnes et de défilés où on était engagé depuis huit jours.

[3] On était devant Ottochacz.

abandonnèrent le champ de bataille où nous bivouaquâmes pendant la nuit.

Le général de brigade Delzons fut blessé à la tête dans cette affaire [1].

Le 26, au point du jour, nous nous dirigeâmes sur Segna, petit port de mer. Cette journée fut une des plus fatigantes que nous eussions eues pendant la route, n'ayant pas cessé de marcher jusqu'à dix heures du soir, avec une pluie abondante, et, pour comble, obligés de bivouaquer la nuit suivante avec la même pluie, sur des rochers ou dans la grande route.

Le 27, le corps d'armée fit séjour à Segna [2] pour y prendre des rafraîchissements.

Le 28, l'ennemi, avant d'arriver à Segna, ayant pris une autre direction pour se rendre du côté de Carlstadt, nous poursuivîmes la nôtre sur Fiume, et nous couchâmes à moitié route de cette ville.

Le 29 mai, nous entrâmes dans cette ville où nous restâmes quelques jours pour placer tous nos malades dans les hôpitaux, et percevoir les contributions imposées par le général en chef [3].

Le 3 juin, nous prîmes la route de Lippa, et, prenant ensuite la direction de Laybach, nous y arrivâmes le 7 [4], et nous y arrêtâmes plusieurs jours pour aller à la poursuite du marquis de Chasteler, général français au service de l'Autriche, commandant un corps de 4,000 hommes, lequel, après avoir réussi à insurger

[1] Cette journée fut un insuccès.

[2] Ou Zeng. On y laissa vingt-sept blessés.

[3] L'armée y fut rassemblée dans les journées du 28 et du 29. Peu après, tous les blessés furent réunis à Trieste. Cependant les généraux Soyez et Launay restèrent à Fiume, et y furent faits prisonniers.

[4] Un corps y arriva dès le 3, quelques heures après le passage de Chasteler.

les habitants du Tyrol contre les Français, avait quitté cette province, et cherchait à se jeter en Hongrie. Malgré nos marches et contremarches et toute la vigilance du général en chef, le marquis de Chasteler passa dans une nuit avec sa troupe à deux lieues de nos bivouacs, et parvint à nous échapper [1].

Vers le 20 juin [2] nous nous portâmes sur Gratz, capitale de la Styrie, où, la veille de notre arrivée, une division française s'était battue intrépidement contre des forces infiniment supérieures en nombre [3], qui se retirèrent à notre approche. Plus de 600 Autrichiens furent tués. La division perdit aussi beaucoup de monde. Nous logeâmes dans les faubourgs, aux environs du fort qui toujours était occupé par les Autrichiens, et d'où ils canardaient les Français aussitôt qu'ils en apercevaient marcher dans la rue à la vue du fort.

Nous restâmes à Gratz jusqu'au 2 juillet que nos deux divisions partirent de grand matin [4] pour rejoindre la grande armée qui devait passer une seconde fois le Danube aux environs de Vienne. Dans quatre jours nous fîmes cinquante lieues pour arriver. Le 5 juillet, l'Empe-

[1] *V.* A1, aux notes.

[2] Dès le 13 juin, un corps était sorti de Laybach. Le 17, tout le monde en partit. Le 17, on était à Cilly; le 20 à Gonovitz, Marburg et Windishgratz, quartier général; le 21 à Bleiburg sur la Drave, quartier général, et à Wolkmark.

[3] Giulay avait chargé 15,000 hommes d'empêcher la jonction de Marmont et de Broussier. Broussier allant, le 21, au-devant de Marmont, avait laissé à Gratz le 84e qui résista aux 15,000 hommes, et mérita la devise : « Un contre dix. »

Marmont était à peu de distance; son quartier général était à Voitsburg le 25, jour où Broussier battit l'avant-garde ennemie, et envoya dégager la 84e. Les Autrichiens se retirèrent, et, le 28 au soir, les troupes de Marmont entrèrent à Gratz.

[4] La division Clauzel partit de Gratz le 1er juillet, la division Montrichard le 2.

reur avait forcé le passage avec plusieurs corps d'armée, et préparé pour le lendemain la célèbre bataille de Wagram. Le corps d'armée de Dalmatie que nous formions était attendu pour cette bataille, et en effet, le 5, à sept heures du soir, il prit position sur la rive droite du Danube [1].

Le 6 juillet, à deux heures du matin, notre corps d'armée passa le Danube, et marcha jusqu'à neuf heures du matin pour arriver sur le champ de bataille. Depuis longtemps déjà l'attaque était commencée sur plusieurs points; bientôt elle devint générale. Le bruit continuel de l'artillerie était épouvantable. Plus de 700 pièces de canon faisaient feu de part et d'autre et couvraient la mousqueterie qu'on entendait très difficilement. Notre corps d'armée entra en ligne sur les dix heures du matin, et formait la réserve [2] avec la garde impériale placée derrière nous. A midi et demi, par suite d'une grande manœuvre de l'Empereur contre un fort corps d'armée autrichien qui cherchait à nous déborder par notre gauche, la bataille fut gagnée. Nous restâmes toujours à la même position. Les tentes de l'Empereur furent dressées en arrière.

Tout était dans la plus grande tranquillité, le restant de l'après-midi; l'Empereur se reposait dans sa tente, et on n'entendait plus aucun coup de fusil ni de canon sur toute l'étendue du champ de bataille de Wagram, lorsque, sur les sept heures du soir, on entendit au loin des cris:

Le corps de Marmont ou armée de Dalmatie, 11e corps de la grande armée, arriva à Ebersdorf, et traversa l'île Lobau, appelée alors île Napoléon.

2 Cette seconde ligne était formée par : 1° le corps de Marmont, à droite; 2° les Bavarois, sous le comte de Wrède, au centre; 3° les Saxons, sous Bernadotte, à gauche. La garde était en arrière, avec les cuirassiers.

« Aux armes! » qui se répandirent bientôt jusqu'aux tentes de l'Empereur. L'alarme devint générale; ce fut une confusion épouvantable sans qu'on pût savoir d'où en provenait la cause; tout le monde fuyait; les voitures, les ambulances, les cantinières se sauvaient dans l'intention de repasser le pont du Danube. Les troupes seules restèrent immobiles. Notre corps d'armée prit les armes ainsi que la garde impériale, et formèrent le carré autour des tentes de l'Empereur. Il commençait à faire obscur lorsqu'on fut convaincu que ce n'était qu'une fausse alerte [1].

Le 7 juillet, toute l'armée partit sur les dix heures du matin, à la poursuite de l'ennemi qui se retirait sur Znaïm en Moravie. Chaque corps d'armée se partagea sur les différentes routes qui conduisaient à cette ville. Le nôtre arriva un des premiers, le 10 juillet, à la hauteur de Znaïm; il attaqua vivement l'ennemi qui couvrait cette ville, et le repoussa jusque sous les murs de la place. Plusieurs villages furent emportés, dont un renfermait plus de 100,000 rations de pain et une grande quantité de farine. Les Autrichiens revinrent à la charge pour reprendre ce village; mais la défense fut si vigoureuse qu'ils furent obligés de se retirer avec beaucoup de perte.

Notre corps d'armée, commandé par le duc de Raguse, était alors composé du corps de Dalmatie et du corps bavarois réunis [2].

Nous nous maintînmes sur le champ de bataille jusqu'au lendemain.

[1] Des soldats français, cherchant des vivres, s'étaient trouvés tout près des lignes ennemies, et s'étaient enfuis précipitamment. On raconte aussi qu'une cantinière, en peine de son petit bagage, poussa des clameurs qui répandirent l'alarme.

[2] *V.* A2, aux notes.

Le 11, à sept heures du matin, nous étions sous les armes lorsqu'on entendit le canon sur notre gauche; ce qui donna à croire que c'était le corps d'armée du maréchal Masséna qui attaquait l'ennemi de ce côté[1]. Aussitôt le duc de Raguse ordonna l'attaque[2], et nous fûmes aux prises avec l'avant-garde autrichienne. A huit heures, un orage qui survint, et dura pendant une heure sans discontinuer de pleuvoir à verse, inonda d'eau tout le pays, et empêcha la manœuvre de nos pièces, tant le terrain était gras[3]. Dans le moment de l'orage arriva l'Empereur avec trois corps d'armée et toute sa garde[4]. On se borna à se maintenir dans les positions que nous avions dès la veille. Je fus chargé avec mon régiment de la défense d'un village. Notre corps d'armée, depuis le matin, ne cessait de tirailler, lorsque, vers les cinq heures du soir, un officier de l'état-major de l'Empereur vint nous ordonner de faire cesser le feu, attendu qu'il y avait une suspension d'armes signée[5].

Mon régiment perdit, dans cette journée, 130 hommes de tous grades, en tués et blessés.

Le 12, nous fûmes prendre position sur les hauteurs de Znaïm.

Le 13, notre corps d'armée se mit en marche pour aller prendre ses cantonnements dans le cercle de Krems[6]. Sur la fin de juillet, un camp fut dressé pour

[1] Il venait de vaincre à Hollabrünn.

[2] En trois colonnes : de Wrède à droite, Clauzel à gauche, Claparède succédant à Montrichard (et par conséquent le 79e et Godart) au centre.

[3] La pluie empêchait aussi l'usage des fusils ; l'obscurité ajoutait à la difficulté de combattre.

[4] Les tentes de l'empereur furent placées à Tesswitz.

[5] C'était le colonel Marbot.

Le 12, fut expédié à Marmont l'ordre de prendre le commande-

tous les régiments du corps d'armée, à une lieue de Krems. En peu de jours les baraques furent terminées. On peut dire avec vérité que ce camp ne laissait rien à désirer ni pour la régularité, ni pour la solidité et l'uniformité des baraques, ni pour la propreté avec laquelle il fut entretenu. C'était enfin un vrai camp de plaisance.

J'essuyai, à cette époque, une maladie très grave qui me retint au lit une bonne partie du mois d'août. Je me rappelle que, sur la fin de ce mois, un orage, comme on n'en avait pas vu depuis plus de cinquante ans, selon le dire des gens du pays, inonda tout le camp ; on ne pouvait point sortir de ses baraques. Le tonnerre tomba sur une baraque d'officiers, en foudroya deux et incendia la baraque.

Le 8 septembre, l'Empereur, profitant de l'armistice pour voir ses différents corps d'armée, arriva à Krems, et nous passa en revue. Comme un de ses plus anciens colonels, Sa Majesté me fit plusieurs questions sur le mode qui convenait le mieux pour l'administration et pour l'habillement des troupes en campagne. Il me félicita de la bonne tenue, de l'instruction et de la beauté de mon régiment. Ayant su que je n'avais point été porté sur le travail du maréchal qui nous commandait, pour l'avancement, il en

ment du cercle de Vienne, et de faire baraquer son corps d'armée. L'armée de Dalmatie partit, le 13, pour Kronenburg.

Les nouveaux 3e et 4e bataillons du 79e devaient venir, de Trieste, joindre le régiment à Kronenburg. Le 5e bataillon ou dépôt, toujours à Chambéry, ne se composait que de deux compagnies, deux autres ayant été, au début de la campagne, en juin, attribuées à la 17e demi-brigade provisoire de réserve à Alexandrie.

A Trieste, parmi les 50 blessés qui y restaient encore, plusieurs appartenaient au 79e. Marmont demanda leur réintégration au corps. Quand elle s'effectua, Godart avait quitté le 79e.

témoigna sa surprise[1] et me fit noter par le prince de Neuchâtel.

Dès le lendemain, à la visite que nous fîmes, ainsi que les officiers et autres militaires nouvellement décorés, l'Empereur me nomma général de brigade et baron de l'Empire, avec une dotation de 4,000 francs de revenu[2].

Le 10, je fis une rechute, et j'eus le bonheur que mon chirurgien-major me traitât si bien, qu'en huit jours je fus sauvé.

[1] Napoléon accorda toutes les demandes de titres et d'avancement que lui adressa Marmont; mais on voit par Godart qu'il fit plus encore.

[2] L'acte de la dotation est antidaté du 15 août. La nomination de général est du 15 septembre. *V.* A3, aux notes.

CHAPITRE X

EXPÉDITION DU PORTUGAL

SEPTEMBRE 1809 - OCTOBRE 1810

Godart commande une brigade du VIII[e] corps d'armée (Junot) à Bayreuth. — Sa brigade réduite à un régiment. — En Espagne. — Colonnes contre les guérillas. — Part de Godart à la prise d'Astorga. — Son expédition dans les Asturies. — Posté à San Felice el Chico pendant le siège de Ciudad Rodrigo.

Considérations sur les causes de nos revers en Espagne : administrateurs infidèles des hôpitaux et des subsistances, exactions des chefs militaires; dénuement, et par suite indiscipline et violences des soldats; divisions des généraux. — Révoltes des campagnes; importance des guérillas.

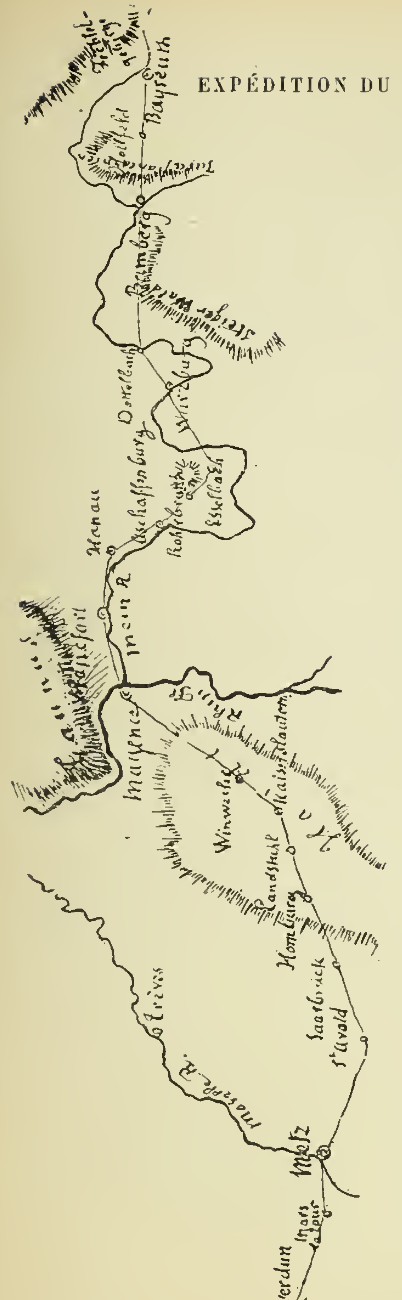
Prise d'Alméïda. — Entrée en Portugal sans magasins. — Bataille de Busaco. — Engagements à Coïmbre : supériorité de la cavalerie anglaise. — Marche jusqu'à Sobral. — Combat.

Destruction et solitude systématiques devant les Français. — Lignes de Torres Vedras, pluies. — L'armée française immobilisée et sans appui.

Je reçus, le 15 septembre, l'ordre de me rendre au VIII[e] corps d'armée[1] commandé par le duc d'Abrantès, à Bayreuth. J'arrivai le 24 dans cette ville, et, quelques jours après, je reçus l'ordre d'aller prendre le commandement de quatre bataillons bavarois, qui se trouvaient répartis sur la frontière de Bohême, pour observer l'ennemi qui se trouvait en force dans les environs.

Je fus à peu près quinze jours dans cette partie; après quoi je rentrai à Bayreuth, où l'on me donna le com-

[1] Ce corps, constitué par décision du 30 juillet, s'étendait de Dresde à Augsbourg, entre la Bohême, la Westphalie et le Danube.



mandement du 22[e] de ligne [1] et de trois bataillons du grand-duché de Berg. Cette brigade offrait 4.000 hommes effectifs [2].

La paix ayant été signée entre les deux empereurs [3], notre corps d'armée se dirigea sur Mayence et ensuite sur Paris [4], où nous restâmes quelques jours. Ma brigade fut passée en revue par l'Empereur [5], et augmentée de 600 hommes de nouvelle levée, qui furent incorporés dans le 22[e]. Les trois batail-

[1] *V.* A4, aux notes.

[2] Godart reçut ordre d'aller l'attendre au passage à Bayreuth, venant de Saxe. L'effectif officiel se composait de 3,510 hommes. Il avait pour aides de camp les capitaines Marçon et Lacroix.

[3] Le 14 octobre, date de l'ordre du départ du VIII[e] corps.

[4] *V.* A5, aux notes.

[5] Le VIII[e] corps fut passé en revue. Il ne consistait guère alors que dans la division Clauzel, formée de huit régiments distribués en trois brigades. La 3[e], celle de Godart, comprenait un seul régiment.

lons du grand-duché furent détachés de ma brigade, et j'eus l'ordre de me rendre, avec le 22e seulement, à Bayonne.

Nous fîmes séjour dans cette ville, et ensuite nous en partîmes, le 1er février 1810[1], pour nous rendre en Espagne. Nous passâmes à Irun, Vittoria, Burgos, et nous arrivâmes à Léon, destination.

Pendant un mois que nous y restâmes, je m'occupai d'envoyer des détachements à la poursuite des insurgés espagnols qui interceptaient toutes les routes et égorgeaient nos convois de malades[2].

En avril, notre division fut chargée d'aller bloquer la place d'Astorga. Nous parvînmes peu à peu à resserrer le corps de la place au point que l'ennemi ne conservait plus de postes à l'extérieur, et qu'il n'occupait plus qu'un seul faubourg, que j'eus ordre d'enlever pendant la nuit[3]. Après avoir fait mes dispositions pour l'attaque,

[1] La première couchée fut à Irun, pour la 3e brigade. Le reste de la division était en avant. La 2e, on coucha à Hernani; la 3e, à Tolosa; la 4e, à Villaréal; la 5e, à Mondragon; la 6e, à Vittoria; la 7e, à Haro et Briones. Le 22e avait alors 2,912 hommes présents. Le VIIIe corps se réunit entre Haro et Logrono, quartier général de Junot.

La division Clauzel (1re), partit de Logrono le 10.

[2] Les guérillas diminuaient en hiver, et reprenaient plus d'importance et d'audace au retour du printemps. Le VIIIe corps, en arrivant dans La Rioja, envoya des colonnes mobiles contre les guérillas.

La division Clauzel, dans son séjour à Palencia (14-24 janvier), en fit autant pour le désarmement du pays.

Elle occupa Léon, la Baneza, Benavente, remplaçant la division Loison, du VIe corps.

Parmi les corps en arrière, 141 hommes du 22e, faisant partie d'une escorte, ne partirent de Bayonne que le 15 février.

[3] Astorga préoccupait beaucoup. Quand le VIe corps (sous Ney) s'était avancé à Léon pour correspondre avec le général Bonnet, commandant dans les Asturies, Loison avait attaqué vainement cette place (février). L'empereur ordonna qu'on l'assiégeât. L'investissement fut complet, et les hauteurs couronnées d'ouvrages, le 22 mars. On commença l'attaque des postes extérieurs le 30.


(1810-1811)
ASTURIES
Oviedo
Santander
Bayonne
Vittoria
Pampelune
Haro
Logrono
Burgos
Léon
Mansilla
Astorga
La Bañeza
Benavente
Villalpando
Zamora
Toro
Valladolid
Palencia
Pisuerga R.
Arlanzon R.
Echelle
150 Kilom.

j'ordonnai à une compagnie de voltigeurs de marcher droit sur la première maison où se trouvait un poste de vingt hommes et un officier qui la défendait : des pelles et des pioches avaient été distribuées pour enfoncer les murs du jardin et faciliter l'entrée de cette maison. L'expédition réussit parfaitement, et les voltigeurs s'y établirent au point du jour. Je fis placer deux autres compagnies dans plusieurs moulins, pour être à même de protéger celle qui était établie dans la maison. Je parvins également à m'emparer d'une église qui formait l'angle de deux rues, et je m'y retranchai. Enfin toutes les mesures étaient heureusement prises pour nous maintenir dans ce faubourg, lorsque les Espagnols firent une sortie d'Astorga pour nous en chasser (12 avril). Je fis aussitôt marcher les troupes que j'avais de disponibles contre eux, et les poursuivis jusqu'à demi-portée de canon de la place où ils furent obligés de se renfermer [1].

On commença bientôt à ouvrir la tranchée [2]. Les travaux furent poussés avec vigueur. Les deux autres divisions du corps d'armée commandé par le duc d'Abrantès arrivèrent pour nous renforcer. Nos batteries établies, on battit en brèche, le 20 avril, et, le quatrième jour, l'assaut fut ordonné. Nos troupes s'emparèrent de la brèche, mais elles ne purent s'y maintenir. Cependant le général espagnol [3], voyant tous nos préparatifs, proposa de capituler. Ainsi la place d'Astorga fut remise le 22 avril, et la garnison fut prisonnière de guerre [4].

[1] Godart reçut dans cette affaire une blessure.

[2] Le 17 avril, jour de l'arrivée de Junot. Son quartier général était à Castrillo.

[3] Santocildès, qui auparavant commandait en Galice.

[4] Au nombre de 3,500 hommes. Les Espagnols perdirent en tout près de 1,500 morts, 500 blessés, 5,000 prisonniers.

Ce siège, négligé par M. Thiers, fit grand honneur à Clauzel qui en

La perte du corps d'armée, pendant ce siège, fut de 500 hommes, tant tués que blessés[1].

Quelques jours après la prise d'Astorga, le corps d'armée se rendit à Léon, où le général en chef établit son quartier général.

Je fus envoyé par le duc d'Abrantès dans la province des Asturies pour communiquer avec le général de division Bonnet, et prendre des renseignements sur ce pays. Je me rendis à Oviédo, capitale des Asturies, ville très jolie et dans la situation la plus agréable. N'ayant pu trouver ni avoir de nouvelles du général Bonnet, je rentrai à Léon, après avoir pris une note exacte de tous les pays que j'avais parcourus, tant sous le rapport de leurs localités et du terroir que sous le rapport de leur population[2].

Dans le courant de juin, je quittai Léon pour me rendre à Zamora avec ma brigade. Arrivé à Fermoselle, je tombai malade et fus forcé de demander à me retirer sur les derrières pour me rétablir.

Le prince d'Essling, maréchal Masséna[3], m'autorisa à

compléta le succès, le même jour, par la défaite de Mahi. Les Espagnols furent rejetés pour longtemps dans la Galice. Cependant ils furent fiers de la résistance que les Français avaient rencontrée à Astorga.

Le 22e régiment eut quatre décorations : au chef de bataillon Bidault et à trois lieutenants.

[1] Avec plus de précision, 160 morts et 500 blessés.

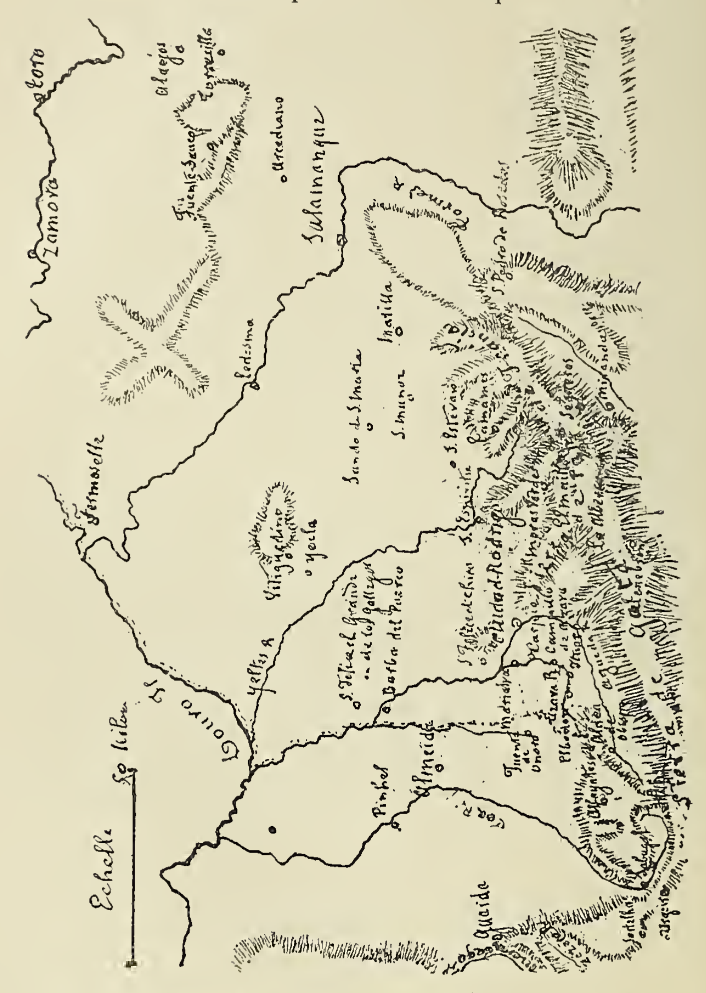
[2] V. A6, aux notes.

[3] Masséna, mis à la tête de l'armée du Portugal, constituée par décret du 17 avril, arrivé à Valladolid le 17 mai, n'avait rien trouvé de ce qu'exigeait une expédition sérieuse.

Dès le 19, pendant même les préparatifs, il avait ordonné à Ney de marcher sur Ciudad Rodrigo, et à Junot de le soutenir en s'établissant entre Zamora et Ledesma. Le 23, le VIIIe corps partit. La première division (Clauzel) partit de Léon pour Ledesma où Junot mit son quartier général.

C'est pendant ces mouvements, dans une marche dans les monta-

me rendre à Salamanque. Je ne tardai point à me réta-



blir ; et ayant appris qu'on devait former l'armée de

gnes de la Vieille Castille, que Godart fit une chute de cheval à la suite de laquelle se déclara une sciatique.

Un second rapport du chirurgien-major Fontane, daté de Ledesma,

Portugal, je sollicitai l'ordre de rejoindre promptement ma brigade, qui devait se trouver au siège de Ciudad Rodrigo[1]. A mon arrivée, je fus chargé d'occuper la position de San Félice el Chico, le long de la rivière l'Agueda, qui nous séparait de l'ennemi[2]. Quelques jours après, le 28 juin, je passai cette rivière à gué pendant la nuit[3] pour attaquer les postes ennemis qui furent culbutés sans résistance. Je le repoussai à plus de deux lieues, et j'y établis mon camp.

Je fournissais tous les matins des découvertes composées d'une compagnie de grenadiers et de quarante dragons. Le quatrième jour, 11 juillet, l'ennemi s'étant embusqué dans des bois et des ravins pour surprendre ma découverte, n'eut point de peine à mettre en déroute mon détachement de dragons qui marchait sans se faire éclairer ni prendre la moindre précaution nécessaire pour ce service. Sur ces quarante dragons, vingt furent pris avec les deux officiers.

Deux autres escadrons anglais harcelaient pendant ce temps-là la compagnie de grenadiers. Mais le brave capitaine Gouache, qui la commandait et qui n'eut que le temps de la faire former en carré, sur une hauteur,

énumère les souffrances dont il était atteint : cette sciatique s'ajoutant aux coliques qui parfois lui interdisaient le cheval et même la voiture, et le confinaient à la chambre une semaine, et aux ophtalmies fréquentes.

[1] Ney avait commencé le siège le 27 mai. Les travaux d'approche commencèrent dans la nuit du 15 au 16 juin. L'ordre, adressé par Masséna à Junot, d'y faire marcher son corps, est du 14. La division Clauzel alla, de Ledesma, occuper San Felice el Chico pour couvrir le siège devant Wellington qui était posté à Almeïda.

[2] La canonnade commença le 25. Junot vint visiter le poste de Godart à San Felice el Chico.

[3] Sa brigade dut occuper les hauteurs de Marialba avec trois canons, sa gauche vers Carpio; et observer la rive droite de l'Azava, jusqu'au confluent avec l'Agueda, le VIII[e] corps étant chargé de tout le pays à gauche de l'Agueda.

sans s'épouvanter du nombre, ni de l'espèce de succès qu'ils avaient obtenu, soutint le choc de cette cavalerie, en ne faisant tirer qu'à bout portant, et en inspirant à ses soldats la fermeté et le sang-froid qui convenaient si bien dans un moment semblable. Neuf chevaux et onze cavaliers furent tués autour du carré ; un chef d'escadron et un commissaire anglais furent tués également ; plus de cinquante autres cavaliers furent blessés. Le capitaine Gouache eut le bonheur, au milieu d'une si glorieuse action, de n'avoir aucun de ses grenadiers blessé. Les fusils seuls avaient reçu les coups de sabre de l'ennemi [1].

Je rendis un compte très détaillé de cette brillante affaire au général en chef, qui promut provisoirement le capitaine de grenadiers Gouache au grade de chef de bataillon, et décora le plus ancien sous-officier [2] de la croix de la Légion. Jamais récompense ne fut plus méritée.

Dans l'intervalle, la ville de Ciudad Rodrigo fut assiégée, et, après un bombardement de quinze jours, capitula [3]. La garnison fut faite prisonnière de guerre.

Je retournai ensuite reprendre ma position de San Félice el Chico [4], où ma brigade resta baraquée pendant le mois d'août. Ce pays était si malsain, que je perdis 500 hommes de cette brigade, dans le mois [5].

[1] *V.* A7, aux notes.

[2] Le général Marbot parle de six décorations. On a vu déjà l'Empereur ajouter dix décorations à huit demandées par Molitor. (*V.* AAR. aux notes.)

[3] Le feu de la place fut éteint dans la nuit du 9 au 10 juillet. L'incendie était allumé dans la ville, la brèche ouverte, l'assaut préparé.

[4] C'est le 14 juillet que le VIII[e] corps s'ébranla. La division Clauzel revint entre le Tormès et l'Agueda, occupant Yécla et les deux San Félice. Sa gauche fut la brigade de Godart, entre le Yeltès et l'Agueda.

[5] Pendant le siège de Ciudad Rodrigo, on ne trouvait presque aucune ressource à trente lieues à la ronde. La campagne fut partagée

J'interromprai un peu le fil des événements qui me survinrent, pour faire connaître en partie les causes véritables de la perte de nos soldats et des malheurs qui se sont succédé depuis en Espagne, causes qu'il n'était que trop facile d'apercevoir dès cette époque :

1° Au commencement de l'an X, les administrations françaises furent établies en Espagne. Dès ce moment, les employés du pays cessèrent d'administrer nos hôpitaux et de nourrir nos armées[1]. Il en résulta, par la suite, que tout ce qui avait rapport à l'entretien des armées et des hôpitaux fut l'objet de dilapidation des employés français; que le blé, le vin, l'eau-de-vie, etc., etc., se vendaient publiquement, sur les places publiques, par leurs agents, et que nos malheureux hôpitaux manquaient absolument de tout; que nos troupes étaient, pour la plupart du temps, privées de leur subsistance, ou n'avaient que la demi-ration, lorsqu'elles auraient pu avoir régulièrement la ration complète; que le mauvais exemple des employés principaux imité par leurs subalternes se fit surtout ressentir dans les hôpitaux, où il n'y avait point de scribes, ni même d'infirmiers qui ne volassent impunément les malades, ou plutôt ne hâtassent leur mort pour s'emparer plus

en quartiers de subsistance. La division Clauzel eut le pays situé entre San Féliee el Chieo et San Spiritu, à l'est de l'Agueda.

Du reste le VIII[e] corps n'était plus que de 19,500 hommes à la fin de juin.

[1] En l'an X, une division française traversa l'Espagne et entra en Portugal. Elle fut si mal traitée par l'ineapable administration espagnole, qu'on installa une administration française. Mais ce fait est isolé, et bien éloigné de eeux dont Godart nous fait le récit. Je erois qu'il a dit, par inadvertanee, l'an X au lieu de 1810. En effet, Kellermann, due de Valmy, gouverneur de Valladolid (avee les Asturies et une partie de l'Estramadure), considérant le dénuement des hôpitaux sous l'administration des Espagnols, la leur retira, précisément, dit-il, dans l'espoir d'une amélioration (22 mars 1810).

sûrement de leurs bijoux ou de leurs effets. Les hôpitaux enfin pouvaient plutôt être regardés comme de vrais cimetières que comme des maisons de secours, puisque sur 400 malades qui y entraient il n'en réchappait pas le quart. La plus grande partie mouraient faute de soins et de subsistance[1].

2° Devait-on s'étonner que l'insurrection se propageât dans toutes les provinces de l'Espagne, quand on faisait tout pour mécontenter les habitants? D'un côté, au lieu de maintenir dans leurs emplois des gens du pays, qui auraient pu, mieux que personne, rendre des services importants aux Français, sans vexer leurs compatriotes, on les prive tout à coup et d'occupation et de salaire, et on les remplace par des individus qui, comme Français, se croient permis de commettre tous les abus imaginables pour parvenir à faire fortune. Commissaires des guerres de toutes classes, inspecteurs aux vivres, gardes-magasins, économes et autres, tous cherchaient à s'enrichir par le pillage, ou à s'engraisser de la misère ou du sang de nos soldats.

3° Je n'ai encore parlé jusqu'ici que de la mauvaise administration qui régnait dans l'armée; cela seul suffisait à l'affaiblir et, tout à la fois, à faire révolter jusqu'aux plus paisibles habitants de l'Espagne.

Pourquoi tolérait-on tous ces crimes? Sans doute les chefs qui étaient à la tête de nos armées n'ignoraient rien de tout ce qui se passait, et auraient pu empêcher tous les abus; mais il semblait au contraire que tous concouraient pour les augmenter, et accélérer en même temps notre décadence en Espagne.

Aucune subordination, aucune harmonie parmi les

[1] V. A8, aux notes.

principaux chefs de nos corps d'armée [1]; aucun amour de la chose publique; ambition et égoïsme chez les uns, rivalité et jalousie chez les autres; telles furent les causes majeures qui ajoutèrent aux malheurs de la péninsule et à la destruction de nos armées.

Bientôt ces vices se propagèrent parmi les chefs subalternes. Chacun dans son commandement semblait travailler pour soi. Des contributions de tout genre étaient frappées sur le pays, et ne servaient très souvent qu'à remplir les poches d'un seul individu, quand les soldats mouraient de faim. De l'insouciance qu'on mettait à pourvoir à leurs besoins naissaient l'indiscipline et le pillage. Les soldats abandonnaient leurs régiments pour se répandre dans les campagnes, où ils commettaient les mille et une horreurs, et en faisaient déserter les habitants auxquels il ne restait plus d'autre ressource que le désespoir et la vengeance. D'autres obligeaient le malheureux paysan, par toute sorte de tourments, à confesser où était caché son argent; enfin le pillage, l'assassinat et le viol étaient impunément exercés dans certaines parties de l'Espagne, et furent le début de notre entrée en Portugal [2]. Je laisse à penser, après ces observations, si les peuples espagnols et portugais durent nous vouer une haine éternelle, et s'armer contre nous.

Tous les paysans en général s'insurgèrent et interceptèrent les routes; il ne nous restait plus que les villes, et nos détachements, s'ils n'étaient point très forts, étaient ou pris ou assassinés. La junte de Cadix, voyant les progrès de l'insurrection, s'empressa d'organiser ces

[1] Voir une lettre de Kellermann à Soult (14 mars 1810); une autre du même (17 mars); une de Junot à Ney (14 avril); une d'Eblé (1er août); la dure réprimande de Masséna à Kellermann lui-même (11 septembre), à Junot (2 octobre).

[2] V. A9, aux notes.

bandes en troupes de guérillas; lesquelles se multiplièrent d'autant plus que, dans le principe, nos premiers généraux semblaient les mépriser, et ne donner leur attention qu'aux forces régulières ennemies.

Il est pourtant très fortement à croire que ces bandes nous ont détruit plus de 60,000 hommes dans les trois années de 1810, 1811 et 1812. Ils étaient parvenus à répandre une telle terreur que la plupart de nos jeunes conscrits ne pouvaient faire un pas sans craindre d'avoir bientôt des guérillas à leurs derrières. Cet effroi provenait en grande partie de la certitude qu'ils avaient que les guérillas ne se bornaient point à faire mourir leurs prisonniers, mais leur faisaient encore souffrir mille cruautés.

J'en ai assez dit pour faire voir à tout homme sensé les causes de nos malheurs en Espagne et en Portugal, et de la haine de leurs habitants contre le gouvernement français.

Je vais reprendre le cours de ma campagne, un mois après l'expédition de Ciudad-Rodrigo.

L'armée se porta sur la place d'Almeïda pour en faire le siège. Almeïda était une des places fortes du Portugal. Les travaux de la tranchée furent poussés avec vigueur[1] ; et, nos batteries étant armées, le feu commença aussitôt. Le 26, une de nos bombes, lancée et tombée sur le magasin à poudre, renfermé dans un fort bâti au milieu de la place, le fit sauter. Ce magasin

[1] Le VIe corps (Ney) battit les Anglais qui couvraient la place (24 juin), devant laquelle les Français prirent aussitôt position, le 25 juin. Le VIIIe corps (Junot) était toujours vers l'Agueda, avec son quartier général à San Félice el Grande. La division Clauzel était à Barba del Puerco.

La tranchée fut ouverte le 15 août. Le 21, la division Clauzel reçut ordre de se porter sur Escarigo en se concentrant, et on passa l'Agueda.

renfermait les objets les plus précieux des habitants, lesquels furent entièrement perdus ou couverts de débris ; 3,000 personnes furent également englouties sous les décombres.

Deux jours après cet événement la place d'Almeïda capitula. La garnison, forte de 3,000 Portugais, fut envoyée en France.

Tous les corps reçurent aussitôt l'ordre de faire faire du biscuit pour quinze jours d'avance[1], et de se procurer de la viande sur pied pour dix. Point de magasin de blé : il fallut envoyer faire la moisson dans les champs, battre le blé, le moudre et en fabriquer du biscuit. Les villages nous fournirent des bestiaux.

Le 15 septembre 1810 [2], l'armée continua sa marche en Portugal vers la montagne de Busaco, fameuse par une bataille qu'y perdirent les Espagnols contre les Portugais [3].

Le 28 septembre, les trois corps d'armée, commandés par trois maréchaux de l'Empire, y étaient déjà réunis. L'ennemi occupait en force les positions. Nos tirailleurs attaquèrent dès le même jour, et parvinrent jusqu'au sommet de la montagne; mais n'ayant point été assez soutenus, ils furent repoussés avec perte. On se battit

[1] M. Thiers dit pour vingt. En effet, Masséna voulait d'abord avoir pour vingt jours de vivres (ordre du 30 août). Mais un journal de l'expédition n'en marque que pour dix.

[2] M. Thiers place le départ au 10. Mais Masséna partit le 14, et l'état de services de Godart porte : *Employé à l'armée du Portugal, le 14 septembre* 1810. Le 15, Masséna arrive sur le Celorico avec le IIe corps (Reynier), et le VIIe part.

La brigade de Godart a 2,248 hommes; le VIIIe corps, 16,472; l'armée entière, 59,806.

[3] Ce fut moins une bataille qu'une série d'engagements en 1762. L'abbaye de Busaco est sur le sommet de la Serra d'Alcoba.

V. A10. aux notes.

toute la journée sans pouvoir obtenir aucun succès [1],



et, quoique nous nous fussions maintenus dans notre

[1] A la seule inspection du terrain, on avait cependant reconnu qu'on pouvait tourner les Anglais par leur gauche.

même position, cette attaque ne nous coûta pas moins de 5,000 hommes qui furent tués ou blessés [1]. L'ennemi put en perdre la moitié.

Le 29, nous quittâmes nos bivouacs pour tourner cette fameuse position. Nous marchâmes pendant deux jours pour descendre dans une plaine très riante et très fertile, où nous bivouaquâmes.

Le 1er octobre, nous nous approchâmes de la jolie ville de Coïmbre dont l'ennemi défendait les hauteurs que je fus chargé [2] d'attaquer avec ma brigade, tandis que nos dragons devaient attaquer par notre droite. Je parvins à forcer l'ennemi d'abandonner la position, et d'évacuer la ville. Nos dragons alors, voulant poursuivre ce succès, passèrent la rivière de Mondégo pour tourner l'ennemi qui sortait de la ville [3]; mais la cavalerie ennemie s'étant réunie en certain nombre fit repasser la rivière à nos dragons plus vite qu'ils ne l'avaient passée.

Dans cette charge de la cavalerie ennemie, elle n'était point aussi nombreuse, à beaucoup près, que l'étaient nos dragons ; mais elle avait la supériorité quant à la force des hommes et à l'ancienneté de service. La plupart de nos dragons, dès ce temps-là, n'avaient peut-être pas eu dix leçons d'équitation, et ne savaient ni se tenir à cheval ni le guider. Je ne puis m'empêcher, à

Le VIIIe corps, arrivé après les autres, était placé derrière le centre, en réserve.

[1] On dit 4,500, dont 380 blessés. Le 28, Wellington passa la revue de ses troupes sur le haut de l'Alcoba, à la vue des Français, et en appareil triomphal.

[2] Dès le matin, la brigade de Godart et la brigade de cavalerie de Sainte-Croix furent chargées de reconnaître l'arrière-garde ennemie.

[3] C'était Wellington lui-même. Cet échec (omis par M. Thiers), inspire au général Godart les mêmes observations qu'au général Marbot sur notre cavalerie.

cet égard, d'ajouter que, faute d'instruction ou défaut de choix dans les hommes, nous voyons dans nos armées nos chasseurs et nos hussards ne pouvoir, pour la plupart, lancer un bon coup de sabre sans être exposés à tomber de cheval.

L'armée trouva dans Coïmbre des vivres en tout genre qui pouvaient la nourrir pendant quinze jours; mais la majeure partie en fut dilapidée [1].

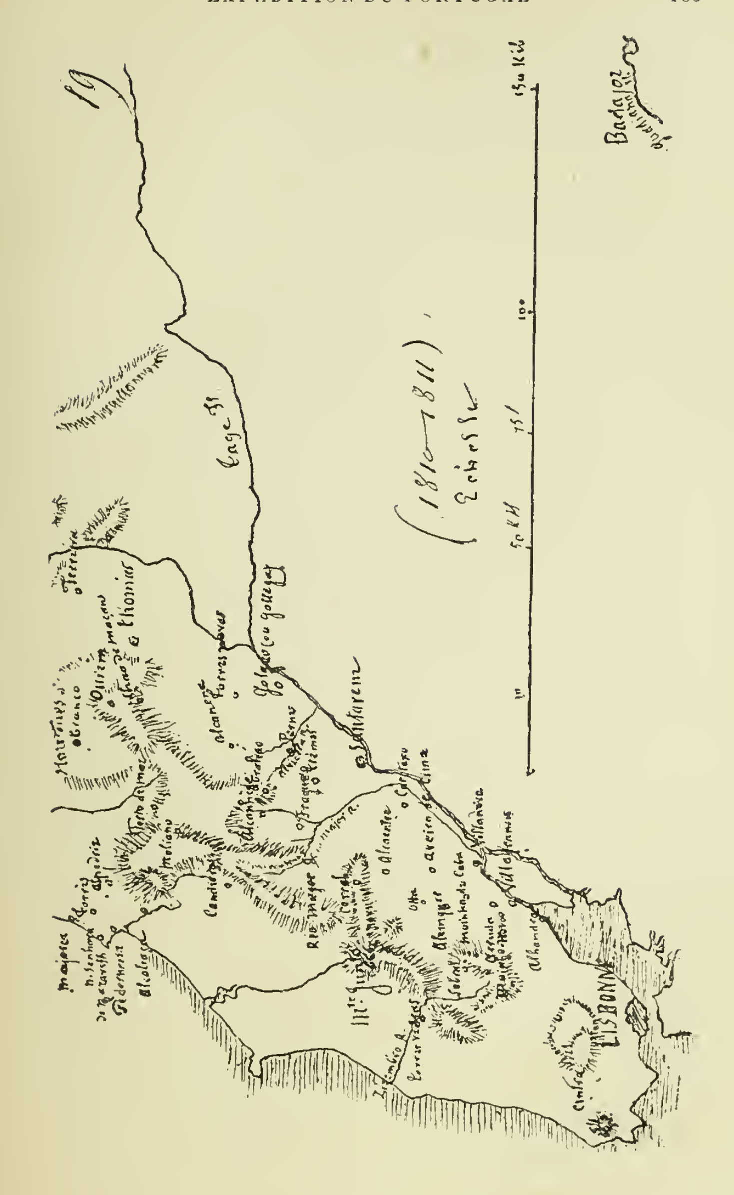
Le 2 octobre, nous nous portâmes à Condeixa Velha où l'armée anglaise avait de très grands magasins de farine, biscuits, vins, eau-de-vie, rhum, etc., etc. Nous arrivâmes à temps pour arrêter les progrès du feu qu'y avait mis l'ennemi, et pour sauver des quantités immenses de marchandises et denrées de toute espèce qui furent partagées entre toutes les divisions [2].

Le 4, l'armée se porta sur Rédinha; le 5, à Venda da Cruz. Le 6, elle passa à Pombal, et continua sa marche jusqu'à Alemquer[3]. Notre division fut de là attaquer la position de Sobral, et repoussa l'ennemi. Nous trouvâmes encore dans Sobral de grands magasins de foin et de paille, ainsi que cent mille rations d'avoine (12 octobre).

[1] Par le VIII[e] corps; c'était surtout du riz. Le pillage s'étendit à toute la ville, abandonnée par ses habitants. On s'arrêta encore trois jours à Coïmbre, quoique l'ennemi en fût sorti bien en désordre.

[2] La brigade Taupin fut laissée à Coïmbre. Le reste du VIII[e] corps occupa les hauteurs de la rive gauche du Mondégo; la brigade de Godart occupa Condeixa Velha. L'incendie éteint, on gaspilla encore une partie des approvisionnements. Ce jour-là même (2 octobre), Masséna écrivait à Junot pour se plaindre des désordres commis à Coïmbre, du peu de discipline du VIII[e] corps, etc. Il renouvela ses plaintes le 3; mais le pillage et la dévastation devenaient généraux et constants.

[3] L'avant-garde, appartenant au VIII[e] corps, venait encore de piller des magasins de subsistances à Santarem. C'est là seulement qu'on connut les lignes de Torres Vedras. Ni les généraux, ni le gouvernement français n'avaient d'informations! Quelque mot en était peut-être venu à Coïmbre.


(1810—1811)
Echelle
Santarem
LISBONNE
Badajoz

Le 13, on voulut attaquer l'ennemi qui était posté à une petite distance de la ville; on se battit pendant cinq heures sans obtenir de succès, parce que le général qui commandait notre corps d'armée, de la ville où il était à déjeuner, ordonnait, contremandait, et ne se décida à monter à cheval et à se porter sur les lieux que quand il n'était plus temps. Cependant la nuit suivante l'ennemi se retira [1].

L'armée fut obligée de s'arrêter dans ses positions, et de ne point dépasser Sobral. Des conditions sans nombre s'opposaient à ce qu'elle allât plus loin.

1° Le manque de vivres, puisque l'ennemi, dans sa retraite, brûlait ses magasins, et détruisait les moulins. Il fallait donc songer à envoyer dans les campagnes chercher au loin et à tout prix toutes les denrées nécessaires à la subsistance. Il fallait en même temps faire réparer les moulins pour faire de la farine. On parvint à faire du pain, et les troupes vécurent assez bien pendant quelque temps; mais cela ne pouvait pas toujours durer.

2° La ligne des Anglais et Portugais s'étendait depuis le Tage jusqu'à l'Océan (huit lieues d'étendue), et était garnie de plus de soixante redoutes avec des batteries de toute espèce de calibre. Deux semblables lignes se trouvaient également derrière la première [2]. En outre, le pays, depuis Sobral jusqu'à Lisbonne, était couvert de montagnes et de défilés.

[1] *V.* A11, aux notes.

[2] Les premières lignes s'étendaient d'Alhandra, sur le Tage, à Torres Vedras et à l'embouchure du Zizembro. Ces fameuses lignes furent appelées de Torres Vedras, de Cintra ou d'Alemquer.

C'est seulement en octobre que la ligne avait été triplée. La première ligne était de 48 kilomètres. La seconde, à 10 kilomètres en arrière, était de 40 kilomètres.

Notre ligne, appuyée au Tage depuis Villafranca, longeait Sobral et Torres Vedras, jusqu'à la mer.

3° Des pluies continuelles étant tombées pendant huit jours avaient détruit en grande partie les équipages de nos chevaux d'artillerie [1]. Les deux tiers de nos munitions étaient avariés, les cartouches de nos soldats presque entièrement perdues, de sorte que la moindre bataille engagée eût achevé le restant de nos bonnes munitions. Ajoutons à cela l'impossibilité de nous en procurer d'aucune manière, puisque nos derrières étaient entièrement interceptés.

Telle était la situation effrayante de l'armée de Portugal, à la fin d'octobre. Il est vrai que celle des Anglais n'était pas beaucoup plus consolante, puisqu'ils avaient sur les bras plus de 300,000 habitants de tout sexe, qui avaient abandonné leurs foyers à notre approche, et dont la plus grande partie mourait de faim et de misère.

[1] Elles commencèrent, le 8 ou le 9 octobre, à être torrentielles.

CHAPITRE XI

RETRAITE DE PORTUGAL — RETOUR EN FRANCE

NOVEMBRE 1810-NOVEMBRE 1811

On prend position en arrière à Santarem, Torres Novas, etc. — Expéditions pour recueillir des subsistances : expédition de Godart à Alcobaça, Alpedriz, etc. — Désespoir des habitants : excès des deux côtés. — Godart sauve 200 personnes. — Combat de Rio Major. — Retraite définitive. — Situation périlleuse entre Redinha, Condeixa Velha et Fuente Cuberta. — Retraite protégée par Ney. — Bagages brûlés. — Passage de la Ceira : panique. — Passage de l'Alva. — Mésintelligence ouverte des généraux. — Situation précaire jusqu'à Celorico. — Le quartier général de Masséna et sa maîtresse manquent d'être enlevés. — Combat d'Alfayates. — Rentrée en Espagne. — Etat de l'armée. — Développement des guérillas. — Godart demande, à cause de sa santé, à servir à l'intérieur.

Marmont ayant succédé à Masséna, on marche au secours de Badajoz. — Godart escorte le grand parc. — Passage des cols de Béjar et de Baños. — Impression laissée par le premier passage des Français à Truxillo. — Retour au nord. — Cantonnements à Granadilla, etc., puis à Baños, etc.: bonnes relations avec les habitants. — Marche sur Ciudad Rodrigo, et réunion au corps d'armée de Dorsenne. — Godart, autorisé à rentrer en France, conduit un convoi de Valladolid à Bayonne.

Le 14 novembre, nous fûmes donc forcés de quitter nos positions pour retourner à vingt lieues en arrière, pour en prendre de nouvelles.

Le 19, l'armée était ainsi établie : la gauche à la jolie ville de Santarem, la droite à Leiria, près de la mer, et le centre à Alcanhède et Pernes[1]. Le quartier général du

[1] *V.* A12, aux notes.

prince d'Essling était à Torres Novas, ville qu'avait prise sous sa protection le général de division comte Montbrun, commandant la cavalerie de l'armée, et qui avait été conservée parfaitement intacte.

Sans magasins d'approvisionnement, l'armée fut encore obligée d'employer les mêmes moyens qu'auparavant pour subsister. Il fallait disputer les villages avec l'ennemi pour se procurer des vivres.

En décembre, je fus chargé de parcourir une distance de plus de vingt lieues avec une colonne de 800 hommes d'infanterie et de cavalerie, à l'effet de faire des provisions pour la division. D'abord je me portai sur Alcobaça, Valado, Pederneira et Notre-Dame-de-Nazareth. Dans ces quatre endroits, je fis ramasser tous les bestiaux, les grains et le vin, et, après en avoir chargé deux cents bêtes de somme, je les expédiai à mon quartier général à Alcanhède. Je continuai ma course par Torres, Majorque et Alpedriz, le long de la mer. Je remarquai entre autres, à Alpedriz, la plus belle verrerie qu'il fût possible de voir. Le bâtiment était d'une grandeur extraordinaire, et contenait quatre fourneaux de la plus belle invention, des appartements de maître magnifiques, une très jolie bibliothèque fournie de livres dans toutes les langues.

Après avoir fait ramasser tout ce qui se trouvait dans l'endroit, j'avais fait donner mes ordres pour la réunion de mes détachements, afin de rétrograder sur Alcanhède. Je quittais cet endroit à trois heures de l'après-midi, lorsqu'on vint m'apprendre que de mauvais coquins faisant partie de ma colonne avaient mis le feu aux hangars de cette verrerie, renfermant environ 60,000 cordes de bois. De suite je voulus faire arrêter les progrès de l'incendie, mais c'était impossible. Je laissai environ 300 pay-

sans de cet endroit qui travaillaient à éteindre le feu, et il me fut impossible, malgré toutes mes recherches, d'en découvrir les auteurs.

Le 2 janvier 1811, je rentrai avec ma colonne. Mon expédition rapporta 200 bêtes à cornes, 900 moutons et chèvres, 150 sacs de grain, une grande quantité de cochons et volailles de toute espèce, du sucre, du café et du rhum. Tous les endroits que j'avais parcourus étaient en grande partie déserts. Les habitants les avaient abandonnés pour se retirer dans les forêts et dans les rochers, où ils cachaient leurs effets les plus précieux.

Les villages aux environs et même au loin étant ainsi épuisés, il ne nous restait d'autre ressource que de faire parcourir les bois et de faire fouiller jusqu'aux rochers. Les malheureuses familles qui s'y trouvaient et qui croyaient être à l'abri de nos recherches, furent dépouillées du peu qui leur restait[1].

Ce fut alors que le désespoir de ces réfugiés, de paisibles et timides qu'ils étaient, en fit autant de furieux qui se réunirent et s'armèrent pour se venger. Nos ordonnances furent arrêtées, et bientôt l'on ne put plus communiquer que par des détachements d'un certain nombre d'hommes. Nos soldats qui eurent le malheur d'être pris par eux souffrirent les maux les plus horribles ; d'autres furent enterrés tout vivants jusqu'au cou, la tête hors de terre pour les faire languir davantage.

De ce raffinement de barbarie, nos soldats en conçurent le désir de se venger et de devenir barbares à leur tour. Ils ne respectèrent plus rien : vieillards, femmes et enfants, enfin tout ce qui se trouvait sous leur main fut impitoyablement massacré. Nous eûmes beaucoup

[1] V. A13, aux notes.

de peine, moi et les officiers supérieurs de ma brigade, à sauver près de deux cents vieillards et enfants que nous avions jusqu'alors nourris et maintenus dans nos cantonnements depuis environ deux mois [1].

Cependant, à la veille de voir mourir ces malheureux de faim, puisque nous manquions nous-mêmes, ou de les voir assassiner, je crus devoir, pour les sauver, les faire conduire par une escorte de cinquante grenadiers aux avant-postes anglais et portugais. Le chef de bataillon commandant l'escorte fut on ne peut mieux accueilli ainsi que deux officiers français. Les Portugais, joyeux de revoir leurs parents qu'ils croyaient massacrés, embrassaient les genoux de mes officiers, et ne savaient comment leur témoigner leur reconnaissance. Deux officiers anglais et portugais furent députés par leurs généraux près de moi pour me remercier de l'acte d'humanité que je venais de faire, et me prièrent d'accepter de leur part six bouteilles de rhum Jamaïque, six pains de sucre et vingt-cinq livres de café. J'acceptai leur présent, mais j'avais été assez payé du plaisir de faire des heureux.

Le général commandant notre corps d'armée, voulant faire une forte découverte sur Rio Major [2], nous nous mîmes en marche au nombre de 3,000 hommes d'infanterie et 450 chevaux pendant la nuit, et nous arrivâmes à la pointe du jour en vue des vedettes ennemies qui se retirèrent à notre approche. Nous entrâmes donc sans la moindre résistance à Rio Major, où tous les vivres que les Anglais avaient laissés furent enlevés. Le général en

[1] Cet épisode doit donc se placer au plus tôt dans la seconde moitié de janvier.

[2] Sur l'ordre de Masséna. Bien que grossi de la brigade Gratien (division Solignac), il n'avait pas 5,000 hommes, comme il a été dit. Un rapport ne lui en donne même que 2,500. Le 19 janvier, au matin, on se mit en marche d'Alcanhède.

chef reçut vers le midi un coup de feu à la figure. Ce fut le premier blessé[1].

Après avoir détruit tous les ouvrages que l'ennemi y avait faits, nous nous retirâmes pour rentrer dans nos cantonnements. La cavalerie ennemie, s'imaginant sans doute que la crainte nous déterminait à battre en retraite, voulut charger vigoureusement nos dragons qui étaient d'arrière-garde; mais elle fut reçue par une compagnie de voltigeurs embusqués, de manière à perdre l'envie de revenir à la charge[2].

Le prince d'Essling, reconnaissant enfin l'impossibilité de laisser plus longtemps l'armée dans un pays où elle ne pouvait plus subsister, ordonna qu'on l'évacuât, et le mouvement rétrograde commença le 5 mars 1811, à huit heures du soir. Nous nous dirigeâmes par Pernes, Torres Novas, Chao de Maçans, Perelinga, Redinha et Condeixa Velha[3]. C'est de cet endroit que, le pont de Coïmbre étant coupé, nous fûmes obligés, le 12, de prendre les chemins de traverse pour nous rendre à

[1] Après le succès complet, des cavaliers anglais harcelaient les nôtres. Junot alla les reconnaître lui-même, un peu en enfant perdu. De plus son uniforme attirait la vue. Un chasseur de Brunswick, caché dans un bois, l'ajusta; il fut blessé près du nez, et dut remettre le commandement à Clauzel. Sa blessure eut des suites cruelles, et aboutit à la folie. — M. Thiers fait à peine allusion à cette affaire.

[2] C'est Godart qui, dans les cantonnements, se trouvait plus en contact avec l'ennemi. Le 10 février, une grand'garde sur la route d'Alcanhède à Rio Major s'étant laissé surprendre, l'ennemi enleva cinq soldats du 22e et quatre dragons.

Richard, lieutenant au 22e, allant avec dix voltigeurs, à la découverte sur la route de Rio Major à Fragoas, fut surpris par 200 cavaliers. Il se retira sur un mamelon, s'y défendit énergiquement et fut atteint de sept blessures avant de se rendre.

[3] Les autres relations disent Condeixa tout court. Ce n'est pas un synonyme pourtant. Condeixa Velha est un village à peu de distance au sud-est de Condeixa. Godart précise peut-être l'endroit occupé par sa brigade comme au passage précédent.

Fuente Cuberta et à Miranda de Corvo par les chemins les plus affreux.

Le 15, au passage du pont Tirao Elvas, près du village de Serpao, nous fûmes obligés de brûler plus de soixante voitures, parmi lesquelles était mon fourgon, pour ne point les laisser au pouvoir de l'ennemi, qui nous avait toujours suivis de très près.

L'avant-garde ennemie, s'apercevant du désordre où nous étions, attaqua notre arrière-garde, tandis que 60,000 hommes cherchaient à tourner notre division ; elle n'eut point de peine à la culbuter. En ce moment, cinquante hommes venaient de se noyer en passant la Ceira : le colonel du 39e de ligne prisonnier, l'aigle du régiment perdue[1], c'en était fait de la division entière, si la contenance de quelques bataillons, qui se réunirent fort à propos, n'eût pas forcé l'ennemi à cesser de nous harceler ; puisqu'il nous restait encore une rivière à passer à deux lieues plus loin, dont le pont cassé exigeait une réparation de trente heures.

Le 17 mars, les travaux étant terminés, le parc de l'artillerie et les équipages filèrent; une grande partie de l'armée le traversa en peu de temps, et fut prendre position à deux lieues en avant.

Le 18, le corps d'armée passa à gué la rivière Alva o dos Pinarès. Chaque jour, à la position, nous étions obligés d'envoyer nos soldats chercher des vivres. Ce

[1] Il s'agit du colonel Lamour, blessé avant d'être fait prisonnier.

Le 39e régiment, appartenant à la première brigade de la division Mermet, avait été constitué le 19 nivôse an IV (8 janvier 1796), et avait servi en Italie jusqu'à l'an IX, puis à l'intérieur. Il fut partagé entre la Grande Armée et l'Espagne (1808-1813). Le gros du corps fut fait prisonnier à Landau en 1814.

Son aigle ne tomba pas au pouvoir de l'ennemi dans cette journée. C'est quelque temps après que, les eaux étant basses, elle fut retrouvée par des paysans dans le lit de la rivière.

même jour, sur les deux heures, l'ennemi nous attaqua et nous força de quitter nos positions, et de nous réunir au II[e] corps d'armée qui se trouvait engagé avec l'ennemi, lequel voulait couper la route que tenait le centre de notre armée. Nous marchâmes toute la nuit suivante, et, à la pointe du jour, nous arrivâmes à Venda d'Oporco. Nous continuâmes de marcher jusqu'au 23 mars, jour où nous arrivâmes à Celorico[1].

Depuis notre entrée en Portugal, la mésintelligence avait toujours régné entre les principaux chefs des trois corps d'armée. Le prince d'Essling, commandant en chef, était pour ainsi dire toujours contrarié par les deux autres maréchaux, et chacun ne faisait à peu près qu'à sa volonté. Ce fut pendant les 21, 22 et 23 mars que la bombe éclata entre eux, au point que le prince résolut dès ce moment de quitter l'armée et de se rendre à Paris[2].

De Celorico, où nous étions, on fit filer de suite, dès le 22 mars, les équipages de l'armée, ainsi que les malades et les blessés, sur Almeida. On fit également filer le parc d'artillerie sur Guarda, ville assez considérable, et l'armée s'y dirigea ensuite. Le quartier général du prince y resta jusqu'au 29, jour où il manqua d'être enlevé par l'ennemi, notamment sa maîtresse pour la sûreté de laquelle il fallut se battre dans les environs et aux portes de la ville, tandis qu'elle s'occupait à faire ses paquets et à monter en voiture.

L'évacuation de Guarda força tous les corps d'armée de rétrograder sur Belmonte et Sabugal, où le II[e] corps prit position. Le nôtre se porta à Alfayates où bientôt le

[1] *V.* A 14, aux notes.

[2] Il commença par y envoyer Ney qui se refusait ouvertement à un nouvel effort contre le Portugal. Il le remplaça par le général Loison 22 et 23 mars).

IIe corps d'armée, attaqué par l'ennemi, fut obligé de se retirer après avoir perdu environ 400 hommes[1].

Le 3 avril 1811, nous quittâmes nos positions, et nous marchâmes jusqu'au 15, pour arriver à Toro, ville dans les environs de laquelle les différents corps d'armée prirent des cantonnements.

Ici finit la campagne du Portugal. L'armée qui en avait entrepris la conquête était formée de trois corps, sous les ordres du prince d'Essling.

On peut dire avec vérité que cette armée, qui, au commencement de la campagne, était composée de superbes troupes, fut à la fin considérablement réduite par les pertes nombreuses qu'elle avait faites, tant sous le rapport des fatigues et des privations, que sous le rapport des combats et des marches continuelles, soit de nuit, soit de jour, ainsi que des pluies qui ne cessèrent de tomber pendant trois mois consécutifs. J'ajouterai à cela la quantité innombrable de malades qu'on a perdus faute de soins et de médicaments, puisque les chemins, dans notre retraite, étaient couverts çà et là de cadavres mêlés parmi les chevaux morts et les débris de voitures qu'on ne pouvait plus traîner[2].

Si nous perdîmes peu de canons, nous ne pûmes sauver en revanche un tiers de nos caissons, ainsi que des fourgons d'ambulances et de nos administrations. Beaucoup furent pillés par nos propres soldats.

Le fourgon qui m'appartenait fut pillé et brûlé ensuite :

[1] V. A 15, aux notes.

[2] L'armée était diminuée de 20,000 hommes et ne comptait plus que 39,905 hommes et dix canons. Mais cette armée, si diminuée, si mécontente, si mal dirigée, isolée, oubliée, sans solde, sans magasins, sans moyens de transports, sans éclaireurs, tandis que les guérillas en fournissaient abondamment les Anglais, avait, par tant d'épreuves, acquis une solidité qui en fit la première armée française avec celle de Davoust.

je perdis habits de grand uniforme, chapeau, plusieurs autres effets d'habillement, un nécessaire de campagne, cartes géographiques, livres, chevaux, mulets [1], et je dépensai beaucoup d'argent. Voilà tout le profit que je retirai pour mon compte de la campagne de Portugal, très heureux encore qu'avec d'anciennes blessures et les fatigues que j'endurai, je n'y aie pas succombé.

Je reviens aux cantonnements que nous occupions dans les environs de Toro. Là, comme en Portugal, il nous était impossible de sortir sans de fortes escortes. Notre éloignement de l'Espagne avait facilité l'insurrection, au point qu'on y comptait quarante-cinq bandes de guérillas organisées et payées [2].

Le 1er mai, je me rendis avec ma brigade à Fuente-el-Sauco. Elle fut cantonnée dans les villages voisins pour pouvoir y vivre pendant le mois.

Le 1er juin, je quittai mes cantonnements pour aller à Matilla, où j'arrivai le 5 [3].

Le 8 juin, nous reçûmes l'ordre de marcher au secours de Badajoz qui se trouvait assiégé par les Anglais, les Espagnols et les Portugais. Je fus chargé d'escorter avec ma brigade le grand parc d'artillerie de l'armée. Malgré les mesures que je pris pour ne point exposer un convoi aussi important, je fus plusieurs fois inquiété les premiers jours de marche.

[1] A l'attaque de l'arrière-garde française, le 15 mars, il eut un cheval tué par la mitraille et deux chevaux enlevés avec ses effets, par la cavalerie anglaise. L'indemnité pour ses chevaux et effets perdus au Portugal fut réglée, le 8 novembre 1814, à 1,352 francs.

[2] L'importance des guérillas fut cause de la création d'un septième gouvernement militaire en Espagne, au mois de février. Il comprit Toro, Zamora, Salamanque, Ciudad Rodrigo, et fut confié au général Thiébault. En quinze jours, il avait remporté de grands succès sur les guérillas; mais le retour de l'armée de Portugal, battant en retraite, ajouta beaucoup à la recrudescence de chaque printemps.

[3] *V.* A 16, aux notes.

Le 11 juin, j'eus à traverser le fameux col de Béjar, et je parvins avec beaucoup de peine à faire transporter la



totalité de mon parc sur le haut de la montagne, et ensuite le faire conduire jusqu'à Baños, où j'arrivai à sept heures du soir.

Cette montagne fait la séparation des provinces de Salamanque et de l'Estrémadure.

Je suivis les gîtes de la Oliva, Plasencia (capitale de l'Estrémadure), et, le 15, j'arrivai sur le Tage, en face d'Almaraz, où nous bivouaquâmes. Nous partîmes ensuite pour Jaraïcigo, et, le 17, nous arrivâmes à Truxillo, grande ville qui, deux ans auparavant, avait été pillée et ravagée par une avant-garde de cavalerie française [1].

Je ne puis m'empêcher d'interrompre encore le récit de ma marche pour faire connaître la surprise, que nous témoignèrent les habitants, de voir une armée aussi nombreuse que l'était la nôtre, aussi bien disciplinée, et ne commettre aucune vexation envers les habitants. Des personnes dignes de foi nous assurèrent que les premiers Français qui étaient entrés dans Truxillo y avaient commis mille horreurs : piller, voler, brûler, violer et massacrer, arracher les oreilles des femmes pour en avoir les bijoux, et poursuivre les plus respectables familles jusque dans les montagnes pour les achever de dépouiller ; telle fut, disaient-ils, la conduite barbare qu'ils tinrent dans cette ville. Ces bonnes gens se plaisaient à nous assurer que, si les premières armées qui étaient entrées en Espagne s'étaient comportées comme la nôtre, jamais aucun Espagnol n'eût pris les armes contre les Français ; mais qu'ils ne pouvaient plus leur pardonner les vexations de toute espèce qu'on leur avait fait éprouver, etc., etc. Enfin le nom seul de Français leur était en horreur depuis cette époque.

Avec de tels sentiments fondés de vengeance, aurait-on

[1] Le maréchal Victor, poursuivant le général espagnol La Cuesta, arriva à Truxillo, et en partit le 25 mars 1809 pour Medellin, y laissant un corps hollandais.

pu espérer de se maintenir en Espagne et de gagner le cœur de ses habitants? Impossible.

Les 18, 19 et 20 juin, nous continuâmes de marcher [1]. Le 25, nous arrivâmes à Alcuesca où notre division prit des cantonnements dans les environs, jusqu'au 10 juillet suivant.

Dans cet intervalle, la place de Badajoz fut débloquée à l'approche de l'armée de Portugal. L'ennemi, qui déjà avait considérablement souffert dans deux assauts qu'il avait voulu donner le 6 et le 9 juin, refusa la bataille et leva le siège [2]. L'armée resta dans les environs [3] pendant quelque temps pour faciliter le ravitaillement de Badajoz. Ensuite elle se retira dans la province de l'Estrémadure [4].

Le 18 juillet, nous passâmes le Tage; le 19, nous traversâmes le Tiétar; le 20, nous couchâmes à Plasencia; le 21, à Oliva; le 22, à Aldea Nueva del Camino, où nous restâmes.

J'occupai avec ma brigade les villages de Garganda la Olla, El Cerro, Puerta de Hondura, Hervas, Lejoura, Cabezavellosa, Casas del Monte, Granja et Granadilla, petite ville très élevée [5].

Ces différentes communes devaient pourvoir à tous les besoins de ma brigade, et j'étais convenu avec l'alcade

[1] V. A 18, aux notes.

[2] Il le fit du 10 au 14 juin. Marmont et Soult, réunis à Mérida le 13, entrèrent à Badajoz le 20.

[3] Sur les deux rives de la Guadiana. Le quartier général était à Mérida.

[4] C'est celle de Plasencia, que Godart appelle particulièrement Estrémadure. La 6e division se trouva de nouveau à Truxillo, les 11, 12 et 13 juillet; à Jaraicijo les 16 et 17.

[5] La 6e division occupait Plasencia et le pays jusqu'au col de Baños. Toute l'armée s'étendait d'Avila à Truxillo, ayant le quartier général à Naval Moral.

du chef-lieu que celles qui n'exécuteraient point leurs fournitures seraient exposées à des amendes en raison de leurs taxes; lesquelles amendes serviraient à indemniser les meuniers, boulangers, infirmiers, ouvriers, bouchers et autres que j'aurais pu employer pendant notre séjour [1].

Le 28 juillet, une partie de la division se porta sur Miranda, à l'effet de protéger l'entrée d'un convoi venant de Valladolid et se rendant à Ciudad Rodrigo, place qui était menacée d'un siège. Le 30, le convoi entra dans la place, et les troupes revinrent dans leurs cantonnements.

Je fis partir un fort détachement d'infanterie pour La Alberca, à l'effet de prendre des renseignements sur la marche de l'armée anglaise, et sur l'existence du nommé Julien, chef d'insurgés.

Le 3 août, je m'établis à Granadilla, quatre lieues de mon quartier général, pour être à même de forcer les communes les plus éloignées de mon arrondissement à fournir leur contingent de denrées. Aussitôt qu'elles se furent exécutées, je fis confectionner pour douze jours de biscuit.

Le 26 août, je reçus l'ordre de quitter mes cantonnements pour aller occuper ceux de Baños, Hervas, El Cerro, Peño de Cavaleria, Montemajor, Valdesage, Lagunilla del Puerto de Banos et Cantagallo [2].

[1] Marmont, dès le début, avait déclaré que toute réquisition serait payée, et, le 16 juin, restreint aux généraux de division (et avec l'autorisation du général en chef) le droit de réquisition.

[2] Ce déplacement faisait partie du mouvement général de concentration sur Plasencia et vers le nord. Marmont établit son quartier général entre Plasencia et le col de Baños. Toute l'armée était ramenée au nord du Tage, à cause du mouvement des Anglais.

M. Thiers dit que Marmont ne connut pas la marche de l'armée anglaise avant le 1er septembre.

Avant que de quitter les autres cantonnements, je fis venir l'alcade, en présence duquel je soldai moi-même tous les employés avec les fonds provenant des amendes. Il me restait encore quatorze cents réaux d'Espagne dont j'obligeai l'alcade de se saisir. Ce brave homme fut tellement étonné de ce procédé, qu'il me remercia en me disant que tous les alcades de son arrondissement en auraient connaissance, et sauraient la manière avec laquelle j'avais administré leur pays pendant le court séjour que j'y avais fait.

Je restai dans mes nouveaux cantonnements jusqu'au 18 septembre. Dans ces entrefaites, d'après une demande que j'avais adressée précédemment[1], je reçus de S. E. le ministre de la guerre l'autorisation de rentrer en France pour être employé dans l'intérieur[2].

A cette époque, le général en chef se proposait de se réunir au corps d'armée qui partait de Valladolid sous les ordres du comte Dorsenne pour, de concert, ravitailler Ciudad Rodrigo et en éloigner l'ennemi.

Je ne voulus point, en conséquence, quitter l'armée avant que l'expédition fût terminée.

Le 19, elle commença son mouvement[3]. Je couchai, ce jour-là, avec ma brigade à la Calzada; le 20, à Cristoval; le 21, à Villanueva del Conde; le 22, à Segueros; le 23, à Cercada; le 24, à El Maïllo; le 25, à Moras Verde; le 26,

[1] Le 31 mai, à l'annonce des marches à effectuer vers le midi, en quittant Arcediano, et peu après l'arrivée de Marmont, qui facilita tout d'abord le départ des officiers supérieurs fatigués ou mécontents. Godart, outre les mêmes motifs que bien d'autres, avait peut-être quelque sujet particulier d'être l'un et l'autre, avec le souvenir de Gospich et de Krems.

[2] L'autorisation par l'Empereur est du 19 juillet. L'ordre adressé à Godart est du 18 août.

[3] Elle passa le col de Baños et marcha sur Ciudad Rodrigo. La brigade de Godart laissa le col à droite.

à Tenebron; le 27, à San Miguel de Cadilla, et le 28, à Ciudad Rodrigo.

Ce même jour, nous nous joignîmes au corps d'armée parti de Valladolid.

Le 29, après un combat de quatre heures[1], nous repoussâmes l'ennemi jusqu'à Alfayates[2].

Le 30, nous retournâmes à Ciudad Rodrigo[3].

Le 1er octobre, après avoir pris congé de MM. les généraux en chef et de division[4], je partis avec un régiment de la jeune garde[5] pour me rendre à Salamanque, où je restai trois jours, et, de là, je continuai ma route avec le même régiment jusqu'à Valladolid, en passant par Merisco, Torrecilla, Alaejos, Simancas. Dans notre marche de Salamanque à Valladolid, nous fûmes plusieurs fois inquiétés par les insurgés. Nous restâmes dix jours à Valladolid.

Le 19, je partis escorté par ce régiment, et j'arrivai à Burgos le 22.

Le 23, je pris le commandement de ce convoi consistant en trente voitures, tant berlines que calèches et fourgons, appartenant à l'administration de l'armée; en 200 voitures chargées de blessés et de malades; 300 prisonniers anglais, portugais et espagnols, et environ 100 officiers de tous grades se rendant en France.

[1] Combat d'Elbodon. Montbrun et sa cavalerie attaquent la cavalerie anglaise de Crawford; mais Dorsenne envoie son infanterie trop tard.

[2] Dorsenne ne veut pas livrer bataille. On livre cependant le combat heureux d'Alfayates.

[3] Le 22e régiment continua de servir en Espagne jusqu'à la fin de 1813, puis fut envoyé en Hollande, et tint Maëstricht en 1814.

[4] Les généraux en chef sont Marmont et Dorsenne.

[5] Napoléon demanda à Dorsenne ses régiments de la jeune garde dans les derniers jours de décembre (Thiers). Celui-ci, cependant, dut être demandé au commencement de septembre.

L'escorte du convoi se composait de huit compagnies de grenadiers et voltigeurs, de 100 gendarmes à pied, de 50 gendarmes à cheval et de deux pièces de canon.

Je me mis en marche dans l'ordre suivant : une avant-garde de cinq gendarmes à cheval et vingt hommes d'infanterie, avec un officier, marchant à deux cents pas de ma colonne; ensuite quatre pelotons d'infanterie en colonne; les voitures de maître et les fourgons; un peloton d'infanterie; les prisonniers escortés par les gendarmes à pied, qui avaient l'ordre de tirer sur le premier qui s'écarterait de son rang; marchaient ensuite les voitures des malades sur trois de front; quatre pelotons flanquaient; le restant de la troupe fermait la marche. Toutes mes dispositions ainsi prises, j'arrivai, le 25, à Vittoria sans avoir été inquiété par l'ennemi.

Le 26, je continuai ma route dans le même ordre, pour me rendre à Bayonne. Mon escorte avait été renouvelée à Vittoria, et le convoi était augmenté. Je savais que le passage le plus dangereux était de Vittoria à Tolosa, et que, trois mois auparavant, un convoi de 800 prisonniers et 400 malades avait été entièrement dissous; que les prisonniers avaient été délivrés, et les malades français égorgés; le tout survenu en grande partie par le défaut de surveillance et de précaution du commandant du convoi[1]. Je redoublai donc moi-même de surveillance, en assignant à chacun des officiers employés ou isolés, des postes dans la colonne. J'intimai au chef de la gendarmerie l'ordre de faire serrer les prisonniers en un

[1] Ce convoi était de 1,000 prisonniers et 100 voitures de malades et de blessés, et était long d'une lieue. Il était escorté par 550 hommes, sous le colonel Dentzel. C'est au défilé de Salinas que Mina avait paru. Les prisonniers, délivrés, s'étaient armés et joints à lui ; la plupart avaient péri, mais avec un grand nombre de nos blessés et 150 hommes de l'escorte.

seul peloton en cas d'attaque; de les faire coucher par terre pendant le combat; et, en cas de révolte, de faire main basse sur tous. Cette mesure de rigueur était justifiée par les exemples précédents.

Mon convoi ne tenait point plus d'une portée de fusil de profondeur, et se maintint pendant toute la route de la même manière. Les insurgés, chaque jour, paraissaient sur nos flancs; mais ils ne me firent aucun mal, et n'en secondèrent que mieux mes vues pour la discipline et l'ordre de la marche.

J'arrivai à Bayonne le 1er novembre, et j'y déposai mon convoi.

CHAPITRE XII

VILNA

(NOVEMBRE 1811 - DÉCEMBRE 1812)

Godart commandant du département du Tarn. — Appelé soudain à Vilna. — Routes affreuses en Allemagne. — Son état de souffrance l'empêche de rejoindre la Grande Armée. — Il est gouverneur de Vilna. — Le service administratif à Vilna. — Vilna découvert par suite des combats de Polotsk et de Slonim. — Mesures de défense. — Corps envoyés au-devant de l'armée en retraite. — Connaissance des désastres. — Affluence et confusion déjà; cependant réunion de troupes et de subsistances en prévision de l'arrivée imminente de la colonne principale. — Passage de l'Empereur. — Invasion de la masse des fuyards qui déborde partout, Godart étant alité. — Leur abattement et leur épuisement. — Le roi de Naples ordonne l'évacuation de Vilna.

Le 4, je partis en poste pour me rendre à Bordeaux, où j'attendis des ordres du ministre de la guerre pour ma nouvelle destination. Ce ne fut que le 16 décembre que je reçus l'avis que je serais employé dans la 9e division militaire [1].

Je me rendis en conséquence à Montpellier, près du général de division Chabot qui, d'après ma demande [2], m'accorda le commandement du département du Tarn.

[1] En poste, parti de Bayonne le 4, on arrivait à Bordeaux le 9 ! Il descendit à l'hôtel des Ambassadeurs, et demanda, le 10, un congé d'un mois pour aller à Saint-Servan chercher sa famille qu'il n'avait pas vue depuis plus de six ans. Ce jour-là lui était adressé l'ordre de partir en poste pour Montpellier. Informé le 16, il arriva le 26.

[2] Chabot ne lui accorda rien en réalité. C'est d'après sa demande d'un commandement à l'intérieur qu'il avait obtenu sa nomination pour le Tarn, datée du 27 novembre.

Le 1er janvier 1812, j'arrivai dans le chef-lieu de mon département, à Albi, où je restai jusqu'au 15 août suivant[1].

M'étant figuré, dès le commencement de mon séjour à Albi, que je serais longtemps dans ce pays, j'y fis l'acquisition d'une maison et d'un beau jardin. J'étais en train de faire bâtir une maison de maître, lorsque, le 13 août, je reçus l'ordre[2] de me rendre en poste à la Grande-Armée à Vilna (Russie).

Le 16 août, à deux heures du matin, je quittai ma famille, et me rendis à Paris où je ne restai que le temps nécessaire pour terminer mes affaires. J'arrivai à Mayence le 31 août; et, le 1er septembre, je passai le Rhin pour me diriger sur Francfort et ensuite sur Dresde. Courant jour et nuit, et ayant à traverser des chemins affreux, particulièrement dans beaucoup d'endroits de la Saxe où il n'existait point alors de chaussées, j'eus beaucoup à souffrir des cahots de la voiture, et très souvent je fus forcé de travailler moi-même, faute d'ouvriers, à réparer provisoirement maint et maint objet cassé ou perdu à ma voiture pendant la route. J'arrivai à Dresde, capitale de la Saxe, où je restai cinq heures. J'en partis le même jour et me dirigeai sur Bautzen, Gœrlitz, Bunzlau, Hainau, Neumarkt et Breslau, capitale de la Silésie prussienne.

Je restai à peu près trois heures dans cette ville. Je me remis en route pour me rendre à Varsovie. Je par-

[1] En mars, il avait demandé un congé pour aller prendre les eaux à Bourbonne. Il avait appris, à la fin de mai, qu'il lui était accordé, une fois terminées les opérations de la conscription et l'organisation des cohortes.

[2] Cet ordre était parvenu à Chabot le 5 août. Godart ne fut pas remplacé à Albi.


(1812)
Vistule Fl.
VARSOVIE
Blonie
Lowicz
Rawa
GRAND DUCHE DE VARSOVIE
Warthe R.
Widawa
Petrokow
PROVINCE DE SILESIE
Oder Fl.
BRESLAU
Neumarkt
Oels
Wartenberg
Kempen
Wieruszow
Hainau
Bunzlau
Neisse R.
Spree R.
Görlitz
Bautzen
DRESDE
Elbe Fl.

courus les endroits ci-après : Oels, Wartenberg, Bralin, Kempen, Wieruszow, Naramice, Widawa, Rosniatowicze, Petrokow, Rawa, Glowno, Lowicz, Blonie et Varsovie.

A mon arrivée dans cette grande ville, la vitesse que j'avais mise jusqu'à ce jour, et le peu de repos que j'avais pris, m'avaient tellement gonflé la jambe gauche[1] que je fus obligé de prendre des bains, et de m'arrêter pendant trois jours pour me reposer.

Le 12 ou le 13 septembre, je remontai en voiture pour me rendre à Vilna. A mon passage à Grodno sur le Niémen, je fus encore forcé d'y coucher, à cause du gonflement de ma jambe qui me faisait beaucoup souffrir. Dès le lendemain, je me remis en route, et voyageai toute la journée et toute la nuit pour enfin arriver à ma destination, le 18 septembre à midi.

J'appris à Vilna que je devais continuer ma route à l'effet de rejoindre la Grande Armée[2] qui, à cette même époque, faisait son entrée à Moscou; mais les fatigues que j'éprouvais par suite d'un voyage aussi long et aussi précipité, les douleurs de ma jambe qui était dans un état affreux, m'obligèrent à me mettre au lit, et me déterminèrent en même temps à demander de suite à S. A. le prince major-général, l'autorisation d'être employé dans une des provinces conquises par la Grande Armée. Ma demande fut appuyée par le général de division gouverneur de la Lithuanie, envoyée à Moscou, et, quinze jours après, je reçus l'ordre du major-général de prendre le commandement de la place et de la province de Vilna en qualité de gouverneur.

[1] Cette jambe, atteinte tant de fois, fera constamment souffrir le général jusqu'à sa mort.

[2] En effet, son état de services dit : *Employé au IVe Corps, le* 17 *septembre*. C'est le corps commandé par le prince Eugène. Il devait entrer dans la 13e division.

J'entrai en fonctions dans les premiers jours d'octobre[1].

J'avais beaucoup à faire pour rétablir l'ordre et la police dans une aussi grande ville que Vilna[2], où il se trouvait seize hôpitaux établis, quatre dépôts généraux de la plus grande partie des régiments de l'armée, ainsi que les petits dépôts de plus de quarante régiments de toutes armes; où le passage des troupes était continuel, et où les grands approvisionnements se formaient pour l'armée.

J'avais également à correspondre et à donner des instructions à onze commandants de place dépendant de mon gouvernement. J'avais aussi à me concerter avec les autorités civiles du pays et toutes les administrations françaises, pour tous les besoins de la place et de la province; de plus, il me fallait rendre des comptes journaliers au gouverneur général de la Lithuanie et au duc de Bassano, et envoyer des états de quinzaine au major-général.

Tous ces différents services nécessitaient un certain nombre de bureaux, et exigeaient de ma part la plus grande activité. Au bout de dix à douze jours, j'eus la satisfaction de voir déjà les choses changées totalement

[1] L'état de services dit : *Gouverneur de Vilna* (ville et province), *le 4 octobre*. Il succédait au fameux Jomini, général de brigade, que Hagendorp avait fait destituer de cet emploi. Un traitement de 2,000 francs y était attaché (décret du 1er mars 1812).

V. A 18, aux notes.

[2] Les autorités à Vilna étaient : Maret, duc de Bassano, ministre des Relations extérieures de l'Empire français, exerçant les pouvoirs d'un vice-roi en Lithuanie, c'est-à-dire la haute surveillance sur les administrations ;

La Commission provisoire du gouvernement du grand-duché de Lithuanie, ayant pour président Hagendorp, et assistée de Bignon, procureur impérial ou commissaire du gouvernement;

Le gouverneur général de Lithuanie, comte de Hagendorp;

Le gouverneur de la ville et province de Vilna. La Lithuanie formait trois autres gouvernements : Bialystock, Grodno, Minsk.

de face. L'ordre était à peu près rétabli, la police était parfaitement exécutée, et les vivres assurés[1]. Quelques réclamations que je fisse, j'eus le regret de voir presque toujours les hôpitaux sans linge à pansements, et manquant de médicaments.

Il se distribuait à Vilna journellement jusqu'à trente mille rations de pain, de la viande et des liquides à proportion.

Dans le commencement de novembre, la place de Vilna fut menacée par l'approche du corps russe, qui venait de la Moldavie et de la Valachie[2]. Déjà il s'était emparé de Slonim, et avait détruit ou mis en déroute le plus beau régiment de chevau-légers lanciers de la garde, formé de la jeune noblesse lithuanienne. Ce régiment, surpris dans Slonim, le 3 novembre, par deux régiments de cavalerie légère russe, fut perdu dans une heure de temps. Il ne s'en sauva que 120 qui se retirèrent à Vilna[3].

[1] Le manque de charrois rendait difficile l'arrivage des vivres à Vilna, et leur expédition de là aux armées. Gouvion Saint-Cyr, chef du IIe corps, s'en plaignait dès le commencement d'octobre.

Bignon se plaignait aussi, le 31 octobre, que les commissions administratives ou comités ne levaient pas les réquisitions prescrites, sous prétexte que les consommations dépassaient la réalité. Par suite, il n'y avait pas d'approvisionnements. Cela ne contredit pas le général Godart qui avait commencé à débrouiller la situation seulement une dizaine de jours auparavant.

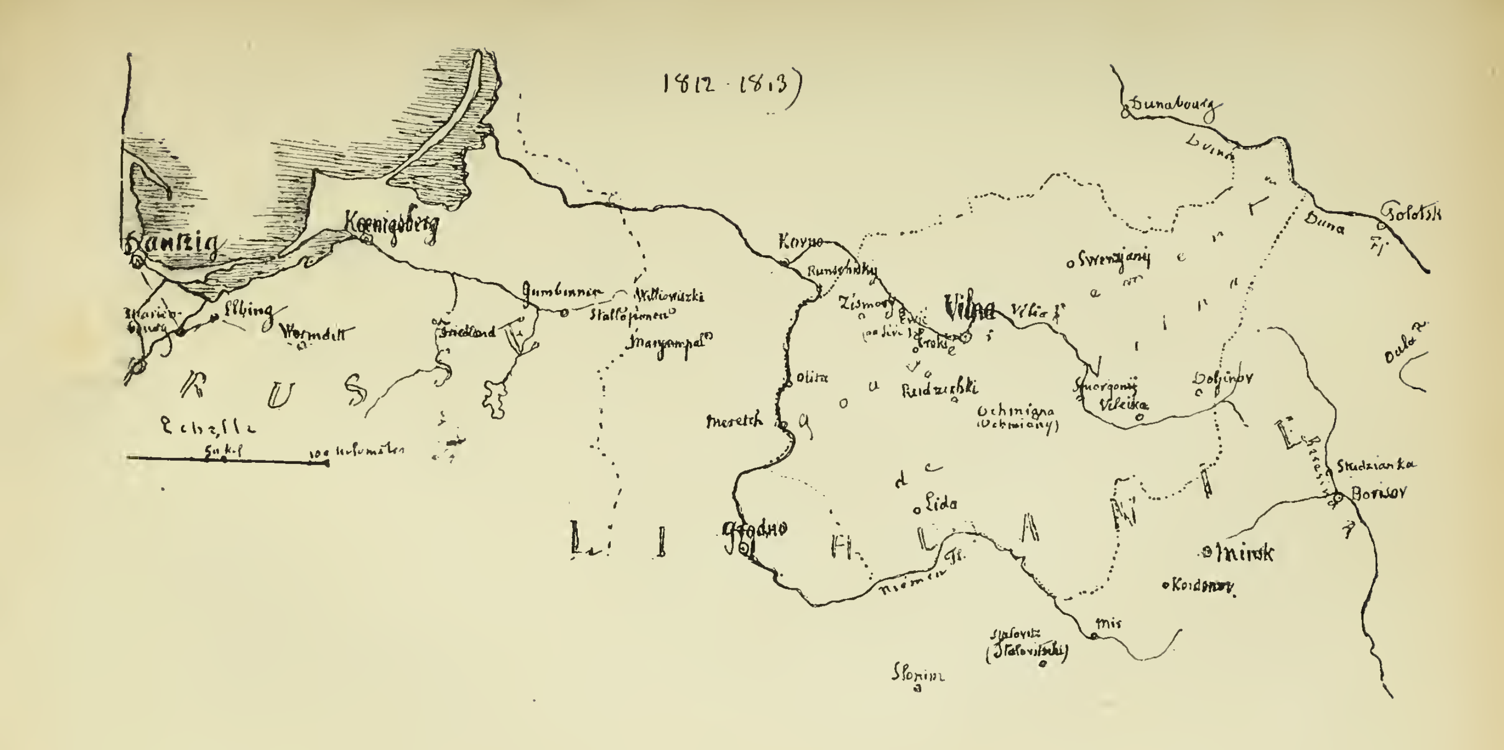
[2] Tchitchakof, avec 55,000 hommes, arrivé sur le cours supérieur de la Bérézina en octobre, marchait sur Minsk.

[3] Dès le 22 octobre, des fuyards ont jeté l'épouvante dans Vilna.

Le 3e régiment de chevau-légers fut formé par le général Konopka à Varsovie. Ses jeunes et brillants soldats étaient arrêtés à Slonim à visiter leurs parents quand les Russes parurent.

Des cosaques se montrèrent à Stolovitz et à Mir (5 et 7 novembre), et bientôt leurs détachements furent partout.

Outre les campagnards fugitifs et les débris des combats, les bandes désordonnées se formaient d'un autre élément : des soldats débandés avant toute rencontre, et réunis en troupes de pillards.



1812 · 1813)
Dunabourg
Duna
Polotsk
Koenigsberg
Dantzig
Elbing
Wormditt
Gumbinnen
Willkowiszki
Stallopönen
Maryampol
Friedland
Kovno
Vilna
Vilia
Swenziany
Zismory
Troki
Rudziszki
Olita
Merecz
Grodno
Lida
Niemen
Smorgoni
Veleika
Dolhinov
Studzianka
Borisov
Minsk
Koidanov
Mir
Slonim
Echelle
100 kilomètres

En ce même temps, le IIe corps d'armée éprouvait également de grandes pertes à Polotsk, et après s'être battu quatre jours dans ses positions, il fut forcé de les abandonner et de se retirer, de manière que Vilna se trouvait à découvert sur sa droite et sur sa gauche [1].

Pour mettre au moins cette place, ouverte de tous côtés, à l'abri d'un coup de main, je proposai au gouverneur général [2] de faire sur-le-champ palissader toutes les avenues et les faubourgs; ce qu'il agréa. En peu de jours les travaux furent terminés. Des piquets de cavalerie et d'infanterie furent placés sur les routes principales par où l'ennemi pouvait déboucher.

Je n'avais alors à Vilna que quatre régiments polonais composés de recrues non encore habillés ni armés [3]. Je fus obligé de prendre dans les hôpitaux et dans les magasins où j'en trouvai, et dans vingt-quatre heures tous furent à peu près armés et habillés.

Dans cet intervalle plusieurs régiments provisoires arrivèrent de la Prusse, et deux régiments de cavalerie au nombre de 1,200 hommes [4].

Ces différentes troupes campèrent hors de la ville, et depuis ce moment la place de Vilna offrait un aspect imposant.

[1] Gouvion Saint-Cyr, avec le IIe corps, de 22,000 hommes, livra aux 45,000 de Wittgenstein deux combats, le 18 et le 19, puis recula derrière l'Oula, et entra, à la fin d'octobre, en contact avec le VIe corps (Victor) sur la Bérézina. De là était venue à Vilna la panique dont le duc de Bassano plaisantait le 22 octobre.

Tchitchakof et Wittgenstein étaient près de réunir 80,000 hommes sur la Bérézina, en arrière de Vilna.

[2] Qui naturellement s'attribue, dans ses Mémoires, l'idée de son subordonné. *V.* A 19, aux notes.

[3] Cependant, ces quatre régiments, ainsi que cinq de cavalerie et une sorte de gendarmerie, dataient officiellement du mois de juillet.

[4] C'était de la cavalerie napolitaine : garde royale et gardes d'honneur.

Cependant les nouvelles de la Grande Armée n'étaient rien moins que consolantes; quoique nous n'apprissions rien de bien positif de la retraite de Moscou, nous nous doutions bien que cette retraite devait être bien funeste à l'armée, puisque toutes les routes étaient interceptées et couvertes d'ennemis, et que le froid se faisait déjà sentir, vers la mi-novembre, de 20 à 25 degrés.

D'une part, le corps russe venant de la Turquie était parvenu, malgré le corps d'armée autrichien commandé par le prince de Schwartzemberg, à s'emparer de la place importante de Minsk entre Smolensk et Vilna, et à se mettre à cheval sur la grande route pour couper la retraite de l'armée [1].

D'un autre côté, le II[e] corps d'armée retiré de Polotsk s'était jeté sur la Bérézina où arrivèrent en désordre les différents corps d'armée de Moscou, et, au passage fatal de cette rivière, l'ennemi les entourait.

Quelques jours auparavant, nous étions parvenus à réunir environ 12,000 hommes d'infanterie et 2,000 hommes de cavalerie, et à les diriger en deux brigades, l'une sur Smorgoni, grande route de Vilna à Minsk, et l'autre sur Dolhinov, à l'effet de seconder le II[e] corps, et de faciliter le passage de la Bérézina.

[1] Le général russe Lambert mit en déroute à Koïdanov la brigade de Kochetski, presque entièrement composée de recrues polonaises; puis, malgré les efforts de Dombrowski, entra à Minsk, où le duc de Bassano avait fait réunir des approvisionnements suffisants pour une armée (15 et 16 novembre), et enleva le pont de Borizov (21), d'où il marcha sur Orcha.

Alors même, le duc de Bassano, dans son imperturbable sécurité, après plusieurs semaines sans nouvelles de Napoléon, écrivait à Macdonald : « Les affaires sont dans un état de complication très singulier. L'Empereur saura bien démêler cette fusée » (20 novembre); puis, au sujet d'un incident, qu'il venait « bien à propos pour occuper l'Europe et la distraire de ses méditations sur le silence de l'Empereur » (26 novembre).

Vers la fin de novembre, la 34e division, forte de douze bataillons d'infanterie, arriva à Vilna[1]. Ce renfort, joint aux troupes qui nous restaient, mit cette place dans un état respectable, et m'offrit les moyens d'utiliser les quatre régiments polonais en les détachant, savoir :

Un à Lida, pour entretenir les communications avec le corps du général Reynier qui était réuni au prince Schwartzemberg[2]; un autre à Voronov, un troisième à Roudzichki, pour communiquer avec Grodno, et le quatrième à Sventsiany[3], pour communiquer avec Dunaburg sur la Dvina où il se trouvait une division française[4].

Un grand dépôt de cavalerie légère était établi à Méretch, pour refaire les chevaux malades ou blessés;

Les débris du 3e régiment chevau-légers lanciers de la garde, à Troki.

Sept régiments de cavalerie de nouvelle formation étaient repartis dans la province de Samogitie;

Et environ 1,500 cuirassiers et carabiniers démontés faisaient le service de l'intérieur à Vilna.

Toutes ces troupes ainsi établies relevèrent un peu l'esprit public déjà abattu par les revers qu'éprouvait la Grande Armée dans sa retraite de Moscou. Toutes les premières familles de la Lithuanie avaient pris le parti des Français, et occupaient des emplois au service du gouvernement. Chacun d'eux venait me consulter, et se plaisait encore à se faire illusion sur les malheurs qui

[1] C'est la division Loison (du XIe corps), d'un effectif de 10,000 à 12,000 hommes, Allemands et Italiens.

[2] C'est surtout du côté du midi qu'on avait des craintes. Hagendorp nous dit aussi que, quelques jours avant l'arrivée des bandes de Moscou et de la Bérézina, il avait dirigé des troupes lithuaniennes vers le Niémen.

[3] Où Wittgenstein arriva bientôt.

[4] Hagendorp, dès la fin du mois d'août, y avait posté le général de brigade Coutard avec 3,000 ou 4,000 hommes.

devaient bientôt s'appesantir sur leur malheureux pays[1]. Je les consolais comme je pouvais, et, comme eux, je ne pouvais me figurer que, dix jours plus tard, il n'existerait plus d'armée française sur leur territoire.

Nous étions à la fin de novembre. Le gouvernement de Vilna était devenu un fardeau terrible à supporter. Les hôpitaux manquaient des principaux objets; les hommes y mouraient en grand nombre, ainsi que dans les différents dépôts, sans aucun secours; les abus s'étaient multipliés dans toutes les branches de l'administration; de toutes parts la ville s'encombrait de monde; Vilna enfin était devenu un vrai labyrinthe à ne pouvoir s'y reconnaitre. Je ne me décourageai cependant point et, quoiqu'étant tombé malade dans les premiers jours de décembre, je me forçai pour monter à cheval, et continuer de voir tout par moi-même. Les détails en tout genre étaient alors si compliqués que je fus obligé de maintenir mes bureaux en permanence pour l'expédition des affaires. Les approvisionnements ayant été sur le point de manquer, j'étais parvenu, au moyen de détachements polonais que j'avais envoyés dans la province de Vilna, à accélérer la rentrée des grains et à faire des magasins pour nourrir une armée de 120,000 hommes pendant trente-six jours[2]. Cet approvisionnement provisoire eût été bien important si les

[1] On aime à citer les témoignages de sympathie inaltérable pour les Polonais, exprimés par Gouvion Saint-Cyr, Hagendorp, Godart, Pelleport, Bourgoing, etc.

[2] Hagendorp dit 100,000 hommes pendant trois mois, ce qui serait près du triple. Mais M. Thiers dit pour vingt jours de pain, farine, grains et pour plus longtemps de viande sur pied (10,000 bœufs), la difficulté des transports n'existant pas pour ce dernier article comme pour le premier. Cette évaluation concorde avec celle de Godart.

Ségur donne aussi ce chiffre de trente-six jours, mais c'est pour la viande. Il donne quarante jours pour les blés et farines.

circonstances eussent permis ensuite que l'armée pût borner sa retraite à Vilna. Mais il en fut autrement.

Les 4 et 5 décembre, notre position devint de plus en plus critique; l'alarme se répandait partout en apprenant la retraite de l'armée et les malheurs qui l'accompagnaient[1]. Chacun en ce moment en prévoyait les terribles résultats : il n'y avait plus d'espoir de tenir pied; toutes les illusions étaient évanouies.

Le 5, je fus instruit par le duc de Bassano qu'une troupe de 20,000 fuyards, gelés et affamés, devait arriver à Vilna, et se proposait de piller la ville et les magasins. Partout, sur leur passage depuis Smolensk, ils avaient brûlé, pillé les villages et les villes, et menaçaient Vilna du même sort. Dans une pareille conjoncture, il importait de prendre les mesures les plus promptes pour prévenir, non seulement le pillage projeté, mais encore toute espèce de désordres, autant qu'il serait possible. Je fis connaître au maire et au commissaire de police tout le danger qu'il y avait pour la ville de Vilna si les habitants ne se prêtaient point à faire des sacrifices. Nous convînmes ensemble que tous les bourgeois feraient du pain et en donneraient à tous les soldats qui en auraient besoin[2]; que plusieurs de ces bourgeois, joints à quelques officiers, seraient envoyés sur la route de Minsk au-devant de ces militaires pour les disposer à se rendre tranquillement à Vilna où ils trouveraient des

[1] *V.* A 20, aux notes.

[2] Déjà Hagendorp avait écrit, le 2, à Berthier que des délégués allaient être envoyés sur les points convenables pour rassembler les subsistances et faire fabriqner du pain. Le 2, c'était tard; le 5, combien plus ! Et combien insuffisant sans la présence d'une autorité militaire, supérieure, respectée, d'un prestige éprouvé ! Voilà ce qui manqua, plus que les ordres de distribuer les vivres à ceux qui se présenteraient, comme le prétend Ségur.

vivres et des habits. Cette mesure eut tout le bon effet possible.

Chaque jour la confusion augmentait dans Vilna; les autorités isolées demandaient des chevaux de poste pour partir et se retirer. Il semblait, dès le 6 décembre, que personne ne tenait plus à rien et ne devait songer qu'à soi. Ce jour-là, à sept heures du matin, l'Empereur arriva, sous le nom du grand écuyer Caulaincourt[1]. On me[2] demanda de faire fournir vingt-sept chevaux de poste que je trouvai très heureusement; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, au milieu d'une foule de cavaliers qui se trouvaient dans la place, que je parvins à réunir une soixantaine d'hommes montés pour escorter les voitures; tant le désordre commençait à être grand! Les ambassadeurs des différentes puissances partirent le même jour[3]. Les chevaux de poste ne pouvaient plus suffire; la plupart étaient exténués de fatigue.

Depuis le 7, le froid était de 27° à 30°. Le 8, les militaires arrivaient par bandes[4] et sans armes, habillés ou plutôt déguenillés, et la tête enchiffonnée pour se garantir du froid. Les officiers, les généraux de tout grade, la plupart après avoir été pillés et dépouillés par les Cosaques, marchaient à pied, enveloppés de leurs pelisses, et encore à moitié gelés; tous languissant de la

[1] En réalité, Caulaincourt arriva à sept heures, devançant l'Empereur, et celui-ci à dix. C'est plus loin, en Allemagne, que Napoléon se déroba sous le nom du duc de Vicence. Le duc de Bassano rentra alors à Vilna.

[2] *On*, c'est Hagendorp. L'escorte trouvée, celui-ci se rendit au faubourg de Kovno; mais l'Empereur était parti.

[3] Le général Treschkoff, envoyé de l'Autriche; le général baron de Krusemarck, envoyé de la Prusse; le ministre du Danemark; M. Barlow, ministre des États-Unis, etc.

Le duc de Bassano était parti des premiers avec ses employés.

[4] Dès le 7 au soir. *V.* A 21, aux notes.

faim, et cherchant à se fourrer dans les maisons[1] pour s'y restaurer et se mettre à l'abri de la rigueur du temps. Je m'estimai très heureux de pouvoir héberger quantité de ces messieurs, et de partager avec eux tout ce que j'avais, pendant les trois derniers jours que nous restâmes. Mes appartements étaient pleins, et ma maison était une vraie caserne[2].

Beaucoup de monde filait sans cesse sur la route de Kovno, ne s'arrêtant à Vilna que pour s'y restaurer. Toutes les familles polonaises quittaient Vilna pour se rendre à Varsovie ou à Kœnigsberg. Le maire de la ville, le commissaire de police et les principales autorités civiles abandonnaient leurs fonctions et désertaient le pays[3].

Ma santé, dont je ne prenais aucun soin, s'était altérée au point que, dans la nuit du 8 au 9, j'étais malade à mourir. A quatre heures du matin, je crus devoir prendre de l'émétique, comme le remède le plus prompt pour me purger. Mais mon plus grand mal, quoique je souffrisse beaucoup, physiquement parlant, était de ne pouvoir, dans ces moments critiques, monter à cheval, et de

[1] On essaya vainement de les rendre attentifs aux *placards en grosses lettres* désignant aux soldats de chaque corps d'armée un couvent où ils devaient se rendre et trouveraient de la soupe faite, de la viande, du pain et des appartements chauffés. Les employés et les officiers d'administration exigeaient des reçus pour les vivres et les vêtements délivrés. Mais bientôt, devant la pression de la foule, les vivres, qui étaient abondants, furent distribués aux premiers venus. Ce fut trop tard, et le reproche de Ségur est fondé; mais ce retard tint précisément aux mesures dont on était convenu auparavant, et que Ségur paraît avoir ignorées.

[2] *V.* A 22, aux notes.

[3] Voilà une cause de l'inanité des mesures arrêtées par Hagendorp et Godart : le concours que les notables de la ville devaient fournir, aux abords de la ville particulièrement, n'exista pas. Le colonel de Fésenzac signale la confusion régnant à la municipalité comme chez le gouverneur.

ne pouvoir soutenir les fatigues et le froid auxquels j'allais être exposé.

Le 9, sur les neuf à dix heures du matin et le restant de la journée, arrivaient tous les débris de l'armée ; Vilna offrait le spectacle d'une ville absolument encombrée d'hommes, de chevaux et de voitures. Les maisons étaient pleines ; beaucoup de malheureux qui étaient parvenus à se traîner jusque-là, dans l'espoir d'y trouver du soulagement, tombaient de fatigue et de faiblesse dans les rues et sur les places, et mouraient bientôt du froid. Toutes les portes de la ville étaient tellement encombrées qu'on ne pouvait plus y passer [1]. Enfin, c'était une véritable débâcle, puisque les Cosaques avaient déjà réussi à s'emparer de plusieurs faubourgs, et se trouvaient en quelque sorte pêle-mêle avec nos soldats [2].

La 34e division, dont j'ai parlé précédemment, se trouvait encore heureusement intacte [3]. Plusieurs détachements furent commandés pour faire la police et

[1] « La porte (de Vilna) était encombrée, et ils se marchaient sur le corps les uns des autres pour s'ouvrir un passage. Il fut impossible d'y mettre ordre, même avec un bataillon auquel j'avais fait prendre les armes » (Hagendorp). Quoique le général Maison ait fait enfoncer des magasins, on peut remarquer que Godart nous retrace des souffrances et non des violences, mais plutôt une résignation passive dans cette multitude.

[2] Berthier (rapport du 12) place l'approche des cosaques le 8 au matin. Ce n'aura été qu'une alerte. Leur hetman était Platof. Mais, le 9, l'entrée de fugitifs percés de leurs lances amena le désordre au comble.

[3] Godart veut parler de la discipline et non du nombre. Ses 10,000 hommes étaient réduits à 2,000 environ. Du reste, il se peut que Godart, bien que présent, mais malade et sorti de Vilna dans la nuit, ait été mal instruit de son affreuse diminution, et même le fût encore en recueillant ces souvenirs un an après, en Hongrie. Les débris de la 34e étaient rentrés avec les débris de la garde. Lefèvre, commandant de la garde, rassembla enfin 600 hommes, Mortier 400, du IIe et du IIIe corps.

empêcher surtout que les soldats et autres militaires armés ou susceptibles de faire le coup de fusil ne sortissent de Vilna sans ordre; mais cette mesure fut pour ainsi dire nulle. L'affluence pour sortir par la porte de Kovno, ou porte de France, était la même que pour entrer par la porte de Minsk (ou d'Ochmiany), ou de Russie, et il fut impossible d'empêcher les isolés de marcher[1]. C'était une vraie procession sur la route de France depuis le 7.

Le roi de Naples[2], le vice-roi d'Italie, le prince major général, les maréchaux, etc., etc., étaient arrivés dans la matinée du 9 à Vilna.

Vers le soir, mes fonctions cessèrent; le gouverneur général auquel j'avais envoyé mon aide de camp pour prendre ses ordres, me fit répondre que, d'après des ordres du roi de Naples, l'armée évacuait la place, le lendemain 10, à trois heures du matin[3], et qu'en considération de l'état où je me trouvais, il m'engageait à partir quand je voudrais.

Je prévins sur-le-champ de ces dispositions tous mes camarades qui se trouvaient chez moi pour qu'ils se préparassent à partir; plusieurs étaient blessés ou malades.

[1] 2,400 hommes des dépôts s'échappent; la cavalerie démontée, qui devait passer à Meretch et à Olita, rentre en ville. Ils grossissent la tourbe, pendant que Ney avec 1,500 hommes (34e division, Bavarois, vieille garde) défend encore les approches.

[2] Il arrive avec sa garde et un débris de la garde impériale, ainsi que Berthier, à pied, le 8 au soir.

[3] Murat et Berthier, après un entretien avec de Wrède, vont s'établir, le 9 au soir, dans le faubourg de Kovno. Berthier, à minuit, informe Hagendorp que Murat est parti avec le Ier et le IVe corps et la garde, formant un effectif de 100 soldats et un plus grand nombre d'officiers.

Les Cosaques occupaient déjà les faubourgs et un hopital militaire.

CHAPITRE XIII

SORTIE DE RUSSIE — RENTRÉE EN ALLEMAGNE

(DÉCEMBRE 1812-AOUT 1813)

Sortie de Vilna. — La montagne de glace de Ponari. — Dans une grange à Iévé. — Égarés. — Le cheval volé. — A Kovno, la montre volée. — Passage du Niemen. — En traîneau à Stalupoenen. — Godart s'arrête à Dantzick à cause de ses souffrances. — L'armée française recule derrière l'Oder. — Godart, en traitement à Stettin, est autorisé à rentrer à l'intérieur. — Retour à Albi. — Il redemande le service actif. — Il est rappelé à Mayence, attaché à la 43e division de la Grande Armée. — A Bayreuth. — Inspection de l'Empereur; sa rudesse pour Godart. — Marche de Bayreuth à Dresde. — Godart appartient au XIVe corps de la Grande Armée (sous Gouvion Saint-Cyr) et à la division Claparède. — Il est à Maxen, puis à Hollendorf, avec un corps formé de jeunes recrues. — Exercices et vigilance. — Les alliés se massent en Bohême.

A une heure du matin, le 10 décembre, je partis avec les officiers de mon état-major. Le froid était si vif qu'il était impossible de rester à cheval, à moins d'être bien fourré et d'avoir les jambes et les pieds bien empaquetés.

A deux heures de Vilna [1], sur la grande route, était une montagne, d'autant plus difficile à monter pour les chevaux et même pour les hommes que ce n'était qu'une glace, et que les chevaux ne pouvaient prendre pied pour traîner les voitures. Je trouvai donc toutes les voi-

[1] Hagendorp dit trois ou quatre lieues, Berthier une lieue et demie, ce qui est plus exact ; d'autres, une. Comment le gouverneur de la Lithuanie, pendant plus de quatre mois, est-il le plus mal informé ?

tures, sur les trois heures du matin, arrêtées, ainsi que les conducteurs et beaucoup d'autres personnes qui avaient allumé des feux pour ne pas geler en place. Dans le nombre de ces voitures de toute espèce étaient celles de l'Empereur, du roi de Naples, des princes et de nos maréchaux.

Ne prévoyant pas que ce rassemblement fût le résultat de l'encombrement qui se trouvait à cause du mauvais passage de la montagne[1], et supposant, au contraire, que c'était une simple halte, je laissai mon traîneau chargé de mes effets, registres et cartes géographiques, avec le conducteur et un de mes neveux, afin qu'il passât aussitôt qu'on pourrait filer; mais je n'en ai plus rien vu. Je sus, quelques heures après, que toutes les voitures, même celles appartenant à l'Empereur, avaient été ou brûlées ou pillées par nos soldats. Plusieurs fourgons portant le trésor de l'armée avaient subi le même sort[1]. Je perdis, cette même journée, deux de mes chevaux de selle. Ainsi, pour n'avoir pas été jusqu'à Moscou, je n'en perdis pas moins, comme tous les autres, tout ce que je possédais de meilleur, et surtout des vivres, qui nous auraient été si nécessaires[1].

A cinq heures du soir, nous arrivâmes à Iévé, village entièrement abandonné et dévasté[2]. Comme nous étions sur pied depuis une heure du matin, nous étions fatigués, et nos pauvres chevaux ne pouvaient plus marcher. A force de chercher, nous parvînmes à coucher dans une grange où il fallut disputer avec les soldats la paille qui s'y trouvait.

Privés de nos vivres, nous fîmes un chétif souper.

[1] *V.* A 23, aux notes.

[2] Toutes les maisons étaient brûlées quand Hagendorp y arriva à l'entrée de la nuit.

Encore, si nous avions pu réparer nos fatigues par le sommeil, nous eussions été dédommagés; mais le froid se faisait tellement sentir dans cette maudite grange. quoique enfoncés dans la paille jusqu'au cou, qu'il nous fut impossible de reposer ni de dormir. Combien cependant de malheureux, qui étaient obligés de bivouaquer dehors, enviaient notre sort! Ils se rôtissaient d'un côté et se gelaient de l'autre; plusieurs, qui ne pouvaient trouver de bois ou de paille, étaient morts le lendemain.

A minuit, nous résolûmes de partir de cette grange et de faire une forte journée, afin de tâcher d'arriver à Kovno, où nous supposions que nous pourrions trouver quelque chose à acheter.

D'après tout ce que j'ai dit précédemment, on a dû penser que chacun marchait à volonté et s'arrêtait là où il voulait; que tous généralement, pressés par les mêmes besoins ou par la crainte de l'ennemi, qui était sur nos derrières, à une distance non très éloignée, cherchaient à gagner du terrain, et en même temps à repasser le Niémen, pour atteindre la Pologne prussienne où ils savaient qu'il n'y avait plus autant de danger, ou qu'ils trouveraient au moins de quoi se réchauffer et se restaurer.

Dans cette intention nous voyagions avec patience et courage, le 11 avant la pointe du jour; il m'en fallait surtout à moi qui étais dans une situation maladive à faire pitié.

La neige, qui couvrait la terre partout, fut cause que nous déviâmes un peu de la grande route. L'obscurité ne contribuait pas peu à nous maintenir dans l'erreur, lorsque nous aperçûmes, par les feux de bivouacs que nous voyions de loin en loin, sur notre gauche, que

nous étions égarés. Nous réussîmes à retrouver la trace battue fraîchement par des hommes et des chevaux qui ne cessaient de filer.

A cinq heures du matin, nous nous reposâmes un instant dans une maison abandonnée où il y avait du feu. Un officier de mon état-major, qui venait d'attacher son cheval pour se chauffer les mains, fut très étonné, en se retournant, de ne plus le voir. On venait de le lui voler. Cet officier regrettait davantage un peu de sucre et de chocolat, ainsi que deux bouteilles de rhum qui étaient sur ce cheval, que le cheval même qui était très beau. Il fallait toujours avoir l'œil sur ses effets et sur ses chevaux, ou bien on enlevait tout dans un instant.

Nous arrivâmes à huit heures du matin à Zismory, à cinq heures d'Iévé. Nous y trouvâmes un peu de pain chaud et du brandevin. Nous y fîmes reposer et rafraîchir nos chevaux, et vers midi, nous fîmes brider, et résolûmes d'arriver le soir à Kovno, sept lieues plus loin.

Nous dûmes beaucoup trotter et en même temps beaucoup souffrir du froid ; mais l'espoir d'arriver plus tôt que beaucoup d'autres, et de pouvoir trouver à manger et à dormir nous encouragea. A sept heures nous entrâmes dans Kovno qui déjà ressemblait à un désert, puisque la plupart des habitants venaient de l'abandonner, et qui pourtant se trouvait pour ainsi dire encombré de Français [1]. Nous fûmes assez heureux pour trouver chez le commandant de la place, qui avait été sous mes ordres, asile pour la nuit et un délicieux souper pour la circonstance. En sa qualité de commandant de

[1] Le III[e] corps (dont Fésenzac, à la tête de son régiment réduit à 40 hommes, faisait partie) y arriva presque en même temps que Godart.

la place, beaucoup de militaires se trouvaient au moment de notre arrivée pour lui faire des réclamations. Quoique l'expérience de la journée et de la veille dût me prouver qu'il ne fallait se fier à personne, j'étais loin de soupçonner que, dans la chambre même du commandant et sous ses yeux, j'éprouverais encore une nouvelle filouterie. Je plaçai ma montre d'or à répétition sur la table. Je descends dans la cour; je remonte ausssitôt, et ma montre est disparue en présence de beaucoup d'officiers. Qui soupçonner? Que dire? Il fallait en passer par là. Les vols étaient à la mode et ne surprenaient personne[1].

Le 12 décembre, à huit heures du matin, nous nous décidâmes à ne pas rester plus longtemps dans un endroit qui commençait à se ressentir des désastres de la guerre, et qui bientôt allait être encombré de monde. Nous partîmes et traversâmes le pont du Niémen qui coule sous les murs de Kovno. La foule était sur toute la route et semblait se sauver comme si les Cosaques étaient à sa poursuite; cependant le plus grand nombre était en arrière, de l'autre côté de Kovno.

Nous fûmes coucher à Maryampol, première petite ville de la Prusse polonaise, et nous trouvâmes enfin à nous reposer et à manger.

Le 13, nous fûmes coucher à Wilkowsky[2]; le 14, à

[1] Hagendorp, arrivé à quelques heures de là, logea chez le sous-préfet. Devant la maison même, un des chevaux de son attelage lui fut volé.

Murat y arriva à minuit, y resta vingt-quatre heures, mais ne songea qu'à évacuer Kovno comme Vilna. Mais Ney entreprit de la garder avec 2,500 hommes, débris du Ier et du IIIe corps.

[2] Ce jour-là, Murat était parti de Kovno à cinq heures du matin, avec la garde. Ney, avec Gérard, rassembla encore 500 hommes. Le lendemain, ils se trouvèrent seuls.

Le soir, pendant que l'ennemi pillait des magasins plus riches que

Stolupoenen. Je fus obligé de me faire conduire en traîneau, attendu que des clous qui m'étaient survenus par tout le corps m'empêchaient de monter à cheval. Le 15, nous allâmes coucher à Gumbinnen[1]. Ensuite nous nous dirigeâmes, par Friedland et Wormditt, sur Elbing, où nous fîmes séjour. Nous laissâmes sur notre droite la ville de Kœnigsberg où l'armée avait l'ordre de se retirer et de s'arrêter.

D'Elbing nous nous rendîmes à Marienbourg et à Dantzig où nous arrivâmes le 24 décembre.

Le mauvais état de ma santé, les douleurs que j'éprouvais à cause des humeurs qui m'étaient sorties sur le corps, mes pieds à moitié gelés, m'obligèrent à me reposer quelques jours à Dantzig.

Dans ces entrefaites nous apprîmes que l'armée, qui s'était réunie à Kœnigsberg[2], avait été forcée d'évacuer cette ville, et se retirait derrière la Vistule. Les officiers malades reçurent en conséquence l'ordre de se retirer dans les places derrière l'Oder.

Je quittai Dantzig, le 1er janvier 1813, avec mon chef d'état-major, le colonel Landten, et mon aide de camp, et nous nous dirigeâmes sur Stettin, place forte sur l'Oder. La fièvre me prit en route. Je crus devoir prendre la poste pour me rendre plus tôt à Stettin, dans la crainte qu'une maladie sérieuse ne me forçât de rester dans quelque mauvais endroit. Aussitôt notre arrivée à Stettin, je fus obligé de garder le lit plusieurs jours.

ceux de Vilna, ils sortirent, trouvèrent une montagne glacée et au pouvoir des Cosaques, tournèrent à droite sur la glace du fleuve, et passèrent.

[1] Ce fut la première couchée, depuis Vilna, de Bourgoing, le futur ambassadeur.

[2] C'étaient 1,400 hommes de la vieille garde et 10,000 blessés ou malades.

Les médecins décidèrent que les bains, même les eaux, m'étaient indispensables pour le rétablissement de ma santé. Je pris huit bains dans cette ville. A peine quinze jours étaient écoulés que le bruit se répandit que l'armée avait quitté la ligne de la Vistule, et se retirait derrière l'Oder [1], que les Cosaques faisaient même déjà des incursions au delà de l'Oder [2]. Un adjudant de place vint me prévenir que je devais me retirer, soit à Hambourg, soit à Magdebourg.

Nous voilà donc encore en route sur la direction de Hambourg. Nous traversâmes toutes les villes du Mecklembourg, et, à six lieues de Hambourg, nous nous dirigeons sur la gauche, pour venir à Magdebourg, où nous arrivâmes le 7 février, et où je continuai les bains.

Je reçus dans cette place, en réponse à une demande que j'en avais faite précédemment [3], une lettre du général comte de Monthion, par laquelle S. A. le prince vice-roi m'autorisait à rentrer en France pour rétablir ma santé, et prendre ensuite les ordres du ministre de la guerre.

Malgré cette autorisation, et malgré que le mauvais état de ma santé me portât à en profiter sur-le-champ, je répugnais de rentrer en France dans un moment où tous les militaires étaient plus que jamais utiles à l'armée pour la campagne qui allait s'ouvrir. Je résolus donc de demander le commandement d'une brigade au général comte Lauriston, qui était arrivé à Magdebourg pour organiser et commander un corps d'armée de réserve.

[1] Par suite de la défection du général prussien Yorck (30 décembre). Là-dessus, Murat avait remis au prince Eugène le commandement de l'armée remontée à 8,000 hommes (8 janvier).

[2] L'armée française recula derrière l'Oder vers le 25 janvier.

[3] A Stettin, le 27 janvier.

Le général Lauriston, me voyant dans l'état de faiblesse où je me trouvais, et ayant su que j'étais autorisé à aller me rétablir en France, m'engagea fortement à en profiter de suite pour être à même de reprendre promptement du service à l'armée.

Je déférai à son avis, et, dès le lendemain 21 février, je quittai Magdebourg pour me rendre par Brunswick à Cassel, et de là à Mayence, où je reçus du duc de Valmy, gouverneur, l'autorisation de me rendre directement à Albi, ma résidence, pour m'y faire traiter [1].

J'étais bien loin de penser que ce maudit voyage, qui m'était indispensable, dût me mettre mal dans l'opinion de l'Empereur [2], et m'attirerait par la suite la disgrâce dont je ferai mention plus bas.

Dès mon arrivée à Albi, je repris mon traitement, et à peine je commençais à reprendre des forces que je sollicitai du service de S. E. le ministre de la guerre [3]. Ce ne fut que le 17 juin que je reçus la réponse par laquelle on m'ordonnait de me rendre en poste à Mayence pour être employé à l'armée de réserve [4]. Je mis cent heures

[1] V. A 24, aux notes.

[2] C'est que des lettres de service, du 1er mars, l'appelaient à la 2e division du Ier corps d'observation du Rhin, devenue peu après la 9e division du IIIe corps, sous le commandement de Ney.

[3] Il avait d'abord demandé un congé de deux mois, puis, se ravisant, sa réintégration dans le commandement du Tarn. Chabot, chez qui il se présenta à Montpellier, appuya sa demande, vu le délabrement de sa santé (15 mars). Arrivé à Albi, le 16, Godart insista, dès le 17, sur ce que, étant sans fortune, il avait besoin de son traitement d'activité. Il réclamait en même temps l'arriéré de son traitement extraornaire de l'armée de Portugal (du 1er janvier au 19 septembre 1811) et de Vilna. Enfin, le 7 avril, il écrivit que sa fièvre était passée et que, ne ressentant plus qu'un gonflement aux pieds, il demandait à rentrer dans le service actif.

[4] Sa nomination (du 1er juin) porte : *commandant une brigade de la 43e division d'infanterie de la Grande Armée* (2e division du corps d'observation de Mayence), sous le général Claparède.

pour me rendre à Paris, et, aussitôt que mes affaires furent terminées, je partis pour Mayence où j'arrivai le 1er juillet. Le lendemain, je reçus l'ordre de me rendre à Francfort, et, sans m'y arrêter, je filai directement sur Wurzbourg où se trouvait le maréchal Augereau commandant l'armée d'observation. De suite il m'attacha à la 43e division de la Grande Armée, et m'engagea à prendre, pendant mon séjour à Wurzbourg [1], le commandement de cette place, où l'autorité d'un officier général était d'autant plus nécessaire alors qu'il y passait beaucoup de troupes, et qu'elle allait être le point de réunion du corps d'observation.

Le 16 juillet, la division où j'étais employé s'étant rendue à Bamberg, je demandai et j'obtins de la suivre. Elle resta huit jours dans cette ville, et reçut l'ordre ensuite de se rendre à Bayreuth [2].

Nous étions à l'époque de l'armistice, et les troupes en profitaient pour s'instruire.

Pendant notre séjour à Bayreuth, l'Empereur, à son retour de Mayence pour se rendre à Dresde, voulut voir sur son passage les divisions du corps d'observation. Il arriva à Bayreuth, le 4 août, à six heures du matin, et passa en revue notre division. Au milieu des grâces que Sa Majesté accordait à différents militaires, je crus devoir lui demander moi-même le titre de commandant de la Légion d'honneur. Quelle fut ma surprise lorsque, au lieu d'accueillir favorablement ma demande [3], l'Empereur ne daigna même pas y jeter les yeux, et me fit le

[1] On devait y achever d'équiper les soldats partis de Mayence.

[2] Godart commanda la brigade d'avant-garde, et s'établit, le 2 août, sur la frontière de Bohême. Bien des généraux ne rejoignaient leurs divisions qu'en marche ou déjà arrivées à la frontière.

[3] Il avait déjà adressé cette demande par écrit, le 26 juin, à son passage à Paris.

reproche amer que l'on ne me voyait plus[1]. Ces paroles me glacèrent avec d'autant plus de raison que je n'avais rien fait pour les mériter, et qu'auparavant, chaque fois que j'avais eu l'honneur d'approcher Sa Majesté, j'en avais toujours éte traité avec bonté. De ce moment je ne doutai plus que j'avais encouru sa disgrâce, que je ne puis qu'attribuer à ma rentrée en France.

Il est bien dur pour un chef, et surtout pour un ancien militaire qui a toujours servi sa patrie avec un zèle et une probité à toute épreuve, de recevoir un semblable refus de son souverain, dans un moment où il se croyait en droit d'espérer ses grâces. Je n'en résolus pas moins, quel que fût mon chagrin, de continuer mon métier comme je l'avais toujours fait, et de prouver dans l'occasion, si la guerre recommençait, que je savais mourir au champ d'honneur comme j'avais vécu.

Le lendemain 5 août, d'après les ordres de l'Empereur, plusieurs divisions du corps d'observation partirent de leurs cantonnements pour se rendre à Dresde[2], en passant par Hof, Plauen, Zwikau, Chemnitz et Freyberg[3] où notre division reçut l'ordre de se diriger dans les environs de Dohna, à quatre lieues de Dresde.

L'armistice devait cesser le 15 août, et, si le résultat du Congrès de Prague n'était point pour la paix, les hostilités devaient recommencer le 18.

Nos divisions reçurent en conséquence l'ordre de se rapprocher de la Bohême, le 13, pour garder la ligne.

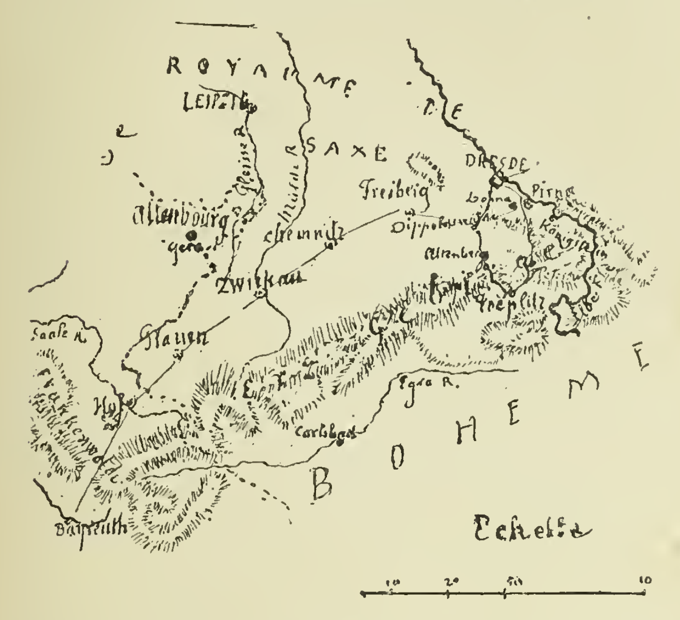
[1] Le Roi Soleil au milieu de sa cour et l'empereur soldat au milieu de son état-major, si différentes que soient les circonstances, rencontrent singulièrement la même expression de l'enivrement du moi.

[2] Sous les ordres du maréchal Gouvion Saint-Cyr.

[3] Là doivent se réunir les troupes formant le XIV[e] corps qui gardera Pirna et la gauche de l'Elbe. On marche sans relâche, car les hostilités reprendront le 18. On n'a pas réuni de vivres.

Je me portai avec ma brigade [1] sur le village de Goppersdorf où je commençai à me garder militairement.

Le 14, je reçus l'ordre de reconnaître la ligne, les che-



mins et les positions jusqu'à Maxen (trois lieues environ). Maxen est un très grand village, célèbre par une bataille qui eut lieu, en 1759, entre un des généraux du grand Frédéric et le maréchal comte de Laudon, dans laquelle bataille l'armée prussienne fut entièrement défaite [2]. Je m'assurai de l'emplacement de tous les

[1] C'était la 1re brigade de tout le XIVe corps, formée du 100e de ligne (3 bataillons), du 27e léger (2 bataillons, dont un de détachements à incorporer), revenus d'Espagne, et du 29e léger, qui avait fait la campagne de Russie (1 bataillon). Le reste de ce régiment fit aussi la campagne d'Allemagne, et fut fait prisonnier à Mayence.

[2] Le général prussien qui y fut battu et fait prisonnier est Fink. Le vainqueur fut, non Laudon, mais le fameux Daun.

postes, et que les chemins de Goppersdorf à Maxen étaient absolument impraticables pour l'artillerie. Je reconnus également que la route de Maxen à Pirna et de Pirna à Kœnigstein était praticable pour l'artillerie. Dans un seul jour je fis cette reconnaissance qui n'exigeait pas peu de détails.

Le 15 août, je reçus l'ordre de me porter avec ma brigade sur Hollendorf, village à un quart de lieue de Péterswalda (Bohême), où se trouvaient les avant-postes autrichiens, et de m'y garder militairement[1]. Ma brigade était composée tout au plus de 14 à 1,500 hommes de différents régiments, tous jeunes soldats de nouvelle levée[2], qui connaissaient à peine le port d'armes, n'avaient jamais tiré un coup de fusil, et ne se doutaient nullement de ce qu'il fallait faire pour reconnaître des rondes et patrouilles. Tels étaient pourtant les hommes que j'avais à opposer, au premier jour, aux vieilles moustaches hongroises et russes.

Dès le 15 au soir, je reconnus moi-même le terrain et les environs. Je choisis l'emplacement de mon camp et

[1] L'objet important à garder de ce côté est la chaussée de Péterswalda à Dresde, longeant Pirna. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr en fut chargé avec ses quatre divisions.

La 1re (42e de la Grande Armée) sous Mouton-Duvernet, tient le pont de Kœnigstein et s'étend sur la droite de l'Elbe ;

La 2e (43e), sous Claparède, avec son quartier général à Gieshübel, tient le débouché de la route de Péterswalda à Leipsig. Ses généraux de brigade sont Godart (1re) et Butrand (2e);

La 3e (44e), sous Berthezène, occupe la vieille route de Tœplitz à Péterswalda et Gieshübel par le Geyersberg.

Ces deux divisions s'appuient sur Pirna et dominent la chaussée de Péterswalda ;

La 4e (45e), sous Razout, occupe Dippoldswald et la route d'Altenberg.

[2] La plupart âgés de dix-huit ans et impropres aux fatigues du service militaire. Aussi, le 17 août, avant la reprise des hostilités, on comptait à Wurzbourg, sur 4,856 hommes, 1,117 malades et environ 200 convalescents.

établis mes postes. Le lendemain 16, toutes les baraques étaient, pour ainsi dire, construites[1]. Tous les officiers se prêtaient avec le plus grand zèle à instruire et à faire travailler leurs soldats. Je m'occupai aussitôt des exercices ; je multipliai pendant la nuit les rondes et les patrouilles. Je montais à tout instant à cheval pour visiter mes postes avancés, et m'assurer par moi-même si le service s'y faisait régulièrement. J'insistai tant auprès du général de division, pour qu'on employât le peu de temps que nous aurions disponible à faire tirer nos jeunes soldats à la cible, que je l'obtins. C'était l'unique moyen de les accoutumer promptement au bruit des coups de fusil, et leur donner au moins l'idée d'ajuster. Je fis une instruction très détaillée concernant les rondes, patrouilles et découvertes. Chaque officier commandant un poste y voyait clairement ce qu'il aurait à faire en cas d'attaque de la part de l'ennemi, soit pour se retirer, soit pour avancer. Je n'y laissai rien à désirer, préférant répéter deux fois une chose plutôt que de laisser à l'officier la plus légère incertitude sur les devoirs qu'il avait à remplir.

J'eus la satisfaction, dans quatre ou cinq jours, de voir qu'on avait fait des progrès extraordinaires. Je reçus, le 20, deux pièces de canon de campagne[2], qui me furent envoyées, ainsi qu'une centaine de chasseurs à cheval[3].

Jusqu'alors, de mon côté, il n'avait été question d'au-

[1] Gouvion Saint-Cyr vint, le 17, visiter les avant-postes de Péterswalda.

[2] Des canons de 8. Une demi-compagnie d'artillerie les accompagnait.

[3] On dit ailleurs 200. Godart a deux bataillons, avec les deux canons, à Hollendorf, sur la lisière des bois, et un en avant de Gieshübel. Le reste de la division occupe le plateau en arrière de Gieshübel.

cune apparence d'hostilités. Cependant les rapports s'accordaient à dire qu'elles étaient recommencées en Silésie[1]; que les empereurs d'Autriche, de Russie, et le roi de Prusse étaient à Prague[2], et que leur grande armée, composée de troupes russes et autrichiennes, voyageait en Bohême, avait déjà passé l'Elbe et marchait sur Tœplitz, ville à cinq lieues de Péterswalda.

Dans la journée du 21, les habitants de Hollendorf me firent clairement apercevoir, par l'enlèvement de leurs effets, que je ne tarderais pas à être attaqué. C'était un pronostic certain, quoique, d'ailleurs, je n'eusse pas encore eu le moindre indice d'aucune hostilité[3].

[1] Blücher, contre les conventions et le droit des gens, s'était mis en mouvement le 15, et avait attaqué le 16.

[2] Les deux empereurs y furent le 15; Moreau y arriva le 16, et le roi de Prusse le 17.

[3] Ce jour-là, Gouvion Saint-Cyr écrivait qu'il pouvait être attaqué dans une heure, et qu'il le serait certainement le lendemain.

CHAPITRE XIV

DRESDE

AOUT 1813 - MAI 1814

Combat de Gieshübel. — Godart, attaqué par des forces supérieures, recule en combattant jusqu'à Gieshübel. — Réunion de la division. — Combat de Gieshübel. — Retraite en combattant jusqu'à Zehista. — Godart blessé. — Combat. — Retraite la nuit sous les murs de Dresde. — Les troupes sans vivres, sans abri, sous la pluie persistante.
Bataille de Dresde. — Godart commande sa division. — Attaque des alliés. — Godart découvert par la perte de Grossen-Garten. — L'Empereur arrive; adresse la parole à Godart. — Lutte plus violente. — Godart blessé et hors de combat; sa jambe sauvée. — L'armée française s'éloigne.
Siège de Dresde. — Disette dès le début; hôpitaux dénués de tout et foyers d'épidémie. — Mortalité énorme. — Capitulation. — Les colonnes en route pour la France arrêtées. — Capitulation déchirée. — Internement en Bohême et en Hongrie.

Le 21, au point du jour, tout le monde était sur pied ; les découvertes furent envoyées, comme à l'ordinaire, vers les villages d'Olsen et Bernersa, où l'ennemi pouvait aisément se porter sans que je m'en aperçusse. Elles rentrèrent, sur les sept heures du matin, sans avoir rien remarqué. Les vedettes ennemies, ainsi que leurs postes, n'avaient point bougé de place, et tout semblait porter à croire, à huit heures du matin, que l'ennemi ne se tenait là qu'en observation, tant il était tranquille, ou plutôt affectait de le paraître.

A neuf heures du matin, la distribution se faisait à ma brigade, comme de coutume, lorsque je fus instruit

que l'ennemi paraissait en force sur ma droite [1], et qu'il débouchait également, de Péterswalda, en face de moi. Sur-le-champ, je fis prendre les armes, je montai à cheval et me portai à mes postes de droite qui étaient déjà



attaqués. Je ne tardai point à m'apercevoir que c'était une attaque réelle, et que l'ennemi voulait me déposter. J'ordonnai à un officier supérieur, commandant les postes de droite, de tenir le plus longtemps qu'il serait possible et de se retirer ensuite dans le bois indiqué par mon instruction. Je me rendis au camp principal où, ayant vu que l'ennemi s'avançait en différentes colonnes, je fis tirer plusieurs coups de canon à boulet et à mi-

[1] C'était l'avant-garde de Wittgenstein : 4,000 fantassins, un régiment de cavalerie et six canons.

La grande armée des alliés débouchait à ce moment par tous les défilés de l'Erz Gebirge, en quatre colonnes : Wittgenstein sur la chaussée de Pirna, le Prussien Kleist par Tœplitz et Altenberg, les deux autres par Dippoldswalda et Freyberg. Mais l'attaque la plus violente était dirigée contre la 43e division.

traille, et ordonnai aussitôt la retraite par le bois, où je voulais tenir assez longtemps pour que le restant de la division, qui se trouvait en arrière, pût se mettre en mesure de nous soutenir. Je tenais de ma personne, la grande route, avec deux compagnies de grenadiers défendant le terrain pied à pied.

L'ennemi ne cherchait qu'à me tourner par mon flanc droit, et surtout à s'emparer du bois ; déjà il était parvenu à me déborder, et une de ses pièces n'était pas à plus de quatre-vingts pas de moi, lorsque mon cheval fut tué d'un coup de boulet[1]. Je dus, conséquemment, continuer ma retraite par échelons et abandonner les harnais de mon cheval, ainsi qu'un manteau neuf ; le tout évalué à soixante-dix louis ; je me repliai sur un de mes bataillons, que j'avais envoyé à une position, une lieue en arrière, et qui se trouvait attaqué[2] au moment où je le rejoignis.

Pendant trois quarts d'heure, nous tînmes à cette position, mais, ne recevant aucun renfort, je fus forcé d'évacuer et de me retirer sur Berg-Gieshübel, bourg que je défendis environ une demi-heure[3], après quoi je me repliai sur la hauteur de Gieshübel, où la troupe de la division, ainsi que son artillerie, était réunie sous les ordres des généraux de division Claparède et Bonnet.

Il était midi lorsque nous arrivâmes à cette position, qui était imprenable par son front ; mais on se doutait bien que l'intention de l'ennemi serait de la tourner sur

[1] Il était dix heures.

[2] Par suite de l'attaque sur sa droite effectuée dès le début du combat.

[3] La route de Bohême descend de Péterswalda à Hollendorf, dans un chemin creux, puis remonte jusqu'à Berg-Gieshübel. Là, on pouvait se maintenir quelques instants ; Gouvion Saint-Cyr signale l'opiniâtreté de cette défense jusqu'à midi.

notre droite. On se canonna de part et d'autre jusqu'à une heure et demie, et, sur les deux à trois heures, nous fûmes forcés de l'abandonner, attendu que l'ennemi, — comme on l'avait prévu, — porta ses forces sur la droite, et mit en pleine déroute deux escadrons de dragons qu'on avait opposés à sa cavalerie légère. Leur brave colonel Mouginot, en voulant ramener ses dragons à la charge, eut le bras droit emporté d'un coup de boulet.

Après cette position enlevée, il n'y avait plus moyen de tenir contre des forces infiniment supérieures en nombre[1]. J'avais, conformément aux ordres du maréchal commandant notre corps d'armée, détaché à l'avance un bataillon de ma brigade au village de Zéhista pour en défendre l'entrée, et protéger la retraite de la division. Je n'eus que le temps de m'y rendre au grand trot pour le placer dans les jardins entourés de murs, tant l'ennemi mettait d'ardeur à nous poursuivre[2]. Ce fut à l'entrée même de ce village, au commencement de l'attaque, que je reçus une balle au bras droit, qui ne me fit qu'une très forte contusion, dont j'ai beaucoup souffert.

Tandis qu'on se fusillait à l'entrée de Zéhista, la division[3] marchait pour aller occuper deux excellentes positions situées derrière le village et couvrant, à droite et à gauche de la grande route, la ville de Pirna. Tout souffrant que j'étais, je me portai avec le restant de ma brigade à la position de droite ; et à peine les troupes

[1] Et accrues de renforts successifs. La retraite se fit en ordre, à l'honneur du courage et du sang-froid de nos jeunes soldats.

[2] Environ une lieue, depuis le plateau de Gieshübel jusqu'à Zéhista. Ce sont déjà les hauteurs de Pirna. C'est à quatre heures que Godart fut atteint.

[3] Soutenue, à cinq heures, par la 44e division (Berthezène) qui fit sa jonction, à gauche, sur le plateau de Zéhista.

étaient parvenues à l'une et à l'autre, que le bataillon placé à l'entrée de Zéhista, abandonnant sa position plus tòt qu'il ne le devait, nous amena aussitôt l'ennemi sur les bras. Il était sept heures et demie du soir, et il n'y avait point de raison pour que, si nous ne défendions pas les deux positions qui nous restaient, le combat ne continuât pendant la nuit, et pour que l'ennemi ne nous poursuivît jusque sous les murs de Dresde. Tel était le raisonnement du maréchal, qui ordonna qu'on se défendît jusqu'à la dernière extrémité.

J'avais de mon côté une batterie de quatre pièces de canon, dont un obusier, dont je fis diriger le feu sur les batteries de l'ennemi. Mes tirailleurs étaient disposés de manière à beaucoup l'inquiéter. Pendant plus d'une heure de temps, le combat fut extrêmement vif; mais, la brigade de gauche ayant été forcée d'abandonner sa position, je me trouvai à découvert de ce côté. Heureusement qu'une batterie d'artillerie légère, placée sur un plateau peu éloigné, à ma gauche, arrêta l'ennemi par son feu, et m'aida à me maintenir dans ma position, toujours combattant, jusqu'à neuf heures du soir, que l'obscurité fit enfin cesser le feu de part et d'autre[1]. Une heure auparavant, j'avais eu un deuxième cheval tué d'un coup de balle à la tête.

Le combat cessé, je réunis les troupes de ma brigade, et, ne croyant pas prudent de me retirer sur Pirna, où je supposais que l'ennemi pourrait facilement se rendre au moyen de la deuxième position qu'il avait emportée, je me déterminai à marcher dans les champs, et à cher-

[1] Un courrier faisant quarante lieues avait informé déjà l'Empereur de ce combat. La cavalerie Lhéritier, détachée du 42e corps, avait protégé le mouvement de retraite, mais peut-être trop peu énergiquement.

cher à tout hasard le moyen de rejoindre la grande route au-dessous de Pirna[1]. La nuit était très obscure; les troupes, qui étaient continuellement sur pied depuis cinq heures du matin, étaient exténuées de fatigue : cependant il ne fallait point encore s'arrêter. Je parvins à trouver un sentier couvert, tellement étroit, qu'on ne pouvait y passer qu'homme par homme. En deux heures de temps, tout mon monde l'eut passé. Je fis reposer un quart d'heure pour envoyer à la découverte; et bientôt je sus que nous étions très près de la grande route, et que les autres troupes de la division y filaient pour se retirer sur Dresde, quatre lieues plus loin.

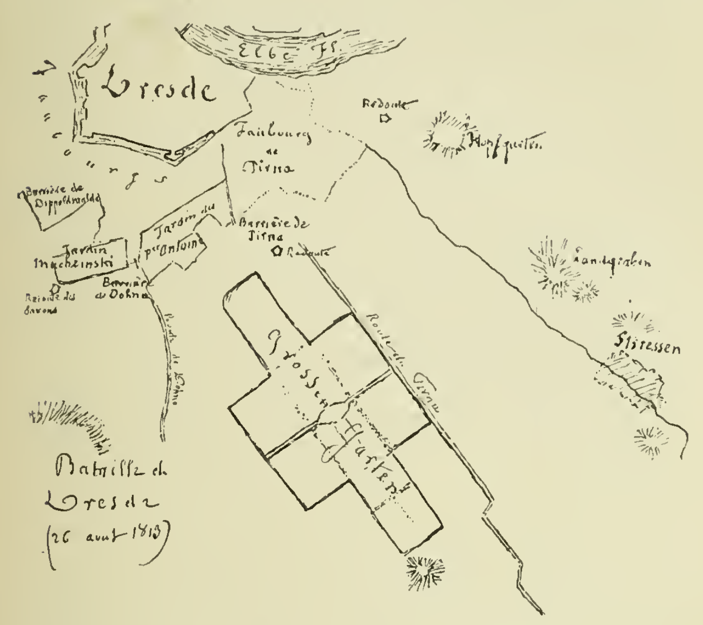
Nous rejoignîmes donc la division, à environ un grand quart de lieue de Pirna, et nous continuâmes de marcher au milieu de l'encombrement des troupes et des voitures, jusqu'à deux à trois heures du matin que nous arrivâmes sous les murs de Dresde, où le soldat passa le restant de la nuit dans les champs, sans paille et à la pluie.

J'eus, dans la journée du 22, à peu près 600 hommes tués et blessés, dont un major blessé grièvement, deux chefs de bataillon tués, un chef de bataillon blessé, plusieurs officiers tués, et une vingtaine de blessés; le général de division Claparède, ainsi que moi, blessé au bras. Le général Butrand, commandant la 2e brigade, eut son cheval tué; un de ses aides de camp fut blessé mortellement.

Le 23 août, sur les neuf heures du matin, les quatre divisions du corps d'armée, retirées devant Dresde, eurent l'ordre de prendre leurs positions. La 43e, dont

[1] On voit que Gouvion Saint-Cyr, en échelonnant ses troupes en retraite sur Dresde, avait laissé Godart en arrière-garde pour contenir l'ennemi.

je faisais partie, devait filer dans les jardins à l'extérieur de la ville, faisant face à l'ennemi [1], depuis la rivière de l'Elbe jusqu'à la route de Freyberg [2]. Je m'établis de ma personne dans une maison donnant sur un très



beau jardin peu éloigné de l'hôpital des Saxons, et au centre à peu près de ma brigade [3].

Pendant les 23, 24 et 25 [4] août, que l'ennemi ne nous inquiéta point [5], les Français en profitèrent pour fortifier

[1] Les bivouacs des ennemis couronnaient les hauteurs, et leur cavalerie était arrivée jusqu'à l'Elbe en amont et même en aval de Dresde.

[2] Ou : depuis la route et la barrière de Pirna jusqu'à la barrière de Dippoldswalda et à la route de Dohna.

[3] C'est le jardin Machzinski.

[4] Ce jour-là l'effectif *nominal* de la division Claparède était de 10,931 hommes, et celui de la brigade Godart 4,885.

[5] Il y eut quelques engagements de cavalerie, le 24 et le 25.

et palissader les murs de Dresde. Quoique la pluie ne cessât point de tomber, nos soldats n'en couchaient pas moins sur la terre, et la plupart sans abri. Pour communiquer de jardin en jardin intérieurement, il fallait abattre ou percer des murs ; des banquettes furent partout établies, et quelques redoutes seulement étaient en avant des murs de Dresde pour soutenir le feu de la mousqueterie.

Dans la nuit du 25 au 26, on sut, par les manœuvres de l'ennemi et par les rapports de quelques déserteurs, que nous devions être attaqués, le lendemain, par une armée de 120,000 hommes commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche en personne, ainsi que par le roi de Prusse. Nous n'avions alors à lui opposer que notre seul corps d'armée composé en grande partie de jeunes soldats[1] : on nous donnait l'espoir que l'empereur devait arriver d'un instant à l'autre, avec sa garde, à notre secours.

Telle était, le 26 au matin, notre perspective. Indépendamment du commandement de la division qui m'avait été confié la veille[2], je fus chargé spécialement de commander les troupes placées dans le jardin du prince Antoine, frère du roi de Saxe, situé entre la grande route de Pirna et celle de Dohna.

En face du jardin du prince, où je me trouvais le 26, existe un grand jardin de plaisance appelé Grossen-Garten appartenant au roi de Saxe. Ce grand jardin, couvert d'arbres et formant plusieurs avenues, était

[1] Gouvion Saint-Cyr écrit le soir à l'Empereur qu'il ne pourra résister avec une armée d'enfants.

[2] A cause de la blessure de Claparède.

une très importante position à garder[1]. Plusieurs bataillons y avaient été placés dès le 23[2].

Vers les dix heures du matin, l'ennemi attaqua sérieusement Grossen-Garten[3], et il parvint à s'y loger entièrement à midi[4]. Alors ma position se trouva à découvert. En ce moment arriva à Dresde la garde impériale[5]. L'Empereur fit aussitôt le tour des fortifications de cette place, et rassura par sa présence nos jeunes soldats. En passant devant moi et m'apercevant le bras en écharpe, il me dit d'un ton sévère : « Vous êtes blessé ? — Oui, Sire, » lui répondis-je. Je ne me portais point des mieux alors. Ce fut en ce moment que je me représentai la manière dure avec laquelle il m'avait repoussé à Bayreuth !

Sur les trois heures de l'après-midi, le feu devenait très vif de part et d'autre[6]; l'ennemi, appuyé par la forte position de Grossen-Garten, nous faisait beaucoup de mal. Bientôt, en parcourant le jardin pour encou-

[1] Il était en avant des autres jardins et du faubourg de Pirna.

[2] La partie inférieure du Grossen-Garten était occupée par la 44e division placée jusqu'à l'Elbe un peu en l'air, et qui, si elle était forcée de se replier, serait la réserve de la 43e.

[3] La terreur fut grande à Dresde en voyant l'ennemi descendre par tous les défilés de l'Erz Gebirge. Mais en même temps Napoléon (qui, sur l'avis de Gouvion Saint-Cyr, reçu à onze heures du soir, avait renoncé à envelopper les alliés par Kœnigstein) entrait en ville par l'extrémité opposée, à neuf heures, à la tête de sa garde, du IIe et du VIe corps, et était accueilli avec enthousiasme.

[4] Mais il fut repoussé du jardin du prince Antoine par les bataillons de la 43e qui s'y trouvaient sous les ordres de Patti, colonel-major. Les attaques sur la droite (44e et 45e divisions), avaient été plus fortement repoussées. Là, c'étaient les Prussiens de Kleist.

[5] Elle avait dû arriver au point du jour. Elle traversa la ville et vint se placer derrière Godart, en réserve.

[6] Les Français firent leur attaque générale à deux heures. Wittgenstein attaquait le faubourg de Pirna. entre l'Elbe et Grossen-Garten occupé par les Prussiens.

rager mes tirailleurs, je reçus un coup de feu qui me traversa la cuisse gauche. Je fus emporté de suite dans les appartements du château pour y être pansé, et deux heures après, on me transporta en ville au milieu des bombes et des obus qui tombaient sur toutes les places. L'ennemi était parvenu à s'emparer, à l'assaut, de la redoute des Saxons près de l'hôpital. Cette redoute était gardée par des troupes de ma brigade [1]; mais, en mon absence, on négligea d'envoyer à son secours les réserves que j'avais disposées à cet effet. Elle fut reprise avant la nuit par la jeune garde [2].

Je cesserai maintenant de continuer le récit de cette dernière campagne, puisque, depuis le 26 août au soir, je restai pendant cinquante-deux jours au lit à Dresde, pour le traitement de ma cuisse; encore peu s'en fallut, au milieu des souffrances que j'endurais, qu'on ne me la coupât par la faute d'un jeune chirurgien sans expérience qui me pansait, et que je fis remplacer, très heureusement à temps, par un meilleur.

Tout le monde a su les malheureux résultats de la bataille de Leipsig [3], et quel fut le sort du corps d'armée

[1] Le 27e de ligne continua son énergique résistance sur la brèche faite au jardin de l'Hôpital et dans le jardin Antoine.

La redoute des Saxons fut prise par les Russes vers six heures, mais le 27e résista encore quelque temps.

[2] Elle arriva, le soir, au milieu des acclamations, pour soutenir la 44e division, repoussa les Russes au delà de Landgraben, et les Prussiens hors du jardin Antoine, et enleva les moulins de Striessen. Le soir, nous avions eu 2,500 tués ou blessés, les ennemis 5,000 et 3,000 prisonniers. Le 27, la victoire fut complète. Le 28, le Ier corps, sous Vandamme, occupait les positions qu'avait occupées le XIVe sous Gouvion Saint-Cyr une semaine auparavant.

[3] Le 18 octobre. Ce jour-là, Godart quittait son lit. Il était décidé depuis le 12 que le Ier (sous le comte Lobau) et le XIVe corps d'armée resteraient dans Dresde. Un combat malheureux, le 17, l'avait confirmé. On apprit, le 22, le désastre par un jeune soldat échappé de Leipsig.

qui était dans Dresde. Comme j'en faisais partie, et comme j'ai été à même, pendant deux mois et demi que je suis resté dans cette ville, de remarquer tout ce qui s'y est passé à cette époque jusqu'au moment de la capitulation, je peindrai en peu de mots toutes les horreurs qui s'y commirent.

L'armée, sous les ordres du maréchal Gouvion Saint-Cyr, était toujours bivouaquée aux environs de la place; mais elle était considérablement affaiblie par les maladies que les privations en tout genre y avaient occasionnées. Pendant plus de deux mois les soldats ne vécurent que de pommes de terre et de choux qui n'étaient point en maturité. Je mets en fait qu'ils ne touchèrent pas dans cet espace de temps vingt rations complètes de pain, riz et biscuit. Dans le principe ils avaient un peu de viande[1]; ensuite on les voyait se jeter comme des corbeaux sur des chevaux morts, pour s'en partager les débris.

Les hôpitaux, qui étaient en grand nombre et pour la plupart très vastes et très bien exposés, étaient remplis de blessés et de malades qui éprouvaient plus que tous les autres les horreurs des privations. Ils mouraient par centaines chaque jour; dans les derniers jours du blocus on ne donnait presque aucun aliment aux malades. Sans médicaments, sans linge et presque sans nourriture et sans soins, la plupart mouraient dans les souffrances ou de besoin; ceux auxquels il restait encore

[1] Le XIV[e] corps n'avait ni vivres ni fourrages. Dès le 29 août, on constatait qu'il n'y avait à Dresde que 4,400 livres de farine en magasin, et que tous les effets des hôpitaux avaient été envoyés à Torgau avant la reprise des hostilités. Les troupes furent mises à la demi-ration dès le premier jour (30 août), et la distribution de viande cessa le cinquième (3 septembre). On n'eut plus ni riz ni vin après le 11 septembre.

des forces pour sortir se promenaient dans les rues de Dresde comme des squelettes ambulants, pour demander l'aumône aux habitants. On doit rendre à ces derniers le bon témoignage qu'ils s'empressaient d'offrir des secours à nos soldats. Beaucoup de militaires, tombés malades sur la fin, n'étaient plus reçus dans les hôpitaux, et allaient mourir dans les corridors et sur les places; d'autres, qu'on voulait évacuer par l'Elbe sur Torgau, mouraient dans les bateaux ou furent noyés en voyage par les Cosaques. Enfin les hôpitaux étaient devenus un séjour d'épidémie. Plusieurs sous-officiers, de désespoir, se coupèrent la gorge; nos officiers y mouraient, pour ainsi dire, comme les autres. Je ne crois point exagérer en disant qu'il est mort dans ces hôpitaux ou dans les rues plus de 12,000 malades[1].

Plus de 2,000 chevaux sont également morts à Dresde. Les fourrages y manquaient depuis le commencement, et tous les domestiques avaient été obligés d'aller jusqu'à trois et quatre lieues dans les campagnes pour y fourrager. Plusieurs d'entre eux furent pris ou tués par les Cosaques. Le blocus resserré, il n'y eut plus moyen de fourrager, et ceux qui n'étaient point un peu approvisionnés perdaient leurs chevaux.

La grande quantité d'hommes morts à Dresde par les

[1] Ces détails sont à rapprocher des évaluations optimistes de M. Thiers. Il pense qu'il y avait 30,000 soldats environ, le 7 octobre, quoique la fièvre d'hôpital sévît déjà. Il pense que lorsqu'on tint conseil, le 21 octobre, on pouvait mettre sous les armes 25,000 hommes valides qui auraient pu même se retrouver 30,000 ! On a compté en effet 29,473 hommes, plus 6,031 dans les hôpitaux. Mais ces hôpitaux, on le voit par Godart, le baron d'Adeleben (dans sa *Campagne de Saxe*), etc., n'étaient pas des refuges pour la paresse et la sensualité, et il s'en fallait que tous ceux qui n'y entraient pas fussent valides. Il mourait, à la fin d'octobre, 200 soldats par jour. Le colonel de Fésenzac n'avait que 100 hommes par bataillon, et ne croit qu'à 17,000 hommes disponibles.

maladies, l'infection que répandaient aux environs tous les chevaux morts, faisaient présager pour l'avenir une épidémie générale; c'est ce qui est arrivé après notre départ de cette place.

Une capitulation fut signée. D'après les articles, le corps d'armée devait se rendre par étapes jusqu'à Strasbourg pour y être échangé. Tous les généraux [1] et officiers conservaient leurs épées et leurs bagages; et on peut dire avec vérité que, dans la circonstance critique où nous nous trouvions, le maréchal Saint-Cyr qui nous commandait ne pouvait pas faire une capitulation plus honorable ni plus avantageuse pour l'armée et pour le gouvernement. Nous devions marcher en six colonnes : le 12 novembre, partit la première colonne; le 13, partit la deuxième; le 14, partit celle dont je faisais partie, et ainsi de suite les trois autres [2]. La veille de notre départ de Dresde, des bruits qui n'étaient que trop véritables se répandirent dans l'armée, que, tandis que toutes les troupes manquaient de vivres, des employés français qui en avaient des magasins, les vendaient ou faisaient vendre au moment de la capitulation. On assura que le riz se vendait six gros la livre. Si cela est, comment peut-on commettre de pareilles scélératesses, et pourquoi n'en fait-on point connaître et punir exemplairement les auteurs ?

La première des six colonnes était déjà arrivée à Altenbourg (Saxe), lorsque nous reçûmes l'ordre de nous arrêter dans les endroits où nous nous trouvions [3].

[1] Un maréchal de France, onze généraux de division, vingt généraux de brigade.

[2] La sixième colonne sortit le 17, le jour où la première arrivait à Altenbourg.

[3] Cet ordre, daté du 19 novembre, trouva Gouvion Saint-Cyr à Altenbourg (23 novembre), et les premières colonnes se trouvaient

Nous séjournâmes quinze jours; après quoi on nous prévint que la capitulation signée par le comte de Klénau, général autrichien, n'avait point été acceptée par les empereurs d'Autriche et de Russie, et qu'au lieu d'aller en France comme nous devions nous y attendre, nous devenions prisonniers de guerre, et devions conséquemment nous diriger sur la Hongrie.

Il fallut bon gré mal gré subir cette injuste destinée[1], voyager pendant le mois de décembre et une partie de janvier, pour traverser toute la Bohême et la Moravie par d'affreux chemins, dans la saison la plus rigoureuse. A notre entrée en Hongrie[2], les colonnes furent partagées dans différents comitats. Je demandai et obtins, avec beaucoup de difficultés, de rester à Tirnau qui était l'endroit le plus près, et d'ailleurs très agréable. Mes infirmités et la mauvaise saison ne me permettaient point de voyager davantage.

J'ai passé dans cette ville, depuis le 15 janvier jusqu'à ce jour 20 mai 1814, que nous allons retourner en France, un séjour aussi agréable que je pusse le désirer, relativement à ma situation et aux circonstances[3].

aux environs d'Altenbourg et de Géra. On s'y trouva tous réunis et entourés de forces ennemies.

[1] Gouvion Saint-Cyr adressa une vaine protestation au baron de Chasteler, devenu général d'artillerie.

La capitulation fut définitivement déchirée le 27 novembre.

[2] Ajoutez l'état de santé d'un grand nombre de prisonniers. Les officiers furent séparés des soldats à Tœplitz. Gouvion Saint-Cyr et le comte de Lobau furent internés à Carlsbad. Les officiers, partis le 3 décembre, arrivèrent le 6 janvier à Presbourg où fut réglée la distribution en cantonnements en Hongrie. Les soldats furent disséminés en Bohême, en Hongrie et jusque dans le Banat.

[3] En apprenant le changement de gouvernement en France, il écrivit de Tirnau, le 16, pour solliciter un emploi, et de préférence sa réintégration dans le département du Tarn.

CHAPITRE XV

DANS LE MIDI EN 1815

(MAI 1814 - OCTOBRE 1815)

Retour en France et vaines sollicitations. — Rentrée à Albi.

Voyage d'Albi à Paris. — Godart apprend à la Rochelle le débarquement de Napoléon, et, en arrivant à Paris, le trouve installé aux Tuileries. — Il est de nouveau commandant du Tarn.

Agitation des esprits. — Troubles comprimés à Réalmont. — Après l'entrée des alliés à Paris, Godart, mandé à Toulouse, contribue au rétablissement du drapeau blanc. — Il repart pour Albi.

Il est arrêté par des gendarmes, menacé de mort à Rabastens; mis en liberté à Gaillac par le sous-lieutenant de gendarmerie. — Sa rencontre avec des hommes du 79e ; mauvais procédés du sous-préfet. — Il part furtivement pour Albi. — Sa rencontre avec son successeur. — Il revient à Toulouse par Gaillac. — A Toulouse, étant peu en sûreté, il se présente au commissaire général de police, n'en est pas moins mis en arrestation. — Le maréchal Pérignon le fait mettre en liberté.

Sa femme menacée et rançonnée à Albi. — Il entre furtivement à Bordeaux, et est autorisé à y attendre sa famille. — Il se retire à Saint-Servan, et est mis à la retraite.

Parti de Tirnau en poste, dans ma voiture avec mon aide de camp le capitaine Lemierre et mon domestique, je passai par Presbourg, Vienne, capitale de l'Autriche, Munich, capitale de la Bavière, et traversai la Forêt-Noire; je passai le Rhin au fort de Vieux-Brisach, le 24 mai. Je continuai ma route par Nancy pour me rendre à Paris où j'arrivai le 1er juin. Je restai à peu près deux mois à solliciter le commandement du département du Tarn que j'avais commandé avant la campagne de Russie. N'ayant pu l'obtenir, je fus mis en non-activité.

Je retournai à Albi mon domicile[1], où j'avais fait bâtir une maison qui me coûtait 25,000 francs.

Ayant sollicité pour mon fils une place d'élève gratis à l'école royale de la Flèche, je l'obtins de la munificence du roi. Je partis le 1er mars, et m'empressai de le conduire à la Flèche. Arrivé à la Rochelle, les agents de la police, à ma grande surprise, vinrent à minuit m'interroger pour savoir quel était le but de mon voyage. Leur ayant présenté l'ordonnance du roi et la lettre du ministre de la guerre, ils se retirèrent. Vers les deux heures du matin, ils revinrent m'interroger : encore plus surpris de cette seconde visite, je leur demandai s'il y avait quelque chose de nouveau en France. Le chef me dit tout bas que le bruit se répandait que Napoléon était débarqué à Fréjus[2], et me conseilla de prendre un passeport à Nantes, chose que je fis à mon passage dans cette ville, et que j'obtins sans difficulté, après avoir été questionné sur différentes choses, et avoir exhibé les pièces dont j'étais porteur. Je vis afficher les proclamations du roi qui annonçaient le débarquement de Bonaparte, et qui ordonnaient aux officiers de tout grade en non-activité de se rendre sur-le-champ à Paris pour recevoir de nouveaux ordres[3]. Je m'empressai de quitter Nantes, afin de déposer mon fils à l'école de la Flèche. Je partis le lendemain pour la capitale, où j'arrivai le 21 mars. Quelle fut ma surprise

[1] *V.* A 25, aux notes.

[2] Ce fait, connu à Paris le 5, y fut caché un jour. Il fut connu à Bordeaux dans la nuit du 8 au 9. Godart n'arriva donc à la Rochelle que le 9. Il avait fait ce détour probablement pour y voir le parent de sa femme, le colonel Guyot-Duclos, directeur du génie à la Rochelle, commandeur de la Légion d'honneur.

[3] Proclamation du maréchal Soult, ministre de la guerre, datée du 9 mars.

d'y trouver, au lieu de Louis XVIII, Bonaparte installé aux Tuileries [1] !

Ayant été obligé de me présenter aux autorités et au ministre de la guerre, ce dernier m'ordonna de rester à Paris jusqu'à nouvel ordre. Huit ou dix jours après, il m'enjoignit d'aller reprendre le commandement du département du Tarn. Je me rendis aussitôt à mon poste [2].

A la fin de juin, une partie de la population du département était en fermentation. La petite ville de Réalmont substitua le drapeau blanc au pavillon tricolore [3]. Ayant reçu ordre du général de division Gilly et du préfet [4] de me porter sur cette ville, je m'y rendis de suite. Après y avoir rétabli la tranquillité, et fait rentrer les insurgés dans les montagnes, je fis un arrêté par lequel la ville paierait mille écus d'amende et les frais. Ma proclamation fut envoyée au général de division et au préfet, qui l'approuvèrent et la revêtirent de leur signature [5]. Le pays étant rentré dans l'ordre, je retournai à Albi peu de jours après. Ayant su que le mécontentement était général dans la majeure partie de la France,

[1] Ce jour-là, Napoléon passait une revue. Si Godart fut surpris, ce dut être avant d'entrer dans Paris. La troupe avait repris la cocarde tricolore à Orléans, le 19, etc. *V.* A 26, aux notes.

[2] Le 29 mars, Godart obtint de commander de nouveau dans le Tarn. Le 31, il écrivit au ministre Davoust qu'il partait le lendemain pour Albi.

[3] On avait en vain essayé une fédération. A la nouvelle de Waterloo, le drapeau tricolore fut abattu à Toulouse (26 juin), à Montauban, Castel-Sarazin, Moissac. L'agitation s'étendit plus loin, par exemple à Réalmont, voisine de régions nettement insurgées : les environs de Saint-Affrique, la Lozère, l'Hérault. Un arrêté préfectoral sur le service des gardes nationales raviva l'émotion à Réalmont, et on y arbora le drapeau blanc (29 juin) sur le clocher.

[4] Sainte-Suzanne, nommé, le 6 avril, préfet du Tarn, en remplacement de M. de Wismes, se montra ardent impérialiste et tenace, même quand les alliés étaient à Paris et la révolte partout dans le Midi.

[5] *V.* A 27, aux notes.

j'avais l'intention de me déclarer pour les Bourbons. Je fus dénoncé au général Decaen, commandant en chef l'armée du Midi. Il me donna ordre de me rendre sur-le-champ à son quartier général à Toulouse pour y recevoir de nouvelles instructions; ce que je fis aussitôt. A mon arrivée en cette ville, j'appris la défaite de l'armée française à Waterloo. J'envoyai de suite ma soumission au ministre de la guerre.

La ville de Toulouse était dans un état complet d'anarchie. Le général en chef fit assembler un conseil de guerre composé de tous les officiers de tout grade. La dernière assemblée fut très orageuse par l'esprit de parti. Je me joignis au général Ramel, mon ami, pour chercher à faire un parti assez fort, afin de faire arborer le drapeau blanc; nous réussîmes dans la seconde assemblée, et aussitôt il fut arboré sur les tours de Toulouse.

Je demandai alors au général en chef d'aller au nom du roi reprendre le commandement du département du Tarn, chose qu'il m'accorda aussitôt [1]. J'écrivis sur-le-champ par un exprès, au maire d'Albi [2], avec lequel j'étais très lié, que le général Ramel et moi avions fait décider le conseil de guerre à faire arborer le drapeau blanc. Je me mis en route avec mon aide de camp et mon domestique pour Albi. Étant arrivé au passage du Tarn, je fus arrêté, à ma grande surprise, le pistolet sur la poitrine, par quatre gendarmes qui me déclarèrent que j'étais leur prisonnier. Sur ma demande par quel ordre ils me traitaient ainsi, ils me répondirent que c'était par celui d'un chef d'escadron de gendarmerie qui se trouvait à Albi. Forcé de les suivre, il me fallait passer par Rabastens où les habitants étaient en pleine

[1] *V.* A 28, aux notes.

[2] Le chevalier de Rozières.

insurrection. Tout ce qu'il y avait de plus canaille dans cette ville était sur la route armé de fusils, et tirait sur mon escorte et sur moi. Je sommai les gendarmes de se détacher pour faire rentrer ces mutins dans l'ordre, et de leur dire que, si je devais être fusillé, c'était au chef-lieu du département et non à Rabastens. Ils réussirent à les disperser. Arrivé à Rabastens, je fus mis dans une maison où cinquante hommes armés de cette populace me gardaient en me présentant leurs baïonnettes au corps, m'apostrophant de mille injures, et me menaçant de me fusiller. Au bout de deux heures, les gendarmes revinrent me prendre et me conduisirent à Gaillac. Avant d'entrer en ville, je vis venir au-devant de moi un jeune homme que j'avais protégé à Albi, et qui venait d'être nommé sous-lieutenant de gendarmerie par le chef d'escadron qui s'y trouvait. Ce jeune officier ordonna à ses gendarmes de me laisser libre. Je dus ma liberté à la lettre que je venais d'écrire au maire d'Albi. Je fus conduit chez quelques amis qui étaient venus à ma rencontre. Il se trouvait sur la place un détachement de cent hommes à peu près, armés de fusils et de gibernes, qui venaient de Toulouse, ayant abandonné leur drapeau. Ils appartenaient au 79e régiment que j'avais commandé pendant quinze ans [1]. Ces militaires m'ayant reconnu me témoignèrent leur indignation de me voir traiter ainsi. Je les tranquillisai sur mon sort, en les invi-

[1] Le 79e, renvoyé en Illyrie à la fin de 1809, avait été occupé en Catalogne en 1811, 1812 et 1813, puis partagé entre l'Espagne et la Grande Armée en 1813. Le gros du corps fut prisonnier en 1814. L'ordonnance du 12 mai 1814 lui avait donné le numéro 69, mais le décret du 20 avril 1815 lui rendit son ancien rang. Les deux bataillons de guerre furent incorporés dans le VIIIe corps de l'armée du Nord; mais leurs compagnies d'élite restèrent à Montauban et furent détachées en colonnes mobiles pendant les Cent Jours. Le 3e et le 4e bataillon restèrent à Toulouse.

tant d'être sages et de déposer leurs armes à Albi. Ils me promirent de ne rien faire sans mes ordres pendant leur séjour à Gaillac.

M. de Villeneuve, sous-préfet de cette ville, et qui venait de rentrer à son poste, me tint quelques propos indécents, jusqu'à me dire que j'avais allumé ma pipe avec le brevet qui m'avait nommé chevalier de Saint-Louis, dont j'étais porteur. Je le lui montrai en lui déclarant que ce ne pouvait être que la malveillance qui l'avait induit en erreur. Après m'être rafraîchi et reposé quelque temps chez mes amis, je fus prévenu que la populace s'ameutait de nouveau contre moi, et l'on m'invitait, pour ma sûreté, de quitter cette ville. Je profitai de l'avis, et sortis aussitôt de Gaillac par des chemins détournés. Il était presque nuit lorsque je quittai cette ville. A moitié chemin de Gaillac à Albi, je rencontrai un général, avec son aide de camp, qui me déclara avoir obtenu le commandement des départements du Tarn et de l'Aveyron. Je lui demandai de quelle part émanait cet ordre. Il me dit en être investi par le duc d'Angoulême[1]. Je lui répondis que ce n'était point légal, et qu'il devait le recevoir par le ministre de la guerre, comme aussi, moi, je devais en être prévenu par cette voie; qu'en conséquence je ne lui reconnaissais pas le droit de me remplacer. M'ayant observé que mes intérêts et ceux du roi m'imposaient le devoir de me retirer, je lui répliquai que j'allais rétrograder sur Toulouse afin d'en prévenir le maréchal de France Pérignon, qui venait de remplacer le général Decaen. Il ne goûta point ma proposition, et m'engagea à me retirer sur Montauban;

[1] Les commissaires royaux envoyés d'Espagne par le duc d'Angoulême avaient appelé des volontaires aux armes. Un gouvernement local s'était formé de nouveau à Toulouse.

chose que je ne voulus point accepter, connaissant les mauvaises intentions de la populace de cette ville[1]. Il se décida à me laisser rétrograder sur Toulouse, et j'exigeai de lui qu'à son arrivée à Gaillac, il prévînt l'officier de gendarmerie que je devais passer dans la nuit pour me rendre à Toulouse, et qu'il prît des mesures pour protéger mon passage.

Étant parti de Toulouse le matin, je fus obligé, après cette entrevue, de faire reposer mes chevaux pendant trois heures dans une auberge voisine; car ils étaient si fatigués qu'il m'eût été impossible de rétrograder sur-le-champ. Je me remis donc en route pour Gaillac au bout de trois heures. A mon arrivée, je me rendis à la municipalité où je trouvai l'officier de gendarmerie et sa garde. Je le réclamai aussitôt parce que je me trouvais déjà entouré de forcenés, et il me tira d'embarras en me conduisant dans sa chambre. Après quelques moments de repos, le jour commençant à paraître, je me mis en route pour Rabastens, escorté par quatre gendarmes qui avaient ordre de me protéger. Je fus accompagné par ce jeune officier jusque hors de la ville de Gaillac. J'arrivai à Rabastens à sept heures du matin, et je fus forcé d'y rester toute la journée afin de me reposer ainsi que mon aide de camp et mes chevaux. J'en partis vers le soir pour me rendre à Toulouse, et j'arrivai le lendemain matin, à quatre heures, dans les faubourgs où je restai jusqu'à dix heures du matin. Ayant fait ma toilette, j'entrai dans la ville, et y cherchai un logement pour être en sûreté et à moitié caché. Je fus ensuite au

[1] Plusieurs dépêches du général Maurice Mathieu, commandant la 10e division pendant les Cent-Jours, et d'autres fonctionnaires signalèrent les mauvaises dispositions et l'audace séditieuse des esprits à Montauban.

quartier général pour rendre compte de ce qui venait de m'arriver, et pour me mettre sous la protection du général en chef; après quoi je me rendis au Capitole pour annoncer mon arrivée en cette ville au commissaire général de la police, en lui donnant mon adresse. Il me demanda si j'avais fait ma soumission aux Bourbons. Je lui répondis qu'elle était faite depuis plusieurs jours, et que je l'avais adressée au ministre de la guerre, avant la décision du conseil de guerre tenu dans cette ville à l'effet d'arborer le drapeau blanc. Il me dit d'être tranquille, et que je n'avais rien à craindre. Deux jours après, il envoya deux de ses agents pour m'arrêter. J'étais à me promener, et en fus instruit par le maître de mon logement. Je voulais fuir; mais, ayant su par le conducteur de la diligence de Montpellier qui venait d'arriver, que tout était à Montpellier et à Nîmes dans une complète anarchie, et que même à Nîmes on avait massacré un détachement et sept officiers de troupe de ligne qui avaient cherché par la fuite à se soustraire à la fureur de la populace[1], je me décidai à me rendre, dans l'état où je me trouvai, vêtu d'une veste de nankin chez le chef d'état-major du duc d'Angoulême[2]. Ne l'ayant point trouvé chez lui, et fort de mon honneur et de ma conduite, je me rendis droit chez le commissaire général de la police, et lui dis : qu'ayant appris que deux de ses agents s'étaient présentés chez moi pour m'arrêter, lesquels n'avaient pu exécuter leur mandat, vu mon absence, je n'avais pas hésité à venir près de lui pour lui prouver que je ne craignais rien pour la conduite que j'avais tenue jusqu'à ce jour, ni de me présenter

[1] Les scènes de pillage et de massacre s'étendirent à Uzès, les 17, 18, 19 juillet.

[2] Le marquis de Villeneuve.

devant n'importe quelle autorité. Il fut tellement surpris de ma présence et de ma franchise qu'il se décida à me laisser me rendre à mon logement, sous la surveillance de ses agents. Il était huit heures du soir lorsque je sortis de chez lui, et me rendis à mon logis sans escorte. Une heure après, deux de ces agents se présentèrent avec un enfant, dans ma chambre où j'étais avec mon aide de camp. Ils me déclarèrent qu'étant chargés de me surveiller, ils passeraient la nuit dans ma chambre. Malgré toutes mes instances, ils persistèrent à y rester, et ils y passèrent la nuit. Je fus obligé de leur donner à boire, et la nuit ne fut qu'une orgie. Le matin, ils se retirèrent de mon appartement. Je rédigeai de suite un mémoire pour le maréchal Pérignon au sujet de ce qui venait de se passer à mon égard, et le lui envoyai par mon aide de camp. Indigné de la conduite de la police envers moi, le maréchal envoya aussitôt son premier aide de camp chez le chef de la police pour lui témoigner le mécontentement de me voir traité de la sorte, et avec ordre de me rendre de suite la liberté. Peu après un commissaire principal de police en grande tenue se présenta chez moi, et me remit une lettre de son chef, par laquelle ce dernier m'exprimait tout le regret qu'il avait de la manière dont ses agents s'étaient comportés chez moi, et me fit rendre la liberté. Je fus aussitôt répéter de vive voix au maréchal tout ce qui venait de m'arriver. Il me consola et me dit que dans de pareils moments il fallait s'armer de patience.

Quelques jours après[1], je reçus du prince (duc d'An-

[1] Pendant cette attente, il avait connu l'ordonnance qui mettait fin aux pouvoirs des commissaires royaux (18 juillet), faisant espérer un peu plus de calme; la soumission de l'armée de la Loire au gouvernement royal, et le drapeau blanc enfin arboré à Bordeaux (21); mais

goulême) l'autorisation de me retirer dans mes foyers, et également une lettre du commissaire général de la police qui me donnait la même autorisation. Je fis de suite mes préparatifs de voyage, et fis faire une procuration pour ma femme qui était à Albi, avec tous les papiers nécessaires, afin de vendre ma maison pour se rendre ensuite à Bordeaux. J'expédiai de suite mon aide de camp pour Albi, afin de remettre à mon épouse les pièces précitées ci-dessus. Il ne fut pas peu surpris d'apprendre, à son arrivée en cette ville, que j'étais menacé d'arrestation par le préfet[1] pour l'affaire de Réalmont, si ma femme se refusait à payer les mille écus de la contribution que j'avais imposée à cette ville, laquelle somme avait été partagée entre les troupes et les pauvres du pays. Pour sa sûreté et la mienne, elle fut donc forcée de compter cette somme[2]. La maison, qui m'avait coûté 25,000 francs, fut vendue 12,000 à peu près. Pendant ce temps je me dirigeai sur Bordeaux. A mon arrivée dans cette ville tout était, à peu près comme à Toulouse, dans la plus complète anarchie. A l'entrée de la ville, les gardes nationaux arrêtèrent la diligence, en demandant les passeports à tous les

aussi l'ordonnance du 21 contre les commandants militaires qui auraient comprimé ou comprimeraient l'élan des sujets fidèles du roi.

[1] Une ordonnance du 12 juillet nomma préfet du Tarn Decaze, sous-préfet de Castres.

[2] Un jour, la maison du général avait été envahie par une troupe d'hommes et de femmes. Mme Godart était malade. Quand, furieux de ne pas trouver le général, ils se présentèrent devant sa chambre à coucher, sa fille, âgée de douze ans, se présenta pleine d'animation et aux vociférations et aux menaces, répondit : « Vous n'entrerez pas ! » en levant les bras pour interdire la porte. Un d'eux plus emporté la frappa d'un coup de couteau sous le bras. A la vue du sang qui coulait la colère tomba, elle se tourna contre l'homme qui avait blessé une enfant défendant sa mère ; et les envahisseurs se retirèrent. La cicatrice de la blessure resta toujours.

voyageurs. Mes cinq compagnons de voyage présentèrent les leurs, et, sur la demande si c'était tout, ils répondirent affirmativement. Par cette petite ruse j'entrai en ville sans être inquiété[1]. Je me rendis chez un de mes amis, négociant, qui fut surpris de ma présence dans un pareil moment. Je le rassurai sur les craintes qu'il avait de me recevoir chez lui, et le priai de m'accompagner dans la matinée chez le commissaire de police du quartier, chez le général commandant la division, et à la municipalité. Ayant représenté à toutes les autorités que j'avais ma femme et mes enfants avec mes aides de camp à Albi, et qu'ils étaient à régler mes affaires dans cette ville, je leur demandai l'autorisation de rester à Bordeaux jusqu'à l'arrivée de mon épouse, ce qu'ils m'accordèrent de suite. Aussitôt l'arrivée de ma famille et de mes aides de camp, je fis mes dispositions pour me rendre à Saint-Servan, ma résidence, et je partis pour cette ville.

Peu de temps après que j'y fus arrivé, le gouvernement me mit à la retraite[2].

[1] A peu près au même moment, dans la diligence de Riom à Paris, La Bédoyère était reconnu (2 août), et il était arrêté en entrant dans la capitale. Les frères Fauchet venaient d'être amenés par les volontaires bordelais dans la prison de Bordeaux (1er août). Le maréchal Brune était assassiné à Avignon (2 août). Puis c'était l'arrestation de Ney (5 août), les violences de Beaucaire et de Nîmes, faisant implorer les troupes autrichiennes, enfin l'assassinat du général Ramel que son passé et son caractère désignaient si peu aux vengeances des royalistes (15-17 août).

[2] Ses états de services portent : « *Cesse ses fonctions* 22 *août ; — retraité par ordonnance du* 6 *octobre* 1815. — *Motifs : ancienneté, cinquante-cinquième année d'âge; trente ans cinq mois dix-neuf jours de services comptés jusqu'au* 1er *septembre* 1815. — *Chiffre*, 4,000 *fr.* (le maximum), *payables à partir du* 1er *janvier* 1816. »

La lettre par laquelle il remet son commandement à son successeur, le général Pélissier, est datée d'Albi 22 août. Il y a là une fiction, car il ne retourna pas à Albi.

Dans l'intervalle de cette date au 1er janvier 1816, il fut considéré

comme officier d'état-major sans troupes, employé dans la 13e division militaire.

En même temps, étaient liquidées les autres épaves de son ancienne situation : 1° Son traitement extraordinaire de Vilna, arrêté à 4,599 fr. 99 c., le 18 septembre 1815 ; 2° sa solde arriérée depuis 1813 et sa demi-solde de captivité, arrêtées à 2,974 fr. 99 c., en octobre 1815 ; 3° enfin l'indemnité de ses pertes dans les journées du 22 et du 26 août, arrêtée à 1,430 francs, le 15 décembre 1816.

Mais, si tardive que fût la liquidation, dans l'énorme liquidation générale que le gouvernement avait à effectuer, le paiement était loin de suivre immédiatement. Le 30 juin 1819, le général réclamait encore, par son fondé de pouvoirs, le montant de sa solde et de sa demi-solde de captivité.

FIN

LETTRES, PIÈCES OFFICIELLES, NOTES

A L'APPUI DES

MÉMOIRES DU GÉNÉRAL GODART

Ces Mémoires ayant la valeur de document historique, on s'est cru obligé d'y joindre en grand nombre les pièces propres à éclaircir, contrôler, compléter les renseignements qu'ils nous fournissent, et à faire apprécier aussi ce qu'ils ajoutent de lumière aux faits déjà connus.

LETTRES, PIÈCES OFFICIELLES, NOTES

A L'APPUI DES

MÉMOIRES DU GÉNÉRAL GODART

1761 (A, p. 3.)

Extrait des registres de la paroisse de Saint-Nicolas-sur-les-Fossés à Arras.

« Le vingt-neuf mars mil sept cent soixante-un, je, soussigné, vicaire de cette paroisse, ai batisé Roch, né ledit jour, fils légitime de Maclou Godart et de Marie-Jeanne-Austreberthe Musquinet. Le parrain Liévin Decau, la marraine Anne-Marie Aldegonde Caudron. »

On trouve la famille Godart établie à Arras avant 1684.

Godart (Roch) eut dix frères et sœurs.

Outre son frère aîné, bientôt disparu, deux citoyens Godart furent, l'un sergent, l'autre sous-lieutenant, dans le 3e bataillon de la garde nationale d'Arras, l'an III.

1792 (B, p. 8.)

Affaire d'Orchies.

« Le 5 du mois de décembre 1792...

« Le citoyen Godart, lieutenant-colonel du 6e bataillon des gardes nationaux du département, se présente à la barre. Il se plaint des calomnies que des malveillants se plaisent à débiter sur son compte, en l'accusant d'avoir été complice des excès

qui ont eu lieu par quelques individus de ce bataillon envers la municipalité d'Orchies, ils avancent même qu'il a subit la punition militaire infligée à ces coupables, il remet ensuite entre les mains du président un certificat qui lui a été délivré par le général Omoran, duquel il résulte qu'il a l'estime de ses camarades, qu'il s'est bien conduit à Orchies et qu'il a dénoncé les auteurs des délits qui y ont été commis, cette attestation porte également sur le citoyen Raduez, officier du même bataillon. »

(Extrait des délibérations de l'Assemblée administrative du Pas-de-Calais.)

1793 (C, p. 9.)

Désordre et indiscipline dans les armées (1793-1794).

Plus d'un rapport insiste sur le désordre régnant dans bien des bataillons : la rareté des exercices est mentionnée, ainsi que le peu d'autorité et de zèle d'un grand nombre d'officiers ; la négligence des appels du soir, la négligence dans l'entretien des armes et toute propreté, l'irrégularité même des repas ; l'équipement et les armes vendus pour satisfaire l'ivrognerie et le libertinage. Voyez en particulier une lettre de Carnot et Duquesnay à la Convention (16 avril 1893).

Le général de brigade Solant, un peu plus tard, signale, en critiquant les officiers, un aliment particulier d'indiscipline mis en relief dans le récit de Godart : « Ils sont d'une grande insouciance, et ils n'osent gronder ni punir les volontaires, crainte qu'ils ne les nomment pas quand il y aura un avancement à espérer. » (13 nivôse an II, 2 janvier 1794. Armée de Sambre-et-Meuse.)

La formation même du 6e bataillon du Pas-de-Calais avait amené un incident qui fait ressortir cette situation des officiers.

« Le 25 du mois d'octobre 1792... à 6 heures du soir... des officiers députés du 6e bataillon des gardes nationaux... se présentent à la barre, aiant été introduits, l'un d'eux dit que... les citoyens Blanpain et Godart ont été choisis lieutenants-colonels, que ce choix ayant déplut à l'un des capitaines du bataillon, sa compagnie n'a plus voulu en faire partie et s'est retirée, ils demandent que l'Assemblée ordonne la punition

des coupables, ils demandent également que cette compagnie soit remplacée par celle du capitaine Labouré qui est organisée et qui fait le noyau d'un autre bataillon. »

(Extrait des délibérations de l'Assemblée administrative du Pas-de-Calais.)

En effet, le capitaine Labouré passa au 6e bataillon.

1793 (D, p. 13.)

Retraite de Hollande sur Gand (mars 1793).

Une partie de l'armée de Hollande se retira sur Anvers après la défaite de Nerwinde. Anvers fut évacué le 28 mars. On devait se replier sur Gand, puis longer l'Escaut, et s'arrêter aux camps de Courtrai et de Harlebeke. Mais la retraite devint vite une débandade.

Un seul corps, sous le colonel adjudant-général Thouvenot, tint ferme à Gand. Godart était auprès de lui. Le convoi qu'il devait escorter était très considérable, car il contenait le matériel de l'armée vaincue, qui avait été dirigé sur Gand.

1793 (E, p. 15.)

Réaction en Belgique contre les Français (mars-avril 1793).

Godart fut ramené vers l'ouest où le reste des troupes, au lieu de marcher sur Courtrai, s'était rejeté dans un désordre semblable à celui de la retraite de Louvain, et aggravé par les dispositions des habitants.

Les sympathies pour la France et la Révolution avaient été vite déconcertées au profit du parti contraire, par les spoliations et les insultes aux sentiments religieux de la population. La malveillance avait paru dès le mois de février, à Furnes, à Bruges, au passage des commissaires de la Convention Danton, Lacroix, etc. A Ostende, on avait rejeté la cocarde tricolore, et crié : « Vive l'Empereur! » Après notre défaite l'insurrection éclata de tous côtés, en Hainaut, en Flandre, etc.

La garnison française de Bruges avait évacué cette ville trois jours avant le passage de Godart. Ostende fut évacué le 30 mars.

1793 (F, p. 23.)

Siège de Dunkerque : combats et sorties auxquels participe le 6e bataillon du Pas-de-Calais (avril-septembre).

Dunkerque, dont Carnot et Duquesnoy vantaient, le 14 avril 1793, la *population patriotique, sage et résolue*, n'avait eu que de légères épreuves à subir pendant que le duc d'York allait, dans l'intérieur, joindre le duc de Cobourg.

C'est alors que se produisit un épisode militaire qui peut appuyer les appréciations les plus opposées au sujet des volontaires. L'adjudant-général Richardot, avec 1,500 hommes du camp de Gywelde, dont une partie du 6e bataillon du Pas-de-Calais, participa à la prise de Furnes, enlevé le matin du 31 mai avec un élan remarquable. Puis vinrent des scènes de pillage et d'ivrognerie qui forcèrent à la retraite presque immédiatement. Godart, à ce moment, gardait le lit.

A cette nouvelle, un bataillon de volontaires du Finistère, qui se trouvait au camp de Cassel, exprime son indignation que le nom de Volontaires nationaux ait été ainsi terni. Pour le réhabiliter il fait une collecte, et dès le lendemain envoie à Furnes 462 livres destinées à indemniser les habitants maltraités.

Pendant que les coalisés avançaient vers Péronne, la Flandre maritime était conservée derrière les camps de Cassel, Bailleul et Gywelde. On attribuait à celui-ci à peine 4,000 hommes, et 1,500 à la garnison de la ville (la municipalité de Dunkerque disait 3,600 et 600, le 24 août).

Les meilleures troupes étaient un corps de gendarmes formé à Paris, *le* 6e *bataillon du Pas-de-Calais* et le 5e régiment de chasseurs à cheval, sous le colonel Lanoue.

Mais les coalisés se divisent : le duc d'York revient sur Dunkerque. Posté à Furnes, il commandait à 47,000 hommes.

Dès le 21 août, l'ennemi tâta les avant-postes et le camp de Gywelde; un corps s'aventura jusqu'au faubourg de Rosendal. Mais l'attaque régulière, la nuit suivante, porta du côté de Bergues, tendant à isoler le camp de Gywelde.

La résistance dont parle Godart fut conduite par Souham, l'adjudant-général Hoche et le colonel Lanoue. Ils chargèrent

vigoureusement, *broussant les haies et les jardins* de Rosendal, où ils furent joints par une autre colonne qui avait attaqué la droite de l'ennemi. Celui-ci repoussé à une lieue, reçoit des renforts, et c'est à nous de reculer derrière Gywelde, puis derrière le fort Lefferinckouke qui gardait la chaussée élevée entre les terrains alternativement sablonneux et marécageux.

C'est l'Autrichien Werneck qui s'empara de ce fort, et fit reculer nos troupes jusqu'à la ville.

O'Méara, voyant emportées les défenses qui couvraient sa droite, craignit d'être coupé de Bergues, et se retira, laissant 60 prisonniers. On avait eu 7 morts et 110 blessés. L'ennemi, dit-on, avait perdu 400 hommes. Le camp de Gywelde devint celui du duc d'York.

A Dunkerque, on blâma la mollesse du général et des troupes du camp de Gywelde. Hoche, inspirant sa confiance et sa résolution aux habitants et aux soldats, fit décider que ces troupes camperaient sous les remparts, à Rosendal, pour couvrir la ville.

A la sommation de se rendre, adressée par le duc d'York, le 23, on répondit en demandant à faire des sorties, et en tiraillant sur la côte, les 23 et 24 août. Le poste de Lefferinckouke, les batteries ennemies sur les dunes, étaient postés à une demi-lieue de la ville. Bergues était aussi investi. Mais l'inondation, étendue sur vingt communes, empêchait les progrès de l'ennemi vers l'ouest.

Delforterie, officier au 6e bataillon du Pas-de-Calais, écrivant à son ami Leblond, fougueux révolutionnaire autant que brave soldat, et aide de camp du général de brigade Carrion, à Bergues, raconte que, la nuit du 25 au 26 août, des détachements ennemis arrivèrent jusqu'au rempart, ce qui amena un échange de coups de feu ; que le général O'Méara ne se montra que fort tard, et uniquement pour blâmer les troupes de ces fusillades inutiles ; et qu'il fut insulté par les soldats.

Le jour même, le représentant Duquesnoy le remplaça par Souham.

Dunkerque avait alors 8,000 défenseurs, en y comprenant 2,500 gardes nationaux, qui presque tous prirent part à la seconde et à la troisième sorties (6 et 7 septembre), entrant déjà

dans les mouvements préliminaires de la victoire d'Hondschoote (8 septembre).

Mais nos revers sur la Sambre appellent l'effort à l'est. Houchard révoqué est remplacé par Jourdan (26 septembre). Celui-ci achemine vers la Sambre, où les coalisés se concentrent de nouveau, une partie de l'armée des Ardennes, et 10,000 hommes de la Flandre maritime : le 6e bataillon du Pas-de-Calais y était compris.

Le prince de Cobourg bloquait, depuis le 28 septembre, Maubeuge et son camp retranché.

1793 (G, p. 24.)

Wattignies (15-16 *octobre*).

Les souvenirs du général Godart sont ici peu fidèles : la bataille dura deux jours consécutifs.

Jourdan campait dans la vallée de la grande Helpe. Le 14, il était en conférence avec Carnot, à Avesnes, quand il y eut un engagement malheureux, et que le feu ennemi s'ouvrit sur Maubeuge.

La bataille ne commença que le 15. Deux attaques simultanées par les ailes semblaient réussir malgré le décousu de quelques mouvements, lorsque Carnot ordonna à Balland, posté au centre, d'attaquer de front Dourlers. L'attaque ardente repoussée, renouvelée deux fois autour des représentants Carnot et Duquesnoy et du général Jourdan, échoue enfin.

Carnot se rendit alors aux idées de Jourdan selon qui la clé des positions ennemies était à Wattignies, devant notre droite.

Le 16, à huit heures du matin, le général Duquesnoy à droite, avec les représentants et Jourdan, renouvela son attaque de la veille : sa *colonne infernale* chargea trois fois ; enfin Wattignies fut enlevé, et Balland occupa Dourlers.

Le reste de l'armée ne fut presque que spectateur. Godart était sous les ordres de Balland.

Les soldats du camp de Maubeuge, au son du canon de Wattignies, voulaient marcher : le général Chancel, commandant de la place, déjà défenseur malheureux, mais justifié, de Condé, en était d'avis. Ferrand, général en chef, s'y refusa. Il y eut

seulement une démonstration de sortie, le soir du second jour de la bataille. Cependant c'est Chancel qui paya de sa tête cette inaction, et Ferrand resta commandant de l'aile droite de l'armée du Nord.

1793 (H, p. 24.)

La forêt de Mormal.

Les Autrichiens y avaient pénétré dès le commencement de juillet. Il le fallait pour faire le siège du Quesnoy.

Quand les coalisés renouvelèrent l'effort brisé à Wattignies, des forces autrichiennes plus importantes y entrèrent (novembre) et s'y couvrirent d'un vaste réseau de fortifications, larges abattis, fossés, bastions, redoutes.

De leur côté les Français élevaient des défenses considérables sur la Sambre depuis Jeumont, à deux lieues en aval de Maubeuge, jusqu'à Catillon, à deux lieues en amont de Landrecies, pour couvrir Maubeuge, Landrecies et Avesnes.

C'est seulement après leur défaite à Fleurus et la perte de Mons que les Autrichiens évacuèrent la forêt de Mormal. Les Français durent s'assurer de ses défilés, avenues vers le Quesnoy qu'ils allaient assiéger à leur tour.

1793 (I, p. 24.)

Les quartiers d'hiver de l'armée du Nord (1793-1794, *an II*).

On pensa d'abord à n'en pas prendre, les Autrichiens tenant Landrecies et Le Quesnoy, et Maubeuge n'étant qu'incomplètement dégagé.

Mais Jourdan objecta que les opérations étaient impossibles à cause de l'état du pays en hiver, et de l'armée que les maladies et la désertion, suite du dénuement, réduisirent bientôt de moitié. Il fut disgracié, mais écouté. On laissa sur la Sambre trois divisions : Basse-Sambre, Maubeuge, Haute-Sambre, le gros de l'armée ayant reculé vers Guise.

La division de la Haute-Sambre ou deuxième division, s'étendait de Maubeuge à Monceau-Saint-Waast le long de la Sambre. Le 6e bataillon du Pas-de-Calais en faisait partie. Il fut posté sur les hauteurs de Saint-Rémi-Malbâti, puis à Eclaibe.

L'hiver se passa sans distribution d'équipement. On donna aux officiers une paire de souliers, aux soldats une paire de sabots. Mais, en marche dans les boues d'un hiver des Pays-Bas, les soldats les portaient à la main. Le général de brigade Solant écrivait que, de ses 2,400 hommes les trois quarts étaient pieds nus, et un quart sans vêtements (13 nivôse, 2 janvier). Et c'étaient les avant-postes !

Ils n'étaient guère mieux armés que vêtus. A l'approche même de la reprise des opérations, les trois divisions de Maubeuge portées à 30,000 hommes n'avaient que 13,730 fusils, le 24 pluviôse (12 février).

Un mouvement général sur la droite fit passer le 6e bataillon du Pas-de-Calais sur la basse Sambre : il traversa Maubeuge, le 6 pluviôse (25 janvier), et cantonna à Rousies, puis bivouaqua au bois des Bons-Pères. Le 26 ventôse (16 mars), il en partit pour retourner sur la haute Sambre et à Eclaibe.

Au milieu de la misère des troupes, le représentant Laurent accusait (6 ventôse, 24 février) « les généraux qui dilapidaient les convois, les commandants qui dévalisaient les paysans et leur arrachaient leur subsistance, les maréchaux des logis qui pillaient sous prétexte de munir leurs compagnies, les fripons qui fourmillaient à l'armée ». A Maubeuge, dont les alentours étaient épuisés, on constata qu'il se distribuait par jour 2,000 rations au delà de l'effectif des troupes.

Et cependant les soldats marchaient pieds nus sous la pluie et dans la boue, en chantant des airs patriotiques, et en criant : « Vive la République ! » Et, à la fin d'un tel hiver, déjà dans les premiers mouvements militaires, ils renonçaient, comme offrande patriotique, à une partie de leur viande, si parcimonieusement et si irrégulièrement distribuée. Les divisions de la Sambre renoncèrent à la viande deux jours par décade (1er germinal, 21 mars).

Le 6e bataillon du Pas-de-Calais comptait alors 879 hommes dont 56 canonniers, et formait, avec cinq autres, la brigade du général Meyer, une des deux brigades de la division de la haute Sambre, ayant son quartier général à Monceau-Saint-Waast.

Les trois divisions étaient commandées par le général Favereau depuis le 25 ventôse (15 mars). Il était sous les ordres du

général Ferrand, celui-ci sous ceux de Desjardins arrivé le 9 germinal (29 mars), ayant aussi sous ses ordres Charbonnié, général de l'armée des Ardennes, et lui-même subordonné à Pichegru.

Les Autrichiens attaquèrent au nord-est (par Charleroi) et au sud-est (où ils occupaient Le Quesnoy et Le Cateau) pour envelopper Landrecies et Maubeuge. Plusieurs combats, le 9 et le 10 germinal (29 et 30 mars), pendant lesquels Godart gardait une position sur la haute Sambre, furent malheureux.

Le général Despeaux vint alors, de Maubeuge, commander la deuxième division de la Sambre (haute Sambre).

1794 (J, p. 25.)

Siège de Landrecies par les Autrichiens (avril).

Bientôt une nouvelle série de combats plus importants, du 19 au 28 germinal (8-17 avril), encore dans les deux directions, permit à l'ennemi de prendre position devant Landrecies.

Le même jour (28 germinal), la division Despeaux fut partagée en deux lignes pour la défense de la Sambre, et le 6e bataillon du Pas-de-Calais, attribué à la première ligne, revint à Saint-Rémi-Malbâti ; il présentait 962 hommes. Ordre leur fut donné de ne pas se déshabiller pour être prêts à toute alerte.

Les avant-postes des deux armées s'étendaient toujours le long de la Sambre.

Les combats recommencèrent le 2 floréal (21 avril), à Frisches.

Lors de l'attaque générale du 7, à Troisvilles, la division Despeaux eut à inquiéter les ennemis en canonnant et en simulant des passages de la Sambre, pour couvrir la marche de nos colonnes au secours de Landrecies : c'est ce que fit le bataillon de Godart à Hautmont et au bois du Quesnoy. On a reproché au général Favereau de n'avoir pas assez employé les divisions de Maubeuge. Mais lui-même, dans son rapport, dit que la division Despeaux n'aurait pas pu tenir une heure contre une attaque sérieuse.

On échoua, et Landrecies fut isolé d'Avesnes.

Le surlendemain, les démonstrations de la division Despeaux,

de Berlaymont à Hautmont, préludèrent à une troisième attaque générale (le 10 floréal), de Cambrai à Maubeuge, qui échoua aussi : la route de Paris fut de nouveau ouverte aux Autrichiens.

1794 (K, p. 26.)

Le tutoiement officiel (novembre 1793-mai 1795).

Le tutoiement dans les correspondances officielles date du mois de brumaire (novembre).

Le 13 brumaire an II (3 novembre) il paraît dans les dépêches du ministre de la guerre Bouchotte. Des représentants lui répondent : « Citoyen sans-culotte et ministre. »

Mais les soldats anciens de l'armée du Nord dédaignaient les exagérations des volontaires, et les traitaient de *carmagnoles.*

Aussi le ministre de la guerre se plaignit du peu de patriotisme des officiers du 18e régiment, qui s'appelaient entre eux *monsieur*, et chargea leur chef de veiller sur ces fauteurs de l'aristocratie, et d'exposer aux volontaires le système de l'égalité et de la fraternité (13 pluviôse, 1er février, dépêche adressée au général Ferrand).

Le 23 pluviôse, le général Colaud répondit au général Ferrand qu'il avait fait lire la lettre du ministre. Il fit part des sentiments de républicanisme que lui avaient exprimé les officiers qui avaient proscrit depuis longtemps les mots de *monsieur* et de *vous.*

C'est vers le mois de prairial an III (mai 1795) que le *tu* disparut des communications officielles.

1794 (L, p. 27.)

Les passages de la Sambre, auxquels prend part le 6e bataillon du Pas-de-Calais.

La maladie arrêta Godart quand commencèrent les tentatives sanglantes et répétées du passage de la Sambre.

Un mouvement général des troupes fut achevé le 20 floréal (9 mai), à 11 heures du soir.

Le 21, la Sambre fut franchie. Le général Despeaux, longeant

la Sambre avec sa division, vint se poster à Jeumont, et commanda la gauche des forces réunies sous Desjardins. Vint une série d'engagements où les divisions Despeaux et Muller achevèrent la défaite du corps battu par Fromentin. Mais il fallut repasser sur la droite de la Sambre : la division Despeaux était appuyée sur Solre-sur-Sambre et la Bussière (22).

Le lendemain, elle passa la Sambre, et appuya l'attaque de la division Muller contre la formidable position de Grandreng qui fut enlevée deux fois. Mais il fallut se retirer faute de munitions. Les deux divisions couchèrent à Erquelines.

Le 24, elles enlèvent encore Grandreng; le 2 prairial (21 mai), dans le troisième combat de Grandreng, elles attaquent Erquelines : mais il faut à chaque fois repasser la Sambre à Solre-sur-Sambre, qui reste la base des mouvements de la division Muller.

Le 6e bataillon du Pas-de-Calais prit part aux combats des 25 et 26 (13 et 14 juin), puis des 28, 29, 30 prairial, que couronna enfin la prise de Charleroi.

1794 (M, p. 27.)

La petite guerre dans le Luxembourg et la principauté de Chimay.

Quel que fût l'acharnement sur les bords de la Sambre, il fallait tenir tête, dans le pays des Ardennes, au soulèvement des campagnes, considérable dès le mois de novembre 1793, et aux tentatives des Autrichiens partant de là pour se réunir, au sud de Maubeuge et de Landrecies, à leurs forces des bords de l'Escaut.

La principauté de Chimay, en particulier, avait été occupée alternativement par les deux partis depuis la fin de 1793.

Charbonnié, général de l'armée des Ardennes, s'indigna de la résistance qu'il rencontrait. « Les habitants du pays de Chimay, écrivait-il au Comité de Salut public, le 13 floréal (2 mai), se réfugient dans les bois, refusent de rentrer dans leurs foyers, et même fusillent nos troupes. Je fais enlever tout ce qui reste de ce repaire de brigands. Adressez-moi, je vous prie, des ordres sur la conduite que je dois tenir à leur égard. Les traiterai-je comme des Vendéens? »

Les représentants près les armées du Nord, de la Moselle et des Ardennes, répondirent en adressant à Desjardins, général de l'aile droite de l'armée du Nord et de l'armée des Ardennes, l'arrêté suivant :

« Informés qu'il existe dans la forêt de Chimay et pays voisins, un rassemblement de brigands qui enlèvent à force armée les convois destinés à la subsistance des troupes de la République... et se permettent toutes sortes d'excès ;

« Arrêtent qu'il sera formé une commission militaire de cinq membres pris dans tous les grades, pour y juger révolutionnairement, conformément à la loi, les habitants dudit pays qui ont été pris les armes à la main.

« Chargent le général de division, commandant l'aile droite de l'armée du Nord, de l'exécution du présent arrêté, et de former la dite commission conformément à la loi.

« Signé : Levasseur (de la Sarthe), Gillet, L.-B. Guyton (de Morvaux). »

Des forces prises dans la division du général Balland, et conduites par le général Duvigneau, entrèrent en trois colonnes dans le pays insurgé, à la fin de prairial. Le 6e bataillon du Pas-de-Calais en fit partie.

1794 (N, p. 29.)

Le régime de la Terreur à l'armée du Nord.

Les mesures les plus énergiques, les plus rapides, les plus violentes étaient prises. Lebon avait apporté la résolution avec la Terreur à Arras et à Cambrai, comme Duquesnoy, Levasseur, Lebas, Saint-Just, aux armées.

Alors étaient atteints, pour ne nommer que ceux qui figurent dans les mémoires de Godart : le général en chef Houchard, le général de division O'Moran, le général de brigade O'Méara, envoyés à l'échafaud ; et envoyés dans les prisons, le général de division Férino ; les généraux de brigade Schauembourg, Tharreau, chef d'état-major général de Charbonnié ; les colonels Sérurier, Macdonald.

En même temps, le terrible représentant Levasseur avait déclaré (30 floréal, 19 mai) que : « les propriétés et les per-

sonnes sont sous la sauvegarde spéciale des chefs de quelque grade qu'ils soient, » et prescrit leur destitution « s'ils n'empêchent ou ne dénoncent le pillage ».

Quelques exécutions capitales avaient sanctionné cet arrêté. Des dispositions plus menaçantes avaient suivi : quelques-unes concernaient le pays de Luxembourg et de Chimay.

Le 18 messidor (6 juillet), le représentant Laurent, à Mons, arrêtait : « Quiconque lèvera des contributions pécuniaires sans autorisation des représentants du peuple sera arrêté, jugé révolutionnairement et puni de mort ».

Mais, au risque de l'échafaud, la fougue homicide de Saint-Just et de ses collègues rencontrait quelquefois l'improbation, au moins passive, de quelque général. Ainsi Saint-Just, Gillet et Guyton-Morvaux, « mécontents des lenteurs apportées dans la répression du brigandage, avaient donné aux généraux Desjardins et Balland l'ordre de tuer sous trois jours les brigands du pays de Chimay ». Ils avaient « trouvé dans l'interprétation défavorable qu'a donnée à cet ordre le général Tharreau un motif de destitution ».

C'est peu de jours après que Godart fut aussi incarcéré.

1794 (O, p. 31)

Le 6e bataillon du Pas-de-Calais au siège de Maëstricht.

Maëstricht, défendu par l'autrichien Kray, fut investi, le 3e jour complémentaire (19 septembre), par Kléber, commandant l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse. Le général du génie Marescot dirigea le siège.

Le 22 vendémiaire, arrivèrent les dernières colonnes destinées au siège, et, de ce nombre, la brigade Hardy, comprenant le 6e bataillon du Pas-de-Calais, et venant de Namur.

Ce jour-là, l'armée montait à 38,000 hommes, et Bernadotte reçut le commandement principal du siège, celui de l'attaque du fort de Wick, sur la droite de la Meuse.

C'est apparemment là que se nouèrent les relations qui subsistèrent plus de dix ans entre Godart et Bernadotte.

C'est du côté de Wick que les travaux furent poussés le plus activement.

Le 24, le 6e bataillon du Pas-de-Calais était un des quatre

bataillons commandés pour la garde et les travaux de tranchées. La tranchée fut ouverte pendant la nuit.

Le 12 brumaire (2 novembre), il était un des trois bataillons qui fournissaient les travailleurs quand le bombardement commença.

Kray demanda à capituler, le 14 brumaire. Kléber ayant remis à Bernadotte l'honneur de recevoir la soumission de la garnison, Godart reçut le lendemain l'ordre d'occuper la porte Saint-Martin, au fort de Wick.

La garnison, prisonnière sur parole et nous laissant 350 bouches à feu, défila devant l'armée française le 17 brumaire.

Le bataillon de Godart n'avait pas un mort ni un blessé; mais il mérita sa part de l'hommage rendu *à l'ardeur et à la sagesse* de l'armée pendant le siège.

La pièce qui suit, concernant ce bataillon, est intéressante, en faisant voir au milieu de quelles conditions d'organisation, de discipline, de hiérarchie, de juridiction, avait à se débattre un commandant, pour faire de sa troupe un corps cité avec éloge depuis le siège de Dunkerque.

ARMÉE
DE
SAMBRE-ET-MEUSE
—
Divison du général Marceau

6e bataillon du Pas-de-Calais.

Punission qu'a subit le capitaine Desplanques pour cause d'indiscipline et d'insubordination.

« Le dix-neuf juin 1793, vieux stil au arrêt simple dans sa chambre pour s'être pris de propos avec le cherurgien-major.

« Le 21 juin, au arrêts forcé pour dix jours pour n'avoir point gardé les arrêts simple.

« Le 9 juillet au arrêts forcé pour 8 jours, pour ne s'être pas trouvé à son poste lors de la visite du gal Richardot, le 5 juillet, à la redoute de Moire.

« Le 17 août au arrêts forcé pour avoir voulu forcé le cantinié du btn a lui donner à boire après la retraite insubordination et ivresse, et avoir mênacé et insulté le garde de propos et de geste.

« Envoyé le 18 dudit mois à la prison de Bergue pour y resté jusqu'à nouvel ordre.

« Le 26 brumaire an 2, au arrêt simple pour ne point avoir arrêté le compte de sa compagnie avec le quartier-maître.

« Le 2 frimaire au arrêts force pour ne point avoir produit des feuilles de revue de subsist., qui devait se passé le 2, et avoir forcé les arrêts simples. »

« Copie d'un arrêté du conseil de discipline contre ledit capitaine :

« L'an 2e de la République française

« Le 12 frimaire (2 décembre 1793) du conseil de discipline du « 6e Btn du Pas-de-Calais légalement convoqué pour examiner « une plainte porté par le commandant Godart dudit Btn contre « le capitaine Desplanques aussi du dit bon; laquelle plainte « avait été renvoyée par l'officier de police et de sureté, Bigot, « trouvant que le délit dénommé n'était pas dans le code Pénal ;

« On arrêté que les pieces et denonciation serait renvoyé par- « devant le Représentant du peuple à l'armée du Nord pour « faire droit à qui il appartiendra.

« Fait et arrêté au conseil de discipline du sixième Btn du Pas- « de Calais, sur la hauteur de St Remy Malbâty ce 12 frimaire « 2e année républicaine

« Leclairq, cap Wadeblay capt. Labouré capt Radenez lieut. »

« Le 16 vendémiaire an 3e au arrêt forcé pour quinze jours pour avoir forcé les arrêts simple de 4 jours et s'être promené avec ses 4 hommes et le caporal dans la ville de Namur.

« Le 21 vendémiaire an 3e s'être enivré et manque 30 heures à l'appelle et dans cette espace son tour de service est venu il fut mis au arrêts forcé et passé au conseil de discipline dont voici l'arrêté.

« Lan 3e de la Repe française une et indivis. le conseil de dis- « cipline du 6e Btn du Pas de Calais soussigné assemble a effets « de délibére sur la plainte porte par le citoyen Godart chef du « dit Btn contre le citoyen Desplanque capitaine de la 1er comp « tendant que ledit Desplanques [1] d'obéir aux autres [2] du dit « Godart son supérieur se trouvant dans un état d'ivresse, et qui

[1] La lacune existe dans le texte.

[2] Autres *pour* ordres.

« ne s'était pas trouvé à son poste le 21 vendémiaire présent « mois, — considérant que nous ne pouvons pas porter un ju- « gement en ce cas la matière excedant notre compétance avons « renvoyé par devant qui il appartiendra au Bivoac devant « Maestrick, le 23 vendémiere l'an 3e de la Rep[l] etait signe

« Wadeblay cap[t] Radenez lieut Raison lieut Duquesne lieut Fournier lieut Soupeaux cap[t] Dupré cap[t] Debuire segre grefier[1] »

« Le représentant du peuple Gillet, auprès de qui il avait été renvoyé pour être jugé, l'a renvoyé par admistice[2] pour la prise de Maestrick; et depuis ce temps voici la conduite qu'il a tenu à l'ordinaire. Je ne puis en rien faire et voici la dernière de ces fautes d'après le rapport qui me fut fait le 18 nivose à Saint-Sébastien.

« Le 17 nivose an 3e, nous trouva chez le curé de Saint-Sé- « bastien logement du citoyen Leclaircq cap[t] des grenadiers, le « capitaine Desplanques s'est transporte dans ladit maison après « avoir bu quelque vert de vin après quelque propos avec son « souslieutenant lui a sote dessus par plusieurs fois et ce étant « ivre. Moi Leclaircq cap[t] ayant voulu les empecher et n'ayent « pu envenir à bout je me suis retire avec le citoyen Gillet qui « avait aussi voulu mettre le bon ordre, il s'est trouvé à la fin « plusieurs meubles de cassés. A S[t]-Sébastien, ce 18 nivose la « 3e Rép... Etait signé : Leclaircq cap[t] Gillot volo[t]. »

« Je soussigné chef du 6e B[tn] du Pas de Calais d'après les considérations des differantes[3] à la charge du dit Desplanques et[4] resolu de le destitue de son grade et le mettre à la queue de la comp. et ce en présence des capitaines Desain et Wadeblay d'après l'arrété du Représentant du peuple près l'armée du Nord Sambre et Meuse en datte du 22 floréal an 2e de la République. »

A Miselheim, ce 21 nivose 3e année Rép

« GODART
Chef »

[1] Secrétaire-greffier.

[2] Amnistie.

[3] La lacune existe dans le texte.

[4] Et *pour* ai.

« Nous soussigné et approuvant et avont été présent de la susdite destitution.

« WATTEBLEE
Capt »

« DESSAINT
Capt »

« En conséquence de la convocation faite par le chef du bat[u] nous membre composants le conseil de discipline nous nous sommes assemblé ce jour d'huy 24 nivose an 3e rép. dix heures du matin a Miselhem dans la chambre du dit chef du bat[n] et après avoir examinee les actes d'indiscipline et insubordination commis par le dit nommé Desplanques, avont reconnu qu'il y avait lieu a destitution de son grade en consequence nous approuvons la destitution prononcée a son égard par le chef du dit corps, le 21 nivose dernier.

« Fait en conseil de discipline le jour et an si dessus.

« DUPRÉ capit.

« LECHON
Capitaine »

« WATTEBLÉE
Cap. »

« SOUPEAUX
Cap. »

« DESSAINT
Cap. »

« DUQUÉNE
Lt. »

« GODART
Présid. »

« Nous, membres du conseil d'administration du dit b[tn] vus que le nommé Desplanque a été destitué de son grade de capitaine avont resolu et arrêté qu'il sera pourvu insessamment à son remplacement. Fait en conseil d'administration ce 24 nivose à Miselhem an 3e rép... (13 janvier 1795.)

« DELION
Serg. »

« DUHAUPAS
Lieut. »

« DESTRÉES
S. Major. »

« DIÉ...
Lt. »

« GUILLOT

« LECHON
Capitaine »

« GODART
Présid. »

(Ce Desplanques, lors de l'organisation du 6e bataillon du Pas-de-Calais, avait été élu lieutenant, en octobre 1792.)

1795 (P. p. 32.)

Eléments qui composèrent la 198e *demi-brigade, devenue ensuite le* 79e *régiment.*

Godart fut nommé chef de brigade le 1 floréal an III (3 avril 1795). Le vaste travail de l'embrigadement par amalgame des forees militaires n'était pas achevé au bout de près de deux ans.

La 198e demi-grade *bis* fut bientôt appelée 198e tout simplement, eelle qui devait être la 198e n'ayant pas été organisée.

Le 8e bataillon du Pas-de-Calais avait été formé le 2 novembre 1792, et le 10e bataillon de Paris, dès le 4 septembre 1792. Ils furent, comme le 6e bataillon du Pas-de-Calais, envoyés dès le début à l'armée du Nord. Le 10e bataillon de Paris s'était distingué près de Dinant, le 26 novembre; puis à la tranehée de Namur, à792; au combat de Tongres, 6 mars; et, quand vinrent les revers, à Tirlemont (18 mars 1793); à la montagne de Fer (22 mars); aux combats livrés devant Valeneiennes, au bois de Bonne-Espérance, où il enleva deux canons (8 mai), à Lineelles (18 mai).

Les trois bataillons étaient à Dunkerque. Le 6e et le 8e du Pas-de-Calais partieipèrent à l'affaire de Furnes (31 mai-1er juin). Le 8e, et le 10e de Paris prirent part aux trois sorties de Dunkerque, et ce dernier y fit des pertes considérables (août, septembre).

Tous trois furent expédiés sur la Sambre pour dégager Maubeuge. Le 6e du Pas-de-Calais et surtout le 10e de Paris prirent une part aetive à la bataille de Wattignies (15-16 octobre).

Mais le 10e (comme le 11e), de Paris, se signala malheureusement par les plus violents désordres. Envoyé à la eitadelle d'Amiens, et désarmé eomme indigne de servir la patrie (frimaire, déeembre), il expia ses fautes par sa conduite dans les combats livrés pour la délivranee de Landrecies. Il prit d'assaut Catillon et deux redoutes (8 floréal, 27 avril), se distingua au combat de Frisches.

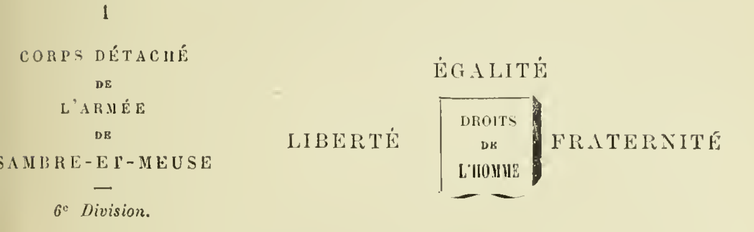
D'un autre côté, le 8e du Pas-de-Calais débusqua l'ennemi du bois de Franchimont auprès de Thuin (floréal). Ensuite les trois bataillons prirent part à toutes les affaires de prairial. Le 8e du Pas-de-Calais et le 10e de Paris eombattirent sous le feu de

Charleroi. Puis le dernier, à Fleurns, enleva deux canons (6 messidor, 24 juin). Il fit partie du corps qui rejoignit l'armée du Nord à Bruxelles.

Tous trois se retrouvèrent au siège de Maëstricht; le 10e de Paris entre la Meuse et le fort Saint-Pierre, les deux du Pas-de-Calais devant le fort de Wick.

Il est à remarquer que, par dérogation du principe de l'amalgame, la 198e demi-brigade fut formée uniquement de bataillons de volontaires.

1



Quartier général de Waskenheim le vingt-deux floréal l'an 3me (11 mai 1793) de la République française une et indivisible.

« Le général de division Poncet
au Représentant du peuple Gillet. »

« Je vous envoie, Citoyen Représentant, le tableau d'embrigadement de la 198e demi-brigade d'après vos ordres pour le 10e Baton de Paris, les 6e et 8e bataillons du Pas-de-Calais.

« Je vous préviens que je fais actuellement partie de l'attaque de gauche devant Mayence. Je me suis porté hier avec huit bataillons dans le bois sur les hauteurs entre *Finten*[1] et Budenheim. Ma cavalerie et mon artillerie légère sont placées sur les flancs de ma position, et partie de mes bataillons sont restés en seconde ligne pour garder la rive gauche du Rhin depuis Bingen jusqu'ici.

« . . . . »

« Saluts Amitié et Fraternité

« Poncet. »

[1] Findheim.

2

Au quartier-général de Coblentz le 14 prairial (2 juin)
L'an 3e de la République française une et indivisible

Marceau, général de division commandant l'aile droite de l'armée.

Au représentant du Peuple, Gillet, membre du comité de Salut Public.

« Je te fais passer, mon cher Gillet, une lettre de Poncet renfermant le travail de l'embrigadement du 6e et 8e Bon du Pas-de-Calais, 10e de Paris. Cela fera une assez bonne 1/2 Bde. Il ne lui manquera, comme à bien d'autres, que des hommes pour la compléter.

« . . . . »

« MARCEAU. »

1795 (Q, p. 34.)

L'armée pendant l'hiver de 1794-1795 aux bords du Rhin.

On peut s'étonner que Godart ne parle pas aussi des souffrances de l'hiver précédent, le plus rude du siècle. L'année 1794 avait été une année de disette; la misère avait une autre cause dans ce pays foulé depuis trois ans par tant d'armées et tant de réquisitions arbitraires.

Le représentant Lacoste, devant Valenciennes, écrit à Gillet son collègue (30 vendémiaire, 21 octobre : « La conduite d'une partie des administrateurs militaires est effrayante. Voilà la source de nos maux. Il est temps de la tarir si on veut que la République prospère. »

Certains corps furent, dès le mois de brumaire (novembre), deux ou trois jours (Kléber, Jourdan), d'autres huit jours sans distribution de pain; et ce pain si rare était un mélange infect de pois et d'avoine. On y suppléait en mangeant de l'herbe. On logeait dans des trous creusés en terre.

L'armée souffrit de la famine et du plus complet dénuement, du manque de vêtements, pendant tout cet hiver où les voitures roulaient sur le Rhin glacé. Marceau, les représentants Talot et Joubert (21 ventôse, 1er mars), et Jourdan lui-même répétaient les griefs de l'armée contre les administrateurs. La misère était la même devant Luxembourg.

Quand la division Poncet fut envoyée auprès de Coblenz et de Bingen, elle partit sans pain, le 14 germinal (3 avril), marcha en

désordre, lentement, éparpillée en bandes qui quêtaient leur subsistance, et ne put arriver que le 20, au lieu du 14, jour marqué. Elle ne trouva pas davantage de pain en arrivant. (Lettre de Marceau, 20 germinal, 9 avril.)

Ce fut pour les soldats un adoucissement quand ils purent manger de la bouillie de blé vert. Un peu plus tard ils coupaient le seigle encore en lait, le broyaient entre deux pierres pour en ôter toutes les barbes, en formaient une pâte qu'ils faisaient cuire sous le couvercle d'une marmite qu'ils garnissaient tout autour de braises ardentes. Mais cette nourriture était indigeste et malfaisante (Médard-Bonnard).

Ces huit mois de misère avaient fait fondre la moitié de l'armée postée devant Mayence. Enfin, au mois de mai, on commençait à manger régulièrement.

1795 (R, p. 34.)

La 79e demi-brigade passe de l'armée de Sambre-et-Meuse à celle de Rhin-et-Moselle.

Les deux armées du Rhin et de la Moselle formèrent l'armée du Rhin-et-Moselle s'étendant de Bingen à Huningue, et confiée à Pichegru.

La division Poncet (et par conséquent la 198e demi-brigade) en fit partie (arrêté du 20 prairial, 8 juin), avec toutes les troupes occupant le demi-cercle de neuf lieues devant Mayence.

Peu après survint cet ordre : « La 198e demi-brigade partira le 20 messidor (8 juillet) de l'attaque de gauche, et arrivera à Strasbourg le 27. » Elle peut n'être arrivée qu'en thermidor, comme le dit Godart, n'eût-elle été retardée que par le manque de vivres. Ou bien dans son souvenir il aura confondu cet ordre avec un second arrêté prescrivant, en thermidor, que 10,000 hommes seraient encore détachés de l'armée de Sambre-et-Meuse pour celle de Rhin-et-Moselle.

Un des bataillons resta cependant devant Mayence.

Le chef de brigade Godart se trouva sous les ordres du général de brigade Vachot, commandant la brigade de gauche (ou 2e subdivision) de la division de gauche (ou 2e division) du corps du Haut-Rhin commandé par Desaix et s'étendant de Strasbourg à Huningue (organisation du 15 messidor).

Les Autrichiens ayant paru se concentrer vers Brisach, la brigade de gauche de la division Férino appuya celle de droite du côté de Neuf-Brisach (23-27 fructidor, 9-13 septembre). Quinze jours après, les troupes postées à Friesenheim, sous le général Sivaud, allèrent à Schelestadt et au delà; et, le 30 vendémiaire (21 octobre), il ne dut rester à Schelestadt, de la 198e demi-brigade, que le dépôt et la compagnie auxiliaire.

Mais quelques jours après s'opérèrent des mouvements d'une bien autre importance. L'armée de Sambre-et-Meuse, ayant passé le Rhin, fut battue par Clairfayt, les lignes de Mayence furent forcées; la déroute, la misère, les désordres qui suivent en pareil cas, voilà le spectacle qu'offraient nos troupes. Pichegru les rallia, mais fut vaincu sur la Pfrim (19 brumaire, 9 novembre) et recula jusqu'à Landau.

Un incident de cette bataille honore le 2e bataillon de la 198e demi-brigade :

« Le 19 brumaire, les citoyens Petithomme et Brunet, sergents au 2e bataillon de la 198e demi-brigade, reçoivent l'ordre de se tenir prêts pour couper un pont sur la Pfrim, pour protéger la retraite de cette demi-brigade. Les tirailleurs étant obligés de se retirer, et l'ennemi les poursuivant de près, ces deux braves sous-officiers coupent le pont avec beaucoup de peine, et quoique pris entre deux feux, ne se retirent que lorsque le pont est entièrement culbuté.

« Ordre du 10 germinal an IV
(30 mars 1796). « Général HEGUEN (?). »

1796 (S, p. 36.)

Éléments qui complétèrent la 198e demi-brigade devenant la 79e

Un armistice avait été conclu à la fin de décembre.

La 198e demi-brigade avait maintenant deux bataillons à Friesenheim où le général Vachot avait son quartier général, le troisième à Schelestadt, sa compagnie auxiliaire et son dépôt à la redoute de Chatenois près de cette ville, plus le dépôt de Phalsbourg.

La 2e division ou aile gauche et la 1re étaient commandées par le général Dumas; puis la 2e et la 3e furent commandées

par le général Mengaud (4 ventôse, 22 février) qui établit aussi son quartier général à Friesenheim.

Un ordre de ce dernier aide à se figurer la condition des armées à cette époque.

ARMÉE DE RHIN ET MOSELLE — RÉPUBLIQUE FRANÇAISE — LA VICTOIRE OU LA MORT

Quartier général à Brisach.

« Mengaud, général de division,
au citoyen Péjan, commandant à Schelestadt.

« 22 ventôse (11 mars).

« Mon projet étant de voir en détail les bataillons des divisions que je commande, vous voudrez bien, mon camarade, prévenir votre bataillon de garnison que j'en passerai la revue sous peu de jours. On peut exiger d'une troupe en garnison une tenue que l'on ne peut point avoir dans les camps. Je veux de la propreté autant qu'il sera possible. Mais surtout que les armes soient en bon état, et que les volontaires ne soient pas déguenillés.

« Salut fraternel. »

Un nouvel embrigadement ayant été décrété en pluviôse, un arrêté du Directoire, du 10 germinal (29 mars) prescrivit l'établissement de 110 demi-brigades d'infanterie de ligne ou de bataille, qui porteraient des numéros désignés par le sort. Le tirage se fit le 15 floréal (4 mai), et la 198e lui dut son numéro nouveau. Les trois bataillons qui la renforcèrent avaient formé la première 79e demi-brigade : un bataillon de vieilles troupes (Soissonnais) et deux bataillons de volontaires.

Le régiment de *Soissonnais*, créé en 1598, devint le 40e en 1791. Son premier bataillon était à l'armée des Alpes en 1792 ; il enleva deux positions voisines de Montmélian, le 20 septembre.

Le bataillon de Saône-et-Loire fut formé le 7 août 1792, celui du Gard le 27 novembre 1792.

Ils furent envoyés à l'armée du Rhin. Le bataillon de Soissonnais prit part à plusieurs actions d'éclat (mai-juillet). Celui de Saône-et-Loire passa aux environs de Brisach, puis de Mayence à Schélestadt. Il avait alors pour chef Vadé qui, se

plaignant de la tiédeur et de l'incivisme des autres troupes de la place, demanda son changement.

Ces trois bataillons formèrent la première 79e demi-brigade. Bloquée dans le Fort-Vauban, elle fut faite prisonnière; à la suite d'échanges, ses hommes furent versés dans la demi-brigade du Pas-de-Calais, devenue 79e de seconde formation.

1796 (T, p. 37.)

Débuts de la campagne de Moreau en 1796. Part qu'y prend la 79e demi-brigade.

Le 15 floréal (4 mai), Desaix, envoyé à la tête de l'aile ou corps de gauche (nord) de l'armée de Rhin-et-Moselle, était remplacé à la tête de l'aile droite par Ferino.

La 2e division fut commandée par le général Tuncq qui eut son quartier général à Benfeld.

L'effectif de la 79e demi-brigade était de 2,218 hommes au bord du Rhin, le 2 prairial (20 mai). Un ordre du quartier de Benfeld (4 prairial) y réunit 560 hommes du 3e bataillon venant de Schelestadt où il ne resta que la compagnie de grenadiers, douze canonniers et l'état-major.

Le 12 prairial (30 mai), l'archiduc Charles dénonça l'armistice. Cela donna lieu à un remaniement dans les trois corps de l'armée : du reste ces remaniements étaient continuels dans les formations des brigades (20 prairial, 17 juin). La 79e demi-brigade est alors sous les ordres du général Paillard; et son effectif est de 2,315 hommes (sur 5,265 que présente la 2e division). L'effectif total de l'armée est 78,100 hommes.

Les mouvements et les hostilités commencèrent le 24 prairial.

Deux des bataillons de la 79e partirent de Rheinau, et leur départ donna lieu à une adresse de remerciements chaleureux et pompeux par les administrateurs de cette commune au général Tuncq, pour les travaux exécutés par ses troupes (25 prairial).

Au nombre des troupes réunies au pont de Graffenstaden sur l'Ill, puis au polygone et sur les glacis de Strasbourg, dans la nuit du 6 au 7 messidor (24 et 25 juin), se trouvèrent le 1er et le 2e bataillon de la 79e présentant 1,758 hommes.

Elle fut des premiers corps qui passèrent cette nuit-là, et fit partie de l'aile ou corps de droite au delà du Rhin sous Ferino,

et de la brigade de droite côtoyant le Rhin, en marchant au sud. De ce côté on avait à combattre l'Autrichien Frœhlich au corps duquel étaient adjoints les émigrés français. La 79e demi-brigade occupa d'abord Suntheim.

Le 8, elle débusqua l'ennemi de Marlen ; le 9, elle occupa Rohrburg et Shutterwald ; le 10, Altenheim. La brigade de droite, étendue du Rhin à Altenheim, fut pour la première fois en contact sérieux avec l'ennemi ; c'étaient les émigrés. Cette brigade eut alors à sa tête le général Tharreau, arrivé, le 8, au corps de Ferino. Elle était, le 14 messidor (2 juillet), à Nonenwihr (ou Nonenweyer).

Les trois compagnies de grenadiers de la 79e gardant Malhem, attaquèrent plusieurs fois l'ennemi logé dans un bois pres de Wittenwihr (ou Wittenweyer) et d'Ottwihr, et finirent par l'en déloger. La brigade occupa ensuite Ettenheim, mais trouva les ponts de l'Eltz coupés (le 16).

Alors Moreau, lent et circonspect lui-même, jugea que Ferino l'était trop, lui qui avait à supporter la moindre part de la lutte, et lui enjoignit (17 messidor) de marcher enfin sur Fribourg pour passer la Forêt-Noire et atteindre Constance.

La brigade de droite dépassa donc Kipenwihr (21), puis occupa Cappel et Grävenhausen (24), préludes d'une offensive plus sérieuse. En même temps Ferino recevait des renforts du Haut-Rhin.

Tharreau quitta Nonenweyer et occupa Endighen le 28, au moment où les Autrichiens achevaient d'évacuer le Brisgau, et où une avant-garde française entrait à Fribourg. Le lendemain, la 79e demi-brigade occupait Herboltzheim, et l'avant-garde arrivait devant le Val d'Enfer et le Val Saint-Pierre.

Le général Delaborde arrivant du Haut-Rhin recevait le commandement de la division de droite, à Muntzingen, et entrait à Fribourg le même jour 29. Le 30 (17 juillet), il était entre Fribourg et Staufen.

1796 (U, p. 37.)

Désordres dans l'armée du Rhin au début de la campagne.

Les difficultés des circonstances et surtout la criminelle déloyauté des administrateurs, les alternatives de détresse excu-

sant bien des désordres, et de service régulier ramenant la discipline, de succès et de retraites désordonnées où les pires natures se donnent pleine carrière, se succédaient fréquemment.

Peu après le passage du Rhin, Duperron, commissaire des guerres, écrivant à Rabot, membre du conseil des Cinq-Cents, accusait les excès des soldats et la connivence des officiers (26 messidor, 13 juillet).

Déjà dans l'espace de huit jours s'étaient succédé des ordres du général en chef exprimant l'indignation contre les pillages et les brutalités, lâche abus de la force, et rappelant la loi du 2e jour complémentaire : « Aussitôt que les généraux auront arrêté un pillard, ils le feront conduire au corps le plus prochain, chargeront le capitaine rapporteur d'entendre sur le champ les dépositions, nommeront le conseil militaire, et feront exécuter promptement le jugement qu'aura rendu le conseil. »

Dans le Brisgau, où en général on nous accueillit avec des dispositions pacifiques et soumises, les habitants furent ménagés plus qu'au Nord. Cela est à l'honneur en particulier de la division Delaborde. Il est vrai qu'un des officiers de ce corps écrivait le 27 messidor (14 juillet) : « On a fait bombance chez le cardinal Collier à Ettenheim, et on le déménage proprement. Nous sommes fort bien dans ce pays, les généraux, adjudants-généraux, adjoints, ont tous des tables splendides ; les officiers et les soldats en proportion... »

En somme, aux excès de quelques chefs, aux désordres administratifs, bien des dépêches opposent l'exacte discipline observée par les troupes en marche (dépêches des 10, 13, 14, 27 thermidor — 27, 30, 31 juillet, 13 août). Le représentant Haussmann, en citant des généraux coupables, n'en nomme pas un de la division Delaborde.

« 24 thermidor an IV (10 août).

. . . . .

« L'ami Haussmann m'en a parlé les larmes aux yeux.

« J'ai parcouru quelques lieues de la rive droite : partout on est content des volontaires; partout les personnes et les propriétés ont été respectées; les exceptions sont très rares. Pourquoi faut-il entendre des plaintes contre les généraux?... »

(Lettre du représentant Ritter à un membre du Directoire.)

1796 (V, p. 39.)

Foyers d'indiscipline.

« . . . . . »

« La franchise et le républicanisme du bataillon a excité contre lui et contre moi particulièrement la haine injuste de tous les malveillants qui ne sont pas malheureusement en petit nombre ici. Pour éviter les désordres et les suites fâcheuses qui pourraient en résulter, je vous fais l'instante prière de me changer d'armée.

« Salut et Fraternité.

« VADE,

« Chef du 3e bataillon de Saône-et-Loire.

« Citadelle de Strasbourg, ce 17 nivôse an IV (6 janvier 1796). »

Cette lettre peut faire juger de la part prise dans cette révolte et ces appels à la Liberté et à la Nation par les soldats du ci-devant 3e bataillon de Saône-et-Loire, dont faisait partie le défenseur Bertrand. Au départ de ce bataillon, le commandant de place de Schelestadt avait demandé qu'on le remplaçât par un bataillon *sage*.

Kléber, le 29 prairial an III (7 juin 1795), exprimait à Ernouf, chef d'état-major général de l'armée de Sambre-et-Meuse, ses plaintes et celles des chefs de corps, des capitaines et même de certaines compagnies, contre la facilité des tribunaux militaires à acquitter. Le représentant Tolot s'en plaignait aussi (21 prairial).

La loi du 29 octobre 1790, sur la compétence des tribunaux militaires, avait laissé la matière obscure pour bien des gens. Godart s'en était déjà aperçu dans l'affaire de l'insupportable capitaine Desplanques (v. O, page 244). Ici, on voit trois mutins, arrêtés sur un ordre régulier, défendus par un camarade, acquittés et, néanmoins, remis en prison!

1796 (X, p. 39.)

Marche de l'aile ou corps de droite (ou de Ferino), et en particulier de la division de droite ou 1re division (ou division Delaborde) et

de sa brigade de droite (ou brigade Tharreau) dont la 79e fait partie, de la Forêt-Noire à Bregenz.

La division de droite, ou 1re, du corps ou aile droite de l'armée (sous Ferino) est appelée aussi division Delaborde, quoique Delaborde lui-même fût resté en arrière comme commandant de Fribourg.

Elle fut partagée en trois brigades, bientôt réduites à deux : celle de droite (ou 1re), sous Tharreau, comprit à ce moment la 28e et la 79e demi-brigades.

Le Directoire voulant que 15,000 hommes donnassent la main à l'armée d'Italie par Brixen, le corps de Ferino devait s'écarter vers le lac de Constance. Mais, en attendant, il était à vingt-cinq lieues en arrière de Moreau, si peu rapide pourtant. Celui-ci lui prescrivit de se séparer de la division Delaborde.

En conséquence la division de gauche ou 2e division avançant de Neustadt sur Tuttlingen (11 thermidor, 28 juillet et suivants), Frœhlich, abandonné par les contingents souabes et saxons, descendit le Danube pour rejoindre l'archiduc Charles, et laissa Wolf chargé de la défense du Tyrol. La division de droite, qui était le 11 à Waldshutt, le 12 à Stuhlingen, le 13 à Thengen, atteignit le 14 Engen, en contact avec la 2e division du côté de Stockach. Elle avait ses deux brigades Tholmé (gauche) et Tharreau (droite) en arrière d'Engen, mais Paillard déjà à Sivordingen, à la pointe du lac de Constance.

On longea le lac : l'ennemi, rencontré en avant d'Ueberlingen, fut repoussé à gauche, au delà de Ravensbourg; à droite un de nos bataillons força 400 hommes de s'embarquer pour Bregenz, et alla occuper Constance (15 thermidor, 2 août).

Le 16, la division passa l'Aach : la brigade Tharreau, dans une escarmouche auprès de Frieselbach, tua dix ou douze hommes, passa la Schussen et s'étendit d'Erriskirch sur le lac, à Brachenzell, à gauche.

La 2e division s'avançait parallèlement plus au nord, à la suite de Frœhlich.

La 1re division, à la tête de laquelle venait de reparaître Delaborde, était bien plus faible : elle continua de pousser Wolf en tenant le pays entre le lac et la rivière du Lech.

Le 18, Paillard eut un engagement avec les Autrichiens qui, en se retirant, pillèrent Lindau et en transportèrent les subsistances à Bregenz. Tharreau passait à la tête de la brigade de gauche.

Le 20, la poursuite fut reprise. Le 21, un pont fut établi sur le difficile torrent d'Argen; puis l'ennemi fut rejeté au delà de la Liebach, et le soir Paillard entra dans Lindau à la tête de la 79e demi-brigade. Une partie des ennemis, gagnant les montagnes au nord-est, fut poursuivie, et on occupa Wangen. Le reste se retira à Bregenz.

1796 (Y, p. 40.)

Prise de Bregenz. — Rapport daté de Lindau.

« 24 thermidor (11 août).

« Après l'affaire d'Eriskirchen... Wolf s'est rejeté sur Bregenz... Les Républicains l'ont poursuivi de près, et après avoir occupé Lindau où le quartier du général Paillard a été transféré, ils marchèrent sur Bregenz. L'impétuosité française surmonta tous les obstacles. Les Autrichiens furent attaqués, le 22, et complètement battus. Ils ont perdu 500 hommes, entre autres un colonel et un porte-drapeau, ... 42 pièces de canon, 40,000 sacs d'avoine et d'orge, 100 tonneaux de farine. Ils ont poursuivi sans s'arrêter un moment les Autrichiens; ils leur ont pris un caisson en avant du pont de Lautrach.

« Le général Wolf s'est retiré dans l'intérieur du Tyrol. Les avant-postes français poussent déjà jusqu'à Feldkirch. »

Il s'agit de la brigade de droite commandée par Paillard, et forte de 4,917 hommes dont 2,107 de la 79e demi-brigade.

Parmi les prises, amenées presque toutes de Lindau et de Constance, se trouvèrent trente ou quarante grands bateaux.

Alors la 79e demi-brigade fut enlevée à Paillard, et rattachée à la brigade de gauche, sous Tharreau ayant son quartier général à Weiler, bifurcation des chemins d'Isny et de Wangen, où était le quartier général de Delaborde.

Dans cette brigade de gauche portée en avant, Godart fut le plus avancé, à Isny; des avant-postes furent poussés jusqu'à Kempten.

Tharreau est en contact avec Paillard par-dessus l'Aarlberg antérieur, et d'autre part avec Abatucci, commandant l'avant-garde de la 2e division ou de gauche (Férino).

L'ennemi, en couvrant l'accès du Tyrol, eut alors pour avant-postes Schöngau, Nesselwang et Kempten.

1796 (Z, p. 13.)

Mouvements militaires entre le lac de Constance et la vallée supé-périeure du Lech, de la prise de Bregenz au combat de Nesselwang (*8 août ou 22 thermidor* — *12 septembre ou 27 fructidor*).

Tharreau prit Kempten le 7 fructidor, et occupa même Nesselwang, et le général de division Delaborde porta son quartier général à Isny, où se trouvait Godart.

Delaborde reçut ordre de pousser jusqu'à Fuessen et Schöngau sur le Lech, pour que l'ennemi, occupé par le reste de notre armée au nord, craignît d'être tourné. Cela coïncidait avec l'entrée d'un corps de l'armée d'Italie à Trente (8 fructidor).

Mais l'insurrection éclatait sur nos derrières. Des milliers de paysans en armes occupaient les gorges de l'Aarlberg et les abords de Bregenz, et rendaient déjà difficile la position de Paillard. D'autre part Moreau, renonçant à faire sa jonction avec Jourdan, et se rapprochant de Ferino en l'appelant vers Ulm, l'Autrichien Frœhlich renonçait aussi à rejoindre l'archiduc Charles, et revenait de l'Isar vers le Lech. De plus, par suite même des revers de l'Autriche en Italie, le général de Saint-Julien en vint avec sept bataillons et deux escadrons pour fortifier Frœhlich, vers Immerstadt.

Frœhlich arrive au secours de Wolf et réoccupe Kempten; mais Tharreau, qui remplaçait Delaborde suspendu de ses fonctions, marche, quoique avec des forces moindres, reprend cette ville et en confie la défense à Paillard (17 fructidor, 2 septembre) : puis il se charge de Durrach qui en est l'avenue, et d'Immerstadt que garde Godart. De là il pousse des reconnaissances jusqu'aux portes de Vils et de Thanheim, aux abords du Lech, reconnaissances effectuées en grande partie par des détachements de la 79e.

Frœhlich, retiré à Fuessen, garde les débouchés du Tyrol. Le

26 fructidor (11 septembre), il marche, réuni avec Wolf, à la tête de 12,000 hommes. C'est alors que Godart fait sa marche de nuit en même temps que Tharreau. Le récit de Godart ne retrace que ce qui lui est personnel. Paillard presque cerné fut dégagé et Wolf repoussé. Mais, en somme, ce combat, fort honorable pour la 79e demi-brigade, laissa Wolf à Nesselwang, par où Frœhlich tint la ligne de la Wertach. Paillard retourna à Bregenz.

La division fut définitivement partagée entre les deux brigades Tharreau et Paillard, la 79e demi-brigade restant dans la brigade Tharreau, ou de gauche.

1796 (AA, p. 44.)

Combats d'Immerstadt et de Kempten.

Aussitôt après le combat de Nesselwang Frœhlich avait rassemblé ses forces pour attaquer à la fois Immerstadt et Kempten, pendant que Wolf harcelait Paillard réduit à la 38e demi-brigade, c'est-à-dire à moins de 1000 hommes.

En même temps que Godart était attaqué et forcé d'évacuer Immerstadt, Frœhlich marchait sur Kempten. Il attaqua le pont de Durrach : vigoureusement reçu, il opéra une retraite qui attira Tharreau au dehors, comme l'indique Godart. Mais un autre corps ennemi franchissait bois et monts, passait l'Iller en amont, et entrait dans la ville. Il ne s'y arrêta point, et Tharreau fut pressé de toutes parts. Alors il se précipite, passe à travers les deux colonnes ennemies, et effectue sa retraite par les bois, en butte aux coups de fusil et aux coups de sabre des paysans insurgés (1er jour complémentaire, 16 septembre).

Enfin il arrive à l'embranchement des chemins où il rencontre Godart. La 79e formait la majeure partie des forces des deux chefs. Elle se trouva donc réunie à Isny, le 2e jour complémentaire, au matin.

A cette nouvelle, Moreau ordonna à Ferino d'aller à Memmingen pour couvrir Tharreau. Il en résulta l'ordre suivant à l'adjudant général Abatucci toujours en tête dans la marche à l'ennemi.

« Au quartier général, à Augsbourg,

« le 3e jour complémentaire (18 septembre).

« Au général Abatucci.

« Je ne sais, général, si vous êtes instruit du mouvement de l'ennemi sur Kempten. Le général Férino me charge de vous dire de vous mettre de suite en marche sur Kempten, et de là sur Bregenz, et de faire en sorte d'atteindre le général Frœhlich s'il se trouve sur cette route. On ne vous donne aucune instruction que celle de marcher en diligence, persuadé que vous ferez toutes les dispositions nécessaires pour empêcher la marche de Frœhlich, et l'attaquer avec vigueur si vous pouvez l'atteindre.

« Vous savez que l'ennemi occupe par des corps les gorges de Vils, celles de Sonthofen, et de Feldkirch près Bregenz. On ne peut vous dire positivement où se trouve la 1re division. Son ralliement est la droite appuyée au lac de Constance près Bregenz[1].

« Vous réunirez à votre corps de troupes toutes celles que vous rencontrerez.

« Vous enverrez des patrouilles pour savoir où se serait réunie la brigade Tharreau. Enfin vous prendrez toutes les mesures qui vous paraîtront nécessaires pour vous éclairer sur tous les points.

« Jardy se portera avec sa troupe à Memmingen derrière l'Iller. Il marchera aussi en diligence. Il enverra des patrouilles sur sa droite pour communiquer avec les vôtres. Le général Férino établira son quartier-général à Memmingen. Il y sera rendu après-demain... »

Journal des opérations de l'armée depuis le 24 fructidor jusqu'au 1er vendémiaire (10 7bre-22 7bre).

« Nous apprîmes le 3 (3e jour complémentaire) que la division qui avait été laissée au pied des montagnes du Tyrol, entre le lac de Constance et le Lech, avait été attaquée par le corps autrichien qui s'était retiré dans ces montagnes, renforcée par

[1] Paillard tient toujours la droite.

une partie de la cavalerie de Wurmser, qui, rejétée dans le Tyrol par le général Bonaparte, et y étant inutile, est revenue de ce côté; que la brigade du général Tharreau avait été entièrement entourée, et que des postes ennemis avaient poussé jusqu'à Memmingen.

« Le général Férino partit sur-le-champ avec la brigade du général Jardy, pour marcher à Memmingen. Il donna ordre au général Abatucci de partir à marches forcées de Landsberg pour tomber sur les derrières de l'ennemi. Mais celui-ci était déjà battu par le général Tharreau secouru par la brigade du général Paillard qui prit une pièce de canon.

« Le général chef de l'Etat-major,

« Reynier. »

Paillard retourna aussitôt à Bregenz.

1796 (AB, p. 46.)

Combat d'Isny livré par Godart pour couvrir la retraite.

C'est le 3e jour complémentaire (18 septembre) que Tharreau donna ordre à Godart de marcher sur Isny. Ce jour-là Moreau se décidait à la retraite, et reculait sur l'Iller. La division de droite du corps de Ferino, remise à Tharreau par le rappel de Delaborde et, dans cette division, la brigade de droite (Paillard) tenait toujours Bregenz et la rivière Liebach, la brigade Tharreau (avec la 79e) tenant Wangen.

En résumé le lac de Constance était le seul point d'appui de Moreau, et c'est de Tharreau que dépendait le succès de la retraite.

Le combat livré par Godart, le 4e jour complémentaire, devait couvrir les mouvements opérés derrière lui aux environs de Ravensbourg, position importante par la rencontre de plusieurs chemins.

Il facilitait aussi l'évacuation de Bregenz et de Lindau, sans que la perte de ces positions permît à l'ennemi de nous tourner par le sud. La 79e devait donc tenir jusqu'à se faire accabler.

Le général autrichien Frœhlich, dans son rapport, dit que les Français ont attaqué à quatre heures du matin, et qu'ils ont été, après un combat opiniâtre, débordés et forcés de se replier

sur Wangen, laissant 518 prisonniers dont onze officiers, et deux canons.

Aux détails donnés par le général Godart sur ce combat, ajoutons la mention de deux hommes qui s'étaient déjà distingués sur ce théâtre de la guerre. Le capitaine Maffrand, de Strasbourg, se porta au secours du capitaine de hussards Marulaz, surpris dans une reconnaissance. Seize cavaliers ennemis l'entourent; l'un d'eux a pris la bride de son cheval. Il lui tranche le poing, dégage son sous-lieutenant Ribot blessé, et fraie le chemin à travers les sabres.

Le lieutenant Duquesne, qui avait déjà deux fois vigoureusement défendu un poste voisin du pont de Durrach, appelé dès lors le poste Duquesne, rassemble, sous les attaques de la cavalerie, 200 hommes de son bataillon, défend l'artillerie, retarde l'ennemi jusqu'à ce que Godart arrive et rallie, mais pour peu de temps, sa troupe.

Des corps autrichiens, passant montagnes et bois, la prirent en dos et en flanc. Un bataillon qui fut cerné par la cavalerie se rendit à peu près tout entier.

Un état donne comme pertes totales des combats de Kempten, Immerstadt, et Isny : tués 74, blessés 262, pris 523; enfin un déserteur.

Toute la division se retira derrière l'Argen, et aussitôt après derrière la Schussen.

Paillard, pour assurer la retraite, entra pour la quatrième fois dans Bregenz, mais dut en sortir aussitôt (2 vendémiaire an V, 23 septembre). Il tenait l'extrême droite, d'Erriskirch à Tettnang; Tharreau tenait Aylingen, et, à Ravensbourg, donnait la main au corps de Ferino qui, par sa victoire sur Frœhlich à Memmingen, le 1er vendémiaire, s'était ouvert le chemin pour la jonction avec Tharreau et Paillard, à Zeil. On soutenait de petits combats, à Weingarten, etc. Mais il n'était plus question que de la retraite.

1796 (AC, p. 46.)

Situation de l'armée de Rhin-et-Moselle en retraite (le 1er octobre 1796).

Pour poursuivre la retraite, il fallait s'assurer la liberté des

mouvements par une bataille qui déconcertât pour quelque temps l'ennemi.

Moreau avait devant lui l'archiduc Charles; Frœlich voulait le tourner par la droite; Petrash et Nauendorf, autres généraux autrichiens, vainqueurs à notre gauche, remontaient la vallée du Neckar, tenaient la Forêt-Noire, et poussaient des partis jusqu'à Engen, donnant la main à l'insurrection.

En effet, celle-ci, suivant de près nos premiers revers au nord, s'était propagée au midi, et recevait de l'Autriche des armes et des officiers. Les désordres et les excès qui éclatent dans toute armée en retraite l'attisaient encore. [Le mouvement fut, au sud, considérable surtout vers Stockach, puis Riedlingen, Engen, etc. La plupart des postes français étaient bloqués. Le général Delaborde, rappelé à Strasbourg, avait été dévalisé près de Stockach, et forcé de passer par la Suisse. Bientôt il n'y eut plus de communications que par ce pays neutre. Un convoi avait dû se réfugier à Schaffouse, et y déposer les armes pour gagner la France. On avait vu passer à Bâle 800 soldats ainsi désarmés. Une connivence tacite permit quelquefois aux Français de conserver leurs armes, des canons même dissimulés dans des chariots. Bientôt défilèrent à travers cette ville : administrateurs, officiers, femmes entretenues, cantinières, mettant, disait-on, à l'abri les dépouilles de la Souabe.

Pour en revenir à l'armée, elle livra des combats sur toute la ligne. A Ravensbourg, Férino, avec Tharreau et Paillard, repoussa les ennemis, et reporta ses avant-gardes jusqu'à l'Argen (9 vendémiaire, 30 septembre). Enfin vint la victoire de Biberach (11 vendémiaire, 2 octobre).

1796 (AD, p. 48.)

Conduite du convoi du corps de droite par Godart, pendant la retraite.

Le convoi de bagages, services de transports, blessés, vivandiers, etc., confié à Godart, devait se grossir à Stockach (ordre de Moreau, 12 vendémiaire, 3 octobre) du grand parc d'artillerie.

Un second ordre (13 vendémiaire) prescrivit de détacher de

la 79e demi-brigade une escorte de 1,279 hommes pour le convoi. Godart nous explique comment il réunit cette escorte, dont la 79e n'eût pu fournir la moitié.

La division Tharreau reçut ordre de couvrir sa marche, avec l'ardent Abatucci à l'avant-garde.

La route était un peu déblayée par le convoi du corps du centre (Desaix) qui précédait celui du corps de droite. Ainsi le premier délogea, le 14 vendémiaire, l'ennemi du bourg de Mœsskirch où Godart arriva le 16. D'autre part les Autrichiens, d'un côté étaient entrés à Fribourg, de l'autre pressaient les villes forestières : un de leurs détachements entra la nuit du 13 au 14 dans Waldshutt.

Stockach était le grand dépôt des munitions. Le général Eyckmayer qui y commandait devait fournir des escortes à bien des convois ; mais lui-même était presque cerné. Godart y reçut le grand parc d'artillerie commandé par Eblé, c'est-à-dire 124 voitures. Le convoi, après les départs successifs de Stockach, du 14 vendémiaire au 17, comprit plus de 1000 voitures outre le grand parc.

Le 18, la 79e dut enlever Engen, où Tharreau établit son quartier général. Le convoi passa la nuit à Thengen.

Le 19, il se dirigea sur Stuhlingen ; Abatucci resta immobile, couvrant le convoi et bien d'autres corps et voitures qui filaient vers les villes forestières. Le même jour Paillard arriva des bords du lac de Constance : il marcha à côté de Godart.

Le 21, Godart était encore à Stuhlingen, quand Tharreau y entra : cependant le convoi n'y était pas encore tout entier arrivé. La 79e demi-brigade comptait 505 hommes.

Voici ce qu'écrivait au ministère de la guerre, au sujet de la retraite de l'armée et de la marche du convoi, le secrétaire-interprète de la République Française en Suisse :

« Bâle, le 20 vendémiaire.

« Les dépôts de régiments, les équipages, les malades et blessés, de même que les caissons, continuent à filer le long des villes forestières vers Huningue. Mais il n'a point encore passé un seul bataillon en état de faire le service. On assure que le parc d'artillerie suivra incessamment : il faut espérer qu'il sera

escorté par quelques bataillons, et que nous nous trouverons enfin avec un peu de troupes.

« .... plus de 1,200 voitures ont déjà passé le Rhin, sans compter celles qui suivent journellement.....

« ....

« BACHER. »

Le 20 vendémiaire, le mieux informé et le plus impartial des hommes, Eblé, écrivait du quartier général de Stuhlingen :

« Eblé, général de division commandant l'artillerie de Rhin et Moselle, au général en chef Moreau.

« Dans une lettre d'avant-hier, général, je t'ai rendu compte que je croyais qu'il n'y aurait pas le quart de nos munitions qui échapperaient à l'avarie. Aujourd'hui je ne puis te dissimuler que ce qui arrivera en bon état ici ne peut être compté : tout sera réduit en bouillie, et nous aurons encore infiniment de peine à sauver le plomb et les fers coulés.....

« Le manque de subsistances, joint au mauvais temps, fait déserter les paysans, et je n'ai aucun charretier pour faire conduire les chevaux abandonnés : ils sont un objet de spéculation de plus pour les pillards, et tout le monde pille. Tous les villages sont déserts.....

« Après avoir mendié partout des escortes, je me vois forcé de te rendre compte que l'indiscipline des troupes qui les composent est telle qu'ils quittent leurs postes pour aller piller. Le manque de pain est leur prétexte.....

« EBLÉ. »

Le 21, on arriva à Waldshutt, d'où Eblé écrivit encore à Moreau :

« Le désordre et l'indiscipline sont à leur comble ; les escortes des convois ne se contentent plus de les abandonner. Ils se réunissent avec d'autres volontaires, détellent les chevaux des voitures, et les vendent : chevaux marqués ou non, tout leur convient..... »

Tharreau continuant de tenir Wolf en respect, entre le Val d'Enfer et les Villes Forestières, livra quelques escarmouches, les 21, 22 et 23.

Le 26, jour où l'on arriva de Waldshutt à Lauffenbourg, le 8e hussards eut à défendre opiniâtrement le pont de cette dernière ville.

Paillard gardait le pont de Rheinfelden : Tharreau le fit sauter, le 3 brumaire (24 octobre). Le même jour, un dernier combat, livré par Moreau à Schliengen, n'arrêta pas la retraite. Le convoi du corps de Desaix avait passé le Rhin à Brisach, le 30 vendémiaire. Le grand parc et le parc de réserve passèrent à Huningue, le 4 brumaire.

Le lendemain le corps tout entier de Ferino acheva de passer le fleuve.

1796 (AE, p. 49.)

« Haussmann, commissaire auprès des armées (29 vendémiaire, 20 octobre), au citoyen Rewbell, membre du Directoire Exécutif.

« Vous n'avez pas un instant à perdre.

« Le soldat, irrité par la révolte des paysans et le massacre de beaucoup de camarades, ne connaît plus de frein : il est sourd à la voix de la plupart de ses chefs qu'il accuse à son tour d'être encore de plus grands pillards. Ils leur disent en face qu'ils sont heureux de n'être pas eux-mêmes pillés. Cependant ces désordres se poursuivent, non seulement dans les villes, mais encore dans les maisons où demeurent les généraux.

« Des généraux qui voulaient réprimer les excès des soldats ont été couchés en joue; quelques officiers, en voulant remplir leur devoir, ont été massacrés.

« Cependant la confiance et la satisfaction publique se plaisent encore à admirer la bonne conduite et la probité délicate de plusieurs chefs. On peut citer Beaupuy[1], Eblé, Desaix (son entourage seul lui fait tort), Sainte-Suzanne, Montrichard, Labeaussière, Bourcier, Rivaud, Ambert, etc., ainsi que tous ceux qui commandent dans nos places fortes. Fririon surtout mérite les plus grands éloges..... »

Les assertions de cette lettre ne s'accordent que trop avec

[1] A ce moment il recevait sur le champ de bataille une blessure mortelle.

les cinq coups de fusil dirigés contre Godart, et avec la lettre suivante de Ferino au général en chef.

« Quartier général de Schlegel-Bauver, 23 vendémiaire (14 octobre).

« Je vous prévient, mon général, que je suis dans la ferme résolution de ne plus continuer à servir, et que je vous demande ma démission. Car d'être exposé à être assassiné par la troupe en exigant l'ordre si je dois périr je périrait volontiers par l'ennemi, mais d'être exposé par les siens, il n'est plus possible d.......... des horreurs pareilles, je vous déclare que les bons chefs et officiers sont de même exposé et menaeé, tout et quant fois ils font l'impossible pour maintenir l'ordre... »

1796 (AF, p. 49.)

Quartiers d'hiver (1796-1797).

La division de droite (1re) du corps du Haut-Rhin fut, après la retraite, établie à Huningue et Bourg-Libre (S. Louis). Le 9 brumaire (30 octobre), elle fut étendue jusqu'à Neuf-Brisach.

La 79e demi-brigade fut envoyée à Banzenheim. Elle prit part à quelques engagements : ainsi auprès d'Huningue, le 19 brumaire (9 novembre).

La division de gauche était cantonnée de Rheinau à Strasbourg. La 79e y fut transférée, s'arrêtant quelques jours à Neuf-Brisach : à la fin de frimaire, elle était à Gersheim. Elle avait, à cette époque, un dépôt à Phalsbourg en même temps qu'à Schelestadt.

Le 28 nivôse (17 janvier), elle était encore réduite à moins de 800 hommes. (Rapp. de Godart à Berthier, 7 fructidor an V.)

1797 (AG, p. 50.)

La 79e dans les troupes détachées des armées du Nord pour l'armée d'Italie.

Quatre demi-brigades de l'armée de Rhin-et-Moselle, sous le général Delmas, et huit demi-brigades de l'armée de Sambre-et-Meuse, durent former un corps de 30,000 fantassins avec

1,500 cavaliers, que le général Bernadotte conduirait au secours de l'armée d'Italie.

L'ordre de faire partir pour l'Italie la 79e demi-brigade est du 23 nivôse, et fut adressé au général Tholmé passé au commandement de la 2e division de l'armée du Rhin, ayant son quartier général à Marckolsheim. Godart le reçut le 25.

L'administration regardait alors le chef de la demi-brigade Godart comme un bon chef; le chef de brigade à la suite, Merk, comme incapable, mais ayant droit à une place par sa désertion de l'étranger; Treboutte comme bon soldat, mais chef médiocre; Petit, autre chef de bataillon, alors prisonnier, comme bon militaire, actif et zélé, mais *trop exalté pour un chef;* Dufour, autre chef de bataillon, comme ayant du mérite, mais besoin de se former.

1797 (AH, p. 50.)

Éléments qui complétèrent pour la seconde fois la 79e *demi-brigade.*

Ce furent la 89e demi-brigade *bis* et le 7e bataillon de la Charente. La 89e demi-brigade *bis* avait été formée régulièrement de trois bataillons : un d'anciennes troupes, le 1er bataillon du régiment la *Couronne*, créé en 1643, devenu le 45e régiment en 1791; deux de volontaires, savoir : le 1er bataillon de la Vendée formé le 5 décembre 1791, et le 1er bataillon de la Meurthe formé le 19 août 1791.

Tous trois servirent en Champagne. Le 1er bataillon de la Meurthe était à la Croix-aux-Bois, le 14 septembre; lui et le 1er bataillon du 45e passèrent dans le Nord; le bataillon du 45e était dans la tranchée devant Namur 1792. Lors de la retraite, les grenadiers du bataillon vendéen furent surpris et massacrés dans Aix-la-Chapelle. Ce jour-là (1er mars), celui de la Meurthe repoussait deux escadrons : il combattit ensuite à Aix-la-Chapelle, 17 mars; à Nerwinde, 18 mars, et enfin, avec celui de la Vendée, à Tirlemont (21 mars).

Celui du 45e prit part aux combats de Valenciennes (1er-8 mai), à celui de Lincelle (21 mai), à la défense de Dunkerque; celui de la Vendée aux combats au devant du Quesnoy et dans la forêt de Mormal; à la défense de Maubeuge (1793).

Là se trouvèrent encore les trois bataillons. Celui du 45e

participa aux combats livrés entre Landrecies et Maroilles : ses grenadiers enlevèrent deux fois une redoute, et la perdirent deux fois. Les deux autres prirent part à toutes les sorties (floréal et prairial, avril-juin). Celui de la Meurthe se signala à la prise du poste *Le Petit Luxembourg* (10 prairial, 29 mai). Celui de la Vendée fut ensuite à l'avant-garde sous Marceau, que les deux autres rejoignirent après la reprise de Valenciennes.

Tous trois étaient à la bataille de Sprumont (3e jour complémentaire, 20 septembre) ; celui du 45e et celui de Vendée étaient à celle de Duren (11 vendémiaire, 2 octobre).

La 89e demi-brigade aussitôt formée fut envoyée au siège de Luxembourg; puis à la défense de Manheim où elle se distingua, mais elle y fut faite prisonnière.

Rendue à la liberté, et reconstituée à Besançon, elle reçut ordre d'y attendre la 79e.

Le 7e bataillon de la Charente, formé en août 1792, fut employé en Vendée. A la fin de l'an IV, il partit pour l'Est afin d'être incorporé à la 79e demi-brigade.

On forma de plus une compagnie auxiliaire composée en majeure partie de prisonniers de guerre non encore échangés, et montant, avec le dépôt, à près de 800 hommes, qu'on laissa à Besançon.

L'effectif de la demi-brigade avant le départ de Besançon, était de 2,715 hommes.

1797 (XI, p. 50.)

Itinéraire du corps détaché de l'armée de Rhin-et-Moselle pour l'Italie, et en particulier de la 79e demi-brigade.

L'itinéraire arrêté pour le détachement de Rhin-et-Moselle était, après Besançon : Quingey, Salins, Lons-le-Saunier, Saint-Amour et Bourg.

Le 1er bataillon de la 79e partit de Besançon le 11 pluviôse (30 janvier) comptant 789 hommes présents.

Le 2e et le 3e partirent le 13. Ils comptaient 1,346 hommes.

La tête de la colonne de Rhin-et-Moselle était déjà arrivée à Chambéry le 10.

Les trois bataillons arrivèrent à Bourg le 16 et le 18, et furent

répartis entre Bourg, Nantua et Belley. Ils durent servir à la recherche des déserteurs et des réfractaires.

Le 29 pluviôse (17 février), le 1er bataillon partit de Belley, prenant la queue de la colonne de Sambre-et-Meuse. La tête de la colonne de Rhin-et-Moselle était entrée à Milan le 26.

Le 30, le 1er bataillon entra à Chambéry, suivi des deux autres, le 2. On constata un effectif total de 2,385.

Dans les marches, il y avait un grand nombre de traineurs. Le corps arrivé à Chambéry, vers deux heures de l'après-midi, était passé en revue, pour l'équipement et l'habillement, et les traîneurs n'arrivaient qu'à sept ou huit heures. C'est ainsi que toutes les causes d'absence réunies firent perdre à Bernadotte, au moment de son arrivée, 1,500 hommes, dont un millier rejoignirent.

Les hommes de la 79e ne reçurent pas d'effets à Chambéry ou en reçurent fort peu; des passages incessants de troupes les ayant précédés et épuisé les magasins.

Suze, Turin, Verceil ne furent pas étapes, mais étaient sur la route des troupes. Voici l'itinéraire dressé par Bernadotte, le 30 pluviôse, pour les trois bataillons, et qui fut suivi par le 2e et le 3e, le 1er, avec 767 hommes présents, ayant été, le 1er ventôse (19 février), dirigé sur Avignon. Bernadotte avait cru garder la 79e sous ses ordres; il dut y renoncer même pour les deux autres bataillons.

2 ventôse (20 février), départ et coucher à . . Montmélian.
3 . . Aiguebelle.
4 . . La Chambre.
5 . . St-Michel. Ce jour-là, tout le reste du contingent de Rhin-et-Moselle était arrivé à Milan, et celui de Sambre-et-Meuse commençait à y arriver.
6 . . Modane.
7 . . Lans-le-Bourg.
8 . . La Novalèse.
9 ventôse, coucher à Bussolino. Ce jour-là partait de Chambéry Merck avec 110 fantassins et 50 cavaliers.
10 . . Avigliano.
11 . . Settimo.
12 . . St - Germano. Le 1er bataillon arrivait à Avignon ce jour-là.
13 . Robbio.
14 . . Abbiategrosso.
15 . . Milan.

Le 2e bataillon y arriva le 15, et un ordre de Berthier, le chef d'état-major général, régla que ce qui arriverait de troupes de la 79e partirait le lendemain de son arrivée pour Vérone.

Le 3e bataillon arriva le 16. Passés en revue le 17, ils présentèrent 1,239 hommes. C'étaient les derniers arrivants de la colonne de Rhin-et-Moselle.

Les deux colonnes avaient montré aux Milanais 24,044 hommes. Bonaparte avait donc été bien prompt, selon son habitude et son système, à se plaindre que les 30,000 annoncés ne fussent que 17,000 (30 pluviôse).

1797 (AJ, p. 54.)

C'est sur un ordre adressé directement de l'État-major que la 79e demi-brigade partit de Bassano, le 13 germinal (2 avril). Le troisième jour de marche, Godart adressa la réclamation suivante :

« Conegliano, 15 germinal (4 avril).

« Au citoyen Berthier, général de division,
chef de l'État-major général de l'armée d'Italie.

« Citoyen général,

« J'ai l'honneur de vous inviter à vouloir bien faire en sorte de faire rejoindre le premier bataillon de la demi-brigade que je commande. Le général en chef Kellermann me promit, en partant de Chambéry, qu'il l'enverrait à l'armée aussitôt après les Élections d'Avignon pour lesquelles il l'avait détaché. Je vous prie donc, citoyen général, d'en écrire au général Kellermann, et de faire à ce sujet ce que vous jugerez convenable.

« Je vous prie également de faire venir ma compagnie auxiliaire, forte d'environ huit cents hommes, et où il se trouve beaucoup d'officiers; plusieurs entr'autres qui sont demeurés à Besançon pour son organisation, vu le grand nombre de prisonniers de guerre qui, n'étant pas échangés alors, avaient été obligés d'y rester, et n'avaient pas assez d'officiers pour les commander.

« Salut et respect.

« *Le chef de la* 79e *demi-brigade de bataille.* »

1797 (AK, p. 54.)

La 79e *entre Léoben et Gratz* (*avril* 1797).

Il s'agit de l'armistice et des préliminaires de Léoben (29 germinal, 18 avril).

Quant au séjour à Léoben, l'ordre du 18 germinal dit que la 79e demi-brigade y est arrivée ce jour-là, et doit en repartir seulement le lendemain pour être à Brück le 29, et à Fromleiten le 30. Là elle ferait partie de la division Sérurier. Elle forma, avec la 6e, la brigade du général Charton.

Un ordre du 30 à Sérurier lui arriva, le jour même, à dix heures du soir, lui prescrivant de revenir à Gratz. La 6e et la 79e y arrivèrent dès le matin du 1er floréal (20 avril). La division fut échelonnée de Bruck à Gratz.

Pendant ce temps, Baraguay-d'Hilliers s'informait de tous côtés de ce qu'était devenue la 79e demi-brigade. (Lettre à Berthier, 4 floréal.)

1797 (AL, p. 58.)

La 79e demi-brigade de Gratz à Venise (avril-mai).

La division Sérurier quitta Gratz le 7 floréal, séjourna le 9 à Marbourg, arriva à Laybach le 13, en partit le 14, arriva à Pordenone le 18, et partit d'Udine le 20 (9 mai) pour Sacile. Elle dut être rassemblée et exercée aux manœuvres, et objet d'une attention spéciale pour la discipline et l'organisation du corps. Ces recommandations visaient particulièrement la brigade Charton et la 6e demi-brigade.

Le 27 floréal (16 mai), Sérurier reçut l'ordre du départ de la 79e pour Venise. Elle coucha ce jour-là à Conegliano, le 28 à Trévise, et fut, le 29, incorporée à Mestre dans la division de Baraguay-d'Hilliers. Elle passa à Venise le 2 prairial.

L'effectif de ses deux bataillons était de 1,333 hommes. Le dépôt venait d'arriver à Chambéry (floréal). Berthier autorisa Kellermann à garder ce dépôt, avec la compagnie auxiliaire. Ils étaient partagés entre la garnison de Lyon (414 hommes) et des postes sur la limite du département de l'Ain. Ils furent ensuite répartis à Chambéry, Annecy et Montélimart.

1798 (AM, p. 68.)

Toute la 79e demi-brigade dans l'armée d'Italie. Première tentative pour secourir Corfou (octobre 1798-janvier 1799).

Gouvernement et généraux en chef se préoccupaient beau-

coup de secours pour Corfou. C'est dans cette vue que Suchet, chef d'Etat-major de l'armée d'Italie, avait enjoint à Kellermann, devenu commandant de la 7e division militaire (Grenoble), d'expédier immédiatement sur Milan le détachement disséminé de Montélimart à Annecy (1er vendémiaire, 22 septembre 1798); et, quelques jours après, au commandant de la 8e division (Marseille), d'expédier le 1er bataillon par Nice à Ancône.

Le bataillon arriva à Ancône fort de 675 hommes, au commencement de brumaire, mais refusa de s'embarquer avant que sa solde fût réglée. Il s'était produit une mutinerie des grenadiers de la 79e à Corfou, pour le même motif, au mois de floréal précédent.

Le détachement, passé à Milan (le 3 brumaire, 24 octobre), où il laissa son dépôt, s'arrêta à Brescia pour y être organisé en nouveau 3e bataillon de la 79e.

Le 1er bataillon, après avoir été employé contre des soulèvements dans le pays d'Urbin, passa à Corfou avec le général Chabot.

Puis le nouveau 3e bataillon arriva à Ancône avec un effectif de 840 hommes, le 12 prairial (31 mai).

Mais la mer, occupée par les escadres russe et turque, était rarement libre, et les troupes réunies étaient, en attendant, employées et usées contre les insurrections. Ainsi 563 hommes de la 79e se trouvent à Fano, encore dans le pays d'Urbin. Aussi Godart appelle *petit dépôt* ce qui en reste à Ancône.

Enfin Joubert, général en chef de l'armée d'Italie, annonça au Directoire (23 brumaire, 13 novembre) que le départ était prochain.

Il ne s'agissait pas du départ d'un seul bâtiment. Outre la canonnière ou aviso, ou demi-galère, dont parle Godart, le *Léonidas*, il y en avait un autre, le *Lonato*, et un convoi formé de trois anciens vaisseaux de Venise. Les deux canonnières partirent d'abord; le convoi suivit, le 8 frimaire (28 novembre), portant la 55e demi-brigade et d'autres troupes.

La traversée fut entravée par les vents contraires et les tempêtes. Le *Léonidas* perdit de vue le *Lonato*, puis le retrouva auprès de Curzola, le 14 frimaire. C'est dans l'intervalle que le *Léonidas* avait abordé à Zara. De Curzola, Belair se fit ramener à Ancône. Mais Clément et Godart, sur le *Lonato*, voulurent

poursuivre l'entreprise, et ne rentrèrent à Ancône qu'à la fin de nivôse. (Voir le rapport très circonstancié de Musnier, chef de l'État-major de l'armée d'Italie, 11 pluviôse, 30 janvier.)

1798 (AN, p. 69.)

Déchirements en Italie. Les insurgés de la marche d'Ancône (*janvier* 1798 - *janvier* 1799).

L'Italie, soumise à l'ascendant de la France à la fin de 1797, était maintenant en plein bouleversement.

Il y avait toujours eu des résistances. La proclamation de la République Romaine généralisa l'insurrection, dominant surtout dans les campagnes. Puis deux armées napolitaines franchirent, l'une, sous l'Autrichien Mack, la frontière romaine, l'autre le Tronto (4 frimaire, 24 novembre), presqu'au moment de l'embarquement de Belair, Clément et Godart.

Championnet, disposant de 18,000 hommes sur une étendue de quarante lieues, accourt à Ancône dont l'éphémère république disparaît dans l'état de siège (10 frimaire); il revient, disperse les présomptueux Napolitains dans une série de combats (14-19), et rentre à Rome. De l'autre côté, Pescara est occupée (3 nivôse, 23 décembre).

Mais l'insurrection refoulée persistait ou renaissait sur nos flancs et derrière nous.

Voici des dépêches de Championnet concernant celle de la Marche d'Ancône :

« 23 nivose (12 janvier).

« ... les insurgés d'Ascoli ont soutenu un combat opiniâtre où nous avons perdu du monde. Les nôtres ont fusillé 200 des leurs... »

« 17 pluviose (5 février).

« Je vous préviens, citoyen ministre, que, dans le cours de ce mois plusieurs insurrections ont éclaté dans le département du Métaure (République Romaine). La commune de St..... était en pleine insurrection. A l'approche des troupes elle est rentrée dans l'ordre, ainsi que les communes environnantes. Il n'en est pas de même de la ville d'Ascoli dont deux mille

brigands se sont emparés : ils se sont aussi emparés de deux pièces de canon. Les 1er et 2e bataillons de la 55e demi-brigade qui étaient à Ancône ont reçu ordre de se porter sur cette ville et de la réduire. J'ai écrit au Consulat Romain d'envoyer dans ce département des hommes qui connaissent le caractère des habitants, pour prêcher le bon ordre qui a été troublé en partie par les vexations des administrateurs de ce département que je viens de faire destituer, et qui seront forcés, ainsi que leurs complices, de rembourser les sommes qu'ils ont illégalement levées sur les habitants. »

« 8 ventose (26 février).

« ... Les communes du département du Métaure qui étaient insurgées commencent à rentrer dans l'ordre : la force en a réduit plusieurs ; la persuasion et la douceur ont ramené les autres. »

C'était le contre-coup de ce qui se passait du côté de Rome et de Naples. Naples, après une résistance furieuse, avait été pris, le 4 pluviôse, et la République Parthénopéenne proclamée.

1798 (AO, p. 69.)

Le vaisseau le Généreux *et la 79e demi-brigade pendant la défense de Corfou (juillet* 1798-*février* 1799).

Le Joysle était commandant du *Généreux*, avec le titre de chef de division.

Le *Généreux* et le brick *Ricoli* échappèrent seuls au désastre d'Aboukir. En s'en éloignant, de Joysle captura, après une lutte sanglante, le *Leander*, de 74 canons, dans les eaux de Candie. Il laissa son vaisseau à Corfou, revint en France, repartit presque aussitôt et arriva de Venise à Corfou, à la fin de messidor (juillet).

La garnison, diminuée du contingent enlevé par Baraguay-d'Hilliers, était, en fructidor, de 3,207 hommes, dont un peu plus de 1,000 étaient éparpillés dans les autres îles et à la côte ; quant à la 79e, son plus haut effectif, dans tout l'an VII, fut de 2,222. La pénurie était bien grande depuis longtemps.

La première attaque vint du fameux Ali-pacha, qui avait

semblé d'abord notre ami. Prevesa, défendu par moins de 500 hommes de la 6e et de la 79e demi-brigades, vit paraître 10,000 hommes. Des pourparlers firent prendre par trahison l'adjudant-général Rose et Steil, lieutenant de la 79e. Au bout de dix jours, il fallut se rendre (du 24 vendémiaire au 3 brumaire, 15-24 octobre).

Le 16 brumaire (6 novembre), une escadre russo-turque parut devant Corfou. La ville avait 2,000 défenseurs, dont près de 1,500 fournis par la 79e, commandée par Tréboutte, et à laquelle revient le principal honneur de la défense. Les demandes de secours arrivèrent pressantes et multipliées à Ancône.

Après deux mois de tentatives de sortie, le *Généreux* prit enfin la mer avec le brick *le Castor*. Ils arrivèrent à Ancône, avec la déclaration que Corfou pouvait tenir encore deux mois (17-23 pluviôse, 5-11 février).

1799 (AP, p. 70.)

Seconde tentative pour secourir Corfou (*mars-avril* 1799).

« Ancône, 12 germinal, an 7.

« Le chef de l'État-Major de la division d'Ancône et pays réunis en état de siège.

« Citoyen général,

« Le général de division Belair étant parti, hier 11, par ordre du général en chef de l'armée de Naples, pour se rendre à Rome, il m'a chargé, citoyen général, de vous instruire du départ du vaisseau *le Généreux* qui a mis à la voile avec son convoi, aujourd'hui 12 du courant, une heure après midi, pour se rendre à sa destination.

« Salut et respect,

« J. Belair,
« Aide de camp. »

C'est le 1er bataillon de la 8e demi-brigade d'infanterie légère qui s'embarqua sur le *Généreux*.

Cette demi-brigade, formée le 24 ventôse an IV (14 mars 1794) à l'armée du Nord, était passée à celle de Sambre-et-Meuse, en

l'an V, à celle du Rhin en l'an VI, puis à celle d'Italie en l'an VII.

On chargea les bâtiments dès le 17 ventôse (7 mars), prêts à partir le lendemain si le payeur de l'armée pouvait fournir de l'argent.

Pâris, secrétaire du Gouvernement des îles du Levant, arrivé un peu après le *Généreux*, mais impatient de tant de lenteurs, repartit le 2 germinal (22 mars) pour Corfou sur un *trabacolo*.

Le 19 germinal (8 avril), le *Généreux* rencontra Pâris qui avait couru des risques aux abords de Corfou et d'Aulone, et touché à Bari occupé par des troupes françaises; il y avait appris la capitulation de Corfou.

Après une résistance de quatre mois, huit sorties et la perte de plus de 800 hommes, le général Chabot avait capitulé le 13 ventôse (3 mars) : la garnison ne servirait pas de dix-huit mois contre les coalisés, et serait rapatriée à Ancône ou Toulon. Quant aux prisonniers faits à Prevesa, Céphalonie, Zante, etc., ils subirent une dure captivité en Turquie jusqu'en 1802.

A bord du *Généreux*, on avait voulu aborder à Brindes, pour y recueillir de nouveaux renseignements, croyant y trouver les Français.

On parut à la vue du fort ou Château de mer, le 20 germinal.

1799 (AQ, p. 70.)

Déchirements du royaume de Naples et en particulier de la Pouille (*mars-avril* 1799).

La République parthénopéenne n'avait été acceptée que de la classe moyenne, bien peu nombreuse dans la basse Italie. La résistance éclata surtout dans la Pouille, malgré le républicanisme des villes. Elle fut activée par des incidents singuliers.

Sept Corses, fuyant la Révolution, partirent de nuit de Tarente pour Brindes, disant sur leur passage que parmi eux était le fils du roi. Cela se répète, on accourt; acclamés, ils entrent en triomphe à Brindes. Des proclamations du fils du roi annoncent qu'en partant pour la Sicile, il laisse l'autorité aux deux Corses Boccaciampe et Cezare.

En même temps, le moine Ruffo débarque en Calabre. Partout se produit une recrudescence du mouvement signalée par les plus affreuses atrocités : le parti français et républicain est

assiégé à Bari et Conversano. Ruffo, maître de la Calabre entière, donne la main aux insurgés de la Pouille et des environs de Salerne.

Le général français Duhesme a son quartier général dans la patriotique ville de Foggia. Parmi ses lieutenants, le général Broussier, à l'avant-garde, a la principale part, avec le jeune et ardent Hector de Ruvo, aux sanglants succès de San-Severo (8 ventôse, 26 février), Andria (1er germinal, 21 mars), Trani (11 germinal, 31 mars). Il fait fusiller Cezare, tandis que Boccaciampe tient à Brindes.

Mais les inhumanités dans la victoire, les contributions excessives, raniment les insurrections.

1799 (AR, p. 73.)

Dépêches de Macdonald sur la prise de Brindes par Godart (13 avril).

« LIBERTÉ, ÉGALITÉ

« RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

« Au quartier général de Naples, le 24 germinal an 7 de la République Française, une et indivisible.

« Macdonald général en chef de l'armée de Naples au Gouvernement provisoire.

« Il est deux heures après midi, citoyens, et je reçois la nouvelle que, le 20 de ce mois, le vaisseau de ligne français *le Généreux* et plusieurs autres bâtiments ont mis à terre une partie des troupes de débarquement, qu'ils ont attaqué et pris la ville de Brindes : nombre de révoltés ont été tués, et le reste a pris la fuite vers Otrante.

« Je m'empresse de vous transmettre cette nouvelle.

« MACDONALD. »

Cette apparence de bonne nouvelle au milieu de la situation compromise et effrayante du gouvernement républicain, de confiance que Macdonald affecte pour tâcher d'en inspirer, contraste vivement avec l'anxiété qu'il exprime au général en chef de l'armée d'Italie, et que vient de porter au comble l'ordre d'évacuer le pays napolitain.

« Votre dépêehe du 19, mon cher Général, m'a été remise hier au soir, et m'a jeté dans la plus grande consternation. Si on pouvait se douter de son importanee, nous serions tous perdus. Je vous ai assez entretenu de l'esprit et des dispositions de ce peuple. . . . .

. . . .

« Il se passera huit jours au moins avant le retour de la division qui est en Pouille. Un de mes aides de eamp est allé la eherelier. Elle passera par Benevent, San Germano, Sora, Veroli, Acquani, Valmontone et Frascati... Celle d'ici et la première... se réuniront à Rome...

« Un ineident, Citoyen Général, retarde eneore le départ de l'armée. Le vaisseau *le Généreux* et son convoi, partis en dernier lieu d'Aneône pour Corfou, a voulu mouiller au port de Brindisi près d'Otrante. Les insurgés le reçurent à eoups de eanon. Il s'approeha alors de terre, débarqua ses troupes et se mit en travers pour attaquer de concert avee elles. Ils emportèrent la ville, mais le capitaine commandant le *Généreux*, le eitoyen Lejoille, fut tué d'un coup de canon, et le vaisseau s'éehoua. J'ignore quel événement en fut eause. Les troupes se réfugièrent alors dans Brindisi où ils sont menaeés d'une attaque par les insurgés qui marchent sur eux. Le citoyen Godart en a fait prévenir par des espions le général (Olivier) commandant en Pouille, qui a envoyé à marehes forcées une brigade (Broussier) pour les dégager et les reeueillir. La eanonnade avait été fort vive, et entendue de très loin le 20 de ee mois. Les agents de l'ancien gouvernement ont auguré et répandu que 30,000 Tures étaient débarqués, ee qui a causé un mouvement en Pouille et dans la Terre de Bari.

« Je fais secrètement toutes les dispositions de départ.

« Salut et fraternité,

« MACDONALD. »

1799 (AS, p. 74.)

Retraite de Godart de Brindes à Avellino (avril 1799).

Maedonald envoya son aide de eamp, l'adjudant général Sarazin, avec ordre à la division de Pouille (Olivier) de se replier

sur Naples. Sarazin devait prendre la place de Broussier relevé de son emploi, ainsi que Duhesme prédécesseur d'Olivier (24 germinal, 13 avril).

Sarazin raconte que c'est en se faisant passer pour un touriste anglais, au milieu des pays insurgés, qu'il parvint jusqu'à Broussier, et que celui-ci usa du même stratagème pour revenir à Naples.

Broussier avec l'avant-garde de la division était à Mola, d'un jour en avant sur le reste de la division. Sarazin l'y remplaça, le 28 germinal (17 avril), reçut une lettre de Godart, et s'avança à Bari, occupé encore par les Français.

Godart, en y arrivant, pleura de joie, rapporte Sarazin, comme sauvé enfin.

C'était, semble-t-il, le 1er floréal (20 avril).

Ce jour-là, la division Olivier était à Foggia et Cerignola. Olivier reçut de Macdonald ordre d'attaquer les insurgés qui occupaient Avellino, et de dégager ce passage important.

Sarazin se vante d'avoir amené sans peine par ce passage 6,000 hommes de troupe et 12 millions de francs; il ne parle pas d'Olivier occupant la position. Olivier y retint avec lui le bataillon de la 8e légère, et Sarazin, comme Godart, se rendit de sa personne à Naples.

Macdonald, dans ses *Souvenirs*, raconte qu'au bruit du canon de Brindes un corps français qui se retirait rebroussa chemin et sauva le *Généreux* qui put se dégager, et qu'on s'éloigna des deux parts. Il oublie que ce corps français (Broussier ou Sarazin) était à plusieurs jours de distance ; que plusieurs jours s'écoulèrent entre le départ du *Généreux* et l'évacuation de Brindes; que des troupes de terre montaient le *Généreux*, et vinrent grossir l'armée française de Naples.

Cependant le salut de ces troupes de terre avait été un des sujets des préoccupations si vives qui l'assiégaient, lui, Macdonald, à ce moment. Il a oublié son rapport du 24 germinal.

Le 1er bataillon de la 8e légère participa ensuite à la défense de Gaëte; ses deux autres bataillons participèrent à la défense fameuse d'Ancône. Godart retrouva ce corps en Italie, puis en Dalmatie, où il resta jusqu'en 1811. Il servit ensuite en Catalogne, puis rejoignit la Grande Armée (1812-1814).

1799 (AT, p. 74.)

Retour de la 79e *demi-brigade, de Corfou en Italie et à Lyon (avril-juin* 1799).

Une partie de la garnison et les administrateurs de Corfou étaient débarqués à Ancône, le 29 germinal (18 avril), avec les généraux Chabot et Verrières.

Une autre partie avait déjà été débarquée à Saint-Tropez par deux bâtiments russes portant chacun 300 prisonniers (27 germinal). D'autres suivirent.

A la fin d'avril (floréal), une corvette et un brick russes débarquèrent une autre partie de la 79e demi-brigade à Livourne. C'est celle-là que Godart trouva à Gênes.

Godart, sans commandement, partit de Rome à peu près le jour que Macdonald partit de Naples (19 floréal, 8 mai). Il partit de Florence à peu près quand Macdonald partit de Rome.

A Florence, celui-ci ne disposait que de 15,000 hommes; mais la garnison de Corfou ne pouvait s'y adjoindre par suite de la capitulation. Godart allait donc en avant pour rejoindre sa demi-brigade.

Les Barbets, brigands connus depuis longtemps dans la région des Apennins génois, s'étendaient parfois de la Ligurie jusque dans les Hautes-Alpes. Vivement poursuivis en 1797, ils s'étaient développés de nouveau depuis la fin de 1797, et grossis des déserteurs qu'avaient multipliés nos revers en 1799. Le 21 floréal (10 mai), les généraux Carra Saint-Cyr et Musnier, voulant traverser l'Apennin avec leur escorte, avaient été attaqués, blessés et forcés de rétrograder. Moreau essaya de recruter parmi eux des compagnies d'Anti-Barbets.

Les compagnies de la 79e furent envoyés dans la rivière du Ponent, où un succès sanglant fut remporté, auprès d'Oneille, sur les Barbets (prairial, juin), par le général Roguet. Celui-ci ayant exposé au général de division Pérignon le dénuement et la misère des nouveaux venus au milieu de l'armée d'Italie réduite elle-même à une cruelle extrémité, Pérignon répondit de Gênes : « Faites partir la garnison de Corfou : rien n'est plus

juste. Voilà tous les ordres que je peux leur donner là-dessus ; je suis fâché de ne pouvoir leur faire délivrer de secours : en France, dont elle n'est pas loin, elle sera plus heureuse » (29 prairial, 17 juin). C'est donc alors que Godart partit de Gênes.

Quant aux hommes débarqués à Saint-Tropez, ils avaient été acheminés directement sur Lyon, ainsi que tous les Français prisonniers sur parole et venant d'Italie, pour être dirigés de là sur Paris et principalement sur l'Ouest.

1799 (AU, p. 75.)

La 79e demi-brigade, de Lyon à Paris (juin-juillet 1799).

Quand la 79e demi-brigade est à Lyon, nous voyons cependant, à Avignon, 130 hommes de la 79e escorter un trésor dirigé sur Nice (10 messidor) ; et d'autres détachements venant d'Ancône prendre la route de Lyon (14, 17, 18 messidor, 2, 5, 6 juillet) où on réclamait des forces capables de tenir en respect les contre-révolutionnaires (Lettres du Ministre de la police et du général Bessières, commandant la 19e division militaire).

La 79e fut chargée du service de la place de Lyon. C'était une tâche assez difficile, car Bessières écrivait, le 25 messidor, 13 juillet) qu'il avait assez de troupes, mais qu'elles étaient sans armes. Le 26, la 79e comptait 1,469 hommes.

On ne tint point à en grossir l'effectif. La lettre suivante, du 27 messidor, est, à ce sujet, curieuse et significative.

Le Ministre de la guerre au Général commandant la 19e division militaire à Lyon.

« D'après le compte que m'a rendu l'adjudant-général D'Auvergne, chef de l'Etat-Major de la 19e division militaire, de l'arrivée à Lyon de la garnison de Turin, je vous charge de faire mettre en route, le 1er thermidor prochain, la 79e demi-brigade qui se trouve en ce moment stationnée dans la commune de Lyon, et de la faire diriger, conformément à l'ordre de route ci-joint, sur Paris.

« Je vous recommande de veiller à ce que cette demi-brigade

n'admette aucun conscrit dans ses bataillons pour les compléter; mais de les faire partir de Lyon avec le même nombre d'hommes qui formait leur composition lors de leur arrivée de la 8e division dans cette commune. Vous aurez soin pour cet effet de répartir dans les autres corps qui demeureront sous vos ordres les conscrits qui seraient entrés dans cette demi-brigade depuis son arrivée à Lyon. »

Le ministre était alors Bernadotte (du 14 messidor au 28 fructidor, 2 juillet-4 septembre 1799). Dans une agitation fomentée par les partis et aggravée par l'application de la conscription, on voulait maintenir, s'il se pouvait, quelque corps étranger aux influences du dehors. Cela semblait de l'intérêt public public et de l'intérêt du gouvernement; ce pouvait être aussi une espérance pour quelque faction. La 79e arrivant du bout de l'Europe semblait s'y prêter mieux que les débris qui revenaient d'Italie.

La 79e partit en effet de Lyon, le 1er thermidor (19 juillet). Pendant la marche sur Paris, on voit encore à Avignon un détachement de ce corps qui part le 15 thermidor (2 août) pour escorter un convoi dirigé sur Aix.

1799 (AV, p. 75.)

La 79e demi-brigade à Paris et aux environs (août-novembre 1799).

La 79e demi-brigade arriva à Paris le 14 thermidor (1er août). L'effectif était de 1,659 hommes. Ils furent casernés à la Pépinière, rue Verte et à la Nouvelle-France.

Dans l'agitation et les appréhensions de toute sorte qui régnaient alors, il est curieux de voir quel service de véritable gendarmerie on demandait à l'armée. On s'en rend compte, outre les rapports, par les mouvements de la 79e demi-brigade autour de Paris.

Le 27 thermidor (14 août), un détachement de 21 hommes fut envoyé à Courbevoie, et un de 51 à l'Arsenal.

Le 1er fructidor (18 août), 52 hommes partirent pour Beauvais où la conscription était l'occasion de troubles, 78 pour Orléans, 50 pour Meaux; le 3, 64 pour Rambouillet, limite de la contrée

où l'agitation était fort sérieuse et confinait à la chouannerie.

Le 27 fructidor (13 septembre), le détachement de Rambouillet partit grossir celui d'Orléans. L'effectif des trois bataillons monta à 2,082 hommes.

Le 7 vendémiaire (28 septembre), 114 hommes furent envoyés à Versailles, 79 à Saint-Germain, 79 à Bicêtre, 41 à Choisy, 21 à Villejuif, 62 dans onze autres endroits ; en tout 396.

Le 9, 50 hommes partirent pour Senlis ; le 13 (4 octobre), 51 pour Melun et 51 pour Fontainebleau. Ils relevaient des détachements d'égal effectif de la 96e demi-brigade.

Le 18, 179 hommes allèrent relever aussi un détachement de la 69e à Orléans. 321 hommes de la 79e se trouvèrent donc dans cette ville. Le 22, 42 hommes allèrent à Rueil garder les prisonniers russes.

1799 (AW, p. 76.)

Les approches de la journée du 19 brumaire : part qu'y prend la 79e demi-brigade.

Nous savons quelles étaient l'agitation des esprits à ce moment, les incertitudes des intérêts, des principes mêmes, après la lassitude de tant d'épreuves et de mécomptes. Le général Marbot, père de l'auteur des Mémoires, adepte généreux et éclairé de la Révolution dès avant 1789, dédaigneux et indigné de ce qu'il vit en 1799 ; et le chef de brigade Godart qui a considéré dans la Révolution surtout la patrie à défendre contre l'étranger, voyant en Bonaparte son illustre général en chef depuis 1797, et ennuyé de cette longue domination de *bavards*, montrent la divergence de sentiments qui partageaient les armées.

Or l'élément militaire était désormais d'un poids considérable. Déjà les législateurs s'inquiétaient (comme ceux de 1851) que leur garde dépendît d'un autre autorité que la leur. Ils s'inquiétaient en voyant croître le nombre des troupes à Paris où la Constitution avait interdit leur présence, et croître aussi la compétence de l'autorité militaire, et cela quand Lefebvre, et non Marbot, était mis à la tête de Paris.

C'est alors qu'arriva Bonaparte. Il nous faut une épée, avait dit Sieyès cherchant un appui pour ses desseins. Ce mot

était plus noble que la situation. Il nous faut les soldats, devait dire n'importe qui et pour n'importe quel objet, depuis que l'esprit militaire s'était développé, depuis 1796.

C'était la même situation, la même nécessité, le même cri qu'aux derniers jours de Brutus et Cassius et de Cicéron.

Godart est un de ces soldats.

Les quelques mots qu'il a écrits sur la journée du 19 brumaire sont à rapprocher de l'exposé qu'on en trouve au *Moniteur*.

C'est une chose singulière que Bernadotte, opposant déclaré au 18 brumaire, ait contribué à sa réussite en prescrivant, étant Ministre, de maintenir la 79e demi-brigade isolée autant que possible des influences extérieures.

Bonaparte, sorti de la salle des Cinq-Cents avec le peloton qui l'y accompagnait, dit aux grenadiers du Corps législatif qu'il vient d'être en péril, et envoie quelques-uns d'entre aux enlever son frère Lucien, président.

Celui-ci exhorte les soldats à disperser les Cinq-Cents en parlant des *représentants du poignard*, *d'une minorité tenant le reste de l'assemblée sous la terreur des poignards*.

En même temps, Fargues (l'inspecteur qui avait eu soin de ne pas convoquer, pour la séance des Anciens, le 18, les opposants présumés) va annoncer aux Anciens qu'Aréna s'est porté sur Bonaparte un poignard à la main.

Les tambours battant la charge, les grenadiers du Corps législatif entrent dans la salle des Cinq-Cents, et la font évacuer.

Le *Moniteur*, que nous suivons, ne dit pas que, lors de cette nouvelle invasion de la salle, les premiers grenadiers entrés restèrent quelques instants indécis devant le général Jourdan et d'autres les rappelant au respect des élus du peuple; car il s'agissait de bien autre chose que d'aller chercher le président désireux lui-même d'être emmené. Il ne dit pas que le renfort à la tête duquel entra alors le général Leclerc n'était pas formé de gardes du Corps législatif. C'est un bataillon de la 79e demi-brigade, arrivant à cet instant même de Paris, étranger à ce qui se passait, qui fut poussé en avant, et ce sont les tambours de ces bataillons dont les roulements étouffèrent la voix des Représentants.

Les Cinq-Cents dispersés, Lucien entra dans la salle des Anciens, et déclara qu'Aréna et plusieurs autres avaient voulu

le forcer de mettre son frère hors la loi. Il ne parla pas là, comme il avait fait au milieu des soldats, des *représentants du poignard* et de la *terreur des poignards*.

On voit pourquoi, parmi les personnes et les corps désignés, pour leur participation au coup d'État, comme ayant bien mérité de la patrie, le *Moniteur* mentionna la 79e demi-brigade.

C'est après le succès aussi qu'on écrivit dans le *Moniteur* que les députés Aréna, Marquezy et d'autres étaient dans la séance armés de poignards et de pistolets, en ajoutant (ce qui était faux) qu'on venait de les arrêter ;

Que Bonaparte avait été blessé au visage ; que le grenadier Thomé, étant près de lui, avait reçu un coup de poignard qui avait emporté ou déchiré une manche de son habit ;

Que, de plus, Aréna avait été, comme fournisseur des armées, coupable de malversations.

Quelques jours après, le *Moniteur* lui-même publia, sans commentaires, une protestation d'Aréna, déclarant n'avoir point porté d'armes à la séance des Cinq-Cents, et n'avoir jamais été fournisseur des armées.

Désigné pour la déportation il se cacha et, au bout de quelque temps, put reparaitre.

Le décret du Conseil des Anciens confirme le récit de Godart.

« 19 brumaire, an VIII.

« Le Conseil des Anciens

« DÉCRÈTE :

« Art. 1. Le général Bonaparte, les généraux Lefèvre, Murat, Gardanne. les autres officiers généraux et particuliers dont les noms seront proclamés ; les grenadiers du Corps Législatif et du Directoire, les soldats des 6e, 86e, 79e (demi-brigades) de ligne, des 8e et 9e (régiments) de dragons, et les grenadiers qui ont couvert le général Bonaparte de leur corps et de leurs armes, ont bien mérité de la patrie. »

1800 (AX, p. 77.)

La 79e demi-brigade en Bretagne (*janvier* 1800-*avril* 1801).

La 79e demi-brigade ne pouvait être employée contre les coalisés avant le mois de septembre. Elle fut d'abord destinée à la presqu'ile du Cotentin.

Le 19 nivôse (9 janvier), elle arriva à Caen avec un effectif de 1,500 hommes au lieu de 2,554. C'est qu'elle laissait des détachements dans la 17e division militaire. C'est surtout parce que beaucoup de ses nouveaux soldats, fort loin d'être des volontaires, venaient de déserter en traversant leur département, l'Eure-et-Loir.

Mais le général Canclaux commandant la 14e division (Caen) avait reçu l'avis d'une nouvelle destination pour la 79e. Elle partit pour Rennes, le 24 nivôse (14 janvier). Deux détachements suivirent, le 25 et le 28.

A l'arrivée à Rennes, le chiffre de la 79e s'était relevé à 1,900 hommes.

Les hostilités reprirent le 1er pluviôse (21 janvier), et des troupes furent dirigées aussitôt de Rennes sur le Morbihan où tenait toujours Cadoudal. Une compagnie de grenadiers de la 79e fit partie d'une colonne de 2,354 hommes sous le général de Gency, qui se signala par le pillage. Le 8, un autre corps dont les 462 hommes du 3e bataillon de la 79e formaient le plus grand nombre, partit sous le général de brigade Schilt.

Le général Brune, mis à la tête de l'armée de l'Ouest et arrivé à Vannes, partagea le Morbihan entre trois généraux de division. L'un d'eux, Chabot, fut placé à Redon ayant sous ses ordres quatre généraux de brigade, dont l'un, Schilt, résidant à Questembert et occupant aussi Rochefort, avait le 3e bataillon de la 79e.

Cadoudal dut traiter le 24 pluviôse (12 février), et la pacification parut bientôt générale.

Les chefs de bataillon de la 79e étaient alors Vernier, Tréboutte et Mallye.

Le dépôt, qui avait été établi à Melun, en brumaire, fut partagé entre Rennes et Angers. La compagnie de grenadiers envoyée sous Gency rejoignit le reste du corps établi à Rennes et aux environs.

En germinal, il en partit. Le 1er bataillon fut placé à St-Servan, le second à Port-Malo. Mais le chef du 1er bataillon, Vernier, fut commandant de place à Fougères, et Dally, capitaine de la 5e compagnie du 2e bataillon, y commanda la troupe tirée des 79e et 52e. Chitry, capitaine de la 6e compagnie du 1er bataillon, commanda à Antrain.

Mais les déplacements furent fréquents, causés par la crainte de débarquements anglais et par les entreprises des chouans ; car la pacification n'avait fait disparaître que les insurgés massés en armées. En présence d'une armée réduite de 35,000 hommes à 20,000, les bandes continuaient d'attenter aux propriétés et aux existences, d'arrêter les diligences malgré les escortes, de lever des réquisitions.

Ainsi, dans l'est de l'Ille-et-Vilaine, se faisait redouter le chouan Bobon. Cependant l'adjudant-général Chapuy, résidant à Vitré, parvint à avoir une entrevue avec lui. Celui-ci promettant de se soumettre obtint une conférence avec le chef de bataillon Vernier qui, d'après les instructions de l'adjudant-général, et accompagné du sergent-major Chapuy et de Georges, habitant de Fougères, alla le chercher et le trouva avec cinq compagnons, tous armés. L'entretien, en présence de vingt paysans, fut court. Comme on se séparait, les six fusils s'abattirent. Aux reproches du sergent-major, Bobon répondit par six balles dans son corps. Il renvoya Georges avec l'ordre de verser 10,000 francs pour la rançon de Vernier.

Le capitaine Dally écrivit à Bobon ; des ecclésiastiques intervinrent. Ce fut en vain : il fallut trouver l'argent.

Le 8 floréal (27 avril) au matin, Godart se mariait : le soir il recevait le rapport Dally. Il adressa lui-même au général Beyssac un rapport curieux par la recherche, ordinaire à cette époque, de la sensibilité et du pathétique, même dans les documents administratifs.

« Godart, chef de la 79e brigade d'infanterie de bataille
Au citoyen Beyssac, général de la subdivision d'Ille et Vilaine.

« Citoyen général,

« J'ai à vous apprendre l'affligeante nouvelle que le citoyen Chapuy, sergent-major de la 3e Cie du 2e bataillon, vient d'être fusillé par les ordres de l'infâme scélérat Bobon, chef de la bande assassine qui désole encore les environs de Fougères.

« Ce crime atroce et inouï en lui-même vous fera frémir d'horreur lorsque vous saurez que cet attentat a été commis alors que le citoyen Chapuy se trouvait avec son chef de bataillon le

citoyen Vernier, pour conférer avec le monstre qui a violé dans la personne de ce jeune et infortuné militaire les droits et les usages respectés et reconnus par les peuples les plus barbares. L'un et l'autre s'étaient présentés à lui sans armes. J'ignore par quel ordre ils avaient été envoyés, et j'attends des renseignements nouveaux pour vous instruire plus au long de ce déplorable évênement.

« Tout ce qu'il y a de certain, c'est qu'après avoir assassiné le malheureux Chapuy, ils ont retenu prisonnier le chef de bataillon pour la rançon duquel il a fallu qne la commune de Fougères donna 10,000 francs. D'après ce que me marque le capitaine Dally, le 8 courant, le citoyen Vernier a dû recouvrer sa liberté.

« J'attends de moment à autre le rapport qu'il doit me faire sur cette catastrophe. Je vous en enverrai de suite copie, nous y verrons sans doute quel est l'imprudent qui ordonna la conférence avec un misérable brigand sans forces comme sans moyens, et que l'échafaud réclame depuis longtemps, et qui a enlevé à la demi-brigade un jeune militaire recommandable par la douceur de ses mœurs, et par le courage éclatant avec lequel il a combattu pendant huit ans pour la liberté de son pays. Nous pleurons tous sa mort, que l'on vengera sans doute dans le sang de ses perfides assassins.

« Salut et respect

« Godart. »

Vernier, en liberté, le 8 au soir, rejoignit la demi-brigade à Port-Malo.

De pareils faits motivaient la création de colonnes investies de pouvoirs judiciaires, à peu près comme les anciennes maréchaussées (18 floréal). Le même jour Bernadotte avait pris le commandement de l'armée de l'Ouest.

A la fin de ce mois de floréal, la moitié du 1er bataillon de la 79e partit de Port-Malo pour rétablir la tranquillité aux environs de Dinan.

Quelques jours après, le capitaine Chitry, à Antrain, informé du voisinage de Bobon, se mit en route, dans la nuit du 4 et 5 prairial (23 et 23 mai), avec quarante hommes. La fatigue et

la pluie le forcèrent de s'arrêter dans un cabaret à Saint-Etienne. Un homme parait sur le seuil, demande à boire, mais se retire précipitamment. C'était un frère de Bobon. Chitry s'élance, ils se mettent en joue, se manquent, se prennent au corps; un conscrit tue le chouan.

Bobon arrête deux jeunes filles en promenade, et se fait payer leur rançon. De quatre personnes tuées par lui, une fut entraînée sur le territoire de Loroux, afin que son sang teignît le sol de cette commune patriote.

Enfin il fut atteint et tué par la garde nationale d'Ernée (17 prairial, 4 juin).

A ce moment les Anglais étaient débarqués à Quiberon (13 prairial). Deux compagnies du 2e bataillon de la 79e partirent de Port-Malo, le 19 au matin, pour coucher à Plancoët, et continuer sur Saint-Brieuc; le reste du bataillon allait les suivre, en vue d'un mouvement de concentration sur Loudéac.

Le 3e bataillon qui, de Questembert, était passé à Port-Liberté (Port-Louis) en ventôse (mars), et de là à Brest où il entra le 14 floréal (3 mai), en partit le 3 messidor (22 juillet) pour séjourner dans les districts de Châteaulin et Carhaix, puis à Morlaix. Le 2e revint de Loudéac à Dinan.

Ces marches dégarnissaient les places qui se trouvaient confiées aux gardes nationales. Ainsi l'effectif de la 79e étant de 2,247 hommes en messidor; le 1er bataillon étant appelé à Rennes à la fin du mois, le 2e revenu à Port-Malo se réduisit un moment à deux compagnies. Il fallait pourtant mettre deux détachements à l'anse du Verger et à l'anse Duguesclin. Aussi la troupe ne servait en ville que les postes de la tour Solidor à Saint-Servan, de la poudrière et de la porte Saint-Vincent à Port-Malo. La garde nationale était chargée des autres postes, et même de ces trois-là quand une expédition le rendait nécessaire.

Par exemple, le 5 thermidor au soir (22 juillet), les deux compagnies commandées par Ledart, capitaine de la 3e, se dirigèrent sur cinq points. Un lieutenant, avec six hommes, arrive, à près de onze heures, chez le maire de Mont-Dol. Il était absent. Erreur ou perfidie, les habitants accourent, armés de fusils, fourches, faux, comme contre une attaque de brigands. Les soldats, dis-

persés et désarmés, s'écrient en vain; un soldat est tué, un caporal a la main tranchée, il y a deux ou trois autres blessés; le lieutenant est disparu. Deux soldats reviennent à Saint-Malo. (Rapp. de Ledart.)

L'établissement d'une division de réserve à Pontivy, au camp de Trémesse (thermidor), amena un mouvement général de troupes, de l'Ille-et-Vilaine dans le Morbihan. De la 79e, le 2e bataillon s'y trouva le premier. Le 1er bataillon, avec tous les grenadiers et l'état-major, partit de Rennes le 21 thermidor (7 août). Le 3e, parti de Brest le 17, gagna d'abord Rennes.

Le général Ernouf, en inspection générale, constatant que la dissémination des troupes en postes et en expéditions continuelles était peu favorable à la discipline et à l'instruction, écrivait toutefois :

« J'ai été un peu plus satisfait de la 79e de ligne : bonne tenue, instruction suffisante et susceptible de devenir meilleure d'après la certitude que j'ai du zèle, de l'activité du citoyen Godart, chef de ce corps, et des officiers qui sont disposés à le seconder parfaitement. »

(Rapport du 10 vendémiaire an IX, 1er octobre.)

Cependant, sur un effectif de 1,863 hommes, il constata 1,308 absents. Le gros du 1er bataillon occupait Saint-Servan (445 hommes); 129 hommes du 2e étaient à Dinan, d'où ils revinrent à Saint-Servan. Alors le 1er bataillon entra à Port-Malo. Du camp même de Tremesse sortaient de nombreux détachements. Même quand le gros de la demi-brigade rentra à Rennes (brumaire, octobre), il resta une compagnie à Guemené, un poste à Locminé, un dans la presqu'île de Rhuis, un dans celle de Quiberon.

A ce moment, la 79e dut fournir son contingent à la création d'une armée de 7 à 8,000 hommes, tirés des régiments de Bretagne et de Vendée, qui dut s'appeler *Réserve de l'armée de Portugal*, et être réunie à Tours, et dont le corps principal serait les *Grenadiers Réunis* (dépêche du 18 brumaire an IX, 18 novembre).

Les trois compagnies de grenadiers de la 79e, devant former un effectif de 300 hommes, partirent le 7 frimaire (27 novembre) de Vannes et de Rennes.

Ce corps ne dura pas ; neuf de ces compagnies furent de retour à Vannes le 11 nivôse (31 décembre 1800). Néanmoins le titre de *commandant des Grenadiers* réunis resta à Pinoteau, chef de brigade, commandant la subdivision de Port-Malo.

Des détachements, les uns, et surtout les grenadiers, à l'intérieur partageaient la tâche de la gendarmerie contre les réfractaires et les brigands ; les autres étaient à poste fixe sur le littoral, surveillant les apparitions et les tentatives des Anglais. Pour les premiers on vient d'en voir des exemples vers Fougères, Antrain, Dol. Voici quelques traits concernant les seconds.

Le commandant de la presqu'île de Rhuis vit, le 26 brumaire (16 novembre), une corvette attaquée par des Anglais s'échouer à la côte, et l'équipage fuir à terre, hors le capitaine et huit hommes qui tinrent bon, soutenus par les batteries du Petit-Mont et de Port-Navalo. Mais, serrés de près par les chaloupes ennemies, il leur fallut se retirer aussi, en faisant du moins sauter la corvette. Toutefois vingt hommes de la 79e se joignant à quelques-uns des marins dans les roches, forcèrent les Anglais de se retirer. Ils s'étaient, dit le rapport, *supérieurement conduits.*

Quand, au début de 1801, la 79e reparut dans le Morbihan, le 1er bataillon, avec l'état-major, et le 2e occupèrent Vannes et Sarzeau (ventôse, mars).

Le 3e était à Auray. Trois détachements de trente à quarante hommes étaient postés à Grandchamp, Guéhenno et Bignan.

Mais le plus important était celui de Quiberon. Le 1er ventôse (19 février), son commandant renforça de douze de ses soldats un sloop chargé de blé qu'escortait le cutter l'*Arc*, tous deux réfugiés devant les Anglais, non loin de Port-Haliguen. Deux chasse-marée, portant vingt-cinq autres soldats de la 79e demi-brigade, s'y réfugièrent aussi. Quatre chaloupes anglaises profitant du moment où, des quatorze hommes d'équipage du cutter, onze étaient à terre, vinrent l'enlever. Ensuite leur mousqueterie renversa quatre soldats sur le sloop qu'elles tentèrent d'aborder. Mais le caporal Coquet et le soldat Ablanc les reçurent à la pointe de la baïonnette. Repoussés aussi par les chasse-marée, les Anglais se retirèrent, emmenant l'*Arc*.

1801 (AY, p. 78.)

Contingents fournis par la 79e pour les expéditions des Antilles (avril 1801).

Les préparatifs de l'expédition des Antilles, dont on cacha longtemps l'objet, remontaient au mois de pluviôse an IX (janvier 1801).

La 79e demi-brigade qui ne comptait que 1,440 hommes, le 1er ventôse, dut fournir en germinal 150 hommes du bataillon en garnison à Vannes afin de compléter un corps de 400 hommes mis sous les ordres du contre-amiral Lacrosse, pour monter les frégates la *Cornélie* et la *Cocarde*, qui partirent le 1er floréal (20 avril).

Par arrêté consulaire du 14 floréal (3 mai), les 31e, 71e, 79e et 82e demi-brigade durent fournir chacune un bataillon pour former six bataillons à 600 hommes, destinés à l'expédition de Saint-Domingue.

Les réclamations du bataillon de Tréboutte parurent à l'administration supérieure justifiées, au moins en partie, comme le montre la dépêche suivante.

« Le Ministre de la marine au Ministre de la guerre.

« Embarquement de troupes sur les frégates expédiées de Lorient sous le contre-amiral Lacrosse.

« ... Toutes ces troupes se sont embarquées en manifestant les meilleures dispositions. Le détachement de la 79e demi-brigade témoigna seul du mécontement. Le préfet et les officiers supérieurs de l'expédition crurent même devoir interposer leur autorité.

« Les soldats de ce détachement qui faisaient partie du 2e bataillon de cette demi-brigade ont représenté qu'il leur était dû trois mois de l'an VIII; que les fonds en avaient été faits, mais qu'ils n'ont pu être distribués par effet de la malversation du quartier-maître de la demi-brigade. Ce quartier-maître est mort.

« Ces réclamations ont paru fondées, et le détachement montrant d'ailleurs de la soumission aux lois, de la bonne volonté, et ne s'étant pas écarté au point de faire de l'aquittement de la

solde une condition à son embarquement, le contre-amiral Lacrosse a obtenu du préfet maritime une somme de 4,800 francs pour faire face à cette réclamation. »

« 21 floréal an IX. »

L'embarquement s'effectua le 28 prairial (16 juillet). Mais le premier départ de Brest est seulement du 4 nivôse an X (24 décembre 1801). Il y eut des déplacements dans l'intervalle : ainsi le 6 thermidor (24 juillet) deux compagnies partirent de Brest pour aller, par Châteaulin et Carhaix, rejoindre le gros de la demi-brigade à Pontivy.

1801 (AZ, p. 80.)

Condition d'une demi-brigade dans l'Ouest en 1801 *et* 1802.

En messidor la 79e présentait un effectif de 1,357 hommes dont 1,250 pour les deux bataillons; le reste c'était le cadre ou les débris de l'autre.

Le 15 fructidor (1er septembre), les trois compagnies de grenadiers partirent de Pontivy : elles arrivèrent par Hennebon à Vannes le 17. Le 3e bataillon partit le 5e jour complémentaire (21 septembre) pour Rennes. Mais, en brumaire, elle était presque tout entière réunie à Pontivy. Elle fournissait six cantonnements : Locminé, etc. Trois colonnes de grenadiers et de chasseurs battaient sans cesse le pays.

Voici un des rapports qui montrent à quel état un hiver passé dans ces conditions réduisait une demi-brigade.

« A Pontivy, le 11 nivose an 10 (28 décembre)
de la République française une et indivisible

« Godart, chef de la 79e demi-
Brigade d'Infanterie de bataille

« Au citoyen Delaborde, général de
Division, commandant par intérim
l'armée, à son quartier-
général, à Rennes

« Mon général,

« J'ai cru vous avoir fait un détail bien circonstancié de la misère qu'éprouvait la demi-brigade; mais, à mon retour ici, j'ai eu

la triste satisfaction de me convaincre qu'elle était encore plus grande. En mon absence, on a achevé de disperser les compagnies de fusiliers. Elles sont réparties par quinze ou vingt hommes dans de méchants hameaux, et encore chaque cantonnement est-il obligé de faire continuellement des patrouilles à deux ou trois lieues de son arrondissement. Mes deux compagnies de grenadiers sont aussi pareillement en colonnes mobiles des cinq et six jours. Comment est-il possible que les masses suffisent à l'entretien du soldat? Et l'habillement, dans quel état doit-il être? Bientôt la demi-brigade sera couverte de haillons, et tous nos braves soldats seront exténués de fatigue. N'oubliez pas, je vous en supplie, mon général, la promesse que vous m'avez faite de me sortir de la Bretagne. Quelques mois dans une bonne garnison suffiraient pour réparer nos pertes, et pour travailler à notre instruction. Nos masses ont aussi besoin du repos du corps.

« L'intérêt que vous prenez, mon général, aux braves que vous commandez me fait espérer que vous n'oublierez pas ceux dont j'ai l'honneur d'avoir le commandement.

« Agréez en d'avance mes sincères remerciments, et croyez, je vous prie, à mon entier dévouement.

« Salut et respect,

« Godart.

« ..... Hier, la colonne de Locminé a capturé le fameux Gomé, chef de brigands, et l'un des adjoints de Guillemot. »

La concentration des troupes, mesure réclamée par Godart et par d'autres, dans l'intérêt de la discipline et de l'instruction des troupes, fut prescrite dans ce mois même de nivôse. La 79e fut alors réunie à Vannes, Auray et Sarzeau, à la fin du mois; le 1er bataillon et ce qui restait du 2e à Vannes (et Sarzeau), le 3e à Auray. La désignation par numéros variait selon qu'on tenait ou non compte du bataillon passé à Saint-Domingue.

Mais le pénible service des détachements durait toujours.

Godart, qui eut alors un congé à passer dans la famille de sa femme, renouvela ses instances auprès du général Delaborde.

« A Saint-Servan le 26 pluviôse an X (11 février).

« Mon général,

« Je dois encore vous prévenir que si vous ne vous hâtez de donner des ordres pour qu'on me fasse passer des fonds, il me sera bientôt impossible de faire vivre plus longtemps le soldat. De toutes parts on lui refuse la viande et le pain de la soupe. Il n'a pas un centime pour acheter des légumes. Nos masses sont si épuisées que nous n'avons pas un sol pour faire faire la moindre réparation. Enfin le soldat est nu-pieds.

« Jugez, mon général, de la position où je me trouve. Je vous prie d'y avoir égard.

« Il est dû à la troupe la solde de nivôse et pluviôse; l'indemnité de viande de la 3e décade de brumaire et des mois de frimaire, nivose et pluviose.

« On doit aux officiers la solde de frimaire et nivôse et bientôt celle de pluviôse; l'indemnité de viande de brumaire, frimaire, nivôse et pluviôse; et les logements du premier trimestre. Le tout s'élève à la somme de 36 à 40,000 francs.

« Vous êtes, mon général, notre unique espérance. Daignez vous occuper de nous et nous faire envoyer au plus tôt un prompt acompte. En le faisant vous rendrez la vie aux soldats, et à moi le plus signalé des services.

« J'ose, mon général, espérer l'honneur de votre réponse, et vous prier de prendre mon exposé en grande considération.

« Salut et Respect. »

« A St Servan, 28 pluviôse (17 février) an X.

« Mon général,

« J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint la situation que vous m'avez demandé par votre lettre du 25 de ce mois.

« Permettez, mon général, que je saisisse cette occasion pour vous mettre sous les yeux la pénible situation de mes grenadiers. Depuis quatre mois, ils sont en courses après les brigands: marchant nuits et jours, et par des temps affreux, dans les landes du Morbihan, ils ont entièrement délabré leur habillement et ruiné leurs masses. Aujourd'hui encore ils font ce service, mais ils me demandent des souliers, que je suis dans

l'impossibilité de leur faire fournir, faute de fonds. Ne serait-il pas possible, mon général, de les faire relever par ceux de la 71e, qui sont bien habillés, bien équipés, et depuis huit mois à St Malo? Vous êtes le père de tous les soldats; vous êtes juste et impartial. Aussi j'ose espérer que vous daignerez prendre ma demande en considération.

« Veuillez, mon général, m'honorer d'une réponse.

« Salut et respect. »

Sur ces entrefaites, le ministre de la guerre avait désigné la 71e et la 79e demi-brigades comme devant fournir encore 300 hommes (8 nivôse) pour St Domingue. Le général de division Delaborde, qui commandait par intérim l'armée de l'Ouest pendant les longs séjours de Bernadotte à Paris, répondit que c'était impossible; car, en dehors de leurs deux compagnies de grenadiers, la 79e n'avait plus sur pied que 139 fusiliers, et la 71e que 22 (29 pluviôse).

La 79e, toujours réduite au 1er et au 3e bataillons, fut alors envoyée à Port-Malo (redevenu St Malo) et à St Servan, et c'est dans l'intervalle qu'elle fit séjour à Rennes.

Quelque temps après, le premier Consul décida que toute demi-brigade ayant fourni un bataillon à l'armée de St Domingue y fournirait encore un contingent de 130 hommes. Bernadotte répondit (germinal) que, bien loin d'exiger un nouveau contingent il était extrêmement urgent de retirer de l'armée de l'Ouest les 77e, 79e et 82e demi-brigades, et le 19e régiment de chasseurs... « épuisés par les détachements qu'ils ont fournis pour les expéditions maritimes, et par le service pénible qu'ils font depuis longtemps, et les pertes considérables qu'ils ont essuyées. »

Un contingent fut cependant prélevé pour St Domingue en floréal (mai).

1801 (AAA, p. 81.)

Troubles dans l'armée au sujet de la solde et de la subsistance en particulier dans l'Ouest (1797-1802).

Si l'on étudie les faits d'indiscipline relevés dans les mémoires

du général Godart et tant d'autres monuments de son époque, on pourra les partager en deux sortes selon les temps.

Ce sont des révoltes d'indisciplinés au nom des principes révolutionnaires, à peu près de 1792 (ou plutôt 1789) jusqu'à environ 1797. Ensuite, quand se produit l'affermissement de l'esprit militaire en même temps que l'apaisement ou l'affaissement des sentiments publics, il n'y a plus guère que des actes provoqués par les privations, et souvent des résistances passives, à peu près de 1797 à 1802, jusqu'à ce que la discipline sans défaillances fasse l'honneur de la grande armée. Les désordres renaîtront à partir de 1808.

La cupidité et même, dans des réclamations fondées, la hardiesse excessive se répandirent dans les armées après qu'on eut connu le bien-être, suite des succès surtout dans l'armée d'Italie.

Sous cette impression se produisit à Milan le moment de désobéissance du corps de Bernadotte, puis de la 79e demi-brigade. Mais ce fut peu de chose comparé au mouvement violent de l'armée du Rhin en cette même année 1797, rébellion réfléchie, régulière, disciplinée comme celles des vieilles bandes espagnoles.

Dès le 23 brumaire an V (13 novembre 1796), un agent de la République française à Bâle écrivait en présence de l'armée du Rhin : « On ne se bat plus pour consolider la République, pour le maintien de la liberté et de l'indépendance de la Patrie : on ne veut plus se battre que pour de l'argent. » (*V.* aussi AM, p. 275.)

Le dénuement des troupes tenait moins aux chefs du Gouvernement qu'aux malversations des administrateurs et bientôt des états-majors. Ceux-ci pillaient quelquefois le pays envahi, les premiers pillaient le pays et l'armée. De là une hostilité de l'élément militaire contre l'élément administratif, qui éclata surtout à Mantoue, à Rome (pluviôse 1798), et qu'exprimait Championnet en parlant de « la race toujours dévorante des commissaires et des agents ». Godart, bien que ce soit dans un état-major qu'il a surpris les malversations à Corfou, exprime la même animosité.

Ces réclamations de la solde, ou plutôt du pain, amenèrent d'autres désordres encore plus graves.

Au mois de janvier 1800, en Provence, des régiments entiers,

faute de solde et de nourriture, se soulevaient, réclamant au moins du pain, désespérés et redoutables.

Dans l'Ouest aussi, les troupes étaient sans habits, sans souliers, sans distributions de vivres assurées pas plus que la solde. Bernadotte, à son arrivée, avait constaté que la solde de huit décades était due à certains corps, et qu'il n'y avait pas eu de distribution de vêtements depuis trois ans.

Les ordres de départ étaient l'occasion de manifestations. La 60e demi-brigade en marche avait refusé, à la Flèche, d'aller plus loin si elle n'était pas payée (ventôse an VIII, mars 1800). Et on préparait la campage de Marengo !

564 hommes de la 13e légère, venant de Brest et arrivés à Rennes, refusèrent de partir, aussi à cause de l'arriéré de leur solde (27 brumaire an IX, 17 novembre 1800).

Le 31e bataillon du train refusa le service, le 22 pluviôse an IX (10 février 1801), parce que, depuis la fin de l'an VIII, la solde n'était pas payée.

On a vu plus haut le détachement du 2e bataillon de la 79e qui fit pareille difficulté, à Lorient pour s'embarquer, le 1er floréal.

Le 23 floréal (12 mai), la 40e demi-brigade, à Tours, exigea le paiement de quatre mois d'arriéré.

On ne peut qu'être touché des désordres, ayant surtout le caractère de supplications arrachées par le besoin, dans la 31e demi-brigade (19 prairial, 7 juin) dont un rapport du 30 vendémiaire reconnaît l'extrême dénuement.

C'est une résistance passive et muette que, comme les grenadiers de Godart, opposent, le 16 thermidor (3 août), les troupes qu'on veut embarquer à Brest sur l'escadre, que du reste arrêtait, depuis six mois, une indigence pareille à celle des troupes de terre.

Mais, à l'autre extrémité du territoire, vers la même époque, le général Delmas, commandant général du Piémont, vit éclater une révolte générale, et eut de la peine à se soustraire à la violence des soldats.

Ce dernier terme des excès se produisit aussi en Bretagne. La 12e demi-brigade, où s'étaient déjà produits des mouvements d'insubordination, rassemblée à Vannes, le 26 fructidor (12 septembre) pour quitter la Bretagne, refusa, le 28, de partir ; le

3e bataillon dirigea ses baïonnettes contre le général de brigade. Celui-ci brûla la cervelle à un révolté porteur d'un drapeau, et reçut plusieurs blessures. Le 2e bataillon donna l'exemple du retour au devoir. Mais, en route, les soldats se livrèrent au pillage et aux violences (Rapp. du préfet du Morbihan à Carnot.)

1802 (AAB, p. 82.)

La 79e demi-brigade dans le département de l'Aude (août-septembre 1802).

L'ordre ministériel du départ est du 30 messidor (18 juillet) : le 1er bataillon destiné à Carcassonne, le 2e (ancien 3e) à Narbonne. Godart arriva à Nantes le 17 thermidor (4 avril), et en partit le 19; à Toulouse, le 11 fructidor (28 août), et en partit le 13. L'effectif était de 777 hommes.

La ville de Carcassonne avait demandé une garnison d'infanterie en vue de travaux publics, et en particulier du travail aux voies de navigation. Le général Gudin, commandant la 10e division militaire (Toulouse), avait combattu cette demande; mais lui-même demandait deux demi-brigades de plus pour sa division.

Le général Gouvion Saint-Cyr, commandant la 9e division (Montpellier), proposa aussi d'occuper les soldats aux travaux publics pour leur procurer quelque bien-être. Une dépêche du ministre, dans le même sens, parlait de la 79e demi-brigade et des canaux de Carcassonne et de Narbonne (20 vendémiaire, 11 octobre).

Les travaux du canal unissant Carcassonne au canal du Languedoc, commencés en 1788, arrêtés, repris en 1798, arrêtés encore, étaient repris depuis 1800.

1802 (AAC. p. 83.)

L'évêque de Carcassonne De la Porte (1756-1824).

Les bruits populaires dénaturaient singulièrement le passé de cet ecclésiastique.

De la Porte (Armand-Ferdinand), né à Versailles le 27 septembre 1756, était fils d'un premier commis des finances, frère

de l'intendant de la liste civile de Louis XVI, et du président du conseil du prince de Condé. Il étudia à St Sulpice, fut membre de l'assemblée du clergé en 1782, et devint grand vicaire de M. de Cicé, archevêque de Bordeaux.

En 1792, son frère, l'intendant de la liste civile, fut la première victime du tribunal du 10 août. Lui-même passa pour avoir péri dans les massacres de septembre. Mais il put se retirer en Angleterre, où il fut accueilli par une famille de l'aristocratie : il fut inscrit sur la liste des émigrés. On constate chez lui des occupations intellectuelles plutôt qu'une participation à la guerre civile, à cette époque.

Rentré après le 18 brumaire, il fut arrêté, relâché, et enfin choisi pour le siège de Carcassonne avant d'être rayé de la liste des émigrés. Il fut sacré à Paris, le 19 fructidor (5 septembre 1802).

A son arrivée à Carcassonne, il eut pour opposants, non seulement des partisans du clergé assermenté et des révolutionnaires, mais aussi des partisans de l'ancien évêque émigré qui n'avait pas donné sa démission.

Les *Annales de la Religion*, à qui il n'était permis de parler de quelques-unes de ces agitations que lorsqu'elles se produisaient dans les localités peu importantes, ne dirent mot des troubles de Carcassonne; mais insérèrent pourtant une protestation hardie de plusieurs ecclésiastiques assermentés contre l'évêque.

Dès le 3 pluviôse (23 janvier 1802), le *Journal des Débats* et le *Courrier français* avaient été menacés de mesures rigoureuses s'ils *parlaient religion*.

1802 (AAD, p. 83.)

Rapport sur les troubles du 7 et 8 brumaire à Carcassonne le 10 brumaire an II.

« Godart, chef de la 79e demi-brigade d'infie de ligne

« Au général de division Gudin, commandant la 10e division militaire.

« Citoyen général,

« Le 7 du courant Mr l'évêque a fait son entrée dans cette ville. Son arrivée a fait sur l'esprit des habitants une sensation peu vive. Le lendemain 8, il nomma ceux des prêtres qui devaient

officier dans les églises des différentes paroisses de cette ville, et qui, le soir même a environ 7 heures, vinrent exercer une espèce d'exorcisme dans les églises où des prêtres constitutionnels avaient officié depuis très longtemps. Cette opération religieuse dont je ne me permettrai pas de juger l'utilité a failli troubler la tranquillité publique. Un peuple nombreux s'est porté aux portes des églises, et voulait pénétrer dans l'intérieur. On vomissait déjà des injures et toutes sortes d'invectives lorsque des détachements de la force armée ont fait dissoudre les rassemblements qui n'ont eu aucune suite fâcheuse, si ce n'est des huées et quelques pierres qui ont été lancées contre les prêtres, mais qui n'ont atteint que quelques soldats qui les escortaient.

« Le 9 [1], les nouveaux prêtres sont venus officier et dire la messe dans les églises qu'ils avaient exorcisées la veille. Le peuple s'y est jeté en plus grand nombre que la journée précédente. Les cris, les huées, les injures et les sifflements ont recommencé, et il n'est pas douteux que, sans l'aspect des nombreuses gardes, tant cavalerie qu'infanterie, que j'avais envoyées à toutes les églises, on se serait livré à des excès.

« A celle de St Vincent, quelque nombreuse qu'elle ait été, elle n'a pu empêcher que le prêtre en sortant de l'église, ne reçoive quelques coups. Il a été blessé d'un coup de pierre à la tête. C'est dans cette paroisse où le peuple a paru le plus mutin.

« Cependant les esprits s'échauffent, et le mécontentement est grand : il paraît n'être excité que par le changement des prêtres. Un d'entre eux qui officiait à l'église St Michel, conservé dans ses fonctions depuis les principes de la Révolution, qui passe dans l'esprit du plus grand nombre pour un honnête homme et un prêtre zélé, est remplacé par un autre prêtre qu'ils ont en horreur et qui, disent-ils, est d'une mauvaise conduite, et qu'ils citent pour avoir toujours été l'ennemi de la Révolution. Il en est à peu près de même des autres. Ils se plaignent tous des remplaçants, et louent la conduite des remplacés.

« Le 10, d'après l'arrêté du Préfet, qui ordonnait que les prêtres choisis par Mr l'évêque seraient les seuls qui pourraient officier dans les églises, je donnai des ordres pour que toute la troupe prît les armes. La plus forte partie fut envoyée aux trois églises qui forment les trois paroisses de la ville, mais le peuple y était

[1] Dimanche.

déjà assemblé, et en plus grand nombre que le jour précédent. On avait à craindre quelques suites fâcheuses : les cris du peuple ameuté annonçaient les excès où ils étaient disposés à se porter, et l'impatience de les voir arriver. Mais les prêtres ont refusé d'y venir faire le service. En conséquence le Préfet a décidé que les églises resteraient fermées. La troupe s'est retirée, et les rassemblements se sont dissous.

« Dans la campagne les esprits sont également en mouvement. Lorsque les communes ont appris l'arrivée de Mr l'Evêque, elles ont envoyé à Carcassonne des personnes pour s'informer de la manière dont il commencerait ses fonctions, et pour les en instruire. La plupart de ces envoyés ont paru manifester que les prêtres nouveaux qu'il enverrait chez eux ne seraient pas reçus.

« Dans de semblables circonstances on ne peut pas prendre trop de précautions pour laisser le peuple jouir de la tranquillité qui est établie dans le département. C'est, je pense, le but du gouvernement. Aujourd'hui elle est essentiellement troublée dans le chef-lieu. Comment faire pour rappeler le bon ordre? Mr l'Evêque a nommé les nouveaux prêtres qui doivent remplacer les anciens. Reviendra-t-il sur ses pas? S'il persiste dans cette nomination le peuple ne se tranquillisera pas : je crois qu'il lui est naturel de se porter à des excès. D'ailleurs il avait une confiance entière dans les prêtres qui, depuis la Révolution, ont continué leurs fonctions sacerdotales, et qui, je pense, se seraient entièrement conformés aux ordres de Mr l'Evêque : il devait donc les leur laisser. Si le Préfet, qui doit connaître le caractère des habitants de ce département, en eût fait part à Mr l'Evêque, tout peut-être eut resté tranquille. Mais il y a peut-être été trompé lui-même.

« Quels que soient les troubles qui s'agitent, mon Général, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour les apaiser : les lois, les règlements et vos ordres seront mes guides.

« L'installation de Mr l'Evêque n'aura lieu que dimanche prochain.

« P.S. Si le Préfet a ordonné la fermeture des portes, ce n'est sans doute pas par crainte; car j'avais pris toutes les mesures nécessaires pour prévenir les accidents qui pouvaient survenir, et j'avais pris sur moi d'arrêter tout le désordre.

1802 (AAE, p. 85.)

Troubles de Carcassonne. — Difficultés pour cette garnison (*Octobre* 1802-*février* 1803).

« Extraits des rapports décadaires du général Gudin, commandant la 10e division :

« 15 brumaire (6 novembre).

« Le 10 brumaire, après la fermeture des églises par ordre du Préfet, la ville de Carcassonne a été assez tranquille. Mais les événements du matin de ce jour et des précédents faisant craindre du tumulte pour celui de l'installation de Monsieur l'Évêque, il crut prudent de remettre provisoirement en fonctions les prêtres constitutionnels. Alors les troubles ont été définitivement apaisés, des cris de joie ont retenti dans toutes les rues et des témoignages de reconnaissance adressés au président du tribunal criminel, qui servit de médiateur dans cette aventure.

« M. l'évêque aura de la peine à se rétablir dans l'opinion publique qu'il aurait dû ménager davantage. »

« 17 brumaire (8 novembre).

« L'installation de M. l'évêque de Carcassonne a eu lieu avec beaucoup de tranquillité. Depuis que les prêtres soumis au gouvernement ont été remis en fonctions, tout désordre a cessé. »

On peut consulter aussi deux mandements de l'évêque, l'un du 31 octobre, l'autre du 5 novembre, relatifs à ces désordres.

Carcassonne, à cette époque, nous donne des exemples de la situation difficile des fonctionnaires et, parmi eux, des militaires, au milieu des passions extrêmes du midi.

Elles étaient animées surtout contre les chasseurs du 25e. Est-ce parce qu'ils avaient amené les pompes qui dissipèrent l'attroupement du 9 brumaire? On se plaignit de leur présence dans un pays peu riche en fourrages.

Le 22 frimaire (12 décembre), les chasseurs furent insultés jusque dans leur quartier. Sur le rapport des officiers, Godart provoqua des poursuites. Mais, le 2 nivôse (22 décembre), Génie, substitut de l'accusateur public, donna pour réponse que les inculpés n'avaient pas été les agresseurs, et qu'on manquait de témoins.

De même le général Guillet, successeur de Gilly, injurié, poursuivit vainement une réparation (pluviôse, février 1803).

1803 (AAF, p. 88.)

La 79e demi-brigade passe du département de l'Aude à Bayonne (septembre-novembre 1803).

Le déplacement de Carcassonne à Bayonne ne se fit pas tout d'un coup. A la fin de fructidor (septembre), le général Gudin, à propos d'une conspiration chimérique, appela à Toulouse la majeure partie du 3e bataillon reconstitué, de Carcassonne. Ce n'est qu'en vendémiaire (octobre) que le 1er bataillon partit. Le 2e, quittant Narbonne pour le suivre, fut rejoint à Carcassonne par les deux compagnies placées dans l'Ariège (24 vendémiaire, 15 octobre). Ce n'est qu'au commencement de frimaire (fin de novembre) que le corps fut réuni à Bayonne.

Il y avait là un des six camps, de 25,000 hommes chacun, établis, au mois de juin 1803, à Bordeaux, etc. Augereau y commanda jusqu'à la fin de décembre.

1803 (AAG, p. 88.)

La 79e demi-brigade devient le 79e régiment recruté de la 77e, etc.

Un arrêté consulaire du 4 vendémiaire (25 septembre) avait rétabli pour l'infanterie les appellations de régiment et de colonel.

Un régiment dut comprendre quatre bataillons et trente-six compagnies dont quatre de grenadiers, et présenter un effectif de 2,730 hommes sur le pied de paix, et 4,320 sur le pied de guerre.

La 77e demi-brigade, qui fut alors incorporée dans le 79e, avait été constituée à Rennes le 22 nivôse an VII (14 janvier 1799), de détachements divers de conscrits et de réquisitionnaires. Elle avait servi dans l'Ouest, et fourni un détachement pour Saint-Domingue, l'an X (1802).

Quand des menées et de l'agitation furent signalées dans l'armée de l'Ouest, la 77e fut désignée pour être envoyée à Bordeaux. Elle était alors en garnison à Saint-Brieuc. Son chef La Martinière écrivit au ministre pour justifier sa demi-brigade et lui-même (20 messidor an X, 5 juillet 1802). Le déplacement

n'en n'eut pas moins lieu, et fut suivi de l'incorporation à la 79e.

Le 79e régiment se recrutant dans les Deux-Sèvres, le colonel reçut l'ordre (du 27 frimaire, 17 décembre) d'envoyer ses conscrits au point le plus éloigné pour éviter les désertions; c'est-à-dire que, lors de la séparation des bataillons, le 4e ou dépôt resta à Bayonne.

En effet le camp de Bayonne étant remplacé par le cantonnement de Saintes qui devait contenir deux demi-brigades d'infanterie et une de cavalerie, en tout 5 à 6,000 hommes, les deux premiers bataillons du 79e complétés à au moins 800 hommes, effectif de guerre, aux dépens des deux autres, partirent de Bordeaux le 10 nivôse (30 décembre 1804). Ils arrivèrent à Saintes le 13, et furent cantonnés : le 1er à Charente, Surgères, etc., le 2e à Rochefort. Le commandant du cantonnement fut le général Lagrange, un des quatre inspecteurs de la gendarmerie, qui arriva le 10 ventôse (28 février).

Le 3e bataillon resté à Bordeaux, composé de recrues mal armées et mal vêtues (rapport du 26 frimaire, 16 décembre 1803), envoyait des détachements à la Teste et à Verdon.

1804 (AAH, p. 89.)

Querelles entre chefs de corps à la Rochelle (*juin* 1804-*avril* 1805).

Le commandant de place de La Rochelle était le colonel Duplouy.

Les difficultés commencèrent au mois de messidor (juin).

C'est vers le 1er vendémiaire que le colonel Godart fut mis aux arrêts. Avis en fut aussitôt donné au ministre. Là-dessus arriva le général de brigade Claparède qui les fit lever. La réponse du ministre vint ensuite, adressée au général commandant la 12e division.

« 12 vendémiaire (3 octobre) an XIII

« Je suis informé, Général, que le commandant d'armes de La Rochelle a mis aux arrêts jusqu'à nouvel ordre le colonel du 79e régiment d'infanterie pour avoir empêché à la garde de se rendre sur la place d'armes. J'ai fait remarquer à ce commandant d'armes qu'il aurait dû vous rendre compte de ces évênements, et que d'un autre côté les règlements militaires s'opposent à ce que l'on ordonne les arrêts sans en déterminer

la durée. Je lui ai prescrit, si fait n'a été, de lever les arrêts de ce colonel.

« Je vous salue avec une considération distinguée. »

Le cantonnement de Saintes ayant été dissous (ordre du 11 vendémiaire, 2 octobre), les généraux Lagrange et Claparède durent se tenir prêts à s'embarquer sur l'escadre de l'amiral Magon avec 3 ou 4,000 hommes sans que le 79e y fût compris. Cette situation indécise augmenta les difficultés des rapports. Elles continuèrent particulièrment pour les gardes de la place, même en l'absence du colonel Godart. En effet, pendant qu'il était à Paris pour le couronnement de l'Empereur, se produisit le désordre signalé dans la lettre suivante :

« Le Sénateur ministre de la police générale de l'empire
« à M. le Maréchal Ministre de la guerre.

« 18 frimaire an XIII (4 décembre 1804).

« J'ai l'honneur de vous informer, Monsieur le Maréchal, que la correspondance que je reçois de La Rochelle m'annonce que, le 2 de ce mois, le service de la garnison y a été subitement interrompu ; que vers les six heures du soir, tous les postes, tous les factionnaires ont été retirés, et qu'il n'est pas resté une seule sentinelle, ni aux postes de la ville ni aux poudrières, ni aux canons de remparts, ni aux prisons ; que cet état de chose a duré jusque vers minuit ; qu'alors les postes ont été rétablis ; que tout est rentré dans l'ordre accoutumé, par l'entremise et médiation d'un membre du Corps Législatif qui habite cette ville. Quoique je ne doute pas que Votre Excellence n'ait déjà été instruite de ces faits et des circonstances qui y ont donné lieu, j'ai cru cependant devoir lui transmettre l'avis que j'ai reçu.

« FOUCHÉ. »

Godart, aussitôt après son retour à La Rochelle, trouva dans l'état sanitaire de son régiment un motif à demander un changement qui l'affranchirait de ces *zizanies*. Les fièvres s'étaient montrées en juillet, et, au commencement d'août, ses deux bataillons avaient 250 fiévreux à l'hôpital. Sa demande amena le rapport suivant, des bureaux au ministre de la guerre :

Rapport au Ministre de la guerre (par les bureaux).

« 1er nivôse an XIII (22 décembre 1804)

« Le colonel Godart, commandant le 79e régiment, expose que depuis près d'un an, les deux premiers bataillons de ce corps sont stationnés à Rochefort et à la Rochelle, et qu'il a perdu beaucoup de monde par l'insalubrité du pays.

« Il demande une autre garnison, attendu qu'il a encore en ce moment 160 hommes aux hôpitaux.

« Les deux premiers bataillons du 79e régiment faisaient précédemment partie du cantonnement de Saintes, mais d'après les ordres du 11 vendémiaire, qui déterminent les compositions des troupes aux ordres du général Lagrange, ces deux bataillons ne s'y trouvent pas compris.

« Monsieur le Maréchal a proposé à l'Empereur par deux rapports successifs, de faire passer ces deux bataillons sur la frontière des Pyrénées où se trouvent employés les 3e et 4e. »

Pendant les tracasseries de La Rochelle, le 4e bataillon avait été employé à la fin de frimaire (décembre 1803) à former un cordon sanitaire sur la frontière d'Espagne, à Pau, Navarreins, Saint-Jean-Pied-de-Port et Saint-Jean-de-Luz. Le 3e bataillon avait envoyé, le 29 pluviôse (19 février 1804), une compagnie dans le département des Landes, où quelques troubles religieux s'étaient produit à Bassompons.

L'épidémie redoublant en Espagne, sept compagnies des 3e et 4e bataillons formèrent un cordon sanitaire plus rigoureux, qui fut complet, le 21 vendémiaire (13 octobre), d'Hendaye à la vallée d'Ossau. Il ne restait que deux compagnies à Bordeaux. C'est alors qu'il fut question d'envoyer aussi aux Pyrénées les deux premiers bataillons, après la dissolution du cantonnement de Saintes.

Le 20 nivôse (10 janvier 1805), Godart, avec son premier bataillon, quitta La Rochelle pour Rochefort; deux compagnies restèrent à Saintes. Un mois après, une compagnie fut postée à Marennes et un détachement à Fouras, pour les défenses des îles. Le second bataillon ne tarda pas à quitter aussi La Rochelle.

Le 17 ventôse (8 mars), ordre fut donné que le 79e fournît

600 travailleurs pour le fort Boyard. Au même moment il subit un démembrement bien plus grave. Les cinq premières compagnies du 3e bataillon et 150 hommes du 4e, en tout 750 hommes, furent expédiés en Espagne au Ferrol.

Godart, quitta Rochefort en avril 1805.

1805 (AAI, p. 89.)

Le 79e régiment à Casal (mai-septembre 1805).

« A Turin, le 30 floréal an XIII (10 mai).

« Godart, colonel du 79e régiment d'infanterie de ligne, officier de la Légion d'honneur

« A Son Excellence Monsieur le Maréchal Ministre de la guerre.

« Monseigneur

« Conformément aux dispositions que Votre Excellence a ordonnées, les deux premiers bataillons du régiment que je commande, ainsi que les 3e et 4e compagnies, seront rendues à Casal et à Valence le 12 et 14 prairial (1er et 3 juin) prochain. et par suite des mêmes ordres le dépôt, composé du 3e et 4e bataillon, est resté à Lyon.

« Cette ville étant éloignée de plus de cent lieues de celles que vous avez assignées pour garnison aux bataillons mis sur le pied de guerre, une distance aussi grande, jointe aux difficultés des communications, par rapport au Mont-Cenis, mettra beaucoup d'inexactitude et de retard dans la réception des effets d'habillement et d'équipement qui doivent être envoyés des bataillons de paix. Je prends donc, Monseigneur, la liberté de solliciter auprès de Votre Excellence, pour que, si rien ne s'y oppose, le dépôt reçoive l'ordre de se rendre dans une des places de la 27e division, et qui soit le plus à proximité possible de celles qui seront occupées par les bataillons de guerre.

« Aux motifs que je viens d'alléguer pour demander cette faveur, je dois ajouter que la ville de Lyon, par son étendue et les moyens de débauche que les soldats y trouvent, est en quelque sorte pernicieuse pour la troupe, et qu'elle n'offre aucune facilité pour instruire et bien discipliner les hommes de nouvelle levée. J'ajouterai encore que tous les ouvriers et leurs em-

ployés aux ateliers du dépôt ayant été enlevés pour compléter le détachement de 750 hommes partis pour le Ferrol, au mois de ventôse, il n'a pas été possible de les remplacer, ceux conservés aux bataillons de guerre, lors de leur séparation des deux autres bataillons, étant en trop petit nombre, et à peine suffisants pour les réparations, et par cette raison le régiment se trouve infiniment gêné pour faire confectionner les habillements de l'année, attendu qu'on s'est trouvé dans la nécessité d'en conserver quelques-uns aux mêmes bataillons pour entretenir l'habillement en bon état.

« Cette difficulté cesserait d'exister si le dépôt se trouvait plus rapproché, puisqu'alors on aurait plus de facilité pour lui donner les ouvriers dont il a besoin.

« Je vous prie, Monseigneur, de prendre tous ces motifs en la plus haute considération.

« J'ai l'honneur d'être... »

Cette demande parut fondée, car le Ministre répondit, le 14 prairial (3 juin), de Milan, au colonel du 79e régiment à Casal : « Sa Majesté paraît avoir l'intention de réunir, lorsque les circonstances le permettront, le dépôt, ainsi que les 3e et 4e bataillons aux deux premiers bataillons de ce régiment ».

Le 79e arriva à Casal le 22 prairial (1er juin), et dut détacher un bataillon sur Valenza où il arriva le 14. Il se trouvait dans la 28e division militaire (Alexandrie) commandée par le général Chabot. Les soldats travaillèrent, à Valenza, à des démolitions dont les matériaux étaient employés à Alexandrie.

L'Empereur, peu satisfait de l'instruction de plusieurs régiments en Italie, fit donner ordre à Chabot de réunir à Casal les deux bataillons du 79e, et de les faire manœuvrer.

Pendant ces manœuvres l'empereur était déjà passé de la Lombardie à Boulogne, et c'est de là qu'une inspection générale était prescrite à Menou, par cette dépêche du 27 messidor an XIII (15 juillet) :

« Le Ministre de la guerre au général de division Menou, commandant général des départements au delà des Alpes.

« Je vous préviens, Général, que Sa Majesté l'Empereur a vu avec peine que le 79e régiment composé de soldats instruits,

ne paraissait pas avoir l'habitude des mouvements de ligne....
........Vous vous rendrez également à Asti, où vous passerez une quinzaine de jours que vous employerez à faire manœuvrer les bataillons du 79e régiment, et les quatre bataillons du 56e que vous y réunirez. »

Le général Chabot écrivit, dès le 12 thermidor (30 juillet), au Ministre :

« Je n'ai que les comptes les plus satisfaisants à vous rendre. Le 79e régiment qui, d'après les ordres particuliers de Sa Majesté, a été réuni en entier à Casal, s'exerce journellement, et je me suis assuré par moi-même que ce corps est un des plus instruits de l'armée... »

C'est alors que le 3e bataillon (renouvelé) et le dépôt devenu 4e bataillon reçurent ordre de rejoindre les deux premiers. Partis de Lyon le 27 thermidor (14 août), ils parvinrent à Turin le 12 fructidor (29 août). De là ils gagnèrent par eau Casal, où les quatre bataillons se trouvèrent quelque temps réunis.

1805 (AAJ, p. 91.)

Préliminaires et ouverture des hostilités en Italie (septembre-octobre 1805). Place qu'occupe le 79e.

L'armée, sous Masséna, qui venait de remplacer Jourdan, forma d'abord trois divisions. Celle de Molitor, division de réserve, fut composée d'une brigade commandée directement par lui, et de celle du général Herbin, composée du 23e et du 79e. Ajouter la cavalerie du général d'Espagne (ordre du 28 fructidor, 14 septembre).

Le 79e avait 250 hommes dans le fort de Vérone. Il occupait Somma-Campagna, Quaderni, Rosegaferro et Pizzoletta. Les grenadiers étaient à Isolara.

Il fut envoyé de là à Monzembano, pour des travaux. Son dépôt fut placé à Lecco.

Le 4 vendémiaire (25 septembre), l'armée forma cinq divisions. La division de Molitor, devenue la 3e, placée à Villa Franca, Provigliano, etc., fut composée de trois brigades : celle de Launay com-

prenant un bataillon du 79e à Pizzoletta; celle de Valory comprenant le 60e et le 79e, forte de 6,700 hommes, et celle d'Herbin.

Launay et Valory venaient d'arriver à l'armée.

L'Adige avait été franchi sur le pont du Vieux Château, et Véronette enlevé dès la nuit du 25 au 26 vendémiaire (17 à 18 octobre), pendant que la division de Molitor surveillait les ponts de la ville. Puis on avait attendu les événements d'Allemagne. La division Molitor eut son quartier général à Ca-di-David s'étendant en avant et à droite jusqu'à San Giovanni.

Pendant ce temps l'archiduc Charles se fortifiait à Caldiero et aux alentours. Enfin arriva la nouvelle de la capitulation d'Ulm, et on agit.

1805 (AAK, p. 92.)

Bataille de Caldiero; rôle important du 79e
(29 *et* 30 *octobre* 1805).

Les divisions Gardanne, grossie de la réserve des grenadiers, et Duhesme firent reculer les Autrichiens. A midi, la division Molitor, ainsi que la cavalerie, sortirent de Vérone, et, comme elle avait eu le moins à faire, le 26 vendémiaire, elle forma l'avant-garde en avant de Vago, des deux côtés de la route. Tous les voltigeurs réunis eurent l'honneur principal de l'action. Après eux, on y attribua une plus grande part au 60e qu'au 79e. A quatre heures du soir la division était devant les hauteurs de San Giacomo. Ces positions prises, perdues et reprises, rendirent les Français maîtres du défilé de Vago entre les collines de Colognola et la plaine basse du Zevio ou Zibio.

Le lendemain 8, Masséna plaça en ordre de bataille la 4e division (Duhesme) à droite, la 1re (Gardanne) au centre, la 3e (Molitor) à gauche, en avant de Ca-dell-Ara, en face de Colognola. Plus loin, sur les ailes, devaient opérer la 2e (Verdier), qui franchirait l'Adige inférieur et tournerait les Autrichiens, et la 5e (Servas) qui passerait au nord l'Adige supérieur.

Masséna voulait attendre les rapports de ces deux divisions et surtout de Verdier. Mais l'archiduc Charles attaqua. Cet effort fut infructueux, et à deux heures les Français attaquèrent à leur tour. Duhesme enleva Calderino, et Molitor Ca-dell Ara. Mais notre centre fut repoussé.

Ordre alors fut donné à la division Molitor de se porter en avant et d'enlever les hauteurs de Colognola. Elle fut la première complètement engagée.

La brigade Launay (5e et 23e régiments) s'avance sur la gauche pour déborder et tourner les retranchements ennemis. La brigade Valory est à droite, le 79e tenant l'extrême droite, auprès de la gauche de la division Gardanne.

Molitor va attaquer lui-même de front avec le 60e; il prescrit à Valory de le suivre avec le 79e.

Mais 10,000 Autrichiens descendent des retranchements de Colognola sur San Giacomo pour envelopper la division Molitor, en même temps qu'une autre colonne de 4,000 Hongrois au moins sort aussi des retranchements et menace la gauche de la division Gardanne en la séparant de Molitor.

Molitor, guidant le 60e, fait, malgré le nombre et une vive résistance, reculer la colonne qui l'attaque, gravit la hauteur et arrive au pied des retranchements de Colognola.

Pendant ce temps le 79e se trouve mêlé à la lutte soutenue par Gardanne. Celui-ci a vu paraître, à droite, au lieu de Verdier, une colonne autrichienne qui s'avance sur Vago, et au combat furieux qu'il soutient contre les défenseurs de Caldiero. voit s'ajouter deux attaques sur ses flancs. Il recule.

Le 79e, avec Valory et Godart, a tenu bon, se trouve avancé, mais un peu éparpillé, et, en présence de la seconde colonne ennemie, ne peut céder le terrain sans se compromettre.

Molitor pourtant compte sur lui quand le 5e, soutenant le 60e, arrive d'un élan à planter deux aigles sur les retranchements ennemis.

Au lieu du 79e, c'est la cavalerie ennemie : elle le harcelle sur ses flancs, et même sur ses derrières.

Mais la colonne qui avance contre Gardanne présente le flanc au 79e. Le 79e alors, par un à droite en bataille, à la voix de Valory, et par la décharge générale qu'ordonne Godart sur la droite de la colonne ennemie, suivie d'une charge à la baïonnette, la met en déroute, enlève un bataillon et plusieurs autres centaines de prisonniers, puis fait reculer un régiment de hussards qui venait renforcer l'attaque de la colonne.

Pendant ce temps-là, à gauche, Molitor compromis recule.

Mais le général de brigade Launay, revenant par Colognola Bassa, dépasse, comme le 79e, les retranchements de Colognola. Le 60e stimulé revient en avant au soutien du 5e. Toutefois, renforcées, les troupes autrichiennes reprennent le terrain. Alors le succès du 79e, presque en arrière d'elles, les arrête.

Au sud, les masses ennemies se renouvelant contre Gardanne, se ressentent aussi de la disparition de la colonne hongroise. Le 79e, tenant ferme jusqu'à la nuit, donne le temps aux divisions Gardanne et Duhesme de se réunir et de renouveler l'attaque, menées par Masséna en personne. Les Autrichiens sont renversés enfin, les retranchements de Caldiero sont un instant dépassés comme ceux de Colognola : mais les Autrichiens s'y maintiennent inexpugnables.

La division Molitor, revenue à Ca-dell-Ara, y bivouaque. La division Gardanne bivouaque à Caldiero, la division Duhesme à Gambioni. Puis Masséna se rabattit sur l'Adige.

Les Autrichiens s'attribuèrent la victoire de cette journée, indécise, acharnée, où on ne fit presque pas de prisonniers, excepté du côté du 79e.

Les Français eurent 3,000 morts ou blessés et 500 prisonniers.

Les Autrichiens eurent 3,870 morts ou blessés (dont 500 par le 79e, disent certaines relations) et 1,800 prisonniers. Mais un de leurs corps, de 5,000 hommes, dut se rendre le lendemain presque tout entier.

Le 79e eut 6 officiers blessés, dont un mourut de ses blessures.

Le colonel Godart ne jugea pas que Molitor mît assez en relief, dans son rapport, le rôle du 79e, de son colonel et du général de Valory; mais ses plaintes semblent exagérées quand on lit le rapport ci-dessous de Molitor. Il est vrai que ce rapport est daté du 20 brumaire, c'est-à-dire douze jours après la bataille, et que Godart parle d'un rapport adressé le lendemain de la bataille. Ses observations et celles de Valory eurent-elles assez de poids pour que Molitor modifiât son rapport? En effet, on n'y trouve pas le reproche accentué contre lequel Godart récrimine; on y trouve au contraire, après une critique de forme atténuée, l'exposé véridique, élogieux même de ce qu'a

fait le 79e. Il semble donc que le rapport fut remanié sans que Godart l'ait su.

Toutefois si le 79e, restant attaché à sa division, eût assuré le succès des efforts brillants et énergiques de Molitor, et que c'eût été la division entière qui eût menacé le flanc et les derrières des défenseurs de Caldiero, n'aurions-nous pas remporté une victoire complète?

Mais aussi, si la division Gardanne, privée du concours du 79e, eût été renversée avant le succès complet de Molitor, n'aurions-nous pas essuyé une défaite complète?

1805 (AAL, p. 93.)

Rapport de Molitor sur la bataille de Caldiero.

« Pordenone, 20 brumaire an XIV (10 novembre).

« A Monsieur le Maréchal Masséna, commandant en chef l'armée d'Italie.

« ....

« Le lendemain 8, je m'emparai de la position en avant de Cadi Lara [1], et je rangeai ma droite en bataille en face des hauteurs de Colognola dont je devais, d'après vos ordres, attaquer les retranchements, et qui étaient occupées par l'aile droite de l'armée autrichienne sous les ordres du général de Bellegarde. Je chargeai alors le général de brigade *de* Launay, avec le 5e et le 23e régiments d'infanterie et 100 dragons du 29e régiment, de tourner la droite de ces retranchements, tandis que je les attaquerais de front avec la brigade du général Valory. Cet ordre était à peine donné que l'épais brouillard qui régnait depuis le grand matin, se dissipant, nous laissa voir une colonne de 10 à 12000 hommes descendant des hauteurs retranchées de Colognola pour envelopper ma division.....

« Je pressai donc le mouvement de la brigade de gauche (le général Launay); je plaçai en réserve un escadron de 29e de dragons avec le 4e bataillon du 60e; j'envoyai l'ordre de me suivre au général de Valory qui se trouvait avec le 79e régiment à l'extrême droite de ma division, et, *sans attendre que les généraux de Launay et Valory* aient effectué leur mouvement, je me portai avec les trois premiers bataillons du 60e régiment au-devant

[1] Ca-dell-Ara.

de la colonne autrichienne, que ce mouvement exécuté avec résolution fit reculer dans ses retranchements. »

(*Après l'exposé de l'attaque vigoureuse et entraînante où le 5e plante deux aigles sur les retranchements, et le 60e arrive sur le fossé de la plus haute redoute, Molitor continue :*)

« ... lorsque je m'aperçus qu'au lieu d'être suivi et soutenu par le général Valory avec le 79e régiment, mes derrières étaient harcelés et attaqués par la cavalerie ennemie. Je dus m'estimer heureux alors d'être parvenu à faire rebrousser chemin à l'aile droite autrichienne, et à faire échouer les projets offensifs d'un ennemi aussi supérieur en nombre. Je m'attachai dès lors à maintenir les troupes dans la position dont elles s'étaient emparées ; je m'occupai à chasser l'ennemi de mes derrières, et je parvins à rétablir mes communications.

« Pendant que je m'étais avancé sur les retranchements de Colognola pour repousser la colonne ennemie qui en descendait, une autre colonne autrichienne, sortie également de ses retranchements, avait attaqué la division Gardanne qui se trouvait à ma droite. Cette division ayant d'abord cédé du terrain, il en est résulté que mes derrières se sont trouvés pendant quelque temps à la merci de l'ennemi. Cependant le 79e régiment qui, au commencement de l'action, se trouvait à la gauche de la division Gardanne, et s'était laissé entraîner à prendre part à la lutte que soutenait cette division, profita avec ardeur et bonheur de sa position de flanc pour charger à revers les assaillants de la division Gardanne, fit mettre bas les armes à un bataillon autrichien, et contribua à faire un plus grand nombre de prisonniers.

« . . . . »

On peut remarquer dans ce rapport, avec le témoignage dû au 79e régiment, l'aveu par Molitor de sa témérité à s'engager sans s'assurer que tous ses régiments le suivaient.

1805 (AAM, p. 94.)

Itinéraire de la division Molitor (comprenant le 79e régiment) de Caldiero à la sortie d'Italie (30 octobre-17 novembre).

Le 9 brumaire (30 octobre), Verdier passa l'Adige inférieur,

et il y eut un engagement entre Masséna et l'archiduc Charles. On se préparait à une nouvelle bataille. La division Molitor occupait les hauteurs de Lavagno, en arrière d'un grand ravin. Mais les nouvelles d'Allemagne décidèrent l'archiduc à la retraite : le général Frimont commandait son arrière-garde.

Le 11 (1er novembre), en suivant l'ennemi, la division Molitor passa à Soave, et arriva le soir sur les hauteurs de Montebello. Le débordement du Bacchiglione, en amont de Vicence, la força de se rabattre au sud, car elle formait toujours la gauche, soutenue de la cavalerie d'Espagne, et allant de l'avant avec la division Gardanne (centre).

Le 12, elle livra un combat au delà de Montebello, débusqua l'arrière-garde autrichienne des hauteurs qu'elle occupait, et lui fit 600 prisonniers (les *Mémoires de Masséna* disent 800). Elle s'établit à cheval sur la route de Vicence.

L'ennemi demanda un délai pour évacuer Vicence. Gardanne eut la *sottise de refuser* (G. de Vaudoncourt). On s'avança inconsidérément, on dirigea une canonnade inutile, enfin on recourut aux obus. Nos officiers consommaient à regret des munitions pour servir un *caprice extravagant* (*id.*).

Enfin, le 13 au matin, G. de Vaudoncourt découvrit et fit enfoncer une fausse porte, et les Français entrèrent à huit heures du matin.

Ce jour-là, le combat de San Pietro en Gu nous donna 900 prisonniers (dans *Masséna* 1000).

Le 14, après le passage de la Brenta (et la part qu'y prit Godart), la division de Molitor bivouaqua en avant de Castelfianco sur la grande route.

Le 15, elle bivouaqua à Castelletti; le 16, en avant de Loradina, où on fit séjour; le 18, à San Giovanni de Sopria. Le 19, on passa la Piave, et on atteignit Conegliano. La division Molitor s'arrêta en avant de Rorai-Grande.

Le 20, les divisions Gardanne et Molitor s'arrêtèrent à Pordenone.

Le 21, à la pointe du jour, on se dirigea vers Codroipo. Les divisions Gardanne et Molitor marchant sur Valvasone, livrèrent un combat. Le soir, la division Molitor s'arrêta à Arsinio, en avant de San Martino.

Le 22, le Tagliamento fut passé et Codroipo occupé. La division Molitor s'établit à San Andrate.

Le 23, la division Molitor partit à sept heures du matin, les grenadiers se portant par la grande route sur Palmanova; le reste de la division prit par Marsano. Elle coucha à Visco.

Le 24, les grenadiers, avec la cavalerie d'Espagne, parvinrent à Gradisca, deux heures avant la nuit. La place enlevée, le reste de la division gagna Fratte, à deux ou trois milles de Gradisca.

Le 25, Molitor et Gardanne longèrent l'Isonzo jusqu'en face de Gorizia, repoussant l'ennemi. Mais on n'avait pas d'équipage de pont. Molitor s'arrêta en avant de Lucenigo. Le général autrichien Frimont évacua Gorizia la nuit, et les Français y entrèrent le 26.

Alors on attendit encore des nouvelles du Nord. La division Molitor occupa, en avant de Gorizia, les bourgs de San Pietro, Vertoiba superiore, Vertoiba inferiore, San Andrea, Scariano.

Le lendemain 27, elle fut logée à Gradisca, Jara, Rubia, Sagrada, Salise et Romana.

1805 (AAN, p. 96.)

Itinéraire de la division Molitor (comprenant le 79e régiment) dans les Etats autrichiens et en Dalmatie.

Le 16 frimaire (6 décembre), elle part de l'Isonzo, toujours avec la division de cavalerie d'Espagne, et, avant quatre heures du soir, s'arrête à Santa Croce, s'étendant à Haydenschaft, Schrila, Dobranla.

Le 17, elle atteignit Prevald; le 18, Planina et Loitsch; le 19, Ober-Laybach; le 20, Laybach et Werch.

Elle s'étendit à Ober-Laybach, Krainburg, Dorfira et Attenlaach.

Le 1er nivôse (21 décembre), elle comptait 6,771 hommes, Le 79e en comptait 1,515 et 179 dans son dépôt transféré de Lecco à Mantoue.

Le 5 nivôse, la marche reprit sur Gratz : la division Molitor fut réunie par brigades.

Le 6, elle partit et cantonna entre Laybach et Popetch ; le 7, entre Saint-Oswald et Granz ; le 8 entre Granz et Cilly; le 9, entre Cilly et Gonobitz; le 10, entre Gonobitz et Windish-Feistritz ;

le 11 enfin (1er janvier 1806), elle occupa le cercle de Marburg, moins le chef-lieu.

Cette marche rapide sur Gratz fut arrêtée par l'ouverture des négociations.

La division Molitor comprenait le 5e et le 23e bien réduits depuis la journée de Caldiero, et le 79e. Sur les 1,112 hommes perdus dans cette campagne par cette division, le 79e en avait perdu 137 (7 tués, 109 blessés, 21 prisonniers).

Marmont, arrivant du Nord, entra à Gratz et reçut, le 7 janvier 1806, le commandement de l'armée d'Italie. Molitor fut gouverneur de la Dalmatie, et revint de la Carniole à Udine. Sa division partit d'Udine le 28 janvier, et, par Campo longo, Montfalcone, Santa Croce, arriva à Trieste, le 31.

L'avant-garde partit le 5 février de Trieste et de Capo d'Istria, sous Lauriston, pour Materia;

le 6, pour Lippa;
le 7, Drago;
le 8, Pribit (séjour);
le 9, Segna;
le 11, Ottochacz;
le 12, Pérusic;
le 13, Gospich;
le 14, Grachaz (Une partie va de Gospich, par St-Roch, sur Zara, sous Mathieu Dumas);
le 15, pour la Zermagna ou Zermanja;
le 16, pour le fort de Knin;
le 17, Dernis;
le 16, la passe de Vertica (Ce jour-là, Mathieu Dumas arriva à Zara);
le 19, Sebenico (séjour);
le 21, Trau;
le 22, Spalato;
le 23, Almissa;

Etc. La seconde colonne, sous le général Teste, était à peu près de trois jours en arrière.

1806 (AAO, p. 97.)

Négociations au sujet de Cattaro : Lauriston dupé est bloqué à Raguse.

Les commissaires choisis pour la remise des Bouches de Cattaro avaient été d'abord le général Mathieu Dumas pour la France, et Ghislieri pour l'Autriche. Ils s'étaient réunis à Zara.

Tout à coup, à la fin de février, les Monténégrins avaient envahi le pays de Cattaro. Petrovitch, leur vladika et évêque, depuis longtemps à la solde de la Russie, annonçait l'arrivée des Russes (27 février). En effet, le 28 février, une escadre, sous l'amiral Siniavine, était postée à Porterose.

Le gouverneur autrichien reçut une sommation de remettre

la place de Castelnuovo aux Français (3 mars). Mais des renforts viennent aux Russes, et Ghislieri fait abandonner Castelnuovo aux Russes, et se retire à Raguse (du 4 au 7 mars).

C'est alors que Lauriston remplaça Dumas en qualité de commissaire, mais avec une division de 2,000 hommes: il devait occuper Raguse en compensation des Bouches de Cattaro. Il arriva à Macarska le 6 mai ; mais, gêné par les Russes qui attaquaient les îles et inquiétaient le littoral, il ne partit de Macarska que le 23 mai. Le 27, il entra à Raguse à titre de protecteur.

Les Bocchais, Bocquais ou Bocchaites, riverains des Bouches de Cattaro, étaient pour les deux tiers chrétiens grecs, et, par conséquent, sympathiques aux Russes.

Lauriston avait environ 1,900 hommes (quoique Marmont dise 4,000 à 5,000), sans munitions. Le général Launay était dans la même situation à Stagno avec 250 hommes. Lauriston implora le secours de Molitor.

M. Thiers le fait assiéger du côté de la mer par les Anglais, au lieu des Russes. Les Anglais ne parurent dans l'Adriatique qu'en 1807.

Le blocus dura vingt jours, du 16 juin au 6 juillet. Le 17 juin, les Monténégrins, leur évêque en tête, les Bocchais, les Russes poussèrent une attaque furieuse contre les 200 Français postés au Vieux Raguse. Le général Delegorgue, en tête dans les sorties, fut pris et décapité. Nos postes extérieurs, Bergatto, etc., furent perdus. Les Monténégrins et 2,400 Russes occupèrent Gravosa et les hauteurs de San Sergio (480 mètres d'altitude), d'où le bombardement de Raguse commença le 19 juin.

1806 (AAP, p. 97.)

Situation des troupes en Dalmatie, et en particulier du 79e, *en avril-juin* 1806.

Un décret du 24 mars établit en Dalmatie trois divisions militaires : Zara, résidence du commandant en chef, avec Cherso et Sebenico ; Spalato, avec Macarska ; Cattaro.

Le 1er bataillon du 79e quitta Sebenico pour Clissa, d'où il pouvait descendre au secours de Spalato; le 2e dut quitter Zara pour le futur camp de Dernis d'où il pourrait courir à tous les

autres principaux points prévus de débarquement; le 3e bataillon fut partagé entre Trau (division de Spalato) et Sebenico.

Son effectif était de 1,500 hommes; celui de la division Molitor de 6,200; celui de l'armée de Dalmatie, de 14,900.

Mais ces forces étaient disseminées et amoindries par la maladie. On comptait 750 malades en avril, et il y en avait 700 à l'hôpital de Spalato le 17 mai, 1,100 le 9 juin. Toute l'armée en comptait 1,400 à 1,500 le 16 juin, et 1,800 avant la fin du mois.

Le 8e et le 60e d'infanterie légère, qui venaient d'arriver, étaient exténués par les marches.

Quant au régiment de Godart : « Je dois ménager le 79e régiment qui est le seul corps de résistance qui reste dans ma division » (Molitor, rapport du 5 juin). — « Il ne me reste que les 81e et 79e régiments, dont plus de moitié sont dans les hôpitaux » (7 juin). — « Le 79e, corps bien composé à la vérité, mais il a 30 à 35 hommes par compagnie à l'hôpital. Ce régiment forme en ce moment l'unique réserve en Dalmatie. Il occupe Dernis et Clissa. Le bataillon de Dernis se jetterait au besoin dans Zara, où il n'y a que des recrues » (14 juin).

Ces recrues étaient des dépôts du 81e, du 79e et du 18e léger.

Quant au 79e, son dépôt principal avait été transporté de Mantoue à Padoue.

1806 (AAQ, p. 97.)

Dispositions pour l'expédition au secours de Raguse (juin 1806).

Molitor, informé le 20 juin de la situation de Lauriston, partit le jour même de Zara, et arriva le 21 à Spalato. Godart l'y joignit avec le 2e bataillon venu de Dernis. On laissa à Spalato le 60e encore trop fatigué.

De Macarska, Molitor écrivit au vice-roi d'Italie :

« Macarsca, le 23 juin 1806.

« J'ai reçu à Zara, le 20 de ce mois, la nouvelle que le général Lauriston, forcé de céder à des forces supérieures, s'était tout à fait retiré dans Raguse où il est bloqué par terre et mer. Je me suis mis en marche à l'instant même pour dégager le général Lauriston, et j'arrive ce matin à Macarsca. Je suis suivi par le 79e régiment, deux Cies de voltigeurs du 81e, et le dépôt du

bataillon grec. Je serais arrivé à Stagno si un malheureux vent contraire n'avait arrêté la plus grande partie du convoi à un mille de ce port, mais j'espère que, demain, je pourrai continuer ma route.

« . . . . . »

« Le sirocco m'arrêtant aujourd'hui à Macarsca, je profite de cette journée pour essayer de faire marcher 500 ou 600 Morlaques. »

A Stagno, ils trouvèrent tout le monde consterné. De là Molitor écrivit à Hadji-bey, d'Outtovo, le remerciant de ses bonnes relations avec le général Launay, le 26 juin; et le 29, au pacha de Trébigne, lui demandant la permission de passer sur le territoire ottoman déjà violé par les Monténégrins.

Le sous-lieutenant Calmain, du 79e, fut chargé d'aller, à travers les ennemis, informer Lauriston qu'on marchait à son secours.

1806 (AAR, p. 108.)

Récompenses accordées au 79e après le déblocus de Raguse (juillet-août 1806).

Molitor demanda en tout huit décorations. Sur huit propositions d'avancement, il n'en fit que deux pour le 79e, celles des chefs de bataillon Lecousturier et Delayant. Il convint que ces deux bataillons étaient, de tous les corps, les mieux commandés. Du reste, il conserva toutes les formes désirables avec le colonel, comme on le voit par la lettre qui suit :

« Zara, 18 août 1806.

« Je vois avec bien du plaisir, colonel, que, d'après le compte que j'ai rendu de la conduite distinguée de votre brave régiment à la journée de Raguse et d'après le rapport avantageux que S. A. I. a fait à l'Empereur, S. M. a bien voulu nommer membres de la légion d'honneur les militaires dont les noms suivent, savoir :

« MM.

« Basin, capitaine de voltigeurs,

« Pittes, sous-lieutenant de grenadiers,

« Gugnières, sous-lieutenant de grenadiers,
« Porcheron, sergent de voltigeurs,
« Chaslard, sergent de voltigeurs [1].

« Vous trouverez ci-joints les brevets de ces légionnaires. J'aurais bien désiré les leur remettre moi-même, mais puisque l'éloignement me prive d'une si douce satisfaction, je ne puis les confier qu'au chef de ces braves, et je les remets entre vos mains. Dites-leur, je vous en prie, combien je m'estime heureux d'avoir contribué à faire récompenser leur valeur et leur dévouement.

« Sa Majesté a voulu qu'outre ces récompenses dix autres légionnaires fussent nommés dans le 79e régiment, et vous ne tarderez pas à recevoir la demande de ces propositions. Si cette demande m'est adressée, je profiterai avec empressement de cette circonstance pour vous proposer au grade de commandant. Dans le cas contraire, je ne doute pas que M. le général Lauriston ne vous rende la même justice.... »

1806 (AAS, p. 111.)

Situation militaire en Dalmatie sous Marmont (juillet-septembre 1806).

Les trois divisions militaires furent ramenées à deux : celle de Zara sous Molitor, s'étendant jusqu'à Stagno ; celle de Raguse, sous Lauriston, avec l'Albanie vénitienne.

On reçut l'ordre de renvoyer en France les cadres et les dépôts des 3es et 4es bataillons. Marmont retint pourtant les grenadiers et les voltigeurs, dont les douze compagnies formèrent un corps d'élite de 900 hommes qu'il promit de renvoyer après son expédition contre les Monténégrins. Les cadres des 4es bataillons partirent d'abord ; ceux des 3es quittèrent Zara le 9 septembre ; celui du 79e passa à Vicence.

Marmont disposait de quatorze bataillons d'un effectif de 9,400 hommes, plus les Italiens (garde royale et chasseurs bresciens) donnant environ 1,500 hommes. La division Lauriston (5e, 23e et 79e) présentait 5,177 hommes disponibles.

[1] On avait proposé le capitaine Thuret pour un avancement au lieu de la décoration. L'erreur reconnue, ce fut un sixième décoré.

Lauriston fut envoyé à Castelnuovo pour informer l'amiral Siniavine des négociations pour la paix, et de la cession des Bouches de Cattaro par son maître. Mais Siniavine atermoya et s'entendit avec les Anglais. On en vint aux hostilités. Alors le feu de l'escadre russe empêcha nos communications avec les points fortifiés. Puis Marmont apprit que les négociations étaient rompues (14 septembre). Il se résigna à se replier sur le Vieux Raguse (26 septembre).

1806 (AAT, p. 111.)

État sanitaire des troupes sous Marmont (1806-1808).

L'état de maladie dont Godart va souffrir si souvent le reste de sa vie, depuis le mois de septembre 1806, n'était pas un fait particulier.

Le climat de la Dalmatie éprouvait cruellement les troupes françaises. On l'a déjà vu. A l'époque de l'arrivée de Marmont, on compta jusqu'à 2,450 malades. Il écrivit à Napoléon que la moyenne des décès pour maladie dépassait 200 par mois ; qu'on voyait partout « les soldats souffrants et en mauvais état. Je dois cependant distinguer le 79e régiment qui mérite une exception » (juillet).

Ils étaient presque toujours en haillons, pieds nus dans ce pays rocheux qui usait si vite les chaussures. Mais le couchage était regardé comme la principale cause des maladies.

Sous l'administration de Marmont, l'état sanitaire s'améliora. Au mois de juin 1807, sur les 14,000 ou 15,000 hommes de l'armée de Dalmatie, il n'y a plus dans les hôpitaux que 500 malades ou blessés, et 600 au mois de juillet. Il est vrai que, le 1er octobre, les 16,471 hommes de l'armée fournissaient 2,900 malades ou convalescents : on voit l'action de la saison des fièvres.

Puis au milieu de 1808, la situation s'améliora encore.

1806 (AAU, p. 113.)

Voici ce que Godart fit. Il adressa la demande qui suit :

« A Raguse, le 6 octobre 1806.

« Godart, colonel du 79e régiment d'infanterie de ligne, officier de la Légion d'honneur,

« A Son Excellence le général en chef de l'armée française en Dalmatie.

« Mon général,

« La bienveillance dont vous avez toujours honoré le 79e régiment m'autorise à prendre la liberté de vous mettre sous les yeux mes services et le petit historique de ce régiment depuis que j'ai l'honneur de le commander. Puisse ce court exposé attirer sur lui et son chef votre considération qu'ils s'efforceront toujours de mériter!

« Au service depuis 28 ans dont 13 en qualité de colonel, je me suis trouvé, à la tête de mon régiment, à vingt batailles rangées, plus de cent combats, dix sièges ou blocus, et ai fait toutes les campagnes sans exception depuis 1792. Dans ces différents intervals le régiment fut recomplété quatre fois par des demi-brigades entières et, en l'an 12, il fournit 1,500 hommes à Saint-Domingue, et 150 à la Guadeloupe.

« Parmi ces affaires auxquelles mon régiment et moi avons participé j'en citerai deux : la première parce qu'elle est glorieuse et qu'elle m'a pour toujours rappelé d'une époque aussi heureuse pour la France; et l'autre parce qu'elle est plus récente. Je veux parler de la célèbre journée du 18 brumaire an 8, dans laquelle je me glorifie d'avoir coopéré au salut de la France en protégeant celui qui était déjà, dans le cœur des Français, Napoléon le Grand; et ensuite de celle de Caldiéro ou avec 14 compagnies de fusiliers, je contribuai au gain de la bataille en culbutant une colonne de 6,000 Autrichiens, leur faisant 1,500 prisonniers et en leur tuant ou blessant 500 hommes. L'ennemi s'étant ensuite rallié, et ayant reçu du renfort, je le contins plus d'une heure, et ce temps fut suffisant pour donner aux divisions Duhesme et Gardanne les moyens de se réunir et de retourner au combat. Je gardai le champ de bataille jusqu'à 8 heures du soir, et l'armée y prit alors ses positions.

« Le déblocus de Raguse étant connu de Votre Excellence, je ne lui en donnerai aucun détail; je me permettrai seulement

de lui rappeler que le régiment y était presque seul, et que rien ne l'arrêta.

« Je prie Votre Excellence de vouloir bien juger si, par ma conduite, je suis maintenant digne des promesses qui m'ont déjà été faites, notamment par Son Altesse le prince Bernadotte qui me fit espérer que je pourrais obtenir un commandement de place de 2e classe ou celui d'un département de France aussitôt que ma santé serait altérée par mes longs services, et comme je me trouve malheureusement dans ce cas actuellement, je supplie Votre Excellence de m'honorer de sa protection et de solliciter en ma faveur (naturellement, le grade de général de brigade serait la condition de cet emploi).

« J'ai l'honneur de lui représenter que je suis sans fortune, n'ayant que ma paie pour entretenir ma femme et mes enfants. »

(Appuyée par Marmont, à Raguse, le 16 octobre 1806.)

Certificat médical.

5 février 1808.

« ... attaqué de diverses maladies qui toutes ont paru évidemment dues à une affection rhumatismale vague caractérisée par des douleurs vives qu'il éprouve à toutes les variations de l'atmosphère, dans les lombes et les membres abdominaux et pectoraux.

« Cette affection est la suite des fatigues excessives des bivouacs et des campagnes continuées sans interruption depuis près de dix-sept ans. La forte et vigoureuse constitution dont la nature l'avait favorisé ne permet pas d'en chercher la cause ailleurs.

« d'où il résulte que monsieur Godart est devenu moins capable de supporter les fatigues inséparables de l'activité de guerre ; mais que.....

« *le chirurgien-major du* 79e,

« DECOLLES. »

Rapport semblable des officiers de santé de l'hôpital militaire de Raguse (16 juillet 1808).

1807 (AAV, p. 116.)

Hostilités contre les Monténégrins et les Russes, avec les Turcs pour alliés, exercées surtout par le 79e (*avril-juin* 1807).

La guerre avait éclaté entre la Russie et la Turquie.

Marmont obtint la destitution du pacha de Trébigne que remplaça Suleiman. Celui-ci, attaqué par des beys insurgés à la tête de Morlaques et de Bocchais, demanda du secours à Lauriston.

Le général Launay envoyé avec un des deux bataillons du 79e placés à Raguse, un bataillon du 23e et deux canons, mit, par sa présence, en fuite Morlaques et Bocchais (21 avril). Suleiman lui proposa de marcher contre les rebelles de Zubié qu'excitait l'évêque des Monténégrins ; mais Launay se retira (22 avril).

Les Russes tentaient des débarquements et fomentaient des soulèvements sur divers points (avril-juin).

Par terre, 400 Russes soutenant 3,000 Monténégrins, Bocchais, Morlaques de Grahovo contre Suleiman, veulent s'emparer de Klobouk (que Godart mentionne sans la nommer).

Suleiman qui a à Trébigne 2,000 à 3,000 Turcs, réclame encore les secours des Français. Launay y est envoyé avec les mêmes troupes qu'au mois d'avril, montant à 1,000 hommes, dit Marmont (chiffre trop faible).

Le général Launay partit de Raguse, le 10 juin; attendit sur la Trebinischitza les renforts de Mostar et d'Onttovo qui étaient campés à Trébigne. Après la jonction, il laisse à son camp 400 hommes de sa troupe et 800 Turcs, et, avec 1,000 hommes et 1,500 Turcs de Mostar, marche la nuit sur Klobouk.

A leur vue les Monténégrins fuient. 150 Turcs s'élancent après eux. Les Russes sont arrêtés par le souci de sauver leur canon. Launay veut les couper par les voltigeurs du 23e et du 79e. Mais les Turcs revenant de la poursuite les devancent et tombent sur les Russes. C'est le combat de Nexchini.

Marmont semble dire qu'aucun Russe n'échappa; un autre rapport dit que 150 Russes furent prisonniers. Le rapport du général Vignolles donne 142 comme chiffre de leur perte totale.

Le général Launay et ses officiers payèrent un louis par tête qu'ils sauvèrent au nombre de soixante et une. Quatre-vingt-une furent portées en trophée dans la ville de Klobouk et au pacha de Bosnie.

Les Russes aussi, en 1799, à Corfou, avaient racheté la vie de prisonniers français. Dans cette dernière guerre, ils n'eurent pas la même humanité. Le 17 juin le général Delegorgue, le 1er octobre le capitaine Gay furent décapités par leurs alliés.

Les Russes, retirés à Castelnuovo, s'y trouvaient au nombre de 2,500.

Hadji-bey rejoignit alors les Français. Launay marcha sur Grahovo où Russes et Monténégrins furent encore dispersés (14 juin). Dans les deux actions les Turcs eurent onze morts et quatorze blessés; les Français n'éprouvèrent aucune perte.

Un détachement français resta quelque temps à Trébigne.

1807 (AAV, p. 117.)

Les Bouches de Cattaro occupées par le 79ᵉ (10 *août* 1807).

C'est le général Lauriston qui en fut chargé. Le 10 août 100 hommes du 2ᵉ bataillon du 79ᵉ prirent possession, à cinq heures du matin, de la Forteresse Espagnole dominant Castelnuovo. Le 11, Castelnuovo, le fort Rose et Budna furent occupés aussi par le même bataillon. On occupa ensuite Cattaro.

Lauriston, placé à la tête de la division militaire nouvelle de Cattaro, eut sous lui les 23ᵉ, 60ᵉ et 79ᵉ régiments.

L'effectif était relevé par des recrues qu'avait amenées le général Clauzel.

Le 1ᵉʳ octobre 1807, les deux premiers bataillons du 79ᵉ avaient, à Castelnuovo 1,603 hommes sous les armes, et quelques-uns à l'hôpital; le 3ᵉ en marche pour les rejoindre en avait 689 dont 429 conscrits amenés par Clauzel, ce qui devait faire 2,404 en Dalmatie.

Le 4ᵉ, en Italie, se composait de 532 hommes dans la division de Rome, et 265 dans celle de Venise. Ils furent réunis à Trévise. On considérait comme un cinquième bataillon 341 hommes formant le dépôt alors à Chambéry, et 109 restés en Espagne.

1807 (AAX, p. 117.)

Hadji-bey d'Outtovo, allié de la France (1806-1809).

Hadji-bey avait été investi par la Porte Ottomane des domaines possédés par son père, et consistant en Outtovo et trente-deux villages. Homme intelligent, il avait toujours été fidèle à Sélim II; puis, comprenant que l'Empire Ottoman s'écroulait, il s'attacha aux Français. Pendant le siège de Raguse, il avait

accueilli et traité généreusement des Ragusains fugitifs avec leurs troupeaux. Il marchait à nos côtés, en juin 1807, quand ses frères profitèrent de son absence pour se soulever contre lui. Ils étaient appuyés par l'aga de Mostar révolté contre la Porte. La Bosnie était en pleine anarchie.

Après plusieurs combats, il dut s'enfermer dans son fort d'Outtovo avec soixante hommes (décembre 1807). Il implora du secours auprès de Lauriston, puis de Marmont venu à Raguse.

De grands changements survenaient dans cette ville. Lauriston, nommé gouverneur général de Venise, avait été remplacé par Clauzel le 2 janvier 1808. Peu de jours après finit la république de Raguse. Le 26 décembre 1807 une proclamation de Godart avait fait savoir que tout capitaine de navire qui n'arborerait pas le drapeau italien serait incarcéré. Le 6 janvier il fut arboré à Raguse. Enfin une proclamation de Marmont (31 janvier) signifia l'achèvement de cette révolution.

Les deux bataillons du 79e étaient revenus de Castelnuovo à Raguse, au mois de mars. Marmont en envoya un, fort de 600 hommes, des vivres et des munitions sous le général Launay, au secours d'Hadji-bey.

Launay écrivit aux frères d'Hadji-bey qu'il n'avait pas d'intentions hostiles; sur quoi ils se retirèrent. Après six heures de marche au delà de la frontière, Launay arriva à Outtovo qu'il ravitailla, puis il se retira (juillet). Marmont omet cette expédition.

Mais la plupart des grands beys de Bosnie se tournèrent contre Hadji-bey parce qu'il avait appelé les Français.

1809 (AAY, p. 122.)

Situation de l'armée de Dalmatie; entrée en campagne (*mars-avril* 1809).

Les soldats restés des 3e et 4e bataillons après le renvoi des cadres, avaient été incorporés dans les deux premiers bataillons de chaque régiment pour élever l'effectif de leurs compagnies à 140 hommes (Dépêche du Ministre, 5 décembre 1808). Il y avait maintenant neuf régiments donnant près de 12,000 hommes

disponibles, et partagés en deux divisions : Clauzel et Montrichard. Celle-ci était formée des brigades Launay et Soyez.

La brigade Launay était formée du 79e et du 81e. Le 79e avait son 1er bataillon (768 hommes) et son colonel à Raguse; son 2e (700 hommes) sous le commandant Delayant à Gravosa; son 3e (600) sous le commandant Wuarsa, dans les îles. Le total était, au 1er janvier, 2,127 hommes, dont environ 120 à l'hôpital.

L'ordre fut de rejoindre l'armée d'Italie, ne laissant que les garnisons indispensables.

Le corps d'armée se réunit donc entre Zara, Zemonico et Raducia. Ensuite il se concentra à Bencovac.

Stoïchovitch, lieutenant de Giulay, avec 10,000 hommes (Marmont dit 25,000) dont 6,000 de troupes régulières, était posté sur la Licca.

Des engagements se livrèrent sur la Zermagna.

Le 11 avril, Marmont connut l'ouverture des hostilités en Allemagne, et Stoïchovitch la défaite de l'archiduc Charles en Bavière.

1809 (AAZ, p. 126.)

Rôle du 79e régiment dans le combat de Gospich (21 *mai* 1809).

Arrivés de bonne heure en vue de Gospich, il fallait franchir la Licca : deux confluents de quatre rivières encaissées couvraient les troupes autrichiennes et les habitants en armes. Marmont ne parle pas de l'orage.

Le gros des Français, c'est-à-dire Montrichard avec Marmont, marcha sur Bilaj pour passer la Licca, pendant que Clauzel, à droite, cherchait un gué de la Jakova. Mais c'est l'ennemi qui passa la Licca et tomba sur Montrichard. Alors on se disputa les mamelons.

A un certain moment la colonne de droite et celle du centre des Autrichiens sont séparées par un de ces mamelons. Soyez, avec le 18e léger, exécute une charge brillante contre le centre. Les généraux Montrichard et Launay, avec Godart et le 79e, contiennent la colonne de droite. Elle est repoussée, Godart la suit, déborde au delà du mamelon qui le sépare du centre autrichien. Alors il appuie à droite, contourne le mamelon et tombe sur le centre où le combat est plus rude : Soyez y a reçu

une seconde et grave blessure. Le 5e régiment, qui de son côté a fait plier la gauche autrichienne, s'y rabat aussi.

L'ennemi redoubla ses efforts : le 79e le reçut « avec sa bravoure ordinaire, et un bataillon le chargea, tandis que le 81e en faisait autant. » Launay qui « marchait à la tête de ces deux régiments » est blessé. Son commandement est confié par Montrichard à Godart. « Cet effort à notre gauche termine la journée » (Rapport), malgré la fusillade qui a continué à droite.

Marmont diminue notre perte, et évalue celle de l'ennemi à 2,000 tués, blessés, noyés !

1809 (A1, p. 130.)

Le marquis de Chasteler.

C'était un Belge. Né en 1763, colonel au service de l'Autriche, c'est lui qui accueillit La Fayette quittant la France (1792). Pris à Namur, puis échangé, il fut alors porté sur la liste des émigrés. Il se distingua devant Valenciennes où il reçut sept blessures, et devint général-major; à Wattignies (1793); au déblocus de Mayence (1795). Instigateur de la deuxième coalition (1798), devenu lieutenant général, il reçut sa treizième blessure en Italie (1800). A la paix, ses biens lui furent rendus (1802). Chef d'état-major général du prince Charles en 1805, il seconda en 1809, à la tête de 13,000 hommes, l'insurrection du Tyrol. Un ordre du jour de Napoléon, du 5 mai, déclara que le *nommé Chasteler soi-disant général au service de l'Autriche*, serait passé par les armes comme chef de brigands. Le prince de Rohan-Guemené, duc de Montbazon, naturalisé autrichien en 1808, était traité de même.

Il avait chassé du Tyrol Baraguey-d'Hilliers. Mais, battu par le général Lefevre le 13 mai, il résolut de passer entre les généraux français Marmont et Rusca, posté à Klagenfurth. Il entra à Laybach le 3 juin, quelques heures avant l'arrivée de l'avant-garde de Marmont, à Klagenfurth le 5, et sut tenir les Français en échec.

Le 8, l'avant-garde de Marmont arriva à une lieue de Villach. Mais Marmont jugea que Chasteler avait une avance de quarante heures de marche : on rentra à Laybach.

Cependant Macdonald, allant rejoindre le prince Eugène en

Italie, avait laissé Broussier (signalé en Pouille en 1799) avec 7,000 hommes pour enlever la citadelle de Gratz et rallier Marmont. Le feu contre la citadelle avait commencé le 13 mai.

Pendant l'arrêt de Marmont à Laybach (7-16 juin), Chasteler, plus heureux que Rohan en 1805, passa entre Marmont et Broussier, et joignit Giulay, qui se trouva à la tête de 25,000 hommes. Napoléon reprocha vivement à Marmont ses lenteurs. Celui-ci en rejeta la faute sur la division Montrichard.

1809 (A 2, p. 132.)

Marche de l'armée de Dalmatie, de Wagram à Znaïm (7 juillet-11 juillet).

Marmont, à son quartier général de Wolkersdorf, reçut à onze heures l'ordre de partir à minuit avec ses deux divisions, les Bavarois et la cavalerie de Montbrun.

Il suivait l'arrière-garde du prince de Rosenberg, ramassant blessés et traînards. Le 8, à Wilfersdorf, il appuya à gauche, ce qui décida la direction sur Znaïm, et s'arrêta à Stadt (Staatz). Le 9, il livra un combat à Laa : mais la chaleur, la fatigue, des caves pillées, amenèrent une vraie débandade.

Le 10, Marmont enleva, avec la division Clauzel, les hauteurs de Teswitz, dominant Znaïm et la Thaya le long de laquelle défilaient les 60,000 hommes de l'archiduc Charles. La 79e eut à ce moment-là pour général de division Claparède à la place de Montrichard chargé de commander dans l'île Napoléon. Cette division, placée en réserve, donna néanmoins, et Claparède fut blessé.

Ce fut la 1re division du XIe corps de l'armée d'Allemagne ou Grande Armée.

(A 3, p. 135.)

Lettres patentes autorisant le général Godart à porter le titre de baron et les armoiries qui y sont décrites.

« NAPOLÉON, par la grâce de Dieu, etc.

« Par l'article treize du premier statut du premier Mars mil huit cent huit Nous nous sommes réservé la faculté d'ac-

corder les titres que nous jugerions convenables à ceux de nos sujets qui se seront distingués par des services rendus à l'État et à Nous. La connaissance que nous avons du zèle et de la fidélité que notre cher et amé le sieur Godart a manifesté pour Notre service, Nous a déterminé à faire usage en sa faveur de cette disposition. Dans cette vue Nous avons, par notre décret du quinze août mil huit cent neuf, nommé Notre cher et amé le sieur Godart baron de notre empire.

« En conséquence et en vertu de ce décret, ledit sieur Godart s'étant retiré devant Notre Cousin le prince Archi-Chancelier de l'Empire, à l'effet d'obtenir de Notre grâce les Lettres patentes qui lui sont nécessaires pour jouir de son titre ; Nous avons, par ces présentes signées de Notre main, conféré et conférons à Notre cher et amé le sieur Roch Godart, Général de Brigade, officier de la Légion d'honneur, né à Arras, Dépt du Pas-de-Calais, le trente Avril mil sept cent soixante un, le Titre de Baron de notre Empire. Le dit Titre sera transmissible à sa descendance directe, légitime, naturelle ou adoptive, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, après qu'il se sera conformé aux dispositions contenues dans l'article six de notre premier statut du premier Mars mil huit cent huit.

« Permettons au dit sieur Godart de se dire et qualifier Baron de notre Empire dans tous actes et contrats, tant en Jugement que dehors ; Voulons qu'il soit reconnu partout en la dite qualité, qu'il jouisse des honneurs attachés à ce Titre après qu'il aura prêté le serment prescrit en l'article trente-sept de Notre Statut, devant celui ou ceux par nous délégués à cet effet, qu'il puisse porter en tous lieux les armoiries et écusson, tels qu'ils sont figurés et coloriés aux présentes, et qui sont : *coupé le premier parti d'or*[1], *chargé à dextre d'un palmier arraché de sinople, et à senestre, de gueules à l'épée haute posée en pal de sable, au signe des barons tirés de l'armée; le deuxième, d'azur au vaisseau d'or, soutenu d'une mer d'argent, chargée d'un banc de sable mouvant du flanc dextre de l'écu*; *l'écu timbré d'une couronne* (toque) *de baron; pour livrée, bleu, blanc, jaune et rouge.*

« Chargeons notre Cousin le Prince Archi-Chancelier de l'Empire . . . . »

[1] Les lettres de confirmation données sous Louis XVIII, en 1816, portent : d'*argent*.

Procès-verbal de composition d'une donation de 4,000 francs.

« Au nom de Sa Majesté Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie et Protecteur de la Confédération du Rhin,

« Nous soussigné, Brun d'Aubignose, Commissaire impérial délégué pour l'exécution dans le pays d'Hanovre et de Munster, des décrets impériaux des 4 août 1807, 10 mars 1808 et 15 août 1809, ordonnant la prise de possession et portant donation des domaines provenant, soit du Prince, soit des Etats, soit des provinces.

« Avons procédé à la composition d'un lot de domaines produisant un revenu net de quatre mille francs, libre de toute charges et prestations, mais sans déduction de la contribution ordinaire à laquelle ces domaines se trouveraient imposés, pour en jouir par le donataire, à compter du 1er juillet 1809, ainsi qu'il suit :

DÉSIGNATION DES BIENS.

OBSERVATION.

« Les Titres, Baux et Cueilloirs se trouvent dans les Archives de la Chambre et dans celle des Bailliages. Ceux qui sont dans les Archives de la Chambre, seront remis au Titulaire lorsqu'il se présentera pour entrer en possession. Ceux qui se trouvent dans celles des Bailliages, étant entre les mains des Receveurs élémentaires ou gérants, sont à la disposition du titulaire.

« BAILLIAGE DE DIEPHOLZ

« *Corvées converties en argent.*

« Corvées en journées de chevaux, dues par divers habitants de Willenberg, payables à la St-Martin (novembre) et à l'Epiphanie (janvier).	78. 18	
« A déduire, pour remises à accorder lorsque les femmes des corvéables sont en couches.	6	
Reste net. . .		72,18

« *Cens en bestiaux.*

« Cens en jeunes bêtes à cornes, dit Sammel Rinder, dûs par des habitants de huit diverses communes. 51. 18

« *Dixmes.*

« Dixme fixe en argent, due par des habitants de dix-sept diverses communes, payables à la St-Martin. 262, 6,7.

« Dixme de Wohlstredt, affermée par bail du premier juin mil huit cent huit, jusqu'au premier mai mil huit cent onze, à S. H. Schieroholz, moyennant par an 13

« Dixme de Wohlsbreck, affermée par bail du vingt-cinq mai mil huit cent huit jusqu'au premier mai mil huit cent onze, à Johann Christophe Reesing, moyennant par an 13

« Dixme de Wohlsbreck, affermée par bail du quatre mars mil huit cent huit, jusqu'au premier mai mil huit cent onze à J. H. et J. D. Harting, moyennant par an 16

« Dixme de Wohlstreck, affermée par bail du vingt-cinq mai mil huit cent huit jusqu'au premier mai mil huit cent onze à Johann Hinrich Hulle, moyennant par an 12, 19

« Redevances en grains dont le recouvrement se fait entre la St-Martin et Noël. Les évaluations en sont faites au prix des mercuriales des marchés les plus voisins.

« Trente-cinq himtens d'avoine blanche, évalués à dix-huit groschens par himten, dûs par quatre individus. 17, 18

« Quatorze cent cinquante himtens d'avoine folle, évalués à onze groschens par himten, dûs par vingt et une communes. 443, 2

« A déduire pour non valeurs. 3

Reste net. 440, 02

« Total : huit cent quatre-vingt-dix-huit thalers, neuf marcengros, sept pfennings.	898, 9,7.
« Faisant en francs quatre mille trois francs quatre-vingt-trois centimes . . .	4.003fr 83c
« *Total de la dotation.*	
« Quatre mille trois francs, quatre-vingt-trois centimes	4.003fr 83c

« Fait, composé et arrêté la présente dotation à un revenu net de la somme de quatre mille trois francs, quatre-vingt-trois centimes, sans garantie du plus ou moins de mesure desdits biens.

« A Hanovre, le quatorze décembre mil huit cent neuf.

« *Signé :* D'AUBIGNOSE.

« S. A. S. le Prince Archi-Chancelier de l'Empire a ajouté que cette concession est faite en outre à la condition que, pour se conformer aux conditions de l'article 18 du second statut du 1er mars 1808, M. le Baron Godart paiera dans la caisse de la légion d'honneur et dans celle du Conseil du sceau des titres, à chacune par moitié, le cinquième d'une année du revenu des biens compris aux présentes lettres d'investiture. »

1809 (A 4, p. 137.)

Historique du 22e régiment formant la brigade du général Godart.

Ce régiment avait eu pour noyau, lors de l'amalgame, le 2e bataillon du ci-devant *Nivernais* devenu en 1790 le 22e régiment. Il prit part à la défense de Lille.

Les deux bataillons de volontaires, 2e de la Corrèze créé en août 1792, et 5e de Rhône-et-Loire, formé en septembre 1792, servaient aussi dans le Nord. Celui de la Corrèze paraît à Nerwinde et aux combats livrés devant Valenciennes (8 mai), celui de Rhône-et-Loire dans les mouvements et les combats des mois de juillet et d'août; enfin le 2e du 22e régiment à Hondschoote (8 septembre).

Leur réunion forma la 44e demi-brigade (1er vendémiaire an II, 22 septembre 1793) qui prit part aux combats de Roscbeke et de Courtrai (floréal), d'Ypres (prairial), au siège de l'Ecluse

(thermidor), de Vanloo (vendémiaire), et à la conquête de la Hollande, puis au siège d'Ehrenbreistein (fructidor). Elle devint alors la 22e (18 ventôse an IV, 7 mars 1796) complétée à l'aide de la 108e.

Ce fut pour être employée à l'intérieur contre les insurgés des départements des Forêts, Sambre-et-Meuse, Ourthe et Meuse Inférieure. Appelée dans l'armée de Batavie elle était aux combats de Bergen (10 vendémiaire) et de Castricum (14 vendémiaire an VIII).

Puis, dans l'armée de réserve devenue bien vite armée d'Italie, elle prend part aux combats de Chiusella où elle repousse trois charges de cavalerie (2 prairial, 20 mai), de Romano (6 prairial), de Broni (19), Casteggio (20 prairial), et à la bataille de Marengo (25 prairial, 14 juin), et devient le 22e régiment au camp de Saint-Omer (1803).

Le 22e régiment de ligne servit en Allemagne (1805-1806). En 1807 il fit partie de la garnison de Dantzig, et en 1809 fut placé dans le VIIIe corps d'armée, division de Carra Saint-Cyr, aux environs de Dresde.

Son colonel était alord Armand; le major était Dupuy.

Son dépôt était à Maëstricht, et il était alimenté par les conscrits de Maine-et-Loire, de la Sarthe et de la Seine.

Junot, qui l'inspecta le 1er septembre, écrivit : « son corps d'officiers est très bien ; ce régiment est de la plus belle tenue : son instruction et sa discipline ne laissent rien à désirer. » Le jour de son départ de Dresde, 22 octobre, il présentait 2,644 hommes avec deux pièces d'artillerie.

« A Beyreuth, 19 octobre 1809.

« Junot, duc d'Abrantès, au prince de Neufchâtel, chef d'état-major de la Grande-Armée,

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime que j'ai donné l'ordre au général de brigade Godart de quitter le commandement de la brigade bavaroise que je lui avais confiée, pour se rendre à Bayreuth, où il attendra le passage des trois régiments (*sic*) d'infanterie de Berg et 22e de ligne, avec lesquels il a à se rendre à Mayence. Je donnerai provisoirement le

commandement de cette brigade à M. le général Godart, et je prie Votre Altesse Sérénissime d'approuver cette disposition... »

1810 (A 5, p. 137.)

Itinéraire de la brigade du général Godart de Bayreuth à Paris (29 *octobre*, 5 *décembre* 1810).

Elle se composa du 22e régiment (2,644 hommes et deux pièces d'artillerie); de trois bataillons (ou le régiment) du grand-duché de Berg (866 hommes dont 400 galeux, au lieu de 1,700, au mois d'avril, suite de désertions et maladies, et quatre pièces d'artillerie).

Le VIIIe corps d'armée partit en huit colonnes, ou neuf en comptant le régiment de Berg pour la huitième, et le 22e pour la neuvième. Ils marchaient à un jour d'intervalle. L'administration française dut arriver à Mayence avec le 22e.

Le régiment de Berg partit de Dresde le 21, le 22e régiment en partit le 22. Junot et Godart partirent de Bayreuth avec lui, mais Junot le devança.

Le 22e arriva à :		Esselbach, le	5 novembre ;
Bayreuth le	29 octobre ;	Rohrbrun le	6 —
Hollfeld, le	30 —	Aschaffenburg, le	7 —
Bamberg, le	31 (séjour) ;	Hanau, le	8 —
Burgwisheim (?) le	2 novembre ;	Francfort, le	9 —
Dettelbach, le	3 —	Mayence,	10 —
Wurzburg, le	4 —		

A Mayence, la brigade Godart fut attribuée à la division Rivaud.

Le régiment de Berg reçut 165 recrues, ce qui le porta à 1,104 hommes (dont 38 artilleurs, pontonniers et hommes du train). Il partit pour Paris le 14 novembre.

Le 22e régiment comptait 2,680 hommes. Il partit le 16 novembre avec le général Godart.

Le 22e arriva à :		Verdun, le	26 (séjour) ;
Winweiler, le	17 novembre;	Ste-Menehould, le	28 novembre ;
Kaiserslautern, le	18 —	Châlons, le	29 —
Lanstuhl, le	19 —	Epernai, le	30 —
Hombourg, le	20 —	Dormans, le	1er décembre;
Saarbruck, le	21 (séjour);	Château-Thierry, le	2 (séjour);
Saint-Avold, le	23 —	La Ferté-ss-Jouarre,	4 —
Metz, le	24 —	Claye, le	5 —
Mars-la-Tour, le	25 —	et à Paris, le	6 décembre.

1810 (A 6, p. 141.)

Isolement du corps français des Asturies (février-mai 1810).

Loison avait essayé en vain, en février, d'entrer en rapports avec le général Bonnet qui pénétrait alors dans les Asturies, mais qui bientôt n'eut de communications que par mer. Kellermann, gouverneur de Valladolid et Léon, en eut des nouvelles à la fin de février. Le général Gratien, envoyé par Junot, en eut aussi, mais sans dépasser Pajarès, à la fin de mars ; et Junot reprocha à Bonnet de rester volontairement isolé pour être indépendant. C'est un exemple de la disposition de plus d'un de nos généraux, qui contribua tant à nos insuccès en Espagne. Au fait, Bonnet avait dû évacuer Oviedo et s'était retiré à Santander.

Godart menait avec lui l'intendant nommé des Asturies, et devait chasser les ennemis de Murès del Camino.

Son rapport sur son expédition à Oviédo fut adressé par Junot à Berthier, le 10 mai.

C'est aussitôt après que sa mauvaise santé fut l'objet d'un premier rapport du chirurgien-major du 22e, daté de Léon, 18 mai.

(A 7, p. 144.)

Détails sur l'engagement entre le capitaine Gouache et les dragons de S. Crawfurd (11 juillet 1810).

Sir Crawfurd battait le pays entre Ciudad Rodrigo et Villa del Puerco, à la tête de six escadrons de dragons. Ils étaient embusqués dans les bois et les ravins.

Quarante dragons français sous deux officiers atteignent Barguilla.

La 3e compagnie du 1er bataillon du 22e, sous le capitaine Gouache, doit les soutenir, et est à Villa del Puerco. Comme elle dépasse le village, elle est en vue de l'ennemi qui se dirige sur elle.

Mais nos dragons débouchent de Barquilla sans éclaireurs et sans précautions.

Sir Crawfurd, qui pouvait les tourner, pique droit contre eux, laissant deux escadrons contre la compagnie Gouache. C'était près de 400 hommes contre 120.

Une fois la défaite complète de nos dragons, les autres escadrons reviennent contre nos fantassins.

Gouache réussit à gravir une hauteur. Il commande le feu de file à trente pas. La charge des dragons anglais, de front et en flanc, est repoussée. A une seconde charge douze baïonnettes s'enfoncent dans le poitrail des chevaux. L'ennemi entendait la voix nette du capitaine et du sergent-major Patoin réglant de sang-froid le tir de leurs hommes.

Godart nous dit que les Anglais eurent 13 morts dont un chef d'escadron, 50 blessés et 9 chevaux tués.

Le journal de Fririon, chef d'Etat-Major général, dit	11 morts.	30 blessés.	22 chevaux tués.
Le rapport du Gal en chef	24 morts.		
Un autre rapport	14 morts, dont le colonel Talbot.		
Les Mémoires de Masséna	33 morts, dont le colonel Talbot.		

Y a-t-il des fautes de copistes ayant écrit 24 et 33 pour 14 et 13?

Les Mémoires de Masséna donnent comme tués nos deux officiers de dragons prisonniers ; l'erreur fut très naturelle au premier moment.

1810 (A 8. p. 146.)

Désordres administratifs dans les armées françaises en Espagne.

Kellermann, gouverneur de Valladolid, parlait, le 22 mars, de 15,000 ou 20,000 rations consommées par jour à Valladolid, où il n'y avait que 8,000 hommes de troupes (appartenant au VIIIe corps).

Masséna se plaignant, le 25 juillet, que, à Valladolid aussi, une escorte n'ait reçu que demi-ration, on lui répond que les rations complètes ont été allouées et amplement. Ce jour-là il écrit :

« ... Malgré tous mes soins, il règne encore un désordre au delà de toute expression... J'ai servi et commandé dans bien des armées, mais je n'ai jamais rien vu de semblable. Les contributions que S. M. a ordonnées de lever pour la solde et les besoins de l'armée ont eu en grande partie une toute autre destina-

tion... On fait un trafic sur les subsistances... et les malheurs qui arrivent en Espagne sont la plupart occasionnés par les exactions les plus honteuses. »

(Lettre de Masséna à Berthier incriminant surtout le VIe et le VIIIe corps [Ney et Junot], 25 juillet 1810.)

Il écrivait aussi : « Notre misère est grande avant même d'être engagés dans les opérations militaires.

« ... Du grand au petit tous pillent ; on y tire parti non seulement des choses, mais encore des personnes. Les subsistances, les hôpitaux, les contributions ont été et sont encore les sujets de désordres les plus honteux. Il y a bien des choses que je dirais à Votre Majesté si j'avais l'honneur d'être près d'elle, que je ne puis pas écrire.

« Si les Espagnols n'étaient pas en insurrection, et qu'on voulût les y mettre, il serait impossible d'employer des moyens plus propres à cet objet.

« 2 août. »

Kellermann, de son côté, écrivait : « Il existe les abus les plus scandaleux dans la réception des immenses quantités de grains qui partent de tous les points de mon gouvernement. »

« 24 août. »

Mais la responsabilité de la misère devait remonter plus haut. En septembre, au moment de l'entrée en Portugal, le VIe et le VIIIe corps n'avaient touché qu'en partie la solde de juin, le IIe corps n'avait rien touché depuis le 1er mai. Les maladies, dans les trois derniers mois, avaient emporté 5,000 hommes.

1810 (A 9, p. 147.)

Indiscipline et violences en Espagne et en Portugal (1808-1811).

Le premier exemple retentissant de ces violences fut le sac de Cordoue, en juin 1808. Puis ce fut le sac d'Oporto en 1809.

(Voir un rapport du colonel du 47e.)

Le général Godart semble se souvenir d'expressions mêmes de Masséna. Écrivant à Reynier, le 7 août, celui-ci disait :

« On a peu vu d'armées françaises où l'on puisse citer autant de désordre que dans celle du Portugal : le viol, le pillage et l'assassinat semblent être à l'ordre du jour... il serait impossible de faire un appel aux Portugais... nous ne devons nous attendre au contraire qu'à trouver le peuple armé, et renouveler à chaque pas les actes d'insurrection qu'on a vus en Espagne» (17 août).

Il écrivait à Berthier que ses ordres du jour étaient inutiles. « ..... Le désordre allait toujours en augmentant, et l'on ne peut se faire une juste idée de l'esprit de rapine qui régnait dans l'armée, particulièrement dans le VIe corps. »

Trois jours après, il est vrai, il en disait presque autant des Anglais.

Dans le même temps l'impartial et probe Eblé écrivait : « Le patron est bien pardonnable d'avoir de l'humeur : il faudrait n'avoir pas de sang dons les veines pour voir d'un œil tranquille ce qui se passe. »

Masséna disait ailleurs : « Tous les jours le soldat viole et pille. Il est même quelques officiers qui... sont assez peu délicats pour donner l'exemple » (17 octobre). Ces excès étaient à leur comble depuis Almeïda.

Enfin, plus tard un rapport destiné à l'Empereur, à propos de la rentrée des cadres du IIe corps en France, porte : « Cette colonne est de 1,500 hommes... rien n'est hideux comme la conduite de ceux qui la composent. C'est au point que les généraux de cette armée qui rentrent en France n'osent pas, pour leur sûreté, voyager avec cette colonne. Cent officiers, dont six officiers supérieurs, sont témoins de ces désordres, et ne font rien pour y remédier... grand nombre d'officiers rentrant en France sans aucune autorisation marchent avec cette cohue. »

Il est vrai que cette pièce n'est qu'un brouillon anonyme.

1810 (A 10, p. 149.)

Marche de l'armée de Portugal (en particulier du VIIIe corps) sur Lisbonne (septembre-octobre).

Masséna, après Pinhel, se jette à droite vers Vizeu et la Serra d'Alcoba. Il trouve tout le pays abandonné.

Le VIIIe corps forme d'abord la droite et la réserve, escortant le grand parc d'artillerie et les bagages. On se tient à trois lieues en arrière du VIe corps.

Le 16 sept., le VIIIe corps passe la Coa et arrive à Troncoso;
Le 17, à Venda de Cego;
Le 18, à Otogal;
Le 19 en dehors de Vizeu où est le VIe corps;
Le 20, le VIe corps part de Vizeu.
Les 20, 23, séjour à Vizeu; chars à réparer. Le capitaine Juteau, du 22e, assassiné dans les montagnes voisines.
Le 23, la 1re division (Clauzel) part.
Le 24, le VIIIe corps à San Miguel d'Oteiro, à Casal de Maria, San Johannino et Sabugosa;
Le 26, à Barbenosa. Passage de la Crise; réunion aux autres corps à Tondello. Ils s'étendent de Baril (VIIIe corps) à Mortagua.
Le 27, on occupe, la nuit, les hauteurs en face de Moira.
Mortagua quartier général, à 20 kilom. de Busaco.
La division Clauzel se porte le matin à deux lieues en avant de Mortagua.
Le 28, bataille de Busaco.
Après cette bataille, le VIIIe corps étant intact devient l'avant-garde.
La nuit du 28 au 29, le VIIIe corps tourne la gauche des Anglais postés à Boialva.
Le 29, le VIIIe corps bivouaque en arrière d'Avellons de Cima; la division Clauzel à Mealhada.
Le 30, marche dans la direction de Sardao, entre Mealhada et Carquejo, dans la plaine d'Avellons où toute l'armée arrive le soir.
Le 1er octobre, la brigade Godart et la brigade Sainte-Croix, puis toute l'armée, à Coïmbre.
Le 2, le VIIIe corps occupe les hauteurs au sud du Mondego et Condeixa Velha.
Le 3, l'armée s'arrête à Coïmbre;
Le 4, à Redinha. La cavalerie est toujours en avant sous Montbrun.
Le 5, le VIIIe corps à Venda de Cruz. Le reste de l'armée à Redinha;
Le 6, à Pombal et Aranda.
Le 7, toute l'armée à Leiria sur les hauteurs.
Le 8, l'armée descend à Candieros, Moliana, Porto do Moz. Les Anglais disparaissent.
Le 9, toute l'armée à Rio Major. Avant-garde (VIIIe corps) à Santarem et à Alemquer.
Le 10, toute l'armée à Alcoentre, Nostra Senhora de Maxieira. Le VIIIe corps à Alemquer;
Le 11, à Moinho de Cubo pour soutenir l'avant-garde.

1810 (A 11, p. 154.)

Situation du VIIIe corps à Sobral, et combats (12 *et* 13 *octobre*).

Les avant-postes ennemis étaient à Caxeirias. La position de Sobral fut attaquée par la division Clauzel, à la baïonnette. On repoussa des renforts ennemis et on occupa Villafranca (12 octobre).

La division Clauzel, tenant la droite, occupait des mamelons dominant Sobral, et concentriques à une partie des positions des Anglais, mais dominés eux-mêmes par des montagnes plus élevées dont le principal sommet portait un fort. Elle était dans une condition fâcheuse pour des mouvements d'ensemble.

Le 13, Masséna ordonna d'attaquer. Junot en chargea son général de division Solignac, qui dégagea un peu la situation. Dans un mouvement offensif, Godart eut un cheval tué sous lui. Les pertes furent à peu près égales des deux parts : cinquante morts (au moins, de notre côté) et 170 blessés (Fririon).

La brigade de Godart fut en réserve à Sobral.

1810 (A 12, p. 156.)

Détails sur le premier mouvement en arrière de l'armée de Portugal, et en particulier de la brigade Godart (14-19 *novembre* 1810).

Drouet, comte d'Erlon, était arrivé, à la fin d'octobre, à Thomar, avec le IXe corps, mais réduit à 6,000 hommes, ce qui ne changea pas la situation. Ney et Reynier s'étant refusés à une attaque, Masséna se résigna à rétrograder vers le Zézère.

La retraite était difficile, surtout pour le VIIIe corps qui, de Sobral, n'avait de passage que par le défilé d'Alemquer.

Le 14 novembre, à huit heures du soir, la 1re division (Clauzel) quitta Sobral pour Golgao ; la 2e (Solignac) suivit. On passa par Alemquer, Moinho Novo, et on bivouaqua sur les hauteurs d'Aveiras de Cima. Le reste de l'armée suivit. Le 15, on vint à Cartaxo. Le 16 on atteignit Abrahao, Pernes, puis la division Clauzel occupa les hauteurs en arrière de Golgao, et la division Solignac occupa Torres novas.

La gauche, c'était le IIe corps (Reynier), le long du Tage ; la droite, le VIe corps (Ney) qui occupa Alcanhède le 18, et s'étendait à Thomar et Leiria; le centre, le VIIIe corps (Junot) qui, posté sur l'Alviella, avait occupé Pernes, le 17, donnant la main au IIe corps, et occupait aussi Torres novas, Cerral et les approches du mont Junto. Il avait à défendre le passage du Rio Major.

La division Clauzel formait la droite du VIIIe corps. Le 17, la brigade Godart était à Abrahao et Alcanhède, avec la cavalerie; les deux autres brigades s'étendaient de Tremes à Santarem.

Le 20, la brigade Godart, remplacée par la brigade Mesnard, se posta en arrière à Pernes.

A la fin de novembre, elle revint à Alcanhède, Abrahao, Aldea de Ribeira, où elle était en contact avec la division Solignac.

1810 (A 13, p. 158.)

Détresse et expéditions régulières de maraude de l'armée de Portugal (octobre 1810-janvier 1811).

Les Français, dans leur marche sur Lisbonne, avaient toujours trouvé le vide imposé systématiquement par les Anglais. L'intendant général de l'armée de Portugal écrivait, le 20 octobre : « Jamais armée d'invasion n'est arrivée à sept lieues de la capitale d'un pays sans avoir rencontré un seul de ses habitants. »

La détresse en résultait pour les envahisseurs, et l'impuissance de l'administration. Masséna ne put faire respecter les attributions de l'intendance pour la garde et la distribution des subsistances. Il écrivait (25 octobre) qu'un tiers de l'armée était dispersé en maraudeurs. C'est le VIIIe corps qui manquait le plus de viande.

Chaque corps d'armée eut son troupeau, son magasin, ses moulins, et fit des expéditions et des partages du butin en dehors du service administratif. Dans les nouveaux postes occupés le 19 novembre, ce fut l'objet des premières préoccupations. Un croquis, tracé vers le 20 novembre, détermina même pour chaque corps le territoire où s'étendraient ses battues. Le VIIIe corps eut la moitié de la plaine de Galgao, entre l'Alviella et l'Almonda.

Ce partage de territoires n'était pas chose nouvelle. Ainsi on l'avait vu, en 1809, à la grande armée, après les opérations militaires. Mais il n'avait pas ce caractère d'âpreté terrible dans son exécution. Il y eut de vives contestations quand le pays d'Alcobaça, une des localités attribuées au VIIIe corps, fut visité par le général Gérard, du IXe corps, dans une expédition de six jours ; quand les officiers du VIIIe corps empêchèrent (25 novembre) le commissaire ordonnateur du VIe de prendre des grains à Pombal. Ney se plaignit encore que les maraudeurs du IIe corps empiétaient sur son district (fin de décembre).

Les moulins aussi furent partagés à diverses reprises. On les

répartit enfin entre les régiments ; ils procurèrent cette fois du pain pour quinze jours, excepté dans le IIe corps.

Après le retour de l'expédition faite par Godart pour le VIIIe corps, le général Fririon écrit, le 8 janvier, au général Boyer, chef d'état-major de ce corps, qu'il y a encore beaucoup de bétail dans les villages voisins de la mer, en passant entre Pombal et Leiria.

Reynier (IIe corps) découvrit aussi des subsistances au commencement de janvier.

Une nouvelle expédition de la division Clauzel sur Alcobaça fut arrêtée par le IXe corps. Alors Junot en envoya une vers les bords du Mondégo (27 janvier). Des détachements poussèrent jusqu'au delà du Mondego.

M. Thiers nous en raconte une effectuée par le corps de Ney au mois de février.

« Des détachements envoyés pour chercher des vivres se portent aux excès les plus inouïs. Ceux des habitants qui ont déjà fourni tous les moyens de subsistances qu'ils avaient, ou que la misère a empêchés d'en fournir, sont les victimes d'une barbarie affreuse. Nos soldats ont pendu un grand nombre de ces malheureux. » (Rapp. de Masséna, 13 janvier.)

1811 (A 14, p. 162.)

Retraite de l'armée de Portugal, et en particulier mouvements du VIIIe corps (4-22 mars).

Les malades, les blessés, les bagages furent acheminés, le 4, sur Thomar, et y furent rendus le 5.

Le soir de ce jour, les troupes se mirent en mouvement, et en premier lieu le VIIIe corps d'armée, commandé maintenant par Clauzel. La division Solignac où se tenait Junot, étant à Pernes, attendit la division Clauzel qui, le soir, se concentra à Alcanhède, puis arriva à Pernes.

De son côté le IIe corps (Reynier) arriva à Thomar, et le VIe corps (Ney) à Ourem, le 6.

Ce jour-là à midi, le VIIIe corps, avec Masséna, arriva à Torres novas. Là arriva aussi la brigade Godart qui, d'Alcanhède, avait marché directement par Alcanena sur Torres novas.

Le 7, le VIe corps était à Leiria. De ce jour Ney va toujours être à l'arrière-garde.

Mais nous suivons particulièrement la division Clauzel, à laquelle appartient Godart. Le 7, le VIIIe corps est à Chao de Maçans.

Le 8, sur la route de Pombal, il passe à Santa-Maria et à Perelinga sur la droite de la Soure. La couchée est sur les hauteurs d'Obranco.

Le 9, les trois corps d'armée sont réunis à Pombal. On a gagné trois marches sur l'ennemi en lui dérobant la retraite. Le VIIIe corps couche à Venda da Cruz.

Le 10, la cavalerie anglaise paraît et nous suit de près. En quittant Pombal, les Français brûlent cette ville. Là ont commencé les désaccords entre les chefs.

Le 11, on arrive à l'affreux défilé qui s'étend de Redinha à Condeixa Velha. Il ne s'agit que du VIe et du VIIIe corps. Le IIe (Reynier), tire plus à droite, par Espinhal. S'isolant encore davantage dès le début, à l'est, le c^te d'Erlon se dirige vers Ponte de Murcelha. Le reste marche sur Coïmbre.

Le VIIIe corps et la division Loison (du VIe) font halte sur les hauteurs en avant de Redinha pour couvrir le passage des malades et des équipages par le défilé et le pont de l'Adancos. Ils occupent de même ensuite les hauteurs au débouché du défilé.

Le 12, le VIIIe corps et Loison marchent sur Condeixa ; Ney reste en arrière à l'entrée des défilés sur les hauteurs, et, avec une division, arrête 30,000 ennemis par le brillant combat de Redinha.

Alors on apprend que Coïmbre est occupée par une forte garnison de miliciens, que son pont est coupé, et que le Mondego est débordé. Dans le VIIIe corps, on cherche des gués en vain. Il faut rétrograder pour prendre plus à droite. L'armée, entre Condeixa et Cardaxo, est dans une situation critique. La cavalerie anglaise est pressante. Masséna et Ney se querellent, dissentiments des chefs qui ne vont plus cesser. Toutefois Ney a promis de tenir quarante-huit heures au défilé.

Condeixa, embranchement précieux de la route où l'on rétrograde et de celle qu'on va prendre, et Fuente-Cuberta, position capitale aussi où l'on tend, sont menacés dès le matin par

l'ennemi. Loison tient Condeixa, entre le reste du VIe corps (Ney) et le VIIIe (Clauzel, Masséna) qui doit le soutenir.

Le VIIIe corps a donc tourné vers Fuente Cuberta. On y arrive; c'est le quartier général. Les hauteurs de Chao de Lamas sont occupées par le VIIIe corps; quand on aura atteint Miranda de Corvo, il s'y massera. Clauzel restera en arrière.

Soudain Ney évacue Condeixa qui est en flammes derrière lui, et se retire à Casalnovo. Clauzel est à découvert. La cavalerie anglaise apparaît dans le quartier général et manque de s'emparer de Masséna, à cinq heures du soir. Toutefois l'ennemi est repoussé, et nous restons maîtres de l'embranchement des routes. Il faut donc se mettre en marche aussitôt. Une pénible marche de nuit, par Casalnovo et Chao de Pegu, nous amène à Miranda de Corvo.

Le 14, Ney, toujours à l'arrière, est vivement attaqué à Casalnovo, soutient brillamment le choc, et intimide l'ennemi, puis rejoint l'armée postée en avant de Miranda de Corvo. Le soir, les trois corps se dirigent vers Foz d'Aronce sur la Ceira. Mais Reynier, toujours plus à l'est, à Louza, reçoit ordre de gagner directement l'Alva, après laquelle le danger extrême cessera. La journée finit encore par une vive altercation.

Le 15, la Ceira fut passée par le VIIIe corps à Tirao Elvas, par Loison et le IIe corps à Foz d'Aronce. Tous se trouvèrent réunis en arrière de Foz d'Aronce, à Venda Nova, etc. On tendait toujours à une concentration vers Ponte de Murcelha. Ney, invité à suivre, resta à gauche sur les hauteurs, pendant que l'artillerie, les blessés, etc. passaient.

C'est lui qui, à la fin, ordonna l'exécution dont Godart subit sa part. Les voitures et charrettes à bœufs furent brûlées; on coupa les jarrets aux bêtes de somme; quatorze caissons des équipages furent détruits.

C'est au combat de Foz de Aronce que fut culbutée notre arrière-garde, et surtout la division Mermet (VIe corps).

Ney accourut; la panique passa du côté de l'ennemi. On voyait des troupes de fuyards des deux côtés. On tira du VIIIe corps sur la brigade Fririon. Ney ne passa la Ceira qu'à dix heures du soir, fit sauter le pont, et dirigea le matériel sur Ponte de Murcelha.

Le pont de Murcelha, dont on attendit la réparation, arrêtés entre

la Ceira et l'Alva plus impétueuse, offrait à qui l'occuperait, une position presque inexpugnable. Au moment de ce séjour, l'armée comptait 47,046 hommes présents dont 40,751 combattants (le VIIIe corps 11,824 dont 9,755 combattants) et 5,000 malades ou blessés.

On avait fait trente-trois lieues en onze jours.

Le 17, à deux heures du matin, le VIIIe corps quitta ses positions en arrière de Foz de Aronce et occupa le plateau de Murcelha, entre l'Alva et le Mondégo. Une fois réunis sur ces hauteurs, on se serait volontiers reposés. Mais les Anglais venaient de saisir un pont à deux lieues sur la gauche.

On se remit en marche. Le VIIIe corps partit à quatre heures du soir, et arriva, le 18 au matin, à l'Alva qui, en cette partie de son cours, s'appelait Alva o dos Pinares, puis à Galizes qui fut le quartier général.

C'était non loin du confluent de l'Alva et du Mondégo. En effet, jusqu'à la sortie du bassin du Mondégo (du 16 au 22 mars), le VIIIe corps, tenant la gauche, eut à surveiller l'ennemi sur la rive droite du fleuve. Masséna voulait tenir là.

Mais le VIIIe corps y étant attaqué, Reynier (IIe corps) à la gauche, indocile et resté en arrière de façon à laisser découvert le VIe (Ney) à Ponte de Murcelha, fut attaqué aussi, et il fallut se rapprocher de lui et gagner Venda d'Oporco.

Le VIIIe corps arriva, le 19 au soir, à Pinhancos, et sa 1re division à Moria derrière le IIe corps. Le 20, il était à Villacortez et Sampayo. Le 21, l'armée arriva sur les hauteurs arides et pierreuses qui séparent le Mondégo et la Coa. Le VIIIe corps, ces deux jours-là, surveilla par des détachements le pont de Fornos, puis dépassa Célorico, et prit position sur la route de Guarda.

1811 (A 15, p. 162.)

Mouvements indécis de l'armée de Portugal, et en particulier du VIIIe corps, sur la frontière (24 mars-12 avril).

Le 24 mars au matin, on marche sur Guarda. Le VIIIe corps est posté en avant de cette ville sur la route de Belmonte. Cette région à pic et montueuse, d'où sortent le Mondégo et le Zézère, n'offre pas de ressources.

Le 25, il remplace le IIe corps à Belmonte.

Le 27, il reçoit l'ordre pressant de se concentrer : la division Clauzel est envoyée à Covilham sur la rive droite du Zézère.

Le 29, l'ennemi paraît tout à coup sur les hauteurs, et Masséna manque d'être enlevé, comme quinze jours auparavant, au milieu du VIIIe corps. Le même jour Guarda est évacuée.

Le VIIIe corps s'établit à Sortelho. Le 30, il est à Urgeira. Le quartier général a été transféré de Guarda à Alfayates.

Après le combat de Sabugal gagné par Wellington en personne, le VIIIe corps va, par Sabugal, à Touro; sa 1re division est en arrière sur les hauteurs d'Aldea de Obispo (le 31). Elle va faire l'arrière-garde.

Le 3 avril, les malades partent, le reste suit.

Le 4, à Aldea de Ponte on rentre sur la terre d'Espagne; les corps se séparent. La division Clauzel atteint Ituero et Campillo de Azara.

Le 5, elle est à Carpio et Marialba.

Le 8, l'armée passe l'Agueda, et on désigne les cantonnements. Le VIIIe corps dirigé sur Toro, atteint ce jour-là San Espiritu; le 9, San Estevan et Sando de Santa-Maria; le 10, Ledesma; le 11, Fuente el Sauco et arrive, le 12, à Toro.

La 1re division fut cantonnée à Toro et aux environs sur la droite de Douro.

1811 (A 16, p. 164.)

Mouvements du VIIIe corps et de la brigade Godart, du 19 avril au 4 juin.

Le 19 avril, la 1re division du VIIIe corps s'étendit de Toro vers Ciudad Rodrigo, la Boveda de Castro, Salamanque, Matilla, etc. pour assurer les communications avec Ciudad Rodrigo. La brigade de Godart venait d'être renforcée d'un bataillon irlandais et d'un bataillon prussien. Le chef des Irlandais, Fitz-Henri, déserta dans cette marche, auprès de la Boveda, avec 84 hommes.

Le 23, la brigade de Godart fut placée à Fuente el Sauco.

Il y eut alors un remaniement dans le VIIIe corps. La 2e division, commandée par le général Feray, se composa de deux

brigades, dont la seconde fut celle de Godart. Elle comprenait :

Le 22e régiment comptant .	1,723 h.	(plus le 4e bataillon), sous le colonel Denis.
Du 19e régiment	232 h.	en attendant les hommes du 19e sortant de l'hôpital.
Bataillon prussien.	506 h.	
Bataillon irlandais.	566 h.	avant la désertion.
	3.027 h.	

Le 8 mai, le gros du VIIIe corps se trouva réuni à Matilla.

Marmont, successeur de Masséna, remplaça les trois corps d'armée par six divisions. Les deux brigades de la division Feray formèrent la 6e division sous le général Brenier. Elle fut cantonnée à Alaejos et Fuente el Sauco.

Le 22e régiment fut placé à Arcediano du 23 au 31 mai, arriva à Villa Excusa le 1er juin; à Mariscos le 2, ayant toujours le bataillon irlandais (réduit à 390 hommes). Le 4, la division était à Salamanque, comptant 5,380 hommes.

1811 (A 17, p. 167.)

Marche de la 6e division de l'armée de Portugal et du grand parc escorté par le général Godart, de Salamanque à Badajoz (7-25 *juin*), *au secours de cette dernière place.*

Marmont avait décidé de marcher au secours de la garnison de Badajoz, serrée de près pour la seconde fois depuis la bataille de Fuentès de Onoro (5 mai), et surtout depuis la défaite de Soult à Albuéra (16 mai).

Il commença une diversion, le 6 juin, vers Alfayates, tandis que Reynier, à la tête de deux divisions, se dut diriger sur le Tage. L'une de ces divisions était la 6e, alors à San Pedro de Rosados. Son chef Brenier reçut l'ordre d'escorter le grand parc d'artillerie qui se trouvait à Salamanque. L'ordre parvint à Godart le 8.

La 6e division le précéda. Elle était à La Oliva le 10, au delà des montagnes, quand il était au nord, à la Calzada.

On parvint le 13 à Plasencia, où Marmont avait devancé le corps d'armée, et sur la gauche du Tietar, le 14. Du Tietar au Tage on traversa une plaine monotone, nue, desséchée, sous une chaleur accablante.

Reynier avait préparé le passage du Tage; Godart, avec le grand parc, l'effectua le jour même, en avant de Luegar nuevo. Marmont était ce jour-là à Truxillo.

Le 16, on atteignit Jaraïcigo;

Le 17, Truxillo.

Le 18, la 6e division laisse à Truxillo quatre compagnies du 22e pour faire rentrer les vivres, et on arrive à San Pedro el Valverde et à Mijadas. Les Irlandais sont envoyés pour garder le bac du Tage.

Le 19, la 6e division, devançant le grand parc et le 4e bataillon du 22e qui l'escortait, atteint Mirandilla.

Le 20, les quatre compagnies restées à Truxillo l'y joignent. Le 4e bataillon, escortant le grand parc jusqu'à Truxillanos, revient aussi à Mirandilla. Les trois autres bataillons, sous le général Brenier, vont à Alcuescar.

1812 (A 18, p. 177.)

« Moscou, 4 octobre 1812.

« A Monsieur le Général de brigade Godart, à Vilna.

« Je vous préviens, Monsieur le Général Godart, que l'Empereur vous a choisi pour prendre le commandement du gouvernement de Vilna en remplacement de Monsieur le général Jomini qui a une autre destination. Prenez en conséquence les ordres de M. le général Hagendorp, gouverneur-général de la Lithuanie, de vous mettre en possession de ce commandement.

« *Le prince de Neuchatel, chef de l'Etat-major général*,

« ALEXANDRE. »

1812 (A 19, p. 180.)

L'administration à Vilna (*septembre et novembre* 1812).

« Notre position à Vilna devint alors difficile et inquiétante. Nous y avions des magasins fort considérables d'approvisionnements et de munitions, seules ressources pour la grande armée en retraite; ce qui pouvait engager l'ennemi à tenter un coup de main sur cette ville qui ne peut être fortifiée, comme je l'ai dit plus haut, à cause de sa situation dans un fond dominé de

toutes parts. Je fis pourtant palissader les endroits où les murailles manquaient, et les issues des rues, pour empêcher au moins les Cosaques d'y pénétrer la nuit. Les renforts pour l'armée arrivaient toujours. Après le IXe corps, qui passa en septembre, il vint encore des demi-brigades et des bataillons de marche... Je fis, selon les ordres de l'Empereur, tout filer sur l'armée, jusqu'au moment où la communication fut interrompue, et où il n'y avait plus de sûreté pour la marche des petits corps. Je gardai ainsi la division du général Loison, qui arriva dans les derniers jours de novembre, un régiment de lanciers Polonais, et deux régiments Napolitains, composés de volontaires et d'une magnifique tenue... Je les passai successivement en revue, mais déjà sur la neige.

« HAGENDORP. »

1812 (A 20, p. 184.)

Les derniers moments de trompeuse sécurité à Vilna (1-3 *décembre*).

Un jeune seigneur polonais déguisé partit de Vilna, fut arrêté et maltraité par les Russes, mais arriva auprès de Napoléon, et put rapporter des réponses de lui au duc de Bassano et à Hagendorp, postérieures au passage de la Bérésina. Là-dessus le duc de Bassano écrit à l'Empereur qu'*il va armer* la petite noblesse lithuanienne (1er décembre). Hagendorp écrit à Berthier qu'il y a à Smorgoni 600 quintaux (ou 60,000 rations) de biscuit, qu'on peut y en envoyer 150,000 de Vilna, et qu'on va faire fabriquer du pain sur les points convenables (2 décembre).

Mais on affecte la sécurité en public. Le 2 décembre, le duc de Bassano donna un dîner, et Hagendorp un bal. En même temps que Hagendorp, mandé par Napoléon, part en faisant marcher la 34e division au-devant des bandes en retraite, le duc de Bassano écrit au prince de Schwartzemberg et à Reynier que Napoléon vainqueur à la Bérésina a réduit Tchitchakoff à 7,000 hommes (4 décembre).

L'arrivée de La Bedoyère, aide de camp de Ney, puis des voitures, quelques fugitifs à pied, firent connaître la vérité.

Hagendorp est allé conférer avec Napoléon à l'insu de Godart, semble-t-il; puis le duc de Bassano à l'insu de Godart et d'Hagendorp.

1812 (A 21, p. 185.)

Les bandes en retraite sur Vilna, le 4 décembre.

« ... Je commençai à rencontrer la file des hommes qui revenaient sur Vilna. C'était un mélange confus de toutes les armes, de tous les grades, sans ordre, sans distinction. Mornes, silencieux, on ne leur entendait que proférer des soupirs; ils se heurtaient souvent les uns les autres. J'en vis un grand nombre tomber tout à coup à la renverse; quelques-uns se relevaient après de pénibles efforts; mais la plupart demeuraient sur la place, et mouraient avec des mouvements convulsifs. Presque tous avaient jeté leurs armes, et se trouvaient dans un dénuement complet d'habits et surtout de souliers, privation qui leur était la plus insupportable. On en voyait couverts d'habillements bizarres, de pelisses de femmes, de mille différents lambeaux. Le général n'était pas mieux que le soldat ou le tambour, et en était heurté sans même oser rien dire; car on ne connaissait plus ni subordination ni discipline.

« HAGENDORP. »

(*Allant trouver l'Empereur à Vileika.*)

1812 (A 22, p. 186.)

« Beaucoup de généraux et d'officiers de ma connaissance, n'ayant pu trouver de logement, vinrent se réfugier dans le mien, à l'hôtel du gouvernement civil russe, qui était fort vaste.

« Tous les appartements de mon hôtel étaient bien chauffés, et j'y avais fait étendre de la paille, car les lits sont rares dans cette partie de la Pologne. Des bouillons restaurants y étaient continuellement préparés; j'avais une abondante provision de vin, et ceux qui se retirèrent chez moi recouvrèrent en assez peu de temps les forces qui leur étaient nécessaires pour supporter les fatigues de la retraite. Mon hôtel ressemblait à un hôpital... Les ressources de ma table répondirent jusqu'à la fin à mon désir d'être utile à tous; le bien que je fis adoucit pour moi les derniers moments que je passai à Vilna.

« HAGENDORP. »

1812 (A 23, p. 190.)

La montée de Ponari (10 *décembre*) *et la sortie de Vilna.*

La surprise, la confusion et le désastre de la colline Ponari montrent l'égarement qui domine tout dans certains moments. Le 8, des voitures arrêtées par cet obstacle avaient rebroussé vers Vilna, et Murat avait écrit à Hagendorp d'étudier la rive gauche de la Vilia pour éviter cet obstacle. Du côté opposé de Vilna, à l'est, une pente pareille était aussi devenue une paroi glacée qu'il avait fallu descendre.

Les équipages de l'Empereur, qui devaient arriver à Vilna le 6 ou 7, ne descendirent la route de glace de l'est que le 8, et entrèrent le soir à Vilna. Ils durent repartir le lendemain à midi; mais le froid en écarta les gendarmes d'élite qui les escortaient; les conducteurs, dont les mains étaient gelées, refusèrent de remuer. Le départ ne s'effectua qu'à huit heures du soir, pour s'aheurter à l'encombrement de Ponari. Il dura quinze heures. Le général Delaborde, comme Godart, y perdit voiture et traîneaux.

Le IIIe corps sous le général Marchant sortit de Vilna à six heures du matin. A huit, la ville était occupée par les Cosaques, offrant, comme Minsk et Smorgoni, à l'armée russe exténuée, les approvisionnements destinés à l'armée de la France. Alors seulement Hagendorp sortit de Vilna. Sa voiture tourna à droite de Ponari et suivit la Vilia. Les Cosaques vinrent achever le pillage de Ponari.

1813 (A 24, p. 196.)

Adressé au Ministre de la Guerre.

« Mayence, 6 mars 1814.

« ... Lors de notre retraite de Vilna, je tombai malade au point que j'eus beaucoup de peine à supporter le traîneau jusqu'à Dantzig. Quelque temps après, étant parvenu à me rendre à Stettin, un comité de médecins décida que ma maladie et les humeurs qui étaient sorties sur tout mon corps provenaient des fatigues de la guerre et de mes anciennes infirmités, et que je je ne pourrais me rétablir qu'autant que j'aurais pris les eaux.

J'obtins à cet effet de S. A. I. le prince Vice-Roi, par une lettre du 27 janvier dernier, l'autorisation de me rendre en France pour y soigner ma santé, et y prendre en même temps les ordres de Votre Excellence.

« Depuis cette époque, Monseigneur, quelques ménagements et un traitement que j'avais commencé ayant amélioré ma santé, je me crus guéri, et déjà je me déterminais, autant par zèle pour mon métier que par attachement pour mon Souverain, à faire cette nouvelle campagne, lorsqu'une rechûte m'a prouvé tout récemment, à Magdebourg, qu'il fallait enfin que j'allasse prendre les caux. J'ai donc profité de l'autorisation de S. A. pour rentrer en France. »

..... (Fièvre bilieuse et goutteuse.)

(Il va partir pour Albi et sitôt rétabli, redemandera de l'activité.)

1814 (A 25, p. 218.)

Démarches du général Godart au retour de sa captivité pour recouvrer sa position antérieure (mai 1814-*mars* 1815).

Son principal souci, comme celui de milliers d'autres officiers, fut de retrouver sa position ou des débris de cette ancienne position. En arrivant à Paris il renouvela sa demande du 16 mai. Mais le commandement dans le Tarn avait été donné au général Roize. Il fut donc mis en non-activité.

Cependant le général Mathieu Dumas le présenta au général Dupont ministre de la guerre ; Marmont apostilla sa demande. On parla d'établir dans le Tarn deux subdivisions militaires : Godart aurait eu celle de Castres. Il obtint, en attendant, la croix de Saint-Louis (19 juillet), le titre de commandeur de la Légion d'honneur (23 août) et un congé de deux mois (août et septembre) pour aller aux eaux et rejoindre sa famille. Il partit confiant à un fondé de pouvoirs ses réclamations (formulées déjà de son lit de malade, à Dresde, 30 août 1813), concernant ses traitements arriérés, ses indemnités et sa baronnie.

A la fin de septembre et en novembre (le 20), il sollicita encore. Au commencement de mars, on parlait de lui donner le commandement du Gers.

1815 (A 26, p. 219.)

Godart rentre en fonctions pendant les Cent-Jours.

« Sire,

« J'étais en demi-solde dans le département du Tarn que je commandais avant la retraite de Russie. A la première nouvelle du retour de Votre Majesté en France, je me suis empressé de courir sur vos pas. Je vins à Paris lui offrir de nouveau mes services. Je la supplie de me rendre le commandement du département du Tarn. J'en connais l'esprit et j'ai gagné la confiance des habitants. Si elle préfère me donner une brigade dans les armées actives qu'elle va mettre sur pied, je suis prêt à verser mon sang pour lui prouver mon dévouement et ma fidélité.

« Paris, 24 mars 1815. »

Une demande pareille adsessée au Ministre de la guerre Davoust, prince d'Eckmuhl, est datée du 25.

Voilà le général Godart en flagrant délit de capitulation de conscience, comme tant d'autres. Dans la suite de ses mémoires écrits un peu plus tard, avec des souhaits, des espérances, sinon pour lui du moins pour les siens, les faits sont présentés sous un autre jour.

1815 (A 27, p. 219.)

Arrêté du M^{al} *de camp Godart, C*^{dt} *le Tarn, prescrivant le désarmement et la mise en état de siège de la commune de Réalmont* (30 *juin* 1815).

« Le maréchal de camp commandant le département du Tarn :

« Vu les différents rapports qui lui ont été faits les 25, 27 et 29 de ce mois, tant par la municipalité de Réalmont que par M^{r} le sous préfet de l'arrondissement, constatant que ces jours derniers des rassemblements séditieux ont eu lieu dans la dite commune de Réalmont; que des outrages ont été portés aux couleurs nationales; que des cris de Vive le Roi! se sont fait entendre, notamment pendant la publication de l'arrêté de M. le Préfet, du 29 juin, sur les derniers évènements survenus

à Paris; que les vociférations les plus fortes et les provocations les plus marquées ont été dirigées contre des personnes que leurs fonctions et leur caractère devaient en garantir;

« Considérant enfin qu'on s'est permis d'arborer le drapeau blanc sur le clocher de la ville, et que d'ailleurs les habitants s'étaient déjà conduits précédemment de manière à provoquer la surveillance et la sévérité des premières autorités;

« En conformité de l'ordre du jour de M^r^ le l^t^ g^al^ Gilly, command^t^ la 9e d^on^ mil^re^, du 27 du courant, ordonne ce qui suit :

« Art. 1er.

« La ville de Réalmont est mise en état de siège. M. le capitaine Rivière, command^t^ de la place, est en conséquence investi de toute l'autorité que lui attribuent le Décret impérial du 24 X^bre^ 1811, chapitre 4, de l'Etat de siège, et les lois et règlements antérieurs.

« Art. 2.

« Il sera établi jusqu'à nouvel ordre à Réalmont une garnison de 120 hommes à pied et de 15 gendarmes à cheval, comprise la brigade en résidence, qui seront aux frais des habitants et de préférence à la charge des principaux instigateurs connus. Les garnisons jouissent de la taxe graduelle fixée par l'arrêté de M. le Préfet, en date du 13 mai dernier.

« Art. 3.

« Il sera prélevé de suite sur les contribuables, par voie de contrainte, une somme suffisante pour servir la solde pendant cinq jours, tant des hommes à pied que de ceux à cheval, d'après la situation que fournira le commandant de place.

« Art. 4.

« Tout individu qui se serait permis ou qui se permettrait dorénavant de provoquer à la révolte, soit par des cris ou des chants séditieux, soit en portant des signes contraires aux loix et à l'honneur national, sera arrêté sur le champ et conduit à Alby pour y être livré aussitôt à une commission militaire.

« Art. 5.

« Les habitants seront tous désarmés dans le jour. La garde nationale de Réalmont sera organisée et armée par les soins du commandant de la place qui s'entendra pour cet effet avec

l'autorité civile. Les officiers de la garde nationale seront soumis à la confirmation du g[al] com[dt] le Département.

« Art. 6.

« Le drapeau tricolore sera replacé de suite sur le clocher et toutes les proclamations concernant les derniers évènements, les arrêtés de M. le lieutenant-général comte Gilly des 7 et 27 juin, ainsi que le présent arrêté, seront publiés et affichés dans les différents quartiers de la ville de Réalmont.

« Ar. 7.

« Il sera tiré 600 exemplaires du présent arrêté pour être répartis dans les différentes communes du Département, et dans le cas où les actes mentionnés au précédent article seraient pendant la nuit déchirés ou arrachés, il en sera imprimé 600 exemplaires de chacun aux frais de la commune.

« Le commandant de la place est chargé de l'exécution des précédentes dispositions.

« LE B[on] GODART. »

1815 (A 28, p. 221.)

Le général Godart au moment de la seconde Restauration.

C'est au moment qu'il connut l'abdication de Napoléon, la résistance passive ou active grandissant autour de lui. Decaen proclame Napoléon II à Toulouse, le 29 juin; mais on sait que le drapeau blanc est arboré à Paris. En dépit des colonnes mobiles qui sillonnent le pays, on n'obéit plus. Les notables, les juges d'Albi en particulier, sont suspects. De là la dénonciation des relations, déjà anciennes, de Godart et de sa famille avec des partisans des Bourbons : c'étaient les bons rapports mêmes qu'il avait fait valoir auprès du gouvernement du 20 mars pour être replacé à Albi.

Le dénonciateur, que le général n'a peut-être jamais connu, était le préfet qui signalait chez lui l'insuffisance et la tiédeur. La lettre suivante, qui n'est pas la seule, montrera combien il était aisé d'être sans élan et sans espoir :

« Albi, le 7 juillet 1815.

« Monsieur le Préfet,

« J'ai donné l'ordre que la compagnie des retraités de Gaillac

arrivât aujourd'hui de bonne heure à Albi. Je comptais sur le complet de cette compagnie, quand, à mon grand étonnement, elle n'est arrivée ici qu'avec une vingtaine d'hommes à peu près. Depuis hier soir, il en est déserté près des trois quarts... »

(Le général attribue ce mécompte à l'indifférence des maires, et prie le préfet d'agir auprès d'eux.)

« GODART. »

Là-dessus le préfet, obstiné à espérer et à agir, avait adressé au général Decaen, commandant le corps d'armée du Midi, un rapport où il disait .

« Il n'y a pas eu de révolte ouverte dans le Tarn, mais tout autour (Lozère, Hérault...).

« Ce n'est que par l'emploi des mesures les plus énergiques que le Tarn peut être maintenu dans l'ordre, et on y parviendrait si le général qui commande ici était un homme ferme, actif, intelligent et dévoué. Mais le général Godart n'est rien de tout cela. Il n'a ni fermeté ni intelligence ; il n'inspire aucune confiance aux hommes dévoués à la patrie qui remarquent avec inquiétude les relations qu'il vient de reprendre avec des hommes connus pour leur dévouement exclusif aux Bourbons.

« M. le général Gilly qui le connaît me l'avait signalé comme un homme sur lequel l'on ne pouvait compter sous aucun rapport... Le seul moyen de conserver le département du Tarn est d'y envoyer un nouveau commandant.

« Mon collègue du département de l'Aveyron prend des mesures pour étouffer la rébellion de l'arrondissement de Saint-Affrique; je tâche de le seconder en faisant partir quelques forces de ce côté.

« En remplaçant le général Godart, il ne pourrait être que très avantageux que vous l'appelassiez à Toulouse... »

Decaen expédia un ordre conforme.

Godart, en arrivant à Toulouse, apprit, non pas le désastre de Waterloo, mais l'entrée des Alliés à Paris, les succès des royalistes en Provence, la rentrée du duc d'Angoulême en Roussillon, l'ordonnance du 5 juillet qui rappelait le maréchal Pérignon à la tête de la 10e division militaire. Puis les manifestations de plus en plus nombreuses se rapprochèrent de Toulouse. Le 13, le conseil général du Lot se réunissait et proclamait Louis XVIII;

le même jour Montauban en faisait autant, et devenait le quartier général de Pérignon. Enfin, à Toulouse même, quand fut publique la nouvelle que Louis XVIII était rentré dans Paris, éclata une manifestation devant laquelle le général Decaen fut forcé de mettre en délibération la question de se soumettre.

Dans cette réunion se trouvait le général Ramel que Godart avait pu connaître à l'armée de Moreau en 1796 et 1797, et à l'armée de Portugal en 1810 et 1811.

Decaen quitta Toulouse le 17 au soir, et les actes de soumission furent rédigés. Le général Godart joignit au sien la dépêche suivante :

« Toulouse, le 17 juillet 1815.

« A. S. E. le Ministre de la guerre.

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur de prévenir Votre Excellence que la cause de mon séjour actuel à Toulouse est en vertu d'un ordre que je reçus, le 12 du courant, de M. le lieutenant général comte Decaen, commandant les 9e et 10e divisions militaires, et que les affaires de service pour lesquelles j'avais été appelé étant terminées, je pars en ce moment pour retourner à Albi y reprendre mes fonctions au nom de Sa Majesté Louis XVIII. »

Le 18 juillet au matin, le drapeau blanc flottait sur Toulouse, et Godart repartait pour Albi.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

ARMÉE DU RHIN

AVRIL 1795-JANVIER 1797

CHAPITRE IV

ITALIE ET CORFOU

(JANVIER 1797-JANVIER 1798)

CHAPITRE V

ANCONE, BRINDES

(JANVIER 1798-NOVEMBRE 1799)

CHAPITRE VI

BRETAGNE, CARCASSONNE, LA ROCHELLE

(NOVEMBRE 1799-MAI 1805)

CHAPITRE VII

ITALIE ET DALMATIE

(MARS 1805-JUILLET 1806)

CHAPITRE VIII

DALMATIE

(JUILLET 1806-MARS 1809)

CHAPITRE IX

DE LA DALMATIE A ZNAÏM

(MARS-SEPTEMBRE 1809)

CHAPITRE XII

VILNA

(NOVEMBRE 1811 - DÉCEMBRE 1812)

CHAPITRE XIII

SORTIE DE RUSSIE — RENTRÉE EN ALLEMAGNE

(DÉCEMBRE 1812-AOUT 1813)

CHAPITRE XIV

DRESDE

(AOUT 1813 - MAI 1814)

CHAPITRE XV

DANS LE MIDI EN 1815

(MAI 1814-OCTOBRE 1815)

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

Date Due
